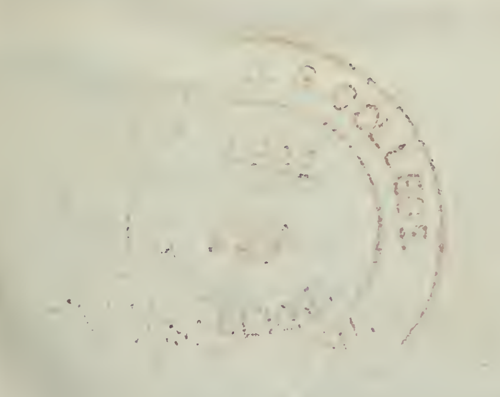




HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME DIX-HUITIE'ME.



HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jufqu'à préfent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,
DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,
LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET
d'Hiftoire & de Géographie moderne, qui repréfente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME DIX-HUITIE'ME.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguftins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLIX.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Homme et Femme Hottentots tirés d'après nature.



T. V. N.° XII.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe Siécle.

PREMIERE PARTIE.

SUITE DU LIVRE XIV,

ET

DE LA DESCRIPTION DES Pays qui bordent la Côte orientale d'Afrique, depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'au Cap de Guardafu.

CHAPITRE III.

Mœurs & Usages des Hottentots.

§. I. *Leur Personne, leurs Vertus, leurs Vices & leur langage.*



TACHARD & d'autres Ecrivains, donnent le nom de *Hottentot* comme un sobriquet, pris de l'usage que les Habitans naturels du Cap font sou-

KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS. Origine du nom des Hottentots.

KOLBEN. 1713. Moeurs des Hottentots.

vent de ce terme à la rencontre des Etrangers, ou de celui qu'ils ont, dans leurs danses, de répéter souvent *Hottentottum brokana.* Mais Kolben, qui avoit fait un si long séjour dans le Pays, eut le tems d'observer qu'ils n'emploient jamais ce mot en abordant les Etrangers; & que s'ils le prononcent dans leurs danses, c'est une preuve au contraire que c'est leur véritable nom. Il ne signifie pas, *Du pain Hollandois*, comme Arnold se l'est imaginé, mais seulement, *Donnez ses gages à l'Hottentot.* L'Auteur nous apprend que Hottentottum brokana est le refrein d'une chanson que le ressentiment fit faire aux Hottentots, contre un Chapellain Hollandois qui avoit réfusé à quelque Ouvrier de leur Nation du pain & du tabac qu'il lui avoit promis pour ses services. En un mot, dit-il, Hottentot paroît être l'ancien nom de tous ces Peuples, car ils n'en connoissent point d'autre. Leur origine est fort obscure & fort incertaine. Ils racontent que leurs premiers peres sont entrés dans leurs Pays par une porte ou par une fenêtre; que le nom de l'homme étoit *Noh*, & celui de la femme *Hingnoh*; qu'ils furent envoiés par Tikquoa, c'est-à-dire, par Dieu même, & qu'ils com-

Ce qu'ils racontent de leurs premiers peres.

muniquerent à leurs enfans l'art de nourrir des bestiaux, avec quantité d'autres connoissances. Quelques Auteurs confondent les Hottentots avec les Caffres du Monomotapa ; mais on a déja fait remarquer que c'est une erreur. Les Caffres sont d'un noir luisant, & différent extrêmement par leurs mœurs & leurs usages (1).

KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS.

Qualités corporelles des Hottentots.

Il y a peu de peuples dont on ait fait des peintures aussi différentes que des Hottentots. Quelques-uns les représentent comme Négres. D'autres prétendent qu'en naissant ils sont aussi blancs que les Européens. Tachard parle de quelques Hottentots blancs. Mais Kolben, après plusieurs années de séjour au Cap, assure que les enfans des Hottentots apportent au monde une couleur d'olive luisante, qui se ternit, dans la suite, par l'habitude qu'ils ont de se graisser, mais qui ne laisse pas de s'appercevoir, avec quelque soin qu'ils la déguisent. La plus grande partie des hommes ont cinq ou six pieds de hauteur. Les deux sexes sont bien proportionnés dans leur taille. Ils ressemblent aux Négres par la grandeur des yeux, la platitude du nez & l'épaisseur des lévres ; avec cette différence qu'on em-

(1) Kolben, Vol. I. pag. 25. & suiv.

KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS.

ploie l'art pour leur applatir le nez dans leur enfance. Leur chevelure eſt ſemblable à celle des Négres, c'eſt-à-dire, courte & laineuſe. Les hommes ont les pieds gros & larges. Les femmes les ont petits & délicats. Elles ont au-deſſus des parties naturelles une excreſcence calleuſe, qui ſert comme de voile pour les couvrir. L'uſage de ſe couper les ongles, ſoit des pieds, ſoit des mains, n'eſt connu ni de l'un ni de l'autre ſexe. On voit fort peu de Hottentots tortus ou difformes. Ils ſont robuſtes, agiles, & d'une légereté ſurprenante. Un Cavalier bien monté ſuit à peine le pas d'un Hottentot. C'eſt par cette raiſon que les Gouverneurs Hollandois du Cap entretiennent conſtamment une Troupe de Cavalerie, pour les occaſions où la néceſſité oblige de les pourſuivre. Ils ſont bons Chaſſeurs & d'une habileté ſi ſinguliere dans l'uſage de leurs zagaies, de leurs fléches & de leurs *Kirris* ou de leurs bâtons de *Rakkum*, qu'avec leurs zagaies ils parent un coup de fléche & de pierre.

Leurs qualités d'eſprit.

A l'égard des qualités de leur eſprit, quoiqu'ils ayent été repréſentés par quelques Ecrivains comme une race d'hommes livrés à toutes ſortes de vices, des Ecrivains moins anciens & mieux in-

formés nous assurent que ce reproche est une exagération, si ce n'est pas tout-à-fait une calomnie. Le vice favori des Hottentots est la paresse. Cette passion domine également leur corps & leur esprit. Le raisonnement est pour eux un travail, & le travail leur paroît le plus grand de tous les maux. Quoiqu'ils ayent sans cesse devant les yeux le plaisir & l'avantage qu'on tire de l'industrie, il n'y a que l'extrême nécessité qui puisse les réduire au travail. La contrainte ne leur cause pas moins d'horreur; c'est-à-dire, que si la nécessité les force de travailler, ils sont dociles, soumis & fidelles : mais lorsqu'ils croient avoir assez fait pour satisfaire à leurs besoins présens, ils deviennent sourds à toutes sortes de prieres & d'instances, & rien n'a la force de leur faire surmonter leur indolence naturelle. Un autre vice des Hottentots est l'ivrognerie. Qu'on leur donne de l'eau-de-vie & du tabac, ils boiront jusqu'à ne pouvoir se soutenir, ils fumeront jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus voir, ils hurleront jusqu'à ce qu'ils ayent perdu la voix. Les femmes ne sont pas moins livrées que les hommes à cet excès d'intempérance; mais elles sont plus long-tems à s'enivrer; & dans les vapeurs de l'ivresse elles poussent la fo-

KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS.

KOLBEN. 1713
MOEURS DES HOTTENTOTS.

lie jusqu'au transport. Cette passion désordonnée pour les liqueurs n'empêche pas qu'on ne puisse en confier à leur garde, car elles n'y toucheront jamais sans une permission formelle ; exemple de fidélité qu'on ne trouvera guéres dans tout autre Pays. D'ailleurs l'ivrognerie n'est point accompagnée, parmi les Hottentots, d'une foule d'autres vices qui en sont inséparables en Europe, tels que l'immodestie & l'incontinence. Ses plus fâcheux effets sont leurs querelles, qui finissent quelquefois par des coups.

Usages barbares.

On leur reproche, avec raison, un usage qui blesse la nature & qui semble appartenir particulierement à leur Nation. Aprés la cérémonie qui constitue les Hottentots dans la qualité d'homme, ils peuvent sans scandale maltraiter & battre leurs meres. C'est un honneur pour eux de ne pas les menager ; & loin de s'en plaindre, les femmes approuvent elles mêmes cette insolence. Si l'on entreprend de faire sentir aux anciens l'absurdité d'une si odieuse pratique, ils croient résoudre la difficulté en répondant que c'est l'usage des Hottentots (2).

La coutume d'immoler leurs enfans

(2) Voyage de Kolben, pag. 37 & suiv. & p 324.

& leurs vieillards doit paroître encore plus barbare; mais elle n'est pas plus propre aux Hottentots qu'à d'autres Nations de l'Afrique & de l'Asie, sans en excepter les Chinois & les Japonois. L'antiquité en offre aussi des exemples dans les Nations les plus policées. Sur la premiere de ces deux Barbaries, les Hottentots n'alléguent que l'usage pour leur justification; mais s'il est question de leurs vieillards, ils prétendent que c'est un acte d'humanité; & qu'à cet âge il vaut bien mieux sortir des miseres de la vie par la main de ses amis & de ses parens, que de mourir de faim dans une hute, ou de devenir la proie des bêtes farouches.

KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS.

Aux vices des Hottentots, on peut ajouter la mal-propreté dans leur habillement & leur nourriture; mais il paroît à l'Auteur que c'est moins l'effet de leur goût que de leur paresse (3).

Malpropreté des Hottentots.

Au reste, leurs vertus font la partie la plus distinguée de leur caractere; surtout la bienveillance, l'amitié & l'hospitalité. Les Hottentots ne respirent que la bonté & l'envie de s'obliger mutuellement. Ils en cherchent continuellement l'occasion. Un autre implore-t-il leur assistance? Ils courent pour

Excellence de leur caractere.

(3) Kolben, pag. 141. & 333.

KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS.

l'accorder. Leur demande-t-on leurs avis? Ils le donnent ſincérement. Voient-ils quelqu'un dans le beſoin ? Ils ſe retranchent tout pour le ſecourir. Un plaiſir des plus ſenſibles pour les Hottentots eſt celui de donner (4).

A l'égard de l'hoſpitalité, ils étendent cette vertu juſqu'aux Européens étrangers. En voyageant autour du Cap, on eſt sûr d'un accueil ouvert & careſſant dans tous les Villages où l'on ſe préſente. Enfin, la bonté des Hottentots, leur intégrité, leur amour pour la juſtice, & leur chaſteté, ſont des vertus que peu de Nations poſſédent au même degré. Une ſimplicité charmante accompagne toutes leurs actions. On en voit beaucoup qui refuſent d'embraſſer le Chriſtianiſme, par la ſeule raiſon qu'ils voient régner parmi les Chrétiens l'avarice, l'envie, l'injuſtice & la luxure (5).

Ce qui les empêche d'embraſſer le Chriſtianiſme.

Hiſtoire d'un Chef Hottentot.

Cependant il ne faut pas s'imaginer que tous ces vices ſoient entiérement bannis de leur Nation. Kolben rapporte un exemple où la cruauté & l'injuſtice ſemblent éclater à l'envi. Un Chef des Hottentots avoit enlevé la femme d'un riche Gungeman, nommé *Klaſſ*. Ce

(4) *Ibid.* p. 39, 324 & 337.

(5) *Ibid.* pag. 166 & 337.

KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS.

malheureux mari paroissant inconsolable, le Chef prit la résolution de se délivrer de ses plaintes, en lui ôtant aussi la vie. Il le fit accuser auprès du Gouverneur Hollandois d'avoir détourné une partie de quelques marchandises qui lui avoient été confiées. Quoiqu'il eût exécuté depuis long-tems les commissions des Hollandois avec une fidélité qui lui avoit attiré de l'admiration, le Gouverneur, aussi corrompu que la plûpart des autres, ferma l'oreille aux preuves de son innocence, confisqua ses biens & le bannit dans l'Isle Roben. Le Capitaine Gerbrand Vandershelling, qui avoit reçu de Klaff des services considérables après son naufrage, ne put voir sans indignation l'injustice qu'on faisoit à son Bienfaiteur. A son retour en Hollande, il porta ses plaintes à la Compagnie, & disposa si favorablement les Directeurs, qu'ils envoyerent des ordres pour le rappel de Klaff & pour la restitution de ses effets. Mais le Gouverneur & ses Officiers, que l'Auteur traite de loups blancs, avoient dévoré, dit-il, la meilleure partie de son bien. Klaff se retira dans son Pays avec ce qu'il put obtenir. Il n'y fut pas long-tems sans se retrouver exposé aux persécutions du Chef, qui allerent enfin jusqu'à le faire assassiner.

KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS.

Langue des Hottentots.

Le langage des Hottentots est dur & peu articulé. Un seul mot signifie plusieurs choses : & leur prononciation est accompagnée de tant de vibrations, de tours & d'inflexions de langue, qu'elle ne paroît qu'un begayement aux oreilles des Etrangers. Pour exprimer les espéces particulieres d'oiseaux, ils joignent une épithéte au mot *Kourkour*, qui signifie dans leur langue, *Oiseau* en général. Ainsi, pour désigner un oiseau de riviére, ils disent *Kamma Kourkour*. Kolben juge qu'il est fort difficile, & peut-être impossible pour un étranger, d'apprendre jamais leur langue; & par la même raison, quoiqu'ils apprennent facilement le François & le Hollandois, ils le prononcent si mal, qu'ils ne parviennent jamais à se faire bien entendre. On croit devoir joindre ici quelques mots Hottentots que *Juncker* a publiés dans la vie de Ludolf. Les Auteurs du Recueil avertissent qu'ils ont marqué les syllabes ou les voyelles nécessaires pour faire connoître les vibrations. *Ten Rhim* a donné aussi une liste d'environ vingt mots de la même langue; mais avec peu d'exactitude, comme on en pourra juger par ceux qui sont ici entre deux crochets, & qu'on a tirés de lui.

Ses difficultés.

KOLBEN.
1713.
MOEURS DES HOTTENTOTS.

Vocabulaire Hottentot.

KHANNA, mouton.
Dukatore, canard.
Kgou, oye.
Kamma, eau & liqueurs.
Bunqvaa ou *Ay*, arbre.
Quayha, âne.
Knomm, entendre.
Nouou, oreilles.
Koekan, oiseau nommé *Norhan*.
Quaqua, faisan.
Kirri, bâton.
Tkaka, baleine.
No bba, la barbe.
Herri, bêtes en général.
Kaa, boire.
Knabou, fusil de chasse.
Durié-sa ou *Bubaa*, bœuf.
Quara-ho, taureau sauvage.
Hcka-kao, bœuf de charge.
Oua ou *Cunequa*, les bras.
Oun-vi, beurre.
Quien kha, tomber.
Houreo, chien-marin.
Likhani, chien.
Bikgua, la tête.
Kouquequa, Capitaine.
T Kamma, cerf.
Quao, le col.
Kouquil, pigeon.
Quaan, le cœur.

KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS.

Athúri, demain.
Kgoyes, daim.
Kou, dent.
Tikquoa, Dieu.
Gounia-Tikquoa, Dieu des Dieux.
Kham-ouna, le diable.
K'omma, maiſon.
Kakqua, [*Akqua*] cheval.
Koaa, chat.
Konkuri, fer.
Koo, fils.
Kummo, ruiſſeau.
Konkekerey, poule.
Tika, herbe.
To-qua, [*Ouka*] loup.
Koetſire, mot ſcandaleux.
Thoukou, nuit obſcure.
Tkoumo, riz.
Koamqua, la bouche.
Ghoudi, [*Goedi*] mouton.
Khou, paon.
Gona, garçon.
Gots, fille.
Tha-Avoklou, poudre à tirer.
Khoakamma, ſinge, babouin.
Kuanebou ou *Theuhouou*, étoile.
Kamkamma, la terre.
Mu, œil.
Quaouou, [*Kou*] tonnerre.
Tquaſſouou ou *Kqvuſſonc*, tigre.
Thouou ou *Haakhouou*, vache-marine.

Tkaa, vallée.
Khomma, le ventre.
Toya, le vent.

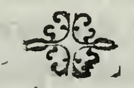
KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS.

Nombre des Hottentots.

Q'kui, un.
K'ham, deux.
K'ouna, trois.
Hakka, quatre.
Kóo, cinq.
Nanni, ſix.
Honko, ſept.
Khiſſi, huit.
K'heſſi, neuf.
Ghiſſi, dix.

Leur manière de compter.

Les nombres des Hottentots ſe réduiſent à dix. Lorſqu'ils les ont finis, ils reviennent à l'unité & recommencent à compter dix. Après avoir compté dix fois dix, il prononcent deux fois le mot dix, qui ſignifie cent quand il eſt ainſi redoublé. Ils continuent de même juſqu'à dix fois dix dix, c'eſt-à-dire mille; & recommencent en prononçant trois fois le même mot, c'eſt-à-dire, dix dix dix; enſuite quatre fois, cinq fois, &c.



KOLBEN, 1713. HABITS DES HOTTENTOTS.

§. II.

Habits, Alimens, Maisons, Meubles des Hottentots.

Habits des hommes.

L'HABILLEMENT des Hottentots est extrêmement singulier. Les hommes se couvrent le tronc du corps d'une mante ouverte ou fermée, suivant la saison. Ces mantes qu'ils appellent *Krosses*, sont composées, pour les riches, de peaux de tigres ou de chats sauvages. Celles du Peuple ne sont que de peaux de mouton, dont le côté laineux se tourne en dehors pendant l'été. Elles leur servent de matelat pendant la nuit, & de drap mortuaire dans leur sépulture. Ces krosses sont de différentes formes. Quelques uns les portent jusqu'aux genoux. Celles de la Nation des Attaquas descendent jusqu'aux talons. Mais les Hottentots du Cap ne les laissent pas tomber au-delà des hanches.

Comment ils se parent la tête.

Pendant les chaleurs tous les Hottentots vont tête nue, ou du moins sans autre couverture que leur enduit de suif & de graisse. Ils en chargent tous les jours leur chevelure, sans prendre jamais soin de la nettoier; ce qui forme une croute ou un bonnet de mortier noir. Ils prétendent que ce mastic leur

rafraîchit la tête. En hiver, ils portent une calote de peau de chat ſauvage, ou de mouton, ſoutenue par deux cordons, dont l'un fait deux fois le tour de la tête & vient ſe lier avec l'autre ſous le menton. Ils ſe ſervent auſſi de ces calotes dans les tems de pluies.

KOLBEN. 1713. HABITS DES HOTTENTOTS.

Les Hottentots ont toujours le viſage & le cou nuds. Ils ſuſpendent à leur cou un petit ſac qui contient leur couteau, s'ils ſont aſſez riches pour s'en procurer un, leur pipe, leur tabac & le *Dakka*, petit bâton brûlé par les deux bouts, qu'ils portent comme un préſervatif contre les ſortiléges. Ces petits ſacs, ou ces bourſes, ſont compoſés des vieux gands de peau qu'ils obtiennent des Européens.

Sac qu'ils portent au col.

Ils portent généralement au bras gauche trois anneaux d'ivoire, qui ſont tournés avec beaucoup d'art & de juſteſſe. Ces anneaux ſont une ſorte d'arme défenſive, & ſervent d'ailleurs à ſoutenir le ſac dans lequel ils portent leurs proviſions de voyage.

Comme leurs kroſſes ſont le plus ſouvent ouvertes, on leur voit l'eſtomac & le ventre nuds juſqu'aux parties naturelles, qu'ils couvrent ordinairement d'une peau de chat dont le poil eſt ex-

KOLBEN. 1713. HABITS DES HOTTENTOTS.

térieur (6). Ils ont les jambes nues, excepté lorſqu'ils gardent leurs beſtiaux, car ils les couvrent alors d'une eſpéce de bas ou de bottes de cuir. S'ils ont une riviere à paſſer, ils portent des eſpéces de ſandales, de cuir de bœuf ou d'éléphant, taillées d'une ſeule piéce, & liées avec des courroies.

Kirris & Rakkum.

Dans leurs voyages, les Hottentots portent deux verges de fer ou de bois d'olive, qu'ils nomment *Kirris* & *Rakkum*. La longueur du Kirri eſt d'environ trois pieds, & ſon épaiſſeur d'un pouce. Il eſt ſans pointe par les deux bouts : c'eſt leur arme défenſive. Mais le Rakkum eſt pointu d'un côté, & peut paſſer pour une ſorte de dard, qu'ils lancent avec une adreſſe admirable. Jamais ils ne manquent leur but.

Uſage de ces armes.

C'eſt l'arme qu'ils emploient à la chaſſe. Dans la main gauche ils ont ordinairement un petit bâton de la longueur d'un pied, auquel ils attachent une queue de chat ſauvage, ou de renard, ou quelqu'autre queue velue, qui leur ſert de mouchoir. Lorſqu'ils la trouvent ſale, ils ont ſoin de la laver dans la premiere eau qui ſe préſente, & la tordant au ſoleil, ils la font ſécher en un inſtant.

(6) Voyez le Voyage de Loubere à Siam, Vol. II, pag. 184.

KOLBEN. 1713. HABITS DES HOTTENTOTS.

Habits des femmes.

La différence de l'habillement pour les femmes confifte dans l'habitude qu'elles ont de porter des bonnets, qui s'élevent fpiralement en pointe fur le haut de la tête, au lieu que ceux des hommes font contigus à la peau, comme une véritable calote. Les femmes portent auffi des kroffes, ou deux mantes, qui ne font jamais fermées par-devant; de forte qu'elles n'ont la peau cachée que par un fac de cuir, qu'elles ne quittent ni dans l'intérieur de leurs maifons, ni dehors, & qui leur fert à renfermer leurs alimens, leur dakka, leur tabac & leur pipe. Elles fe couvrent les parties naturelles d'une efpéce de tablier, nommé *Kutkros*, qui eft toujours de peau de mouton, fans laine, & beaucoup plus grand que le Kutkros des hommes, mais lié de la même maniere. Elle en ont un plus petit, qui leur couvre le derriere. Quantité d'Ecrivains ont affuré hardiment que les femmes des Hottentots portent, autour des jambes, des boyaux de mouton & d'autres animaux. C'eft une erreur, fondée apparemment fur un ufage des jeunes filles, qui depuis l'enfance jufqu'à l'âge de douze ans portent des joncs treffés autour de leurs jambes. Lorfqu'elles ont paffé cet âge, elles chan-

Il eft faux qu'elles portent aux jambes des boyaux de bêtes.

KOLBEN. 1713. HABITS DES HOTTENTOTS.

gent la matiére de ces cercles. Au lieu de joncs, elles portent des courroies de peau de mouton ou de veau, de l'épaiſſeur du petit doigt; mais elles en ôtent le poil & tournent en dedans le côté par lequel il tenoit à la peau. On voit à la jambe de quelques femmes plus de cent de ces cercles, ſi proprement rangés, qu'on les croiroit d'une ſeule piéce. La longueur du tems leur donne la dureté du bois. Ils ſont ſoutenus, à la cheville du pied, par un autre grand cercle de cuir ou de jonc; & des uns comme de l'autre, les Dames Hottentotes ſe font tout-à-la-fois, une marque de diſtinction, & une défenſe pour la peau de leurs jambes dans leurs exercices champêtres.

Ornemens & parures.

Les Hottentots ſont paſſionnés pour les ornemens de tête. Ils ont pris un goût fort vif pour les boutons de cuivre & pour les petites placques du même métal qui n'ont pas ceſſé juſqu'à préſent d'être fort à la mode au Cap. Un petit fragment de glace de miroir eſt ſi précieux dans leur Nation, que les diamans ne ſont pas plus eſtimés en Europe. Les pendans d'oreilles & les colliers de verre ou de cuivre ſont des diſtinctions qui n'appartiennent qu'aux perſonnes du premier rang; mais leur

méthode est de les porter suspendus à leur chevelure. Ils donnent volontiers leurs bestiaux en échange pour toutes les bagatelles de cette espece. Quelques-uns portent aux cheveux les vessies enflées des bestiaux qu'ils tuent pour leur nourriture. Les petits Namaquas ont sur le front une petite placque de fer poli, en forme de croissant. Comme il ne manquoit que de la poudre à toutes ces galanteries, ils ont trouvé l'art de faire sécher & pulvériser une herbe, nommée *Spiræa*, qui leur fournit une poudre de couleur d'or, dont ils se parfument la tête & le visage. Les femmes joignent un autre charme, pour ne pas dire un autre épouvantail, à leur difformité naturelle; c'est de se peindre le visage de diverses petites taches, avec de la chaux rouge ou du cinabre, qui se trouve dans le Pays (7).

KOLBEN. 1713.

HABITS DES HOTTENTOTS.

Poudre pour la tête.

On se gardera bien d'oublier le principal article de la parure des Hottentots, celui dont les hommes, les femmes & les enfans sont également idolâtres. C'est l'usage de se graisser le corps avec du beurre ou de la graisse de mouton, mêlé avec la suie de leurs chaudrons. Ils renouvellent autant de fois cette onction qu'elle se séche au so-

Graisse dont les Hottentots se frottent le corps.

(7) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 190. & suiv,

KOLBEN. 1713. HABITS DES HOTTENTOTS.

leil. Comme le peuple n'a pas toujours du beurre frais ou de la graisse nouvelle, on sent de fort loin un Hottentot à son approche. Mais les personnes riches sont plus délicates & n'emploient que le meilleur beurre. Il n'y a point de partie du corps qui soit exceptée; & ceux qui sont assez riches pour ne pas manquer de graisse, en frottent jusqu'à leurs krosses ou leurs mantes de peau. Les différences de cette graisse font la principale distinction entre les riches & les pauvres. D'un autre côté, ils ont la graisse de poisson en horreur; & non-seulement ils n'en mangent point, mais ils ne peuvent en souffrir sur leur corps.

Raisons de cet usage.

Les Voyageurs ont apporté différentes raisons de cet usage. Quelques-uns, comme Tachard, l'attribuent à la vanité des Hottentots. *Boving* s'imagine qu'ils ne cherchent qu'à donner de la souplesse à leurs membres. Mais Kolben est persuadé que leur unique but a toujours été de se défendre contre les ardeurs excessives du soleil, qui sans ce secours auroit bien-tôt épuisé leurs forces dans un climat si chaud. La répetition fréquente de leur onction semble confirmer l'opinion de Kolben (8).

Les Hottentots se nourrissent de la

(8) *Ibid*. p. 49 & 187.

KOLBEN, 1713. ALIMENS DES HOTTENTOTS.

chair & des entrailles de leurs beſtiaux, & de quelques animaux ſauvages, avec des racines & des fruits de différentes eſpéces. Cependant ſi l'on excepte leurs fêtes publiques, qu'ils nomment *Anderſmakens*, ils ne tuent guéres leurs beſtiaux que dans le cas d'une preſſante néceſſité. Mais ils ne font pas difficulté de manger ceux qui meurent naturellement, ou de quelque maladie, & cette nourriture leur paroît fort ſaine. Les hommes qui ne ſe contentent point des fruits, des racines & du lait que les femmes leur préparent, ont pour reſſource la chaſſe ou la pêche. Ils chaſſent toujours en troupes nombreuſes. Les entrailles des animaux ſauvages ou de leurs beſtiaux ſont pour eux un mêt fort exquis. Ils les font bouillir ordinairement dans le ſang des mêmes animaux, en y mêlant du lait; & quelquefois ils les mangent grillés; mais, avec l'une ou l'autre préparation, ils les avallent à demi crûs; ou plûtôt ils les dévorent avec une avidité furieuſe & ſans aucune ſorte de décence. Les femmes ſont chargées de la cuiſine, excepté dans le tems de leurs infirmités périodiques, pendant lequel tems l'uſage des hommes eſt de vivre chez leurs voiſins ou de préparer eux-mêmes leurs ali-

Alimens des Hottentots.

Dans quel tems les femmes ne paroiſſent point à la cuiſine.

KOLBEN. 1713.
ALIMENS DES HOTTENTOTS.

mens. Ils les font cuire à l'eau comme en Europe ; mais au lieu de broche, pour les rotir, ils emploient deux pierres plates, entre lesquelles ils placent la viande. Les heures de leurs repas ne sont jamais réglées. Ils suivent leur caprice ou leur appetit, sans aucune distinction de la nuit ou du jour. Dans le beau tems ils mangent en plein air. Pendant le vent ou la pluie, ils se tiennent renfermés dans leurs hutes. D'anciennes traditions les obligent à s'abstenir de certains mêts, tels que la chair de porc & celle du poisson sans écailles, qui sont également défendus aux deux sexes. Les liévres & les lapins sont défendus aux hommes & permis aux femmes. Le pur sang des animaux & la chair de taupe sont permis aux hommes & défendus aux femmes.

Alimens défendus.

Horrible saleté des Hottentots.

La mal-propreté des Hottentots les expose à toutes sortes de vermine, surtout aux poux, qui sont d'une grosseur extraordinaire. Mais s'ils en sont mangés, ils les mangent aussi ; & lorsqu'on leur demande comment ils peuvent s'accommoder d'un mêt si détestable, ils alléguent la Loi du Talion, & prétendent qu'il n'y a point de honte à dévorer des animaux qui les dévorent eux-mêmes. Ils ne paroissent point embar-

Kolben. 1713.

Alimens des Hottentots.

raffés lorfqu'on les furprend à la chaffe des poux, avec des tas de cette vermine autour d'eux.

Les Européens du Cap fe fervent, aux champs, d'une efpéce de fouliers de cuir crû, dont le poil eft tourné en dehors. Auffi tôt qu'ils les quittent, on voit une ardeur extrême aux Hottentots pour les ramaffer. Ils les confervent dans leurs hutes pour les jours de pluie, & fi leurs provifions viennent alors à manquer, ils fe contentent d'en ôter le poil, de les faire un peu tremper dans l'eau & de les rotir au feu pour les manger.

Ils aiment les affaifonnemens de haut goût.

Quoique les Hottentots ne mangent jamais de fel entr'eux, & qu'ils n'ayent l'ufage d'aucune forte d'épices pour affaifonner leurs mêts, ils aiment beaucoup les affaiffonnemens de l'Europe, & mangent avidement toutes les viandes de haut-goût, quoiqu'ils ayent peine enfuite à fe défaltérer. L'Auteur obferve que ceux qui s'accoutument à nos alimens ne vivent pas fi long-tems & ne jouiffent pas d'une fi bonne fanté que leurs Compatriotes (9).

Les hommes & les femmes mangent féparément. Leur nourriture la plus ordinaire eft du lait & de l'eau, mêlés ou

(9) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 47, 202. & fuiv.

KOLBEN. 1713. ALIMENS DES HOTTENTOTS.

à part; mais les hommes ne touchent point au lait des brebis. Ils aiment avec passion le vin, l'eau-de-vie, & sur-tout l'arrack, parce qu'étant à meilleur marché dans les Colonies, ils peuvent s'en procurer plus facilement. Ils ont peu de délicatesse dans leur choix. Le vin le plus aigre ne leur plaît pas moins que s'il étoit excellent. Cependant ils ont des goûts favoris, comme tous les autres Peuples. Les deux sexes ont une passion désordonnée pour le tabac. Un Hottentot, dit Kolben, aimeroit mieux perdre une dent que la moindre partie de cette précieuse plante. Ils jugent mieux de sa bonté que l'Européen le plus délicat. Le tabac fait toujours une partie de leurs gages lorsqu'ils se louent au service d'un Blanc. S'ils manquent de tabac, ils se servent d'une autre Plante, nommée *Dakka*, qui envoie les mêmes vapeurs à la tête. Quelquefois ils les mêlent ensemble, & ce mêlange se nomme *Buspesch*. La racine de *Kanna*, dont nous parlerons entre les végétaux du Cap, est fort estimée aussi des Hottentots, parce qu'elle produit les mêmes effets (10).

Leur passion pour le tabac.

Leurs Kraals ou leurs Villages.

Ils demeurent comme les Tartares, dans des Villages mobiles, qu'ils appel-

(10) Voyage de Kolben, Vol I. pag. 110. & suiv.

lent

Village et Hutes des Hottentots.



T. V. N.° XXVI.

lent *Kraals*. Ces Habitations ne contiennent jamais moins de vingt hutes, bâties fort près l'une de l'autre; & le Kraal qui n'a pas plus de cent Habitans, passe pour un lieu peu considérable. On trouve, dans la plûpart, trois ou quatre cens personnes, & quelquefois cinq cens. Chaque Kraal n'a qu'une entrée fort étroite. Les hutes sont rangées en cercle, sur le bord de quelque riviere, dans une situation commode, & ressemblent à des fours. Elles sont composées de bâtons de bois & de nattes. Ces bâtons ne sont pas plus gros que les manches ordinaires de nos rateaux ou de nos pelles, mais ils sont beaucoup plus longs. Les nattes, qui sont l'ouvrage de leurs femmes, ne sont qu'un tissu de jonc & de glayeul; mais si serré, que la pluie n'y peut pénétrer. La forme de ces hutes est ovale. Dans leur plus long diametre elles ont environ quatorze pieds. Sur le plus court, qui n'en a guéres que dix, on fixe, en forme d'arc, une gaule, qui est enfoncée dans la terre par les deux bouts & dont le haut fait le sommet de l'édifice. Trois de ces arcs paralleles en forment l'entrée. La partie posterieure en a cinq. Ils sont couverts, non de paille comme le prétend *Vogel*; mais de nattes, dont

KOLBEN. 1713.

LOGEMENS DES HOTTENTOTS.

Forme de leurs hutes.

KOLBEN. 1713.

LOGEMENS DES HOTTENTOTS.

Comment ils s'y tiennent.

les bords se touchent de si près, qu'ils laissent aussi peu de passage au vent qu'à la pluie. Les Hottentots de l'ordre le plus riche y joignent une seconde enveloppe de peau. L'entrée de ces fours n'a qu'environ trois pieds de haut, sur deux de large; de sorte que les Habitans n'y peuvent entrer qu'en rampant sur les genoux & les mains. Une peau de bête, attachée en dedans au-dessus de la porte, s'ouvre & se ferme comme un rideau, pour arrêter le vent. S'il est de longue durée, on ouvre une porte à l'autre bout de la hute. Comme il est impossible de se tenir debout dans un lieu si bas, les hommes & les femmes y sont accroupis sur les jarrets, & l'habitude leur rend cette posture aisée. Dans les grandes hutes, comme dans les petites, on ne voit jamais résider plus d'une famille, qui est ordinairement composée de dix ou douze personnes de toutes sortes d'âge. Le centre de la hute est occupé par un grand trou, d'un pied de profondeur, qui sert de cheminée ou de foyer. Il est environné de trous plus petits, qui servent de place aux Habitans pour s'asseoir & de lit pour dormir. Chacun a son trou séparé, hommes & femmes, dans lequel ils reposent tranquillement, avec leurs krosses

Leurs cheminées.

ou leurs mantes étendus sous eux. Les krosses de réserve, les arcs & les fléches sont suspendus aux murs. Deux ou trois pots pour les usages de la cuisine, un ou deux pour boire, & quelques vaisseaux de terre pour le beurre & le lait, composent tout le reste de l'ameublement. La fumée ne pouvant sortir que par la porte, il n'y a point d'Européen qui soit capable de demeurer dans ces hutes lorsque le feu est allumé. En considérant leurs dimensions, on est surpris que des matériaux si combustibles puissent échapper aux flammes. Chaque hute est gardée par un chien, qui veille à la sûreté de la famille & des (11) bestiaux. Tachard se trompe, lorsqu'il assure que les Hottentots habitent quelquefois dans des caves.

KOLBEN. 1713.
LOGEMENS DES HOTTENTOTS.
Meubles des hutes.

Aussi-tôt que le pâturage leur manque, ou lorsqu'ils perdent un de leurs Habitans par une mort naturelle ou violente, ils changent d'habitation. En quittant un canton & s'établissant dans un autre, leur usage est de tuer une brebis & de célebrer une fête, qu'ils appellent *Andersmaken*. Mais dans le se-

Changemens de domicile.

(11) Quelques Ecrivains prétendent que leurs chiens ne font que dormir parmi eux auprès du feu. Mais il est certain qu'on les met dehors pendant la nuit pour garder les troupeaux, qui sont en partie hors du Kraal, en partie dedans.

cond de ces deux cas, les femmes préſident à la cérémonie & les hommes en ſont exclus (12).

§ III.

Réjouiſſances publiques, Amuſement & Muſique.

KOLBEN. 1713. FESTES DES HOTTENTOTS.

Occaſions des fêtes privées ou publiques.

IL n'arrive aucun changement dans la demeure ou la condition des Hottentots, aucun évenement ſignalé dans leur vie, qui ne ſoit célebré par des offrandes & des fêtes. Ces occaſions ſont, ou privées, telles que l'uſage d'ôter un teſticule aux jeunes garçons & de les admettre au rang des hommes; ou publiques, telles que les ſuccès militaires, la deſtruction des bêtes féroces qui font la guerre à leurs troupeaux, la guériſon de quelqu'un de leurs chefs après une dangereuſe maladie, le tranſport de leurs domiciles, & d'autres accidens de la même nature. Pour exprimer ces ſolemnités, ils ont emprunté de la langue Hollandoiſe le terme d'*Anderſmaken*, qui ſignifie, *changer pour le mieux*.

Cérémonies des fêtes.

Ils élevent au centre de leurs Villages une Salle de branches d'arbres, aſſez grande pour contenir tous les hommes. Les matériaux en doivent être neufs.

(12) Kolben, *ibidem*, pag. 217.

Danse et Musique des Hottentots.



T. V. N.° XXVII.

Les femmes prennent ſoin de les orner de fleurs & de verdure. Enſuite on tue le plus grand bœuf de l'habitation, dont on fait rôtir une partie & bouillir l'autre. Cette viande eſt ſervie aux hommes dans leur ſalle. Le partage des femmes eſt le bouillon. La nuit ſuivante ſe paſſe en concerts de muſique & en danſes, pour leſquelles la paſſion eſt égale dans les deux ſexes (13). Leur principal inſtrument de muſique eſt le *Gongom*, qui eſt commun à toutes les Nations des Négres ſur cette Côte de l'Afrique. On en diſtingue deux ſortes; le grand & le petit. C'eſt un arc de fer ou de bois d'olivier, tendu d'une corde de boyaux ou de nerf de mouton, qu'on a fait ſécher au ſoleil pour la rendre propre à cet uſage. A l'extrêmité de l'arc, on attache d'un côté le tuyau d'une plume fendue, en faiſant paſſer la corde dans la fente. Le joueur tient cette plume dans la bouche lorſqu'il manie l'Inſtrument; & les différens tons du Gongom viennent des différentes modulations de ſon ſouffle.

KOLBEN. 1713. FESTES DES HOTTENTOTS.

Gongom, Inſtrument muſical.

C'eſt le petit Gongom qu'on a décrit. Le grand n'en différe que par la coque d'une noix de Coco dont on a coupé la partie ſuperieure, & qu'on fait paſſer

Grand Gongom.

(13) *Ibid*, p. 129.

KOLBEN. 1713. FESTES DES HOTTENTOTS.

dans la corde par deux trous avant que l'arc soit tendu. En touchant l'Instrument, le joueur pousse cette coque plus ou moins loin de la plume, suivant la varieté qu'il veut donner à ses sons.

Instrument des femmes.

Un autre Instrument des Hottentots, mais qui appartient proprement aux femmes, est un pot de terre, couvert d'une peau de mouton bien passée, & liée comme nos tambours avec des nerfs. Mais cet Instrument n'est pas capable de beaucoup de varieté dans les sons.

Musique vocale.

La musique vocale des Hottentots consiste dans le monosyllabe *Ho*, & dans deux ou trois chansons barbares. Celle qui est particuliere aux cérémonies religieuses consiste dans un petit cercle de notes. Mais en général, toute leur musique est fort désagréable aux oreilles d'un Européen (14).

Danse des Hottentots.

Leur maniere de danser n'est pas de meilleur goût. Les hommes s'accroupissent en cercle, & laissent entr'eux quelque distance pour le passage des femmes. Aussi-tôt que les gongoms commencent à se faire entendre, les femmes battent des doigts sur leurs tambours. Toute l'assemblée chante *ho*, *ho*,

(14) Voyage de Kolben, Vol. I. pag. 273. & suiv. L'Auteur dit que le Gongom est en usage sur toute la Côte d'Afrique, quoiqu'on n'ait vû jusqu'ici rien de semblable parmi les autres Négres.

ho, & frape des mains. Alors il se présente plusieurs couples pour danser. Mais on n'en laisse entrer que deux à la fois dans le cercle. Leur situation est face à face. En commençant, ils sont éloignés entr'eux d'environ dix pas, & cinq ou six minutes se passent avant qu'ils se rencontrent. Quelquefois ils dansent dos à dos; mais jamais ils ne se prennent par les mains. Chaque danse ne dure guéres moins d'une heure. Leur agilité est surprenante, & leurs pas nets & dégagés. Pendant ce tems-là toutes les femmes se tiennent débout, les yeux baissés, & chantent *ho*, *ho*, *ho*, en battant des mains. Lorsqu'elles ont besoin d'hommes pour la danse, elles levent la tête & secouent les anneaux qu'elles portent aux jambes. Le bruit qu'elles font, en frappant du pied, ressemble à celui d'un cheval qui se secoue sous le harnois. Les danseurs fatiguent ordinairement les musiciens, car il faut que chacun danse à son tour (15).

KOLBEN. 1713. FESTES DES HOTTENTOTS.

Leur chasse & leur extrême agilité.

La chasse est un autre amusement que les Hottentots aiment beaucoup. Ils y font éclater une adresse surprenante, soit dans le maniement de leurs armes, soit dans la vîtesse & la légereré de leur course. L'Auteur s'étonne qu'ils ne fas-

(15) *Ibid*, pag. 181, & suivantes.

KOLBEN.
1713.
AMUSEMENS DES HOTTENTOTS.

sent pas plus souvent un mauvais usage de leur agilité ; quoiqu'il leur arrive quelquefois, dit-il, d'en abuser. Il en rapporte un exemple. Un Matelot Hollandois, en débarquant au Cap, chargea un Hottentot de porter à la Ville un rouleau de tabac d'environ vingt livres. Lorsqu'ils furent tous deux à quelque distance de la troupe, le Hottentot demanda au Blanc s'il sçavoit courir. Courir ? répondit le Hollandois : Oui, fort bien. Essayons, reprit l'Afriquain ; & se mettant à courir avec le tabac, il disparut presqu'aussi-tôt. Le Matelot Hollandois, confondu de cette merveilleuse vîtesse, ne pensa point à le poursuivre, & ne revit jamais ni son tabac ni son porteur.

Leur adresse merveilleuse à tirer leurs fléches, &c.

On auroit peine à s'imaginer quelle est l'adresse de ces barbares à tirer leurs fléches, ou à lancer leurs zagaies & leurs *Rakkums*. Ils ont la vûe si prompte & la main si certaine, que les Européens n'en approchent point. En poursuivant un daim, une chévre sauvage ou un liévre, s'ils peuvent s'avancer à la portée de leur rakkum, ils ne manquent presque jamais leur coup. A cent pas ils toucheront d'un coup de pierre une marque de la grandeur d'un demi-sou ; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est

qu'au lieu de fixer, comme nous, les yeux sur le but, ils font des mouvemens & des contorsions continuelles. Il semble que leur pierre soit portée par une main invisible. Ils remarquent avec plaisir l'admiration des Européens, & sont toujours prêts à recommencer la même expérience. Kolben assure qu'ils n'excellent pas moins à tirer de l'arc ou à lancer la zagaie.

KOLBEN. 1713. AMUSEMENS DES HOTTENTOTS.

Un Hottentot qui va seul à la chasse, ou qui ne prend avec lui que deux ou trois compagnons, se borne ordinairement à quelques piéces de gibier pour la subsistance de sa famille; & dans ces occasions il n'emploie point d'autres armes que le rakkum. Mais les grandes chasses sont celles où tous les Habitans d'un Village sortent ensemble, soit pour attaquer quelque bête féroce qui ravage leurs troupeaux, soit pour leur seul amusement. S'ils veulent tuer un éléphant, un rhinoceros, un élan ou un âne sauvage, ils l'environnent & l'attaquent avec leurs zagaies. Leur adresse consiste à ménager si bien leurs coups, que l'un ou l'autre frappant toujours l'animal par derriere tandis qu'il se tourne vers celui qui l'a frappé, ils le font tomber couvert de blessures avant qu'il ait pû distinguer ceux qui le blessent.

Chasse particuliere.

Chasse publique & sa singularité.

KOLBEN. 1713 AMUSEMENS DES HOTTENTOTS.

Ils réussissent de même à tuer les lions & les tigres, en se garantissant de la fureur de ces animaux par leur agilité. Le monstre s'élance quelquefois si impétueusement & le coup de sa griffe paroît si sûr, qu'on tremble pour le chasseur & qu'on s'attend à le voir aussi-tôt en piéces; mais on est surpris de se trouver trompé. Dans un clin-d'œil il échape au danger, & l'animal décharge toute sa rage contre terre. Au même instant il est couvert de blessures par derriere. Il se tourne, il se précipite sur un autre ennemi; mais toujours en vain. Il rugit, il écume, il se roule de fureur. La promptitude des chasseurs s'eégale à se garantir de ses griffes & à avntr'aider par de nouveaux coups, C'ec autant de vîtesse que de résolution. xeest un spectacle dont on ne trouve d'e- nmple dans aucun autre Pays, & qu'on l'e sçauroit voir sans admiration Si panimal ne perd pas bien-tôt la vie, il prend enfin la fuite, en s'apperçevant qu'il n'a rien à gagner contre de tels ennemis. Alors les Hottentots lui laissent la liberté de se retirer; mais ils le suivent à quelque distance, parce que leurs fléches étant empoisonnées, ils sont sûrs de le voir tomber devant eux & d'emporter sa péau pour fruit de leur victoire.

Ils ont une autre méthode pour attaquer les éléphans, mais moins pénible & moins dangereuse. Comme ces animaux s'approchent des rivieres en troupe, & qu'ils marchent l'un après l'autre sur une même ligne, la trace de leurs pas est toujours facile à reconnoître. Les Hottentots ouvrent dans cette route une fosse de sept ou huit pieds de profondeur & d'environ quatre pieds de diametre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu. Ils couvrent cette ouverture de petites branches d'arbre, de feuillage, d'herbe & de terre, avec tant d'art que les yeux mêmes d'un homme y seroient trompés. L'éléphant, qui avance sans crainte, tombe à demi dans la fosse; c'est-à-dire, que le trou n'étant point assez grand pour le contenir tout entier, il n'y entre que ses pieds de devant : mais dans cette chûte il ne manque point de rencontrer le pieu, qui lui perce la poitrine ou le col, & qui l'arrête assez pour donner le tems aux chasseurs de l'achever à coups de zagaies. Ils le portent alors en triomphe dans leur Village, & leur victoire est célebrée par une grande fête (16). Les rhinoceros & l'é-

KOLBEN. 1713. AMUSEMENS DES HOTTENTOTS.

Maniere dont ils prennent les éléphans & d'autres bêtes féroces.

(16) Kolben, *ibid*, p. 242. & suiv.

KOLBEN. 1713.

AMUSEMENS DES HOTTENTOTS.

lan se prennent souvent dans le même piége.

Ordre institué parmi les Hottentots.

Les Hottentots ont institué un Ordre fort honorable, composé de ceux qui ont tué, dans un combat particulier, un lion, un tigre, un léopard, un éléphant, un rhinoceros ou un élan. L'installation du Héros se fait avec beaucoup de cérémonies. Après son exploit, il se retire dans sa hute. Les Habitans du Village lui députent bien-tôt un Vieillard, pour l'inviter à se rendre au centre de Kraal, où il est attendu par tous les honneurs qui sont dûs à sa victoire. Il se laisse conduire par son guide. Toute l'assemblée le reçoit avec des acclamations. Il s'accroupit au milieu d'une hute qu'on a préparée pour lui, & tous les Habitans se plaçent autour de lui dans la même posture. Alors le vieux Député s'approche & pisse sur lui depuis la tête jusqu'aux pieds, en prononçant certaines paroles. Si le Député est de ses amis, il l'inonde d'un déluge d'eau, & l'honneur augmente à proportion de la quantité d'urine. Le Champion n'a pas manqué de se faire d'avance, avec les ongles, des sillons sur la graisse dont il a le corps enduit, pour recevoir plus immédiatement cette aspersion. Il s'en frotte soi-

Ridicule cérémonie.

gneuſement le viſage & tout le corps. Kolben a crû devoir donner à cette inſtitution le nom d'Ordre de l'urine, parce qu'elle n'en porte aucun dans la Nation. Après la cérémonie, le Député allume ſa pipe & la fait circuler dans l'aſſemblée, juſqu'à ce que le tabac, ou le dakka, ſoit réduit en cendres. Enſuite prenant les cendres, il en parſeme le nouveau Chevalier, qui reçoit en même tems les félicitations de l'aſſemblée ſur l'honneur qu'il a fait au Kraal & ſur le ſervice qu'il a rendu à ſa patrie. Ce grand jour eſt ſuivi pour lui de trois jours de repos, pendant leſquels il eſt défendu à ſa propre femme d'approcher de lui. Le troiſiéme jour, au ſoir, il tue un mouton, il reçoit ſa femme & ſe réjouit avec ſes amis & ſes voiſins. Le monument de ſa gloire eſt la veſſie de l'animal qu'il a tué. Il la porte ſuſpendue à ſa chevelure, comme une marque inſigne d'honneur. Kolben ajoute que la mort d'un tigre cauſe plus de joie aux Hottentots que celle de toute autre bête (17).

KOLBEN. 1713. Amusemens des Hottentots.

Marque de l'Ordre.

Ils entendent beaucoup mieux la pêche que les Européens du Cap. Leur habitude eſt égale au filet, à l'hameçon & au dard, dans les anſes comme dans les

Adreſſe des Hottentots à la pêche & ſur-tout à la nâge.

(17) *Ibidem.*

KOLBEN. 1713. AMUSEMENS DES HOTTENTOTS.

rivieres. Ils ne prennent pas moins habilement le poisson en le (18) grattant; mais leurs traditions ne leur permettant pas de manger du poisson sans écaille, ils le vendent aux Européens. Ils sont d'une adresse incomparable à la nâge. Leur maniere de nâger a quelque chose de surprenant & qui leur est tout-à-fait propre. Ils nâgent le col droit & les mains hors de l'eau; de sorte qu'ils paroissent marcher sur terre. Dans la plus grande agitation de la mer & lorsque les flots forment autant de montagnes, ils dansent en quelque sorte sur le dos des vagues, montant & descendant comme un morceau de liége. Leurs pêcheurs envelopent dans leurs krosses ou dans des sacs de cuir, le poisson qu'ils ont pris, & nâgent ainsi avec leur fardeau sur la tête.

La chasse & la pêche sont libres dans le Pays des Hottentots pour tous les Habitans (19).

§. IV.

Mariages & Oeconomie domestique des Hottentots.

Propositions de mariage.

LES ouvertures & les propositions de mariage sont ici l'office du pere ou du plus proche parent de l'homme,

(18) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 251. & suiv.
(19) *Ibidem.*

KOLBEN. 1713. MARIAGES DES HOTTENTOTS.

qui s'adresse au pere ou au plus proche parent de la femme. Lorsqu'un jeune-homme est âgé d'environ dix-huit ans, il se rend avec son pere dans la famille où il se propose d'entrer, & son unique soin est de préparer du tabac ou du dakka, qu'il présente à la compagnie. Tous les assistans se mettent à fumer, sans qu'il soit question du sujet qui les assemble, jusqu'à ce qu'ils ayent la tête étourdie de fumée. Alors le pere commence à s'expliquer. Il demande au pere de la fille s'il veut se défaire d'elle en faveur de son fils. L'autre sort aussi-tôt de la chambre pour aller consulter sa femme, & revient promptement avec une réponse favorable. Il est rare du moins que cette demande soit refusée, à moins qu'une famille ne soit déja liée par quelqu'autre engagement. Si la jeune fille n'a point de goût pour le mari qu'on lui propose, il ne lui reste qu'une ressource pour éviter d'être à lui; c'est de passer avec lui une nuit entiere, qui est emploiée, suivant l'Auteur, à se pincer, à se chatouiller, à se fouetter. Elle devient libre, si elle résiste à cette dangereuse épreuve; mais si le jeune-homme l'emporte, comme il arrive presque toujours, elle est obligée de l'épouser.

Usage extrêmement bizarre.

KOLBEN. 1713. MARIAGES DES HOTTENTOTS.

Cérémonie du mariage.

Après cette formalité, le jeune mari, accompagné de tous ses parens & de tous ses amis de l'un & de l'autre sexe, & précedé d'un ou de plusieurs bœufs, suivant le dégré de ses richesses, retourne au Kraal de sa femme, quelqu'éloigné qu'il puisse être du sien. Il y est reçu avec de grands témoignages de joie. Le bœuf est tué. Chacun se frotte largement de sa graisse & se poudre de *Bukku*. Les femmes se peignent le front, les joues & le menton avec de la craie rouge. Ensuite le mariage s'acheve avec des cérémonies fort bizarres. Les hommes de l'assemblée commencent par s'accroupir en cercle. Le mari se place au centre, dans la même posture. A quelque distance, les femmes s'arrangent de même autour de la Mariée. Ensuite le Prêtre, ou le Maître des cérémonies du Village des Oiseaux, entre dans le cercle des hommes & pisse un peu sur le Marié, qui emploie ses grandes ongles à faire des sillons sur sa graisse, pour ne rien perdre de cette sale liqueur. Le Prêtre fait la même faveur à la Mariée, & retourne de l'un à l'autre jusqu'à ce que le pouvoir lui manque pour cet office. Il prononce en même-tems diverses benédictions : » Puissiez- » vous vivre heureusement dans votre

MARIAGE HOTTENTOT, tiré de Kolben.



T. V. N.° XXX.

» mariage ! Puissiez-vous obtenir un » fils avant la fin de l'année ! Puisse-» t il devenir bon chasseur ou bon guer-» rier ! Tous les assistans se joignent ensuite pour travailler aux préparatifs de la fête. On coupe le bœuf en piéces, on en fait cuire une partie à l'eau & rô-tir l'autre. Kolben explique ici plus clairement leur maniere de rôtir. Ils font un grand feu sur une pierre, & la nettoient proprement lorsqu'elle est échauffée. Ils y mettent leur viande & placent dessus une autre pierre, autour & sur laquelle ils renouvellent le feu, qui acheve bien-tôt l'opération.

KOLBEN. 1713. MARIAGES DES HOTTENTOTS.

Festin nuptial.

Les hommes & les femmes ayant formé deux cercles différens pour le festin, c'est avec les femmes que le Marié se place alors ; mais il ne touche point à leurs alimens, & les siens lui sont servis à part. Tous les mêts paroissent dans des pots luisans de graisse. Quelques-uns des convives ont des couteaux, les autres déchirent la viande avec leurs doigts ; & tous mangent avec une rapacité surprenante. Le bout de leurs krosses leur sert d'assiettes. Leurs cuillieres sont diverses coquilles de mer, sans aucune sorte de manche. Ils boivent du lait ou de l'eau ; car il ne paroît presque jamais de liqueurs fortes dans ces

Il se fait sans liqueurs fortes,

KOLBEN. 1713.

MARIAGES DES HOTTENTOTS.

réjouiſſances publiques. Après le feſtin, ils fument du tabac ou du dakka. Chaque cercle n'a qu'une ſeule pipe. Celui qui eſt chargé de la remplir, la donne à ſon voiſin après s'en être ſervi. Elle fait ainſi ſucceſſivement le tour du cercle. Quelques uns avallent la fumée, & les diſcours s'échauffent à meſure que les vapeurs leur montent au cerveau. Toute la nuit ſe paſſe dans le même exercice, & le matin vient ſéparer l'Aſſemblée. On recommence la fête pendant deux ou trois jours; c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que les proviſions ſoient épuiſées.

Sans muſique & ſans danſe.

Malgré la paſſion que les Hottentots ont pour la muſique & la danſe, ils ne les emploient jamais dans leurs fêtes nuptiales. Ils ont l'uſage de la polygamie; mais il eſt rare, même entre les riches, qu'on leur voie plus de trois femmes. Ils ne permettent ni le mariage ni la fornication entre les couſins, au premier & au ſecond degré. Ceux qui ſont convaincus d'avoir violé cette loi, reçoivent une mortelle baſtonade, ſans aucun égard pour le rang & les richeſſes.

Portion des hommes & dot des filles.

Un pere, en mariant ſon fils, lui donne une couple de vaches & le même nombre de brebis. Les filles ſe marient ordinairement ſans dot; ou ſi leur famille leur fait préſent d'une vache ou

d'une couple de brebis, le mari eſt obligé de les reſtituer lorſque ſa femme meurt ſans lui laiſſer d'enfans. Les Hottentots, dit l'Auteur, ne cherchent dans leurs femmes que l'eſprit, la beauté & les agrémens. Ainſi la fille d'un pauvre Habitant ſe trouve ſouvent mariée au Chef de ſon Kraal ou de la (20) Nation.

KOLBEN. 1713. MARIAGES DES HOTTENTOTS.

L'adultere eſt toujours puni de mort; mais le divorce eſt permis, lorſque le mari peut le juſtifier par de bonnes raiſons. Alors il a la liberté de choiſir une autre femme; mais celle qu'il a répudiée n'obtient pas toujours la même grace pendant la vie du mari qui la quitte. D'ailleurs, une veuve qui ſe remarie eſt obligée de ſe couper la jointure du petit doigt, & de continuer la même opération aux doigts ſuivans chaque fois qu'elle rentre dans les chaînes du mariage. Kolben reproche à Vogel d'avoir aſſuré fauſſement que toutes les jeunes mariées ſe coupent le petit doigt à la premiere jointure & la préſentent à leur mari. Vogel ne s'eſt pas moins trompé, lorſqu'il a prétendu que le marié lie un boyau de bœuf ou de mouton autour du col de ſa femme. Et Boving

Etrange loi pour les veuves qui ſe remarient.

(20) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 150. & ſuiv. & p. 118, 127 & 309.

KOLBEN. 1713. Naissance des Hottentots.

s'eſt imaginé encore plus ridiculement, que ces mutilations des femmes viennent d'une morſure que les meres leur font au doigt dans l'enfance. Le long ſéjour que Kolben avoit fait au Cap, le met en droit d'aſſurer que cette opération ne regarde que les veuves, lorſqu'elle ſe remarient (21).

Sage-femmes Hottentotes.

Chaque Kraal eſt fourni d'une ſage-femme, que ſon experience & ſon habileté font choiſir pour le ſervice public. Mais ſon ſalaire ſe réduit à la nourriture, avec quelques petits préſens qui doivent être volontaires.

Accouchement.

Les femmes accouchent à terre, ſur un ſimple kraſſ, dans l'abſence du mari, qui eſt obligé de quitter ſa hute juſqu'à la fin du travail, ſous peine de payer une brebis au Kraal. Si le travail eſt lent, on fait bouillir du lait & du tabac, dont on compoſe une liqueur, qu'on laiſſe refroidir & qu'on fait avaller à la femme. Elle eſt délivrée immédiatement.

Comment on traite l'enfant.

Auſſitôt que l'enfant eſt né, on lui frotte doucement toutes les parties du corps avec de la fiente fraîche de vache. On laiſſe ſécher cette onction, pour en recommencer une autre avec le jus de la tige du figuier. Celle-ci venant auſſi à ſécher, on en fait une troiſiéme avec de

(21) *Ibid.* p. 158. & 109.

la graisse de mouton ou du beurre fondu. Enfin lorsque le corps est bien imbibé de toutes ces onctions, on le poudre de *bukku*, qui forme une sorte de croute.

KOLBEN, 1713. NAISSANCE DES HOTTENTOTS.

Si l'enfant naît mort, ou meurt en naissant, sur-tout lorsqu'il est mâle, le Village est transporté dans un autre lieu. On fait des réjouissances extraordinaires à la naissance de deux jumeaux mâles. Si ce sont deux filles, l'usage est de tuer la plus laide. Si c'est une fille & un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre, ou ensevelie vive, avec la participation & le consentement de tout le Kraal. On a trouvé plusieurs de ces enfans abandonnés, que les Européens du Cap ont eu l'humanité de faire élever. Mais lorsqu'ils arrivent à l'âge de maturité, ils renoncent aux manieres, aux habits & à la religion de leurs bienfaiteurs, pour se conformer aux usages de leur Nation (22).

Sort des filles jumelles.

Le krass, ou la mante qui sert aux femmes dans leur accouchement, est enterré aussi-tôt, par la force d'une ancienne tradition, qui fait craindre quelque sortilége pour la mere ou son fruit. On lie le nombril de l'enfant avec une artere de mouton, qui leur pend au

Superstitions.

(22) Kolben, *ibid*.

KOLBEN. 1713.

NAISSANCE DES HOTTENTOTS.

ventre jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture.

Noms des enfans.

Après les onctions, le droit de le nommer appartient à sa mere. Elle lui donne ordinairement le nom de quelqu'animal favori, tel que *Gammon*, lion; *Hakqua*, cheval; *Ghoudi*, mouton, &c. Il est défendu aux hommes de s'approcher de leurs femmes après l'accouchement jusqu'à ce qu'elles soient entiérement rétablies. L'infraction de cette loi les fait regarder comme impurs, & les oblige de présenter un bœuf gras au Kraal pour se purifier.

Purification des femmes.

La purification des femmes après leurs couches, se fait avec de la fiente de vache, dont elles se frottent le corps. Ensuite elles se font une onction de graisse, qu'elles saupoudrent de bukku; &, dans cet état, elles attendent leur mari, qui doit avoir fait les mêmes préparatifs. Alors ils s'accroupissent ensemble, ils s'entretiennent, ils se disent des choses tendres; ils fument jusqu'à ce que les vapeurs du tabac les font tomber endormis. Les réjouissances sont beaucoup plus vives pour un premier enfant que pour ceux qui le suivent. Aussi le fils aîné jouit-il d'une (23)

(23) Voyage de Kolben, Volume I. pag. 141. & suivantes.

autorité preſqu'abſolue ſur ſes freres & ſes ſœurs.

KOLBEN. 1713.

ENFANS DES HOTTENTOTS.

Erreur ſur le nez des Hottentots.

On s'eſt perſuadé mal-à-propos en Europe, que les Hottentots naiſſent avec le nez plat. La plûpart, au contraire, apportent en naiſſant un nez de la forme des notres; mais il paſſe dans la Nation pour une ſi grande difformité, que le premier ſoin des meres eſt de l'applatir avec le pouce (24).

Cérémonie d'ôter un teſticule aux garçons.

C'eſt encore un uſage général d'ôter un teſticule aux garçons, vers l'âge de neuf ou dix ans. Mais dans les familles pauvres, on attend pour cette cérémonie l'occaſion de pouvoir ſurvenir à la dépenſe. Le jeune-homme, après avoir été frotté de graiſſe fraîche de mouton, eſt étendu à terre ſur le dos, les pieds & les mains liés; ſes amis ſe couchent ſur lui, pour le rendre comme immobile. Dans cette ſituation, l'Opérateur lui fait, avec un couteau de table, une ouverture au *Scrotum*, d'un pouce & demi de longueur. Il fait ſortir le teſticule, & met à la place une petite boule de la même groſſeur, compoſée de graiſſe de mouton & d'un mêlange d'herbes pulvériſées. Enſuite, il recout la bleſſure, avec un petit os d'oiſeau, qui eſt auſſi pointu qu'une aleine; une artere de

(24) *Ibid.* p. 312.

KOLBEN. 1713. ENFANS DES HOTTENTOTS.

mouton sert de fil. Cette opération s
fait avec une adresse qui surprendroi
nos plus habiles Anatomistes ; & ja
mais elle n'a de fâcheuses suites. Lors
qu'elle est achevée, l'Opérateur recom
mence les onctions, avec de la graiss
du mouton qu'on a tué pour la fête. I
tourne le Patient sur le dos & sur le ven
tre, comme un cochon de lait, dit l'Au
teur, qu'on se disposeroit à rotir. En
fin, il pisse sur toutes les parties d
corps, & le frotte soigneusement d
son urine. Après cette monstrueuse cé
rémonie, le jeune-homme se traîn
dans une petite hute, bâtie exprès pou
cet usage. Il y passe deux ou trois jours
au bout desquels il sort parfaitemen
rétabli. Les jeunes Hottentots suppor
tent cette opération avec une patienc
& une résolution surprenantes. Ma
ceux qui n'ont point encore passé par le
mains de l'Opérateur n'ont pas la libe
té d'y assister. Les spectateurs se rende
à la maison des parens, & mangent l
chair du mouton, qu'ils trouvent pr
parée. Le bouillon est distribué aux fem
mes ; mais le malade n'a point de pa
au festin. Le reste du jour & la nuit su
vante sont emploiés à la danse. Si la fa
mille est riche, le salaire de l'Opéra
teur est un veau ou un mouton.

Quelqu

KOLBEN. 1713.
ENFANS DES HOTTENTOTS.
Raisons de cet usage.

Quelques Auteurs, cherchant la raison d'un usage si bizarre, se sont imaginés qu'il peut servir à rendre les Hottentots plus légers à la course ; & quand on les interroge eux-mêmes, on n'en reçoit pas d'autre explication. Cependant Kolben apprit de vieillards intelligens, que par une Loi fort ancienne il est défendu aux hommes de leur Nation d'avoir aucun commerce charnel avec les femmes, tandis qu'ils ont deux testicules ; & que cette Loi est fondée sur l'opinion qu'un Hottentot dans cet état produit constamment deux jumeaux. Ceux qui se marieroient sans une mutilation si nécessaire, se verroient exposés aux railleries du public, & la femme seroit peut-être déchirée par toutes les autres personnes de son sexe. Aussi ne manque-t-elle point de se faire garantir l'état de son mari avant que de l'épouser. Elle s'en rapporte néanmoins au témoignage d'autrui, parce que la modestie, dit l'Auteur ne lui permet pas de s'en assurer par ses propres yeux (25).

Education de la jeunesse.

La jeunesse, parmi les Hottentots, est confiée à la garde des meres, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. On reçoit alors les garçons au rang des hommes, avec les-

(25) Voyage de Kolben, Vol, I. p. 113. & suiv.

KOLBEN. 1713. ENFANS DES HOTTENTOTS.

Comment les garçons sont reçus au rang des hommes.

quels ils n'ont point auparavant la hardiesse de converser, sans en excepter leur propre pere. Tous les Habitans s'assemblent, & les hommes s'accroupissent en cercle. Le Candidat reçoit ordre de se mettre dans la même posture, mais hors du cercle. Il doit être accroupi sur ses jarrets, de maniere qu'il reste au moins trois pouces de distance jusqu'à terre. Alors le plus vieux de l'assemblée se leve, demande le consentement des autres pour recevoir le Candidat, s'approche de lui, & lui déclare qu'à l'avenir il doit abandonner sa mere, renoncer à la compagnie des femmes & aux amusemens de l'enfance; en un mot, que dans ses actions & ses discours il doit se conduire en homme, Le Candidat qui n'est pas venu sans s'être bien frotté de graisse & de suie, reçoit immédiatement une inondation d'urine par le ministere de l'Orateur. Aussi-tôt, les hommes du cercle l'admettent dans leur societé, & le félicitent sur l'honneur qu'il vient d'obtenir. Ils ajoutent des bénédictions à ce compliment. Kolben en rapporte jusqu'aux termes : *T'Kamma*, c'est-à-dire, que le bonheur t'accompagne. *Dida Cetze*, vis long-tems. *Quoaqua*, croîs & multiplies. *T'Kumi*, que ta barbe croisse

KOLBEN, 1713.

ENFANS DES HOTTENTOTS.

Usage qui blesse la Nature.

promptément. Un Hottentot, qui est ainsi délivré de l'empire de sa mere, a la liberté de l'insulter, & de la battre même lorsqu'il lui plaît (26). Il en reçoit des louanges & des applaudissemens, au lieu de reproches. La plûpart se rendent immédiatement à la hute de leur mere pour entrer toût d'un coup en possession de ce droit, & faire éclater le mépris avec lequel ils sont résolus d'éviter désormais la conversation des femmes. Ils commencent de ce jour à dédaigner ceux qui demeurent encore sous la garde de leurs meres après l'âge de dix-huit ans. Ils leur donnent le nom de *Kursire*, qui signifie, *Soupe de lait* : reproche si injurieux pour un Hottentot, que celui qui en est une fois taché doit se procurer une nouvelle reception dans la societé des hommes (27).

Paresse des hommes après le mariage.

Ils n'ont pas de hute séparée avant le tems du mariage. Les deux parties travaillent alors à s'en bâtir une, & doivent se fournir de meubles neufs. Après cet établissement, l'homme entre en droit de s'abandonner à la paresse, & se repose sur sa femme de toutes ses affaires domestiques. Cependant il accepte quelquefois une partie de chasse ou

(26) *Ibid.* p. 126.
(27) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 120. & suiv.

KOLBEN. 1713. ENFANS DES HOTTENTOTS.

de pêche, lorsqu'elle lui est proposée; & par intervalles il jette les yeux sur ses bestiaux, sur-tout s'il devient pere d'un fils auquel il veuille laisser son héritage. Il lui apprend aussi son métier, s'il en sçait un. C'est à quoi se réduisent tous les exercices d'un Hottentot dans la vie privée. Mais le sort des femmes est fort différent. Outre l'éducation des enfans, elles sont condamnées à tous les soins du ménage, tels que de chercher des racines, d'apporter du bois, de traire les vaches & de préparer les alimens. Sa seule récompense pour tant de travaux est d'avoir un lit séparé; car les deux époux ne couchent jamais ensemble, & ne paroissent pas se mêler des affaires l'un de l'autre. Ils se parlent rarement; & ne se donnent presqu'aucun signe de tendresse. Leur secret sur l'action conjugale est impénétrable; & leur modestie n'est pas moindre à l'égard de toutes les actions que nous nommons indécentes (28).

Comment ils vivent avec leurs femmes.

(28) Cependant l'Auteur dit, p. 119. que les femmes se laissent toucher indécemment pour un peu de tabac.



§ V.

Maladies, Remedes & Funérailles des Hottentots.

KOLBEN. 1713. MALADIES ET REMEDES DES HOTTENTOTS.

Les Hottentots vivent long-tems.

LA Nation des Hottentots est sujette à peu de maladies ; & ceux qui s'assujetissent à la diéte du Pays s'en ressentent rarement. On les voit vivre, suivant le témoignage de Dapper, jusqu'à cent dix, cent vingt & cent trente ans. Kolben en vit un, au Cap, qui n'avoit pas beaucoup moins de cent ans, & qui se vantoit de n'avoir jamais été attaqué de la moindre maladie. Mais ceux qui font usage des liqueurs étrangeres abregent leurs jours & gagnent des maladies qui n'avoient jamais été connues dans leur Nation. Les alimens mêmes, assaisonnés à la maniere de l'Europe, sont pernicieux pour les Hottentots (29).

Leur Médecine & leur Chirurgie.

La Médecine & la Chirurgie sont deux arts qu'ils exercent conjointement, & dans lesquels Kolben assure que leurs connoissances ne sont pas méprisables. On leur voit faire des cures merveilleuses. Ils sont versés dans la Botanique de leur Pays. Ils ont de bonnes notions de l'anatomie, de la sai-

(29) Kolben, *ubi sup.* pag. 160.

KOLBEN. 1713.

MALADIES ET REMEDES DES HOTTENTOTS.

gnée, des ventouſes & des opérations les plus difficiles, telles que l'amputation & l'art de remettre un membre diſloqué. Leur adreſſe eſt d'autant plus admirable, qu'ils n'ont pour inſtrumens que des cornets, des couteaux, & l'os pointu dont on a déja parlé (30). Pour les coliques & les maux d'eſtomac, leur remede ordinaire eſt l'application des ventouſes. Ils ſe ſervent d'une corne de bœuf, dont les bords ſont unis. Le malade ſe couche à terre, ſur le dos, pour s'abandonner au Médecin, qui commence par appliquer ſa bouche ſur le ſiege du mal & par ſuccer la peau. Enſuite il y met la corne, & l'y laiſſe juſqu'à ce que la partie qu'elle ouvre devienne inſenſible. Il la retire alors, pour faire deux inciſions de la longueur d'un pouce; & la remettant au même lieu, il l'y laiſſe encore juſqu'à ce qu'elle tombe remplie de ſang; ce qui ne manque point d'arriver dans l'eſpace de deux heures. On laiſſe prendre quelque repos au malade. Si la douleur change de place, on frotte l'endroit avec de la graiſſe chaude; & lorſque cette opération ne ſuffit pas, on recommence les ventouſes. Si l'on ne s'apperçoit d'aucun effet, on a recours aux re-

Ventouſes.

(30) Dans l'article précédent.

MALADIES ET REMEDES DES HOTTENTOTS.

medes intérieurs, tels que les infusions ou les poudres d'herbes & de racines.

Saignée.

La saignée ne leur cause pas plus d'embarras. L'Opérateur s'étant pourvû d'un couteau & d'une bande de cuir, lie le bras, ouvre la veine, en laisse couler autant de sang qu'il le juge nécessaire, & la ferme avec de la graisse fraîche de mouton. Ensuite il lie dessus une feuille de quelque arbre salutaire. Cette opération est en usage dans les blessures & dans les indispositions de la même nature.

Guérison des blessures empoisonnées.

Pour guérir la blessure d'une fléche empoisonnée, ils mêlent le venin de quelque serpent avec leur propre salive, & frottent ce mêlange entre deux pierres. Ensuite, après s'être gratté le creux de l'estomac jusqu'à ce qu'il en sorte du sang, ils appliquent la moitié de la composition sur la partie qu'ils ont grattée. Ils avallent l'autre; & lorsqu'ils se croient délivrés du poison par ce remede, ils nettoient la blessure & la pansent avec des feuilles de *Dakka*, de *Bukku* & d'autres herbes. Il n'y a point de plaie qu'ils ne guérissent dans l'espace d'un mois par cette méthode; mais la moindre négligence ou les moindres délais sont dangereux. L'Au-

KOLBEN. 1713. MALADIES ET REMEDES DES HOTTENTOTS.

teur apprit cette recette d'un Hottentot, qui l'avoit vérifiée par sa propre expérience. A l'égard des fractures, ils ignorent entiérement la maniere de les traiter, parce qu'ils sont peu sujets à cette sorte d'accident. Ils n'en connoissent aucun exemple parmi eux. Mais leur méthode pour les dislocations est de frotter beaucoup la partie avec de la graisse de mouton, & de remuer vivement le membre en pressant la jointure. Cette opération ne se fait pas sans de vives douleurs.

Maux de tête.

Dans les violentes douleurs de tête, ils rásent une partie de la chevelure avec un couteau fort tranchant. La graisse qu'ils y ont toujours leur sert de savon. Cependant ils laissent autant de cheveux qu'ils en coupent; & leur maniere de les couper est en sillons. Les gens du commun se rasent aussi la tête dans le deuil.

Amputations.

L'usage des amputations ne regarde que les femmes, lorsqu'étant veuves elles sont obligées de se faire couper la jointure du doigt pour pouvoir se remarier. On lie le bout du doigt, & l'opération se fait avec un couteau. Pour arrêter le sang, on met sur la blessure du jus de feuilles de Myrrhe, & l'on enveloppe le doigt dans d'autres

feuilles d'herbes aromatiques (31).

KOLBEN. 1713. MALADIES ET REMEDES DES HOTTENTOTS.

Pour se nettoyer l'estomac, les Hottentots emploient ordinairement le jus d'Aloës dans un peu de bouillon chaud, & redoublent la dose jusqu'à ce qu'ils s'apperçoivent de l'effet qu'ils désirent. Il manque rarement, remarque l'Auteur, parce que le jus d'Aloës est tout-à-la-fois un bon cathartique & un excellent stomachique. Les poudres & les infusions qu'ils emploient pour leurs autres maux intérieurs sont très-simples & en petit nombre : C'est de la sauge & des figues sauvages, des feuilles de figuier, du Bukku, de l'ail, du fenouil, & quelques autres plantes; de sorte que leurs remedes sont fort bornés.

Divination dans les maladies.

Mais ils ont recours aussi à la divination, pour découvrir si les maladies doivent guérir. Ils prennent un mouton & l'écorchent vif, avec de grandes précautions pour empêcher qu'il ne perde du sang dans cette opération. Si l'animal, après avoir perdu sa peau, se leve & court librement, c'est un présage favorable. Mais s'il demeure sans mouvement, on interrompt l'usage des

(31) Voyage de Kolben, Vol. p. 105. & suivantes. L'Auteur regrette de n'avoir pû découvrir l'espece & les propriétés particulieres de toutes ces herbes; d'où l'on peut conclure que les Hottentots en font mystere.

KOLBEN. 1713. MALADIES ET REMEDES DES HOTTENTOTS.

remedes, & le malade eſt abandonné aux forces de la nature.

Fête de convaleſcence.

Un Hottentot, qui s'eſt rétabli d'une maladie dangereuſe, célébre ſon *Anderſmaken*, c'eſt-à-dire, la fête de ſa convaleſcence, en tuant un bœuf ou une brebis, ſuivant ſes facultés, pour en traiter ſes amis & ſes voiſins. Si c'eſt un homme, la chair eſt pour les hommes & le bouillon pour les femmes. Au contraire, les femmes mangent la chair, ſi la fête ſe fait pour une femme, & le partage des hommes eſt le bouillon (32).

Office & rang des Médecins.

Le Medecin eſt ici la troiſiéme perſonne de l'Etat. Les Grands Kraals en ont deux. On les choiſit entre les plus ſages Habitans, pour veiller à la ſanté du Public; mais ils ne reçoivent jamais de recompenſe ni d'appointemens, comme s'ils étoient aſſez recompenſés par la diſtinction de leur Office. Il ne manque rien à la confiance & au reſpect qu'on a pour eux. Comme la Nation des *Hottentots* eſt ſujette à peu de maladies, ils ne ſont pas ſurchargés d'occupations Dans chaque Kraal, il ſe trouve de vieilles femmes qui s'attribuent de profondes connoiſſances en medecine. Elles ne ſont pas fort aimées des Docteurs; & comme les perſonnes

(32) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 311, & ſuiv.

de la même trempe en Europe, elles ne trouvent de crédit que dans leur propre ſexe (33).

KOLBEN. 1713. MALADIES ET REMEDES DES HOTTENTOTS.

Maladie des Européens du Cap.

Les Européens du Cap ont peu de maladies à combattre; preuve aſſez claire de la bonté du climat. Les femmes ſouffrent très-peu dans l'accouchement; mais en allaitant leurs enfans, elles ſont fort ſujettes à des maux de ſein. La petite verole & la rougeole n'ont point ordinairement ici de ſuites fâcheuſes. Le flux de ſang eſt une eſpéce de tribut que les Etrangers payent au Cap en y arrivant; mais il ſe guérit aiſément par des remedes convenables. La maladie la plus commune entre les Européens du Cap eſt celle des yeux. Elle eſt ſurtout fort dangereuſe en Eté, & l'Auteur l'attribue aux vents Sud-Eſt, qui ſont d'une chaleur extrême, & à la reverberation du Soleil contre les montagnes. Les rhumes & les maux de gorge ne ſont pas moins communs au Cap; mais ils n'ont point ordinairement d'effet redoutable. On n'a jamais entendu parler de la pierre parmi les Européens du Cap; ce qui doit paroître d'autant plus ſurprenant qu'ils vivent dans l'abondance & qu'ils n'épargnent pas les excellens vins du terroir (34).

(33) Kolben, *ibid.* p. 87. (34) *Ibid.* p. 334.

KOLBEN. 1713.
Funerailles des Hottentots.

Lorsqu'un Hottentot tombe malade, il est environné aussi-tôt de ses amis, qui se mettent à pousser d'affreuses exclamations. Elles deviennent si violentes à sa mort, qu'elles se font entendre de plusieurs milles. Les notions obscures qu'ils ont de l'immortalité de l'ame ne vont pas jusqu'à leur faire implorer les faveurs du Ciel pour un malade, ni jusqu'à le faire souvenir d'un autre état dans lequel il doit passer. Aussi-tôt qu'il a rendu le dernier soupir, on l'envelope dans son kroff, les jambes repliées vers la tête, comme un fœtus humain, & si bien couvert, qu'on n'apperçoit aucune partie du corps. On cherche ensuite un lieu pour l'enterrer. Tous les Habitans du Kraal s'assemblent & le conduisent à sa sépulture. C'est ordinairement quelque fente, dans un rocher, ou quelque trou de bête sauvage; car les Hottentots ne se donnent pas la peine de creuser une fosse pour leurs morts, lorsque le hasard leur en offre une. Ils les enterrent ordinairement six heures après qu'ils sont expirés; à moins qu'étant morts le soir, on ne soit obligé, par l'obscurité de la nuit, à les garder jusqu'au lendemain. L'Auteur compare cet usage avec celui des Juifs, & ne doute pas qu'une infinité d'Hottentots

Maniere d'ensevelir.

ne soient enterrés vivans. Pour conduire le corps à sa fosse, les hommes & les femmes s'assemblent devant la porte de la hute, accroupis en différens cercles, frappant des mains, & criant, *Bo bo bo*, qui signifie pere dans leur langue. Au lieu de faire sortir le corps par la porte, ils ouvrent les nattes qui servent de mur, du côté le plus proche du mort, & le transportent par ce passage. Les porteurs le prennent dans leurs bras. Ils sont suivis de tous les cercles d'hommes & de femmes, mais sans autre ordre que la séparation des deux sexes. La marche est accompagnée de hurlemens & de grimaces, qui seroient capables, dit l'Auteur, de faire mourir un Européen de rire. Lorsque le corps est enterré, ils remplissent la fosse, de la terre des nids de fourmies, & la couvrent de piéces de bois croisées, pour la défendre des bêtes farouches.

KOLBEN. 1713. FUNERAILLES DES HOTTENTOTS. Lamentations funébres.

Au retour du convoi funébre, les deux sexes reprennent leur posture devant la hute, dans des cercles séparés, & continuent leurs exclamations. Enfin, l'heure du silence arrive. Deux vieillards, qui en donnent le signal, amis des parens du mort, entrent dans chaque cercle & pissent sur toute l'assemblée. Ils vont prendre ensuite cha-

Cérémonie qui suit l'enterrement.

KOLBEN. 1713. FUNERAILLES DES HOTTENTOTS.

cun leur poignée de cendres, dans le foyer qui est au centre de la hute, & reviennent gravement les jetter par pincées sur les assistans, qui s'en frottent le corps avec beaucoup de soin. Si le mort étoit riche, la même cérémonie se renouvelle pendant sept ou huit jours. Après les lamentations, l'usage est de tuer une brebis, pour terminer la cérémonie par un Andersmaken. On suspend au cou de l'héritier la coeffe du ventre, bien saupoudrée de Bukku ; & cette parure doit être portée jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture. Tels sont les usages du deuil pour les Hottentots riches. Celui des pauvres ne consiste qu'à se raser la tête (35).

Deuil de l'héritier.

Funérailles barbares des vieillards.

Ils ont une autre espéce de funerailles pour les personnes, de l'un ou de l'autre sexe, que la vieillesse commence à rendre inutiles aux besoins de la societé. Aussi long-tems qu'un homme ou une femme sont capables de sortir de leur hute en rampant, pour y apporter une plante d'herbe, une racine ou un bâton de bois, ils sont traités par leur famille avec beaucoup de tendresse & d'humanité. Mais lorsque la force les abandonne entierement, leurs amis

(35) Voyage de Kolben, Vol I. pag. 308. & 314. & suivantes.

MANIERE DE BATTRE LE BLED PARMI LES HOTTENTOTS.



Aubert Sculp

T.V. N.° XXXIV.

& leurs propres enfans les laiſſent périr de foibleſſe, de faim & de miſere, ou par les griffes de bêtes féroces. Quelque riche que ſoit un Hottentot, il ne peut éviter ce malheureux ſort, s'il ſurvit à ſes forces & à ſon induſtrie. C'eſt en vain qu'on reproche à ces Peuples une pratique ſi barbare; ils s'obſtinent à la défendre, comme une action méritoire & comme une œuvre de piété & de compaſſion, pour délivrer un vieillard des tourmens de la vie, qui deviennent inſuportables à cet âge.

KOLBEN. 1713

FUNERAILLES DES HOTTENTOTS.

CHAPITRE IV.

Occupations, Commerce, Réligion & Gouvernement des Hottentots.

§ I.

Métiers & Commerce.

OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

Origine des richeſſes des Hottentots.

LES richeſſes des Hottentots conſiſtant dans leurs beſtiaux, l'ordre oblige de commencer par le fondement de leur fortune; c'eſt-à-dire, par les premiers moyens qu'ils emploient pour s'établir, & pour arriver par degrés à l'opulence.

Un Hottentot dont les affaires ſont en déſordre, ou un jeune-homme qui

KOLBEN. 1713.

Occupations des Hottentots.

ne trouve point de ſecours dans ſa famille & ſes amis, prend le parti de louer ſes ſervices à quelque riche Habitant du même Pays, ou à quelque Européen. C'eſt ordinairement pour la ſeconde de ces deux conditions qu'il ſe détermine, parce que les avantages en ſont plus conſidérables. Il demande d'abord une portion journaliere de tabac & de Dakka, comme une partie de ſes gages, qui conſiſtent toujours en beſtiaux, & dans les meilleurs, car il n'accepteroit pas une vache ou une brebis ſtérile. D'un coup d'œil un Hottentot connoît les bonnes qualités ou les défauts d'un animal. Après avoir acquis par cette voie quelques vaches & quelques brebis, il en achete d'autres de ſes épargnes journalieres de tabac, & s'établit enfin ſur ſes propres fonds parmi ſes Compatriotes. Les beſtiaux d'un Kraal ou d'un Village paiſſent en commun, les grands dans un pâturage, & les petits dans un autre; mais un ſimple Hottentot, qui n'auroit qu'une ſeule brebis, a droit de la joindre au troupeau public, où l'on en prend le même ſoin que ſi elle appartenoit au Chef du Kraal. Les Communautés n'ont pas de Bergers ou de Pâtres d'office. Chacun eſt obligé à ſon tour d'exercer cette fon-

Comment ils font paître leurs beſtiaux.

ction; c'eſt-à-dire, trois ou quatre à la fois, ſuivant les circonſtances & les beſoins. Ils menent les troupeaux au pâturage entre ſix & ſept heures du matin. Ils les ramenent le ſoir avant huit heures. Les femmes ſont chargées de traire les vaches matin & ſoir. Pendant toute l'année ils laiſſent les taureaux avec les vaches, & les beliers avec les brebis. Cette méthode ſert beaucoup à la multiplication. Leurs brebis produiſent conſtamment deux agneaux chaque année. Les Européens du Cap,, qui ont une méthode oppoſée, prétendent qu'à la longue celle des Hottentots affoiblit & diminue la race; mais les Hottentots penſent autrement. Kolben nous apprend de quelle maniere ils châtrent leurs taureaux & leurs beliers. Ils couchent un taureau ſur le dos. Quatre groſſes cordes, dont ils lui lient les jambes, leur ſervent à l'étendre de toute ſa longueur & le rendent immobile. Dans cet état, l'Opérateur lui lie les teſticules avec une courroie de cuir, & les ſerre ſi fortement qu'il leur ôte toute communication avec les vaiſſeaux ſupérieurs. Enſuite, on les laiſſe courir en liberté, juſqu'à ce que les parties liées tombent d'elles-mêmes en pourriture. On traite de même les beliers dès l'âge

KOLBEN. 1713.

OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

Comment ils les font multiplier.

Comment ils les châtrent.

KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

de six mois ; mais, avant que de les lâcher, on leur écrase les testicules avec une pierre.

Comment ils font le beurre.

Les femmes des Hottentots n'ont pas d'autre méthode que la nôtre pour traire leurs brebis & leurs vaches. Le lait de vache sert d'aliment aux deux sexes ; mais l'usage du lait de brebis est borné aux femmes & mêmes aux plus pauvres. Au lieu de *Barate* ils se servent d'une peau de bête, cousue en forme de sac, avec le poil au dehors. Lorsqu'elle est à demie-pleine de lait, ils la lient soigneusement ; & deux personnes la prenant par les deux bouts, ne cessent pas de l'agiter fortement jusqu'à que le beurre soit formé. Ils le mettent alors dans des pots, soit pour s'en frotter le corps, soit pour le vendre aux Européens ; car ils n'en mangent jamais. Mais, comme ils n'ont pas l'usage de le passer, il est ordinairement d'une saleté fort dégoutante. Cependant les Européens l'achetent ; & prenant la peine de le netoyer, ils le revendent avec beaucoup d'avantage aux Vaisseaux qui relâchent sur cette Côte, ou le font manger à leurs domestiques. Du lait de beurre qui leur reste, ils en font la nourriture de leurs veaux & de leurs agneaux ; ou, tout sale qu'il est, ils le

boivent quelquefois eux-mêmes (36).

KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

Comment ils garantissent leurs troupeaux des bêtes de proie.

La multitude de bêtes de proie qui infestent le Pays, oblige les Hottentots à des précautions continuelles pour la sûreté de leurs troupeaux pendant la nuit. Leur méthode ordinaire est de placer leurs jeunes bestiaux dans le centre du Kraal. Les vieux sont attachés en dehors contre les hutes, & liés deux à deux par les pieds, pour empêcher leur mutinerie. Dans cette situation, ils n'ont pas besoin de sentinelle qui demeure à veiller. L'approche du moindre danger leur fait pousser de longs mugissemeds, qui répandent aussi-tôt l'allarme dans le Kraal. Chaque Habitation entretient une hute vuide, où les agneaux sont gardés jour & nuit, jusqu'au tems où l'usage est de les mener au pâturage après les avoir sevrés. D'ailleurs, on a deja remarqué que les Hottentots nourrissent des chiens pour la garde ordinaire de leurs troupeaux (37).

Bœufs guerriers.

Ils ont une sorte de bœufs qu'ils appellent *Bakkeleyers*, c'est-à-dire, bœufs de combat, du mot *Bakkeley*, qui signifie *Guerre*, & dont ils se servent en effet dans leurs guerres, comme les Peu-

(36) Voyage de Kolben, Vol. I. pag. 169. & suiv.

(37) C'est dans un autre endroit que l'Auteur parle de leurs chiens & qu'il leur attribue cet office. *Voyez le Chapitre précédent*.

KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

Leur intelligence.

ples de l'Asie employoient les éléphans. Ces animaux belliqueux leur rendent d'importans services contre les voleurs & les bêtes féroces. Au moindre signe, ils rappellent les autres bestiaux qui s'écartent, & les forcent, comme nos chiens de bergers, de rentrer dans le cercle du troupeau. Il n'y a point de Kraal qui n'ait du moins une demie douzaine de ces fidéles défenseurs. Ils connoissent tous les Habitans de leurs Villages. Ils ont pour eux une sorte de respect, tel que celui des chiens pour les amis de leur maître. Mais un Etranger qui se présenteroit sans être accompagné d'un Hottentot du Kraal, courroit risque d'être fort maltraité s'il n'avoit la précaution d'épouvanter les bakkeleyers en sifflant, ou par la décharge de quelqu'arme à feu. On les rend dociles en les liant dans leur jeunesse avec un vieil animal de la même espece, ou même à force de coups. Les habitudes qu'on leur voit prendre font beaucoup d'honneur au genie des Hottentots.

Bœufs de charge & maniere de les dresser.

Ils ont aussi des bœufs de voiture, qu'ils accoutument de bonne-heure à cet exercice, en leur faisant passer au travers de la lévre supérieure, entre les deux narines, un bâton terminé en crochet, pour empêcher qu'il ne glisse. Si

l'animal eſt indocile, ils ſe ſervent de ce frein pour lui faire baiſſer la tête, & la force de la douleur l'aſſujettit en peu de jours. On ne ſçauroit voir ſans admiration avec quelle promptitude il obéit au commandement. La crainte du bâton terrible rend ſa diligence & ſon attention ſurprenantes. Ces bœufs de charge ſont en beaucoup plus grand nombre que les *bakkeleyers*, & ſervent à porter toutes ſortes de fardeaux.

KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

Médecins des beſtiaux.

Chaque Kraal a ſes Médecins pour les troupeaux. Quoique les maladies de l'Europe ſoient rares ici parmi les bêtes, on en voit ſouvent régner une fatale eſpece, qu'on attribue, dit Kolben, à la peſanteur des pluies, & dont on ne peut trouver le moyen de les garantir. Dans toutes ſortes de maladies, les Hottentots leur tirent du ſang & leur font prendre de l'ail ſauvage. Pour les rétentions d'urine, ils font infuſer de l'ail dans leur eau. La guériſon d'une bête eſt célebrée avec beaucoup de joie. Lorſqu'elle meurt, ils s'en dédommagent en faiſant de ſa carcaſſe un grand feſtin, auquel tous les Habitans peuvent prendre part. Ils eſtiment beaucoup plus cette chair que celle des animaux qu'ils tuent volontairement.

Comme les richeſſes des Hottentots

KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

ſe rangent des deux côtés & forment un paſſage pour les troupeaux. Si la premiere bête, que l'on fait avancer, marque de l'effroi, quelques Hottentots, qui ſont placés au front, la pouſſent au travers du feu & de la fumée. Le reſte ne manque point de ſuivre alors, quoiqu'il arrive quelquefois qu'elles forcent les rangs & qu'elles s'échappent. Les Hottentots regardent cet accident comme un fort mauvais préſage. Mais lorſqu'elles paſſent hardiment, les exclamations & les réjouiſſances ne finiſſent point (40).

Métiers des Hottentots.

L'adreſſe des Hottentots dans l'exercice de quelques métiers, eſt une preuve aſſez claire de leur induſtrie & du progrès qu'ils ſeroient capables de faire dans les arts, s'ils n'étoient arrêtés par l'excès de leur indolence. Les bouchers de l'Europe ne manient point le couteau avec plus d'habileté qu'eux. Leur méthode eſt ſinguliere pour tuer un mouton. Après lui avoir lié les pieds deux hommes l'étendent ſur le dos, & le tiennent des deux côtés dans cette

Habileté de leurs bouchers.

Comment ils tuent leurs beſtiaux.

(40) Les Médecins du Kraal, & les femmes qui ſe mêlent de Médecine, ſont toujours preſens à ces exécutions. Ils prennent les parties, ils les obſervent ſoigneuſement. Kolben n'a jamais vû de beſtiaux, ſans avoir en même tems ce ſpectacle. Tome I. p. 128. & ſuiv.

poſture

Kolben. 1713. Occupations des Hottentots.

posture. Un autre lui ouvre le ventre avec un couteau & met les entrailles à découvert. Ensuite il tire d'une main les boyaux & les parties nobles, tandis que de l'autre il remue le sang pour l'empêcher de s'épaissir. Il se garde soigneusement de briser les vaisseaux sanguins autour du cœur; de sorte que l'animal est au moins un quart-d'heure à mourir, & laisse aux assistans le spectacle de tous les mouvemens du cœur. Kolben est persuadé que c'est l'unique but de cette barbare méthode. Les intestins sont lavés. On en fait griller une partie, qui est mangée sur le champ, avant que l'animal soit mort. Le reste est haché fort menu, pour le faire étuver dans le sang, que le boucher met dans un pot, avec la main ou quelque coquille. Lorsque l'interieur du corps est vuide & nétoyé, les trois hommes se joignent pour l'écorcher. Ils mettent la carcasse sur la peau, & commencent à diviser les parties. C'est alors qu'on voit dans un instant la chair, les os, les membranes, les muscles, les veines, les arteres & toutes les autres parties séparées, avec une adresse si surprenante, qu'elle devroit faire donner aux bouchers Hottentots la qualité d'anatomistes. Leur méthode est à peu près la mê-

KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

ſe rangent des deux côtés & forment un paſſage pour les troupeaux. Si la premiere bête, que l'on fait avancer, marque de l'effroi, quelques Hottentots, qui ſont placés au front, la pouſſent au travers du feu & de la fumée. Le reſte ne manque point de ſuivre alors, quoiqu'il arrive quelquefois qu'elles forcent les rangs & qu'elles s'échappent. Les Hottentots regardent cet accident comme un fort mauvais préſage. Mais lorſqu'elles paſſent hardiment, les exclamations & les réjouiſſances ne finiſſent point (40).

Métiers des Hottentots.

L'adreſſe des Hottentots dans l'exercice de quelques métiers, eſt une preuve aſſez claire de leur induſtrie & du progrès qu'ils ſeroient capables de faire dans les arts, s'ils n'étoient arrêtés par l'excès de leur indolence. Les bouchers de l'Europe ne manient point le couteau avec plus d'habileté qu'eux. Leur méthode eſt ſinguliere pour tuer un mouton. Après lui avoir lié les pieds, deux hommes l'étendent ſur le dos, & le tiennent des deux côtés dans cette poſture.

Habileté de leurs bouchers.

Comment ils tuent leurs beſtiaux.

(40) Les Médecins du Kraal, & les femmes qui ſe mêlent de Médecine, ſont toujours preſens à ces exécutions. Ils prennent les parties, ils les obſervent ſoigneuſement. Kolben n'a jamais vû de beſtiaux, ſans avoir en même tems ce ſpectacle. Tome I. p. 128. & ſuiv.

Kolben. 1713. Occupations des Hottentots.

posture. Un autre lui ouvre le ventre avec un couteau & met les entrailles à découvert. Ensuite il tire d'une main les boyaux & les parties nobles, tandis que de l'autre i lremue le sang pour l'empêcher de s'épaissir. Il se garde soigneusement de briser les vaisseaux sanguins autour du cœur ; de sorte que l'animal est au moins un quart-d'heure à mourir, & laisse aux assistans le spectacle de tous les mouvemens du cœur. Kolben est persuadé que c'est l'unique but de cette barbare méthode. Les intestins sont lavés. On en fait griller une partie, qui est mangée sur le champ, avant que l'animal soit mort. Le reste est haché fort menu, pour le faire étuver dans le sang, que le boucher met dans un pot, avec la main ou quelque coquille. Lorsque l'interieur du corps est vuide & nétoyé, les trois hommes se joignent pour l'écorcher. Ils mettent la carcasse sur la peau, & commencent à diviser les parties. C'est alors qu'on voit dans un instant la chair, les os, les membranes, les muscles, les veines, les arteres & toutes les autres parties séparées, avec une adresse si surprenante, qu'elle devroit faire donner aux bouchers Hottentots la qualité d'anatomistes. Leur méthode est à peu près la mê-

KOLBEN. 1713.
OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

Usage qu'ils font des différentes parties.

me pour tous les autres beſtiaux. Ils n'en jettent que les excrémens, les ſabots & les cornes. Les os ſont bouillis, pour en tirer la moëlle, qu'ils employent à ſe frotter le corps. Les peaux de mouton ſervent à faire leurs kroſſes, ou des courroies pour les jambes des femmes. De celles de bœufs, ils font des cuirs pour couvrir leurs maiſons. S'ils n'en ont pas beſoin pour ces uſages, ils les emploient à leur nourriture.

Tannerie des Hottentots.

Leur maniere de préparer les peaux ou les cuirs, n'eſt pas moins propre à leur Nation. Ils prennent une peau de mouton toute fraîche, & la frottent de graiſſe, pour la rendre tout-à-la-fois dure & unie, & pour empêcher que le poil ou la laine ne tombe. Mais s'ils la deſtinent à l'uſage de leur Pays, ils ajoutent à la graiſſe une onction de fiente de vache, qu'ils laiſſent ſécher au ſoleil. Cette opération ſe renouvelle juſqu'à ce que la peau ait pris une couleur noire, avec l'odeur de fiente qui eſt néceſſaire à ſa perfection. Les peaux de vache ou de bœuf demandent une autre préparation. Le Pelletier Hottentot frotte le poil avec de la cendre de bois, & l'ayant arroſé d'eau, il roule le cuir, pour le faire ſécher pendant quelques jours au ſoleil. Cette pratique, renou-

vellée une ſeule fois, ne manque point de faire tomber entiérement le poil. On frotte enſuite la peau avec de la graiſſe. C'eſt à quoi ſe réduit l'art de tanner chez les Hottentots.

KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

Leurs Tailleurs.

Leurs Pelletiers exercent auſſi le métier de Tailleur, & ne manquent point d'adreſſe dans cette profeſſion. Un os d'oiſeau leur ſert d'aiguille. Leur fil eſt le petit nerf qui régne au long de l'épine du dos des bêtes, diviſé & ſéché au Soleil. Avec cet unique ſecours, ils emploient moins de tems à faire leurs kroſſes ou leurs mantes, & les font peut-être mieux que nos plus habiles Tailleurs. C'eſt encore un office du Pelletier, de couper les cuirs en courroies larges de deux pouces, pour les faire ſervir à lier les matériaux de leurs hutes & tous leurs uſtenciles, lorſqu'ils changent d'habitation. Il exécute cet ouvrage avec une promptitude & une dextérité merveilleuſe, ſans autre régle que ſes yeux, en étendant le cuir à terre par le moyen de quelques chevilles.

Ouvriers en ivoire.

Les Hottentots ont des Artiſtes ou des Ouvriers en ivoire, qui font les bracelets & les anneaux dont ils compoſent leur parure. Quoique ce travail ſoit fort ennuyeux, parce qu'ils n'ont pas d'autre inſtrument qu'un couteau, ils don-

KOLBEN. 1713. Occupations des Hottentots.

nent à leur ouvrage une rondeur, un luisant, un poli qui le feroient attribuer au plus habile Tourneur de l'Europe.

Nattes & cordes.

Leurs nattes sont composées de roseaux, de glayeul & de joncs séchés au Soleil. Cet ouvrage appartient aux femmes. Sans autre secours que leurs doigts elles font des tissus si serrés, que le vent, la lumiere & la pluie ne peuvent les pénétrer; mais ils durent peu. Leurs cordes, qui sont de la même matiére que leurs nattes, ont autant de force & durent aussi long-tems que nos cordes de chanvre. Ils leur donnent rarement plus de quatre pieds de longueur, s'ils n'y sont obligés pour les vendre aux Européens du Cap (41). On peut joindre à cet article les cordes qu'ils font pour leur arc & pour leurs instrumens de musique. Celles de leurs instrumens sont composées de nerfs de mouton séchés au soleil; mais pour leurs arcs, ils n'emploient que des boyaux. Deux hommes prennent un boyau, chacun par un bout, & le tordent jusqu'à lui donner la rondeur & la solidité de nos cordes à violon. Ensuite, l'étendant entre deux chevilles, ils le font sécher au Soleil. Lorsqu'il est sec, ils le frottent de graisse de

Cordes d'arcs & d'Instrumens.

(41) Voyage de Kolben, Vol, I. p. 228.

mouton, & laiſſent à cet onction le tems de pénétrer. Cette préparation ſuffit pour le rendre propre à leurs (42) uſages.

KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

Poterie.

Tous les Hottentots ſont Potiers de profeſſion; car c'eſt chaque famille qui fait ſa poterie & ſes autres uſtenciles de terre. Leur matiére eſt une ſorte de terre glaiſe dont les fourmies compoſent leurs habitations, & qu'ils ne tirent en effet que de leurs nids. Après l'avoir bien nettoyée, ils la paîtriſſent ſoigneuſement, en y mêlant les œufs des fourmies qu'ils y trouvent diſperſés. Enſuite ils la tournent ſur une pierre, comme un pâté; ils uniſſent parfaitement le dedans & le dehors avec la main, & donnent à leur vaſe la forme de l'urne Romaine, qui eſt celle de tous les pots de la Nation. Deux jours d'expoſition au Soleil ſuffiſent pour le ſécher. L'ouvrier le ſépare alors de la pierre, avec un nerf ſec qu'il paſſe entre deux, & qui fait l'office d'une ſcie. Il ne reſte qu'à le faire cuire au feu, dans un trou qu'on creuſe ſous terre. Cette derniere opération lui donne une dureté ſurprenante, avec une couleur de jais qui ſe ſoutient merveilleuſement, & que les Hottentots attribuent

(42) *Ibid.* pag. 241.

KOLBEN. 1713. Occupations des Hottentots.

Forgerons. Leur méthode pour fondre le fer.

au mélange des œufs de fourmies.

Leurs Forgerons sont d'autant plus admirables, qu'ils forgent le fer tel qu'il sort des mines, qui sont en abondance dans toutes les parties du Pays, sans y employer d'autre secours que des pierres. Ils ouvrent un grand trou, sur un terrain élevé. Un pied & demi plus bas, ils en font un autre pour recevoir le métal fondu, qui passe de l'un dans l'autre par un canal de communication. Avant que de mettre le mineral dans le grand trou, ils font, autour de l'ouverture, un feu capable de l'échauffer dans toutes ses parties. Ensuite ils y jettent le minéral, sur lequel ils continuent d'entretenir le feu jusqu'à ce qu'il descende en fusion. Aussi-tôt qu'il est refroidi, ils le brisent en piéces avec des pierres fort dures; & remettant ces piéces au feu, ils n'emploient que des pierres, au lieu de marteaux, pour en forger des armes & d'autres ustenciles. Ils fondent quelquefois le cuivre par la même méthode; mais l'usage qu'ils en font est borné à quelques bijoux pour leur parure. Ils le mettent en œuvre & le polissent avec une industrie surprenante (43).

Commerce des Hottentots

Le commerce des Hottentots ne con-

(43) Voyage de Kolben, Vol. I. pag. 237 & suiv.

fiste qu'en échanges. Ils n'ont point de monnoie courante, ni la moindre notion de son utilité. On a déja dit que toutes leurs richesses se réduisent à leurs troupeaux. Cependant ils apportent quelquefois au Cap des dents d'éléphans, des œufs d'autruche & des peaux de bêtes sauvages. Mais la base de leur commerce est toujours l'abondance de leurs bestiaux. Les pauvres s'occupent à faire des armes, qu'ils vendent aux riches de leur Nation, ou se louent au service de ceux qui veulent les emploier. Le salaire de leurs services, comme le prix de leur travail, consiste toujours en bestiaux. Ceux qui échangent leurs bestiaux pour des marchandises de l'Europe, gagnent beaucoup à revendre ces marchandises à leurs Compatriotes pour d'autres bestiaux. Le tabac & la racine de Kanna sont toujours pour eux des marchandises précieuses.

KOLBEN. 1713. COMMERCE DES HOTTENTOTS.

Leurs échanges ordinaires avec les Européens sont donc les bestiaux, quelques dents d'éléphant, des œufs d'autruche, des peaux de bêtes, sur-tout de chevaux & d'ânes sauvages, pour lesquels ils reçoivent du vin, de l'eau-de-vie, du tabac, du Dakka, du corail, des grains de verre, des pipes, de petits miroirs, des couteaux, du fer, de

KOLBEN. 1713.

COMMERCE DES HOTTENTOTS.

Prix des bestiaux au Cap.

petites piéces de cuivre & des racines de Kanna. Ils n'ont aucune connoissance de la soie, ni pour l'utilité ni pour l'ornement. Les Auteurs différent beaucoup sur le prix des bestiaux au Cap. Il doit augmenter sans doute ou diminuer, suivant leur abondance ou leur rareté, & suivant le nombre qu'on en demande. Cependant, si l'on doit faire fond sur le témoignage de Kolben, qui avoit demeuré long-tems parmi les Hottentots, on n'a jamais vû beaucoup de changement dans leurs marchés. Il assure au contraire qu'il a toujours acheté d'eux un bœuf pour une livre de tabac, une grosse brebis pour une demie livre, & un agneau pour un quart de livre. Mais il n'y a point d'espérance ni de considération qui puisse engager un Hottentot à vendre des armes de son Pays aux Européens. Anciennement ils amenoient au Cap des troupeaux entiers de bestiaux. Ils n'amenent aujourd'hui que ceux dont ils font présent au Gouverneur.

Fidelité des Hottentots pour ce qui leur est confié.

On ne court aucun risque de voyager avec un Hottentot dans tous les Pays voisins du Cap, & l'on est sûr d'être bien reçû & caressé même dans tous les Villages. Les Habitans se picquent d'une fidélité admirable pour tout ce qui

eſt confié à leurs ſoins; ce qui n'empêche pas, lorſqu'il meurt parmi eux quelque Européen, que les Hollandois n'exigent des témoignages & des preuves que ſa mort n'a rien eu que de naturel. A la vérité, il ſe trouve dans les Contrées du Cap une ſorte de brigands, ou de bandits, qui vivent de leurs pillages; mais ils ſont en horreur à tous les Hottentots civiliſés, qui les tuent comme autant de bêtes féroces, dans quelque endroit qu'ils puiſſent les rencontrer (44).

KOLBEN. 1713. COMMERCE DES HOTTENTOTS.

§. II.

Religion & Gouvernement des Hottentots.

CE n'eſt point une entrepriſe aiſée que celle d'approfondir les notions des Hottentots ſur l'Etre ſuprême, & leurs véritables principes de Religion. Ils évitent ſoigneuſement toutes ſortes d'explications ſur cet article; & leurs réponſes, comme à toutes les queſtions qui regardent leurs uſages, paroiſſent autant de déguiſemens & de ſubterfuges. Quelques Auteurs ont pris droit de douter s'ils ont en effet quelques idées de Religions. Mais Kolben aſſure formellement qu'ils reconnoiſ-

Notions que les Hottentots ont d'un premier Etre.

(44) Voyage de Kolben, p. 261 & 272.

KOLBEN. 1713. RELIGION DES HOTTENTOTS.

ſent un Dieu, Créateur de tout ce qui exiſte (45). Ils l'appellent *Gounga*, ou *Gounga Tekquoa*, c'eſt à-dire, Dieu de tous les Dieux. Ils diſent de lui, » que c'eſt un excellent homme, qui » ne fait aucun mal à perſonne, de qui » l'on n'en doit jamais craindre, & » qu'il demeure fort loin au-delà de la » Lune. Mais il ne paroît pas qu'ils ayent aucun eſpéce de Culte inſtitué pour l'honorer. Quand les queſtions qu'on leur fait ſont preſſantes, ils apportent pour excuſe une tradition, qui leur apprend, diſent-ils, que leurs premiers parens ayant offenſé ce Dieu, ont été condamnés, avec toute leur poſterité, à l'endurciſſement du cœur; de ſorte que s'ils le connoiſſent peu, ils confeſſent qu'ils n'ont pas beaucoup d'inclination à le connoître & à le ſervir mieux.

Ils adorent la Lune.

Ils rendent des adorations à la Lune (46), dans des aſſemblées qu'ils font la nuit, en plain champ. Ils lui ſacrifient des beſtiaux, & lui offrent de la chair & du lait. Ces ſacrifices ſe renouvellent

(45) Saar, Tachard & Boving, rendent le même témoignage.

(46) Tachard & Vogel aſſurent la même choſe; mais Boving dit que l'Auteur qui a le mieux écrit ſur cette Nation, aſſure le contraire; ſur quoi Kolben prétend qu'il a été trompé par les Hottentots mêmes, qui déguiſent ſoigneuſement leurs pratiques.

constamment aux pleines Lunes. Ils félicitent cet astre de son retour. Ils lui demandent un tems favorable, des pâturages pour leurs troupeaux & beaucoup de lait. Ils le regardent comme un Gounga inferieur, qui représente le Grand. Leurs adorations consistent dans des grimaces & des contorsions de corps, dans des cris, des sauts, des chants & des danses. Ils se prosternent à terre. Ils répétent des mots inintelligibles. Ces dévotions durent toute la nuit, mais avec des intervalles & comme par accès. Elles continuent souvent pendant une partie du jour. Les intervalles sont courts. Ils se tiennent alors accroupis, la tête entre leurs mains & les coudes sur leurs genoux.

KOLBEN. 1713. RELIGION DES HOTTENTOIS.

Ils honorent aussi comme une Divinité favorable, certain insecte de l'espéce des cerfvolans, qui est particulier à cette région. Sa grandeur est à peu-près celle du doigt d'un enfant. Son dos est verd, & son ventre tacheté de blanc & de rouge. Il a deux aîles & deux cornes. Dans quelque lieu qu'ils puissent l'appercevoir, ils lui adressent les plus grandes marques de respect & d'honneur. Lorsqu'il paroît dans un Kraal, tous les Habitans s'assemblent pour le recevoir, comme si c'étoit un Dieu des-

Autre Divinité du Pays.

KOLBEN. 1713. RELIGION DES HOTTENTOTS.

cendu du Ciel. Ils tuent, par reconnoissance, une ou deux brebis à son honneur, & prennent sa visite pour le plus heureux présage de bonheur & d'abondance. Ils sont persuadés qu'elle les purifie de toutes leurs fautes. Un Hottentot, sur qui l'insecte viendroit se reposer, seroit regardé comme un Saint, & traité dans la suite avec une vénération extraordinaire. Pour répondre à cette faveur, on tue le bœuf le plus gras du Kraal, on saupoudre de bukku la coëffe du ventre, on la suspend au col de l'Habitant favorisé, qui est obligé de la porter dans cet état jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture.

Saints des Hottentots.

Les Hottentots rendent une espece de culte, ou de vénération religieuse à leurs Saints; c'est-à-dire, aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus & leurs bonnes œuvres. Ils n'ont pas l'usage des statues, des tombes & des inscriptions; mais ils consacrent à la mémoire de ces Héros, des bois, des montagnes, des champs & des rivieres. Ils ne passent jamais dans ces lieux sans s'y arrêter. Ils y marquent leur respect par un profond silence, & quelquefois par des danses & des battemens de mains.

Ils reconnoissent aussi une Divinité

KOLBEN. 1713. RELIGION DES HOTTENTOTS.

Divinité maligne.

maligne, qu'ils appellent *Touquoa*, & qu'ils représentent petite, courbée, de mauvais naturel, ennemie des Hottentots & source de tout ce qui arrive de mal dans le Monde, au-delà duquel ils ne lui attribuent aucun pouvoir. Ils lui offrent des honneurs & des sacrifices, pour l'adoucir en faveur de leur Nation. Quelques-uns d'entr'eux raconterent à Boving, qu'ils l'avoient vûe fort souvent sous la figure d'un monstre difforme & couvert de poil, vêtue de blanc, avec la tête & les pieds d'un cheval. Mais Kolben ne trouva personne qui se vantât de l'avoir vûe (47).

Toutes sortes de douleurs, de maladies, ou d'accidens qui surpassent la pénétration des Hottentots, passent entr'eux pour l'effet de quelque sortilége (48). Aussi les enchantemens & les amulets sont-ils fort respectés dans leur Nation.

Raisons qui font juger qu'ils croient un état futur.

On ne leur a point reconnu la moindre notion d'un état futur (49), & bien moins l'espérance d'une resurrection. Cependant quelques raisons portent à croire qu'ils sont persuadés de l'immor-

(47) Voyage de Kolben, Vol I. p. 91. & suiv.

(48) Les Auteurs du Recueil pretendent que l'Europe étoit infestée du même préjugé avant la Réformation.

(49) Zugenbalg se laissa tromper là-dessus par un Hottentot.

KOLBEN. 1713. RELIGION DES HOTTENTOTS.

talité de l'ame. 1°. Ils adressent des priéres & rendent des honneurs aux Hottentots vertueux, après leur mort. 2°. Ils craignent les revenans ou les esprits des morts; & cette crainte les oblige de changer de Kraal lorsqu'ils ont perdu quelqu'Habitant. 3°. Ils croient que les Sorciers & les Sorcieres ont le pouvoir d'attirer ces Esprits. Mais ils paroissent persuadés que les ames des Morts font leur domicile autour des lieux où leurs corps sont enterrés; & l'on ne s'apperçoit point qu'ils redoutent un Enfer & des punitions, ou qu'ils esperent des récompenses dans un état plus heureux (50).

Leur opiniâtre attachement pour leur religion.

Tel est le fond de la Religion des Hottentots. Ils y sont attachés avec une opiniâtreté invincible. Si vous entreprenez de leur inspirer d'autres idées par le raisonnement, ils vous écoutent à peine, & quelquefois ils vous quittent brusquement. Il s'en est trouvé quelques-uns qui ont feint d'embrasser le Christianisme; mais, en perdant leurs motifs, on les a toujours vûs retourner à l'idolâtrie. Tous les efforts des Missionnaires Hollandois du Cap n'ont jamais été capables d'en convertir un seul. Vanderstel, Gouverneur du

(50) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 104 & 234.

Cap, ayant pris un Hottentot dès l'enfance, le fit élever dans les principes de la Religion Chrétienne & dans la pratique des usages de l'Europe. On prit soin de le vêtir richement à la maniere Hollandoise. On lui fit apprendre plusieurs langues, & ses progrès répondirent fort bien à cet éducation. Le Gouverneur espérant beaucoup de son esprit, l'envoya aux Indes avec un Commissaire général, qui l'employa utilement aux affaires de la Compagnie. Il revint au Cap, après la mort du Commissaire. Peu de jours après son retour, dans une visite qu'il rendit à quelques Hottentots de ses parens, il prit le parti de se dépouiller de sa parure Européene, pour se revêtir d'une peau de brebis. Il retourna au Fort dans ce nouvel ajustement, chargé d'un pacquet qui contenoit ses anciens habits; & les présentant au Gouverneur, il lui tint ce discours : » Ayez la bonté, Monsieur, » de faire attention que je renonce » pour toujours à cet appareil. Je re- » nonce aussi pour toute ma vie à la Re- » ligion Chrétienne. Ma résolution est » de vivre & de mourir dans la Reli- » gion, les manieres & les usages de » mes ancêtres. L'unique grace que je » vous demande est de me laisser le col-

KOLBEN. 1713. RELIGION DES HOTTENTOTS.

Exemple d'un jeune Hottentot que Vanderstel fit élever.

KOLBEN. 1713. RELIGION DES HOTTENTOTS.

» lier & le coutelas que je porte. Je les » garderai pour l'amour de vous. Aussitôt, sans attendre la réponse de Vanderstel, il se déroba par la fuite, & jamais on ne le revit au Cap. En un mot, conclut l'Auteur, comme on ne peut attribuer ce zéle opiniâtre des Hottentots pour leurs coutumes à la force de leurs réflexions, il semble qu'ils apportent en naissant une véritable antipathie pour toutes les Religions qui ne sont pas celle de leur Pays.

Superstition religieuse.

Lorsqu'ils ont à passer quelque riviere dont le cours est rapide, ils s'arrosent d'abord de quelques goutes d'eau; & se frottant le front d'un peu de vase, ils prononcent certaines paroles misterieuses. Si vous leur demandez la raison de cet usage, ils répondent : » Ne voyez- » vous pas que le courant est dange- » reux ? Kolben juge que cette superstition a sa source dans quelqu'idée religieuse (51).

Leur Prêtre, ou leur Maître des cérémonies, porte le nom de *Suri*, qui signifie *Maître* en leur langue. Cet Office est électif. Il ne consiste pas à réciter des priéres, ni à donner des instructions au Peuple sur des matieres dont les Hottentots n'ont aucune notion; mais

(51) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 105 & suiv.

KOLBEN. 1713.

GOUVERNEMENT DES HOTTENTOTS.

uniquement à présider aux offrandes & aux sacrifices, à diriger les cérémonies réligieuses, les mariages, les enterremens, & à châtrer les mâles. Toutes ces fonctions lui donnent le quatriéme rang dans le Kraal. Cependant il n'a point d'autre revenu ni d'autre avantage que d'être invité à toutes les fêtes, & de recevoir quelquefois un veau ou un agneau dont on lui fait présent.

Gouvernement civil & militaire des Hottentots.

Les Hottentots ne vivent point sans Gouvernement & sans regles de Justice. Chaque Nation particuliere a son Chef, qui se nomme *Konquer*, & dont l'emploi consiste à commander dans les guerres, à négocier la paix, avec le droit de présider aux assemblées publiques, au milieu d'un cercle que tous les Capitaines forment autour de lui. Ces Chefs n'étoient autrefois distingués que par la richesse de leur parure; mais ils portent aujourd'hui pour marque de leur dignité une couronne de cuivre, depuis que les Hollandois les ont mis dans le goût de cet ornement. Leur Office est héréditaire; mais il n'en a pas plus de ressemblance avec la royauté. L'autorité d'un Konquer se réduit au Gouvernement de son propre Kraal ou de son Village. Il n'a point de revenus établis pour le maintien de sa dignité, ni la

Principal Chef, nommé Konquer.

KOLBEN. 1713.
GOUVERNEMENT DES HOTTENTOTS.

Son installation.

moindre diſtinction perſonnelle. En prenant poſſeſſion de ſon Emploi, il s'engage à ne rien entreprendre contre les prérogatives des Capitaines du Kraal, & contre les priviléges du Peuple. On tue un bœuf gras & deux brebis pour le feſtin, & ſon installation ſe fait avec beaucoup de ſolemnité. Les femmes ont la liberté d'y aſſiſter; mais leur partage eſt le ſimple bouillon. Le jour ſuivant, la femme du Chef traite auſſi toutes les femmes, qui mangent la viande à leur tour, & le bouillon demeure aux hommes.

Capitaines des Kraals & leurs fonctions.

Le ſecond Officier du Gouvernement Hottentot eſt le Capitaine du Kraal, dont l'Emploi conſiſte à maintenir la paix & la juſtice dans l'étendue de ſa juriſdiction. Cet Office eſt héréditaire; mais, en commençant à l'exercer, le Capitaine s'oblige à ne rien changer dans les loix & les anciennes coutumes du Kraal. Pendant la guerre, il commande les troupes de ſon propre Village, ſous l'autorité du Konquer ou du Chef de la Nation. Son installation ſe fait avec les mêmes cérémonies. Il reçoit les plaintes du Peuple, & juge, avec les hommes du Kraal, toutes les diſputes qui regardent les droits & la propriété. C'eſt à lui qu'appartient auſſi

e jugement du vol, du meurtre, de l'adultere & des autres crimes qui se commettent dans son territoire. Mais les criminels d'Etat sont jugés par le Konquer, assisté des Capitaines de tous les Kraals. Ces Officiers sont distingués, non-seulement par de belles peaux de tigres ou de chats sauvages, qui leur couvrent les épaules ; mais encore par une canne à pomme de cuivre, dont les Hollandois leur ont fait présent. On peut les considérer comme la Noblesse des Hottentots, qui gouverne chaque Nation sous l'autorité de son Chef. Mais cette Noblesse ne tire aucun profit de ses soins. Les affaires se décident à la pluralité des voix, qui sont recueillies par le Konquer. Il est rare que les Hottentots entreprennent une chasse ou quelqu'expédition d'importance, sans avoir consulté leur Capitaine. Cependant il arrive quelquefois des désordres, que toute son autorité ne peut appaiser. Le Peuple en vient aux mains, & se bat furieusement, au mépris du Capitaine. Dans ces occasions, pour sauver la bienséance de son Emploi, il feint d'ignorer ce qui se passe ; à moins qu'on n'aille jusqu'au meurtre, ou que la sédition ne devienne générale. Alors il ne balance point à se présenter ; & le

KOLBEN. 1713.

GOUVERNEMENT DES HOTTENTOTS.

Emotions populaires.

KOLBEN. 1713. GOUVERNEMENT DES HOTTENTOTS.

Peuple, qui se reproche d'avoir été trop loin, ne manque jamais de rentrer comme de concert dans les bornes de la soumission.

Le Médecin occupe le troisiéme rang dans l'œconomie civile des Hottentots. Le quatriéme, qui est le dernier, appartient au Prêtre. Mais la nature & les droits de ces deux Professions ont déja été expliqués.

Pratique des Jugemens civils & criminels.

On doit juger, par ce tableau du Gouvernement politique des Hottentots, qu'ils sont fort éloignés de la barbarie qu'on leur attribue, & que l'administration de leur Justice n'est pas aussi ridicule que d'autres Ecrivains l'ont représentée. Chaque Kraal a son Tribunal pour les affaires civiles & criminelles, formé, comme on l'a dit, du Capitaine & des Habitans, qui s'assemblent dans un champ libre & ouvert. Parmi eux, la Justice n'a rien à souffrir, comme en Europe, de la corruption & du délai. Ils ne sont point exposés à la mauvaise foi des Procureurs. Les deux Parties plaident leur propre cause. La Cour se rend attentive à leurs raisons & juge à la pluralité des voix, sans appel & sans aucune sorte d'obstacle. Dans les matieres criminelles, telles que le meurtre, le vol & l'adultere,

GOUVERNEMENT DES HOTTENTOTS.

Séverité contre les coupables.

un coupable ne trouve aucun appui dans ses richesses & dans son rang. Le Capitaine même n'obtient pas plus de faveur que le moindre Habitant du Kraal. Quelqu'un est-il soupçonné d'un crime ? on en donne aussi-tôt connoissance à tous les Habitans, qui, se regardant comme autant de Ministres de la Justice, cherchent le coupable & s'en saisissent. S'il prévoit qu'il ne puisse éviter la conviction, il se retire ordinairement parmi les *Buschis*, ou les brigands; car il passeroit pour un espion dans les autres Villages qu'il voudroit choisir pour azile, & sur le moindre avis il seroit remis entre les mains de ceux qui le cherchent. Mais s'il est arrêté, on commence par l'enfermer sous une garde sûre, pour se donner le tems de convoquer l'assemblée. Il est placé au centre du cercle, comme au lieu le plus favorable pour écouter & se faire entendre. Ses accusateurs exposent le crime. On appelle les témoins. Il a la liberté de se défendre, & la Cour écoute patiemment jusqu'au dernier mot qu'on allégue en sa faveur. Si l'accusation paroît injuste, les Juges condamnent l'accusateur à des dédommagemens, qui sont pris sur ses troupeaux. Mais si le crime est vérifié, ils pronon-

KOLBEN. 1713. GOUVERNEMENT DES HOTTENTOTS.

cent auſſi-tôt la ſentence, qui s'exécut ſur le champ. Le Capitaine du Kraa ſe charge de l'exécution. Il fond ſur l coupable (52) avec un tranſport furieux, & l'étend à ſes pieds d'un cou de kirri, qui lui caſſe ordinairemen la tête. Toute l'aſſemblée s'unit pou l'achever, & ſon corps eſt enterré a même inſtant. Mais ſa famille n'en reçoit aucune tache. Le châtiment efface le crime, & la mémoire même du coupable ne reçoit aucun reproche. Au contraire, ſes funérailles ſont célebrée avec autant de reſpect que s'il étoi mort vertueux. Si l'on comparoit cett méthode avec celle de l'Europe, Kolben laiſſe à juger de quel côté ſeroit l'avantage.

Le châtiment efface la honte des crimes.

Lorſqu'il s'éleve quelque différend entre deux Villages de la même Nation, la cauſe eſt portée devant la Cour nationale, qui n'a pas moins de fermeté qu'u Sénat Romain pour l'exécution de ſe décrets (53). Les Européens, dit l'Auteur, peuvent vanter leurs ſciences, leurs arts & leur politeſſe; mais où montreront-ils l'exemple d'un Gouverne-

(52) Vogel & Tachard regardent cet office comme une ignominie pour le Capitaine, quoique parmi les Juifs les Juges fuſſent ſouvent chargés de l'exécution.

(53) Kolben, Vol I. p 256.

ment si sage ? S'il se trouve chez les Hottentots, il a pour base la parfaite liberté du Peuple.

KOLBEN. 1713. GOUVERNEMENT DES HOTTENTOTS.

Héritages.

A l'égard des héritages, tous les biens d'un pere descendent à l'aîné des fils, ou passent dans la même famille au plus proche des mâles. Jamais ils ne sont divisés. Jamais les femmes ne sont appellées à la succession. Tout legs en faveur d'une femme est illégitime, sans le consentement du plus proche héritier. Un pere qui veut pourvoir à la condition de ses cadets, doit penser pendant sa vie à leur faire un établissement; sans quoi il laisse leur liberté & leur fortune à la disposition du frere aîné. Mais si l'héritier accorde une fois la liberté à ses freres, il n'est plus le maître de retracter cette faveur. Son pouvoir est le même sur ses sœurs. Elles ne peuvent, ni le quitter, ni se marier, sans son consentement. Il leur donne la part qu'il lui plaît à sa fortune. La loi oblige seulement de prendre soin des femmes de son pere, jusqu'à leur mariage ou leur mort. Malgré tous ces avantages, s'il se marie avant la mort de son pere, il n'a pas plus de droit que ses autres freres à l'héritage paternel.

Guerres des Hottentots.

Les Hottentots ne sont point insensibles aux injures, sur-tout lorsqu'elles

KOLBEN. 1713. GUERRES DES HOTTENTOTS.

regardent toute la Nation. Leur fureur s'allume au moindre tort qu'on fait à leurs droits. Ils courent aux armes, & marchent contre l'ennemi commun. Mais la guerre n'est jamais un fardeau pour le Peuple. Ils ne connoissent ni caisse militaire, ni magasin, ni taxes, parce qu'ils n'ont jamais à compter plus d'une campagne. Une bataille fait ordinairement la décision de la querelle; mais les deux Parties combattent avec la derniere obstination. Ils n'ont d'ailleurs aucune idée de discipline. Ils vont à la charge avec la derniere confusion; mais ils observent de ne jamais serrer assez leurs rangs pour s'ôter la liberté de manier leur zagaie, & de voltiger d'un côté à l'autre pour diriger sûrement leurs coups. Ils commencent leur attaque avec des cris terribles. Aussi-tôt que les premiers ont fait leur décharge, ils se retirent derriere ceux qui les suivent, pour se remettre en état de reprendre leur place. La victoire depend presque toujours de l'habileté du Chef à découvrir l'endroit foible de l'armée ennemie, pour y porter le désordre avec ses meilleures Troupes, ou l'enfoncer avec les Bakkeleyers, qui sont terribles dans ces occasions. Les causes de la guerre entre les Hottentots sont ordinairement le

Causes ordinaires des guerres.

le vol de quelques bestiaux, ou l'enlevement d'une femme, ou l'usurpation des pâturages. De ces trois motifs, c'est le dernier qui trouble le plus souvent la paix; car sans avoir des limites réglées, ils ont une connoissance vague de l'étendue de leur territoire. L'insulte ne consiste pas toujours à mettre des bestiaux dans le pâturage d'autrui; mais, dans le tems de la sécheresse, il arrive quelquefois qu'une Nation mécontente ou jalouse emploie le feu pour détruire l'herbe de ses voisins. L'enlevement des bestiaux ou des femmes ne commence guéres aussi qu'après la résolution déja formée de déclarer la guerre. Alors la Nation offensée fait entendre ses plaintes, & demande des réparations par ses Deputés. Si la justice qu'elle exige est trop lente, elle prend les armes & se vange aussi-tôt par des représailles. Quand le succès l'abandonne, elle s'adresse toujours au Gouverneur Hollandois, pour implorer son secours ou sa médiation. Un Détachement de Troupes régulieres force bien-tôt les deux Partis à recevoir les conditions que le Commandant leur propose, & généralement elles sont à l'avantage du plus foible. Les Hollandois se dédommagent facilement de leurs frais, en achetant,

KOLBEN. 1713.

GUERRES DES HOTTENTOTS.

Médiation des Hollandois.

KOLBEN. 1713. GUERRES DES HOTTENTOTS.

Alliance entre les Hottentots.

de la Nation qu'ils ont ſecourue, quantité de beſtiaux fort au-deſſous de leur valeur. Si quelque Nation éloignée du Cap devient aſſez puiſſante pour ſe rendre incommode à ſes voiſins, ils forment une alliance offenſive & défenſive qui ſert bien-tôt à rétablir l'égalité. Telle fut celle des Suſſaquas & des Odiquas avec les petits Namaquas, contre les grands, qui commençoient à ſe rendre inſupportables par leur tirannie; & celle des Dunquas & des Damaquas contre les Gauros. Leur fidélité ne ſe dément jamais dans ces Traités. L'Allié paroît en campagne auſſi-tôt que la Nation principale, combat avec autant d'animoſité que dans ſa propre cauſe, & ne quitte les armes qu'après avoir obtenu la ſatisfaction qui fait l'objet de la guerre.

Uſages ſinguliers dans les combats.

Quelques Nations ſe diſtinguent dans le combat par des uſages ſinguliers. Par exemple, les Kamtarers & les Heykrins auroient perdu dix hommes contr'un, qu'il ne ceſſeroient pas de combattre, ſi leur Chef continue de jouer d'une flute, qui eſt leur ſignal pour l'action. Ils ſe retirent lorſque ce bruit ceſſe; mais s'il recommence, ils retournent à la charge avec une nouvelle furie. L'uſage des petits Namaquas & de

leurs Alliés est de soutenir vigoureusement le combat, jusqu'à ce qu'ils ayent perdu plus de monde que l'Ennemi. Ils n'attendent jamais plus long-tems à faire leur retraite. D'autres Nations, telles que les Dunquas, les Damaquas & les Gauros, combattent aussi long tems qu'elles voient leur Général à leur tête; mais s'il périt ou s'il disparoît, elles prennent aussi-tôt la fuite.

Kolben. 1713. Guerres des Hottentots.

Jamais les Hottentots ne pillent ou n'insultent les morts. Ils laissent leurs habits, leurs armes & tout ce qui leur appartient, à la disposition de leur propre Parti. Mais ils tuent sur le champ les prisonniers. Les déserteurs & les espions n'obtiennent pas plus de grace; ou si la vie leur est conservée, c'est pour essuier les mépris de ceux dont leur lacheté ou leur perfidie leur a fait rechercher la protection. A peine obtiennent-ils de quoi vivre après la guerre. Dans tous les Traités de paix, on s'oblige de part & d'autre à les rendre; & le châtiment de leur infidelité est toujours la mort (54).

Punition des déserteurs.

Outre le kirri & le rakkum, dont on a déja donné la description (55), les armes des Hottentots sont la zagaie &

Armes des Hottentots.

(54) Voyage de Kolben, Vol. I. pag. 284.

(55) Voyez le Chapitre précédent.

KOLBEN. 1713. GUERRES DES HOTTENTOTS.

les fléches. Leurs arcs ſont de fer ou de bois d'olive; les cordes, de nerfs ou de boyaux de bêtes, attachées aux deux bouts avec un crochet de fer ou de bois.

Leurs fléches & leurs arcs.

Leurs fléches ſont de bois ou de canne, d'un pied & demi de longueur, armées d'un petit croiſſant de fer dont les deux pointes forment un petit angle & ſont toujours empoiſonnées. Au milieu du croiſſant paſſe une autre pointe de fer, longue d'environ deux pouces, qui ſert de ſommet au bois. Le carquois eſt une ſorte de ſac, long & étroit, composé de peau de bœuf, d'élan, ou d'éléphant, qu'ils ſe paſſent ſur l'épaule avec une courroie liée aux deux bouts. Un crochet qui eſt à l'extrêmité de ce ſac, leur ſert à porter l'arc ſuſpendu. On a déja fait remarquer avec quelle adreſſe ils tirent leurs fléches.

La zagaie.

Ils n'en ont pas moins à lancer la zagaie, qui eſt la meilleure de leurs armes. En mirant, ils la ſecouent & l'agitent de tant de manieres, qu'on ne s'imagineroit pas qu'ils ſe propoſent un but. Cependant le point vers lequel ils tirent doit être extrêmement petit s'ils manquent d'y toucher. La zagaie eſt une eſpéce de demie picque, de la longueur & de l'épaiſſeur ordinaire d'un manche de rateau. Le plus épai des deux bouts eſt revêtu d'une petite

plaque de fer, d'où part une pointe fort aigue, & tranchante des deux côtés; que les Hottentots entretiennent fort luisante, & qu'ils empoisonnent pour la guerre & la chasse.

KOLBEN. 1713. GUERRES DES HOTTENTOTS.

Le kirri & le rakkum.

Le kirri & le rakkum sont aussi des armes guerrieres. Ils lancent le rakkum sur l'Ennemi, dans un combat, comme à la chasse sur les animaux féroces. A la portée de cet arme, ils sont sûrs d'en percer l'homme ou la bête. Le kirri leur sert à parer les coups de fléches, de zagaie & de rakkum, & même les pierres, ausquelles ils ont recours dans les batailles, lorsque leurs autres armes sont épuisées. Ils emploient le kirri avec une adresse admirable.

Combats simulés ou d'exercice.

Pendant la paix, ils s'exercent souvent à des combats simulés, où leurs armes sont le kirri, le rakkum & les pierres. La zagaie est rarement emploiée dans ces occasions, & les fléches n'y paroissent jamais. L'engagement commence par des cris affreux & par une grêle de rakkums. Ensuite on passe aux pierres, dont ils ont amassé, de part & d'autre, des tas dans cette vûe. Un Hottentot qui se voit menacé d'être touché d'une pierre, d'un rakkum ou d'une zagaie, se met à couvert sous son kirri, c'est-à-dire qu'il se sert de ce bâ-

KOLBEN. 1713. GUERRES DES HOTTENTOTS.

ton avec tant d'adresse pour arrêter le coup, qu'il y manque rarement, du moins dans ces combats d'exercice. Lorsqu'ils se lassent de combattre à coups de pierre, ils en viennent aux mains, comme ils font quelquefois dans les batailles. Ils s'entrepoussent, ils se frappent à coups de rakkum; & leur habileté est toujours surprenante à parer. Il n'entre pas moins d'art dans la forme qu'ils sçavent donner à leurs attaques. Enfin, Kolben proteste qu'il a pris souvent un plaisir incroyable à ce spectacle. C'est par cette méthode que les anciens s'entretiennent dans la pratique des armes, & qu'ils forment leur jeunesse aux exercices militaires (56).

CHAPITRE V.

Histoire Naturelle du Cap de Bonne-Esperance & des Pays voisins.

§. I.

Air, Eau, Mines & Métaux.

Division des saisons du Cap.

LES Européens du Cap divisent l'année en deux saisons, l'hiver & l'été. Ils nomment le premier *Mousson hu-*

(56) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 243 & 293.

mide, & l'autre *Mousson séche*. Celle-ci commence au mois de Septembre, c'est-à-dire, à la fin de notre été; & la premiere au mois de Mars, avec notre printems. Pendant l'été du Cap, qui est la bonne saison, les vents Sud-Est régnent généralement; & quoiqu'ils répandent beaucoup de sérénité dans le climat, ils rendent l'entrée de la Baye de la Table fort difficile pour les Vaisseaux qui arrivent de l'Europe. Dans la saison de l'hiver, le Cap est sujet aux brouillards. La pluie & les vents Nord-Oüest forcent les Habitans de se tenir souvent renfermés (57). Cependant le Soleil se fait voir par intervalles, excepté pendant les mois de Juin & de Juillet, où les pluies sont continuelles. L'air, dans cette saison, est froid, rude & fort désagréable; mais jamais plus qu'en Allemagne pendant l'Automne. Jamais l'eau ne se géle à plus de deux ou trois lignes de profondeur; & la glace se dissipe aux premiers rayons du Soleil. Le tonnerre & les éclairs sont très-rares au Cap, excepté vers le changement des saisons, aux mois de Mars & de Septembre. Encore n'y sont-ils jamais violens ni dangereux (58). Mais les vents

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Le tonnere y est très-rare.

(57) *Ibidem*, Vol. II. pag. 322.

(58) Kolben, Vol. II. pag. 294 & suiv.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Sud-Est qui soufflent impétueusement pendant l'été, en élevant des nuages de poussiere, ne sont pas sans inconvenient. Ils se déchaînent quelquefois avec une fureur extrême, qui dure huit jours & même un mois. L'air ne cesse point alors d'être clair & serain au Cap; mais il se forme sur les montagnes de la Table & du Diable une nuée épaisse, qui est toujours le présage de quelque horrible tempête. Au contraire, pendant le souffle des vents Nord-Ouest, qui distinguent la saison de l'hiver, l'air du Cap est épais & chargé de pluies.

Fureur des vents Sud-Est.

Inconvéniens lorsqu'ils cessent de souffler.

Pendant l'été, si les vents Sud-Est cessent de souffler l'espace de trois ou quatre jours, il se rassemble au rivage quantité d'herbes de mer, qui empoisonnent l'air par leur corruption. De-là viennent les maux de tête & les autres maladies qui affligent les Européens, mais qu'ils ne connoissent point lorsque ces vents soufflent. D'un autre côté, les mêmes vents, joints à la chaleur excessive du Soleil, leur causent alors beaucoup de mal aux yeux (59).

Nuée qui les annonce & qui les produit.

Le phenoméne le plus curieux & qui mérite le plus d'observation, est la (60)

(59) Voyez le Chapitre III.

(60) Leguet la nomme un brouillard, mais mal-à-propos.

nuée qui couvre ordinairement les montagnes de la Table & du Diable, & qui passe pour la source de ces furieux vents Sud-Est. Kolben la décrit, depuis sa formation jusqu'à sa fin. Dans son origine, dit-il, ou du moins lorsqu'elle commence à se faire appercevoir, elle n'est jamais moins grosse qu'un bœuf (61); mais elle l'est souvent davantage. Elle tombe comme en plusieurs lambeaux, sur diverses parties de ces deux montagnes; & lorsque toutes ces piéces, qui croissent par dégrés, viennent à se réunir, elles en couvrent entiérement le sommet. Après avoir conservé quelque-tems la même forme, sans aucune apparence de mouvement, elle créve tout-d'un-coup, pour enfanter des vents furieux. Les couleurs de cette nuée sont blanches; mais sa substance paroît plus compacte que celle des nuées ordinaires. Ses parties superieures paroissent couleur de plomb; ce que l'Auteur attribue à la refraction des rayons de lumiere. Il n'en tombe jamais de pluie; mais on y découvre quelquefois de grandes apparences d'humidité. Alors sa couleur est plus sombre; & les vents

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP

Description de cette nuée.

(61) Quelques-uns prétendent qu'elle n'a d'abord que la grosseur d'un grain d'orge, ensuite celle d'une grosse noix; après quoi elle augmente par dégrés jusqu'à couvrir le sommet de la montagne.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

qui en sortent étant comme rompus, n'exercent leur rage que par des accès fort courts. Dans son état ordinaire, elle produit sans interruption des vents qui durent un, deux, trois jours, souvent huit, & quelquefois un mois entier. Dans cet intervalle, la nuée ne paroît pas diminuer, quoiqu'il s'en détache quelquefois de petites parties, qui se précipitent sur les côtés de la montagne & qui se dissipent en arrivant au pied. Ainsi l'on doit juger que pendant l'orage, elle est comme nourrie par une nouvelle matiere. Lorsqu'elle commence à s'éclaircir, ces supplémens s'exhalent & le vent diminue dans la même proportion. Il cesse enfin, lorsqu'elle devient transparente.

Effets terribles des vents Sud-Est.

Pendant toute la durée de ces vents Sud-Est, la Vallée de la Table est désolée par d'affreux tourbillons. Si leur souffle est chaud, ils ne sont pas longs & la nuée disparoît bien-tôt. Il est rare que ce vent Sud-Est continue après le coucher du Soleil, & jamais il ne passe minuit; mais la nuée paroît alors moins épaisse & plus claire. Au contraire, si le souffle du vent est froid, c'est un signe certain qu'il doit durer quelque tems, sans autre interruption qu'une heure à midi & vers minuit. Il semble

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

qu'il prenne cet intervalle pour réparer ses forces & pour recommencer ses ravages avec une nouvelle furie.

Explication de Kolben.

Kolben, peu satisfait des explications qui ont précedé la sienne, suppose que cette nuée se forme d'une infinité de petites parties (62), poussées par les vents d'Est, qui regnent pendant toute l'année dans cette zone torride, contre ce coin du Cap qui fait face à l'Est & qui est contigu à la mer. Ces parties, arrêtées ainsi dans leur course, se compriment & deviennent visibles à mesure qu'elles commencent à former de petites nuées. Dans leur assemblage elles sont poussées au sommet de ces montagnes, où étant repoussées par l'air superieur, elles reçoivent une agitation si violente qu'elles deviennent de véritables tourbillons (63), d'autant plus forts sur les Montagnes de la Table & du Diable, que ces deux montagnes étant plus hautes que les autres, la pression y est beaucoup plus grande; car ces nuées ne leur sont pas si particulié.

(62) Varenius, Scheutzer & le Docteur Halley, regardent les montagnes & la situation du Cap comme la base de toutes les explications des Moussons.

(63) On ne conçoit pas aisément que la simple résistance de l'air superieur puisse produire cet effet. Il semble plûtôt que le vent ne soufflant guéres après le coucher du Soleil, c'est à cet Astre qu'il faut en rapporter la principale cause.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

res qu'on n'en apperçoive aussi sur toutes les autres montagnes qui sont voisines du Cap; c'est-à-dire, sur celles de la Hollande des Hottentots, de Stellenboch, de Drakenstein, de Norwegen, près de la Baye-False, & même sur les montagnes de pierre (64).

Couleur de la mer du Cap & ses causes.

La mer, aux environs du Cap, est d'une couleur verdâtre, dont la principale cause est le réflexion des montagnes & des rochers de la même couleur (65), & la multitude de branches ou d'arbrisseaux de corail qui flottent près du Cap. Ces branches sont vertes & molles dans l'eau; mais lorsqu'elles sont poussées sur le rivage, elles s'endurcissent & deviennent, ou blanches, ou noires, ou d'un rouge foncé.

Etranges irrégularités de la marée.

Le 24 Septembre 1707, au matin, un quart-d'heure après le reflux de la marée, on fut surpris de voir revenir le flux & se retirer immédiatement. Tout-d'un-coup il revint encore, & se retira

(64) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 425 & suiv.

(65) Kolben observe que la couleur verte aux environs du Cap-Vert, vient de la grande quantité d'herbes & de roseaux flotans qui y croissent. Ces roseaux ont entre trois & quatre aunes de longueur. Le bas en est gros & le sommet menu. On les plie souvent en forme de trompette, & liant les deux parties lorsqu'elles sont seches, on en tire un aussi beau son que celui de la meilleure trompette. L'Auteur en fit l'experience, & de-là vient le nom de *Tromba*, que les Portugais ont donné à ce roseau.

un quart d'heure après. Enfin, depuis huit heures jusqu'à dix, cette étrange révolution arriva sept fois. Comme le Soleil étoit arrivé à l'Equateur le 23 de Septembre, neuf heures cinquante-trois minutes dix-neuf secondes après midi, ce qui faisoit au Cap l'Equinoxe du Printems, & que de-là jusqu'à la nouvelle Lune il restoit deux jours deux heures cinquante-huit minutes & cinquante secondes, l'Auteur jugea que les marées extraordinaires pouvoient être l'effet de ces deux causes, jointes aux vents qui sortent des cavernes que la mer renferme dans son sein, & qui donnent souvent, comme les Matelots ne l'ignorent pas, de furieuses secousses aux Vaisseaux. Mais il ne se trouvoit alors aucun Bâtiment dans la rade du Cap.

KOLBEN. 1713 HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Comment Kolben les explique.

A l'égard des eaux de terre, celles qui se voient aux environs du Cap, & dont la plûpart ayant leur source au sommet des hautes montagnes descendent fort rapidement sur des lits de pierres & de cailloux, sont blanches & fort claires, extrêmement douces & très-saines: mais celles qui n'ont pas la même origine & le même cours, sont d'un rouge-foncé ou de couleur de rouille de fer. Il s'en trouve beaucoup aussi de

Eaux de terre & leurs différences.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

blanchâtres, qui tirent cette couleur de la terre ou de la vase qu'elles traversent.

On ne remarque pas moins de différence entre le goût des eaux du Cap. Toutes les eaux des rivieres sont douces & agréables dans toute l'étendue de leur cours. D'autres perdent la couleur & la douceur qu'elles ont à leur source, & deviennent saumaches en avançant. D'autres croupissent & se changent en très-beau sel. Quelques sources des Montagnes & de la Vallée du Tigre sont saumaches en naissant, & ne laissent pas d'être d'un goût supportable : mais pour peu qu'on tarde à s'en servir, elles deviennent si salées qu'il est impossible d'en boire.

Quelques-unes de ces eaux saumaches sont excellentes pour purifier le sang. Elles produisent cet effet par les sueurs & les selles, avec une démangeaison dans toutes les parties du corps : leur action cesse lorsque le sang est tout-à-fait purifié ; ce qui ne demande point ordinairement plus d'une semaine. Comme les parties luteuses & salines de ces eaux se précipitent promptement pendant la chaleur ou près du feu, elles deviennent bien-tôt puantes.

Les eaux qui tombent avec rapidité

du sommet des montagnes, coulant ensuite dans des canaux ombragés d'arbres ou de buissons, sont si froides, qu'elles conservent cette qualité dans les vases où elles sont renfermées, jusqu'à causer un véritable frisson à ceux qui en boivent. On trouve ici des eaux chaudes, & d'autres qui sont même brûlantes. De ce nombre sont deux Bains célebres, à trente mille du Cap. L'Auteur les visita souvent (66). Nous avons déja parlé de trois sources chaudes, dans la Colonie de Waveren. La plus fréquentée est celle de la Montagne-Noire, où l'on peut se rendre par deux chemins; l'un qui, traversant Drakenstein, passe par les *Montagnes d'Incommodité*, & de-là par la Riviere Sans-fin à *Knoblancks*, qu'on nomme aussi le *Kraal de l'ail.* L'autre chemin est par la Hollande des Hottentots, & par-dessus ses montagnes jusqu'à *Hout-Hock*, c'est-à-dire, *Coin du bois.* Ensuite, traversant quatre petites rivieres près de leur source, il continue jusqu'à *Bobuties-Kraal*, ou *Kraal de l'eau*, qui n'est éloigné du Bain de la Montagne-Noire que d'une heure de chemin. La terre de cette montagne est d'un noir de charbon, légere, visqueuse, grasse, & si molle que les

Fraîcheur de certaines eaux.

Eaux chaudes.

Bains célebres.

Bain de la Montagne-Noire & terre de cette Montagne.

(66) Kolben, Vol. I. p. 20 & 280.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

chevaux y enfoncent. Auſſi prend-on le parti de mettre pied à terre pour y monter. On eſt perſuadé que la montagne eſt creuſe, parceque l'eau du bain tombant avec beaucoup de bruit dans un trou, prend ſous terre un cours ignoré. Kolben ne put trouver de fond dans ce trou, à ſoixante pieds de profondeur. On a fait dans la montagne d'autres trous, d'où il coule des eaux chaudes. Leur ſurface eſt couverte d'une ſorte de peau graſſe & bleuâtre, aux bords de laquelle il s'amaſſe une fort belle matiere luteuſe, que les Peintres font ſécher pour l'employer au lieu d'ocre. Ces eaux ont la clarté du criſtal. L'Auteur n'en avoit jamais goûté de ſi ferrugineuſes; mais elles n'en ſont pas moins agréables. On peut les employer à toutes ſortes d'uſages, excepté à blanchir le linge, parce qu'elles lui donnent une teinture jaune qu'il ne perd jamais.

Effets de ce bain.

En entrant dans le Bain on reſſent une chaleur preſqu'inſupportable, ſur-tout ſi l'on y entre par degrés. Mais elle ceſſe bien-tôt d'être incommode, & l'on ſe trouve dans une ſituation délicieuſe. Cependant on eſt obligé d'en ſortir au bout de cinq à ſix minutes, parce qu'elle reſſerre la partie inférieure du ventre juſqu'à faire perdre l'ha-

leine. On eſt rétabli ſur le champ en ſe mettant au lit, où l'on tombe d'abord dans une ſueur abondante, après laquelle on ſe leve avec une légereté dont on eſt ſurpris. Quinze jours de ce Bain, pris une fois le jour, purifient le corps de toutes ſortes d'humeurs peccantes, par les ſueurs, les ſelles, & quelquefois par des vomiſſemens. Kolben a connu pluſieurs perſonnes qui lui devoient leur guériſon; l'un, d'une paraliſie de bras; l'autre, de la ſurdité; une femme, du mal vénerien, & de pluſieurs autres maladies (67) compliquées.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Enfin l'Auteur eſt perſuadé que les eaux du Cap ſont auſſi claires, auſſi douces & auſſi ſaines qu'il y en ait au monde. Les Médecins, ou plûtôt les Chirurgiens du Cap, les ont trouvées ſalutaires dans toutes ſortes de cas. On aſſura Kolben que tous les Vaiſſeaux du Roi de Danemark ſont obligés, en revenant des Indes, de toucher au Cap & d'y prendre un grand tonneau d'eau de fontaine, pour le Roi; parce qu'elle paſſe à cette Cour pour la meilleure de l'Univers. Elle conſerve ſa douceur & ſa clarté ſur mer, dans les plus longs voyages. Sur le Bâtiment où l'Auteur

Le Roi de Danemark fait venir de l'eau du Cap.

(67) Kolben, *ibid.* p. 285 & ſuiv.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

s'embarqua pour revenir en Europe, elle ne souffrit aucune altération ; excepté, dit-il, un léger changement sous la Ligne, mais qui ne l'empêcha point de se rétablir presque (68) aussitôt.

Fossiles du Cap de Bonne-Espérance.

Les fossiles du Cap peuvent être reduits aux terres, aux pierres & aux minéraux.

Toutes les Colonies produisent deux sortes de terre ; l'une, pour la poterie ; l'autre, qui sert à faire des briques, dont la plûpart des maisons sont bâties. Elles fournissent aussi de la craie blanche & rouge. Celle-ci sert aux femmes pour se colorer le visage ; l'autre, aux Européens, pour blanchir leurs maisons.

Bitumes.

Dans le creux des rochers, près des bains chauds de la Colonie de Drakenstein, on trouve plusieurs substances bitumineuses, vertes, blanches, jaunes & d'autres couleurs. On vante particuliérement une sorte de bitume naturel, ou d'huile de pierre, qui distille des rochers. Il a l'odeur de la vieille urine. Les Hottentots prétendent que c'est effectivement celle des hermines, qui s'épaissit par le mélange d'une poussiere très-fine. Ils la font dissoudre dans

Huile de pierre.

(68) *Ibid.* p. 21.

l'eau, & la donnent à leurs bestiaux pour leur rendre le ventre libre. Elle guérit les blessures, lorsqu'elle est appliquée promptement sous la même forme.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Pierres des montagnes.

Les pierres des montagnes de la Table, de Stellenbock, de Drakenstein, de la Hollande des Hottentots & de plusieurs autres montagnes, sont rangées en couches, les unes sur les autres & séparées par une substance moëlleuse. Elles sont de la dureté des cailloux. On en compose les plus fortes murailles. Les eaux courantes offrent quantité de pierres de sable. Dans les éponges que la mer jette sur le rivage, on trouve une pierre verte, formée de sable marin & trés-facile à dissoudre.

Pierres de chaux.

Les environs du Cap fournissent beaucoup de pierres fendues, qui sont propres à faire de la chaux. Mais les coquilles de moules suppléent à ce besoin.

Pierres à meules.

On y trouve aussi de la pierre propre aux meules de moulin. Cependant, comme elles sont difficiles à mettre en œuvre, les Colonies tirent leurs meules de Hollande.

Pierre de cœur, qui ressemble au marbre.

On a découvert près du Cap une carriere de pierre fort dure & d'un brun-rouge, qu'on appelle ici *Pierre de cœur*. Elle est tachetée de bleu, avec des vei-

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

nes blanches, & ne cede en rien au plus beau marbre lorsqu'elle est polie. Les pierres de touche, les belles pierres grises à aiguiser, & les cailloux ou les pierres à fusil, sont fort communes au Cap. On trouve dans le gravier & dans les marais une fausse pierre d'aigle, qui tire sur le rond, de la grosseur d'une châtaigne, creuse, & généralement remplie de sable ou de quelque autre matiere. Ses dehors paroissent couverts de rouille. On la présente aux Etrangers comme une des curiosités du Pays. On voit au Cap des pierres qui ressemblent aux coquilles de limaçons; d'autres au cristal: enfin, la varieté des formes & des couleurs est infinie.

Fausse pierre d'aigle.

Autres pierres.

A l'égard des métaux on a trouvé des mines d'argent sur la Montagne de la Table, sur celle de Drakenstein & dans d'autres lieux. Les Hottentots-Namaquas ont apporté, au Gouverneur Hollandois, du cuivre de certaines montagnes fort hautes, à cent lieues du Cap. Elles ont pris le nom de montagnes de cuivre. On prétend que ce métal y est d'une si riche espéce, que dans les grandes chaleurs les rayons du soleil suffisent pour le fondre & le faire couler au long des montagnes. Les mines de fer doivent être communes dans les Pays

Métaux du Cap.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

du Cap, puisque l'usage immémorial des Habitans est d'en composer leurs armes (69).

Sel du Pays, & de quelle maniere il se forme.

Quoiqu'ils ne fassent aucun usage du sel, la Nature leur en fournit abondamment sans le secours de l'art. Ils n'en ont l'obligation qu'à l'action du Soleil sur l'eau de pluie (70). Après l'hiver, ou la mousson humide, il reste quantité d'eau dans les creux des vallées, dont le fond est par-tout une terre grasse, couleur de plomb, qui ne permet point à l'eau d'y pénetrer. Telles sont les salines du Cap. Il s'en trouve depuis un mille jusqu'à six de circonférence; mais elles n'ont jamais plus de trois pieds de profondeur. L'eau qui s'arrête dans ces bassins naturels est d'une couleur sale & noirâtre; mais devenant bien-tôt claire & de bon goût, elle conserve cette qualité jusqu'au mois d'Octobre, où elle commence à prendre un goût de sel avec une couleur rougeâtre. A mesure que l'Eté avance, la salure augmente & la couleur devient un rouge très foncé. Vers ce tems les vents Sud-Est, qui sont dans toute

(69) Voyage de Kolben, p. 310 & suiv.

(70) Ten-Rhyne fait sur cet article autant de fautes qu'il écrit de lignes. Il suppose faussement que le sel du Cap est du sel de roc, qu'on tire du sein de la terre.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

leur force, achevent de purger l'eau & de former le sel. On voit d'abord une substance blanche qui s'épaissit sur les bords du bassin & qui augmente par degrés jusqu'au Solstice d'Eté, où toute l'eau de l'étang se trouve transformée en sel. Sa forme est ordinairement exagone; sa couleur, blanche, claire & transparente, du moins lorsqu'on le tire de la saline; & si elle étoit bien remplie d'eau, il n'a pas moins de trois pouces d'épaisseur. Mais il est fort audessous du sel de l'Europe pour conserver sur mer de la chair ou du poisson. Kolben attribue ce défaut à la trop grande quantité de nître (71) dont l'air du Cap est si chargé, que l'herbe même, dans les vallées, n'est jamais sans un goût de sel (72).

Agriculture des Européens du Cap.

En général, le terroir est riche & fertile aux environs du Cap. La plus grande partie est composée d'argile ou d'une terre sabloneuse, qui demande peu de travail. Aussi doit-on remarquer qu'on ne parle ici que de l'agriculure des Européens du Pays; car les Hottentots se fatiguent peu à cultiver leurs terres. Les Colonies produisent abon-

(71) On suppose que ce nitre, qui impregne également la terre & l'eau de pluie, vient uniquement de l'air.

(72) Kolben, *ibid.* p. 296.

dammment toutes les néceſſités de la vie. Le froment & tous les grains de l'Europe, à l'exception de l'avoine, y croiſſent avec une fécondité ſurprenante. Un boiſſeau de froment, par exemple, en rend trente ou quarante; l'orge, depuis cinquante juſqu'à ſoixante-dix; les pois, de trente à quarante, & les féves, de vingt à vingt-cinq. Les chenilles nuiſent beaucoup aux féves. Mais tous les efforts qu'on a faits juſqu'à préſent pour recueillir l'avoine, ont mal réuſſi. La violence des vents Sud-Eſt dépouille les épis lorſqu'ils parviennent à leur maturité; ou s'ils échapent à la fureur du vent, la nature du terroir fait dégénérer le grain en avoine ſauvage. Le bled a ſouvent beaucoup à ſouffrir des bêtes farouches, telles que les éléphans & les daims; ou de la nielle dans certaines années. Mais l'abondance des moiſſons ordinaires eſt un dédommagement pour toutes ces pertes.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Fécondité des grains dans ce terroir.

Le labourage eſt fort pénible au Cap, dans des terres graſſes & rudes, qui demandent quelquefois, pendant l'Eté, vingt bœufs pour l'attelage d'une ſeule charrue. Les Habitans des Colonies ont inventé des charrues différentes des nôtres. Quoiqu'elles ayent auſſi deux roues, une de chaque côté, le

Labourage & forme des charrues.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

diametre en eſt inégal. La roue du côté du ſillon eſt beaucoup plus grande que l'autre. Le ſoc eſt comme diviſé en deux ; c'eſt-à-dire, qu'un des côtés s'élargit conſidérablement, & que l'autre s'avance droit en pointe. C'eſt ce qu'ils appellent un demi ſoc ; au lieu qu'ils nomment le nôtre un ſoc entier : & lorſqu'ils font uſage de celui-ci, ils n'emploient point de coutre.

Tems des ſemences & des moiſſons.

Ils commencent à ſémer au mois de Juillet, pour faire leur moiſſon vers la fin de Septembre. Ils ſément le bled fort clair, dans la crainte qu'il ne ſoit étouffé par un excès d'abondance. Leur uſage n'eſt point de le battre. Ils emploient, comme dans les Provinces méridionales de France, des chevaux ou des bœufs, qui tirent le grain des épis en les foulant aux pieds, ſur un terrain compoſé d'un mélange de paille & de fiente de vache détrempé avec de l'eau. Un ſeul de ces animaux fait plus dans l'eſpace d'un jour que douze hommes en quatre ou cinq. La Compagnie tire le dixiéme de tout le bled qu'on recueille au Cap ; & lorſqu'elle en ſouhaite davantage, elle achete le reſte, à des conditions reglées (73).

Les premieres vignes qui furent ap-

(73) *Ibid.* Vol. II. pag. 66. & ſuiv.

portées

Vignobles & vins du Cap.

portées au Cap, venoient de Perse & des bords du Rhin. Il se passa quelque tems avant qu'on pût en élever assez pour former des vignobles. Mais ils y sont maintenant en si grand nombre, que chaque cabane a le sien. On plante les vignes en lignes droites. La crainte des vents Sud-Est, qui détruiroient le raisin, ne permet pas de les laisser croître à plus de trois pieds de hauteur. Elles souffrent beaucoup aussi des sauterelles & des vers. Cependant elles rendent plus dès la troisiéme année que celles de l'Europe à la cinquiéme. La vendange commence au mois de Février, & continue pendant tout le cours de Mars. Le vin du Cap est agréable & fort; mais avec le tems il devient moëlleux, & par degrés il égale le meilleur vin de Canarie. Cependant, faute de tonneaux, les Européens du Cap n'en peuvent garder de grosses provisions. Il s'y vend huit ou dix écus le baril; mais il est fort cher aux (74) Indes.

Jardins, fruits & légumes du Cap.

Les jardins du Cap produisent la plûpart des plantes & des fruits de l'Europe. Les légumes y surpassent les nôtres,

(74) Leguet dit que les vins du Cap sont verds. Il ajoute qu'en 1698. la quarte Angloise ne valoit que vingt sols de France. Mais il ne parle apparemment que des vins les plus communs.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

par la grosseur & le goût. Un choux y pése entre trente & quarante livres; une patate, entre six & dix livres. Les melons y sont excellens. Tous les arbres fruitiers y prosperent merveilleusement, par la méthode ordinaire de planter le noyau ou la racine. Le beau jardin de la Compagnie, près de la Ville du Cap, offre des pommes du Japon, des oranges, des limons, des citrons, des amandes, des figues, des grenades, avec un nombre infini d'autres fruits apportés de l'Asie ou de l'Amérique, qui l'emportent beaucoup sur leur origine & qui paroissent ici revêtus de tout leur éclat. Les figues sont délicieuses au Cap, sur-tout celles qu'on nomme pisang & qui viennent de l'Isle de Java. La beauté des fruits, joint à la profusion des fleurs naturelles qui ornent les jardins, forme des perspectives charmantes. L'aloës, qu'il est si rare de voir en Europe dans toute sa beauté, porte ici ses fleurs en plein champ, sans le secours de l'art (75).

Figues délicieuses, nommées Pisang.

Kolben nous a donné un long catalogue des végétaux du Cap. Les Pays voisins produisent naturellement quantité de plantes des plus nobles espéces. Toutes les différentes sortes d'aloës, dont

Aloes fort communs.

(75) Kolben, *ubi sup.* p. 75. & suiv.

on paroît faire tant de cas en Europe, croissent ici d'elles-mêmes & couvrent les rochers de leurs fleurs odoriférantes. L'amandier est naturel au Pays. On y trouve des *Ficoides* d'une infinité d'espéces, qui produisent tous une profusion de belles fleurs, & dont quelques-uns portent un fruit fort agréable. Le plus remarquable de tous les fruits qui sont particuliers au Cap est l'*Amaquas*, dont l'arbre est ici nommé *Keurboom* par les Européens. Sa hauteur est d'environ neuf ou dix pieds. Il est assez gros. Sa feuille ressemble à celle du poirier qui porte la *Poire-d'oiseau.* Sa fleur est d'un blanc-rougeâtre, comme celle du pommier, & rend une odeur fort douce. Elle produit des cosses, dont chacune contient cinq ou six grains de semence, de la grosseur d'un pois, de couleur brune, de forme ovale & d'un goût astringent. Son écorce est mince, couleur de cendre & fort unie. Les vers s'attachent rarement au bois. Il est fléxible lorsqu'il est verd, mais en séchant il acquiert une dureté presqu'incroyable. Si l'on en coupe une branche, elle rend une gomme jaune & luisante.

Amaquas & son arbre.

L'arbre estropié est encore une production naturelle du Cap. Il est du genre nain. Ses branches sont crochues &

L'arbre estropié.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

noueuses, ses feuilles larges, rudes & épaisses, comme celles du pommier. Le fruit ressemble à la pomme-de-pin. L'écorce, qui est épaisse & ridée, est employée par les tanneurs. Les chirurgiens du Cap (76) la donnent en poudre pour la dyssenterie. Le bois n'est propre qu'au chauffage.

L'arbre puant.

L'arbre-puant est de la grandeur du chêne. Ses feuilles ont environ trois doigts de large. Il rend une si mauvaise odeur sous l'instrument, que les ouvriers ont peine à la supporter. Mais comme le bois est d'un beau grain & fort bien nuancé, les Européens du Cap l'emploient pour leurs meubles, & l'odeur se dissipe avec le tems (77).

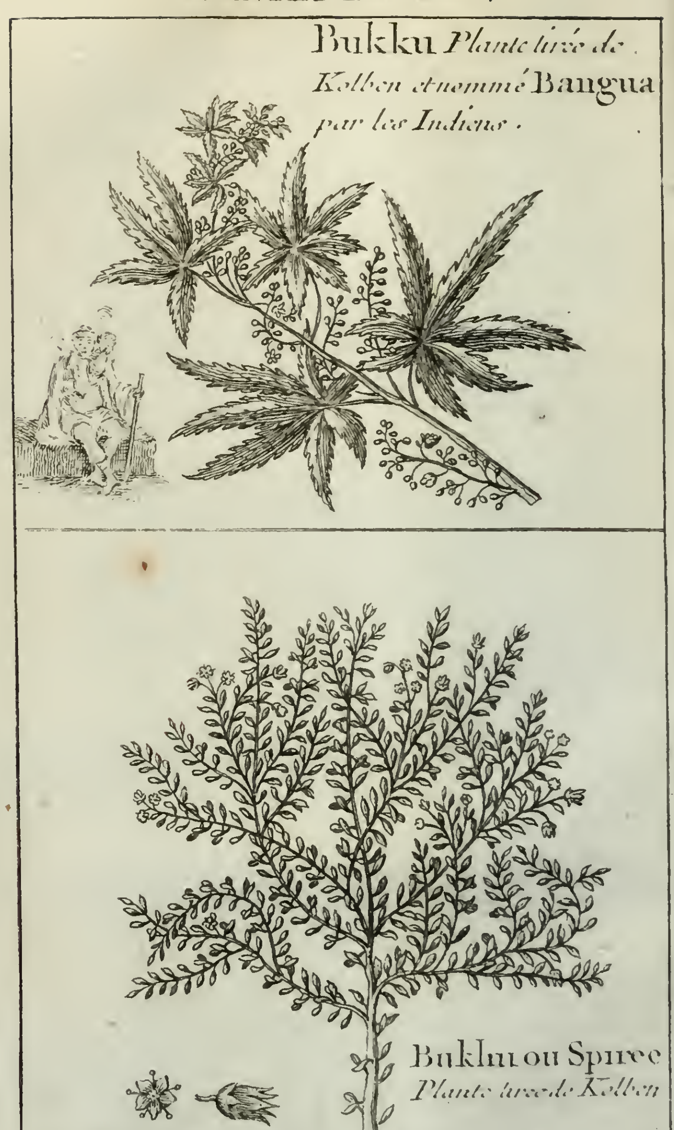
Racine de Kanna.

La racine de *Kanna* croît au Cap; mais quoique les Hottentots l'aiment avec tant de passion qu'ils sont capables de tout entreprendre pour en obtenir quelque partie, ils réussissent moins que les Européens à la trouver. Le Pere Tachard suppose que c'est le Zin-sang (78) des Chinois. En effet, il renferme la plûpart des mêmes qualités. Les Hottentots, qui le mâchent, en ressen-

(76) On a déja vû qu'ils tiennent lieu de Médecins au Cap.

(77) Kolben, Vol. II. p. 216 & 2,3.

(78) Nous en parlerons plus particuliérement dans l'article de la Tartarie orientale. Voyez néanmoins ci-dessus, Vol. I.


Bukku Plante tirée de Kolben et nommé Bangua par les Indiens.
Buklu ou Spiree
Plante tirée de Kolben

tent les mêmes effets que les Turcs de l'opium.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Dakka, Plante à fumer.

Le *Dakha* eſt une autre Plante fort eſtimée des Hottentots, qui s'en ſervent au lieu de tabac, lorſqu'ils ne peuvent s'en procurer, ou qui les mêlent enſemble lorſque leur proviſion de tabac eſt épuiſée. C'eſt une eſpéce de chanvre ſauvage, que les Européens ſément, mais principalement pour l'uſage des Hottentots. Le dakha, mêlé avec le tabac, s'appelle *Buſpach.*

La Spirée, dont les Hottentots ſe poudrent.

La *Spirée* eſt encore une Plante dont les Hottentots font beaucoup de cas. Vers la fin de l'hiver, lorſque les feuilles commencent à flétrir, ils en amaſſent de groſſes proviſions, qu'ils font ſécher pour les mettre en poudre. Sa couleur eſt un jaune-luiſant. Elle leur ſert à poudrer leur chevelure. Ils l'appellent (79) *Bukku*, & la regardent comme une partie conſidérable de leur (80) parure.

Autres productions du Cap.

Le Cap eſt abondamment fourni de toutes ſortes d'arbres & de plantes étrangeres, ſoit de l'Europe ou de l'In-

(79) Dapper dit que les Henſaquas plantent le dakka, & qu'ils ſont la ſeule Nation Hottentote qui ſément ou qui plantent. Il ajoute que tantôt ils le mangent, tantôt ils le prennent en infuſion, mais qu'il les enyvre également. P. 383.

(80) Kolben, Vol. II. pag. 249.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

de. Le ſapin, le camphrier, le cyprès, le pin, l'oranger, le limonier, le citronier, le grenadier, le coignaſſier, l'abricotier, le pêcher, le pommier, le poirier & le prunier, croiſſent ici merveilleuſement; comme tous les arbriſſeaux, les plantes, les racines & les fleurs des autres Pays. Les châteigners & les noyers y ſont en abondance. Quelques Habitans ont de grandes Plantations d'amandiers, dont ils tirent un profit conſidérable. L'arbre qui produit la canelle eſt venu de Ceylan au Cap, & répond fort bien aux eſperances de ceux qui l'ont apporté. Enfin les jardins du Cap ſont remplis de tous les légumes & de toutes les racines de l'Europe. (81).

§. II.

Animaux privés & ſauvages.

Groſſeur des bœufs.

IL ne manque aucune eſpece de beſtiaux dans les Colonies du Cap. Les bœufs y ſont fort gros, ſans boſſe ſur le dos, quoique pluſieurs Ecrivains leur en attribuent fauſſement. Ils péſent ſouvent cinq ou ſix cens livres & quelquefois beaucoup plus. Les moutons ſont en fort grand nombre. Leur chair eſt de bon goût. Les pauvres en em-

(81) *Ibid.* p. 261.

DIVERS ANIMAUX DU CAP.



Aubert Sculp.

T.V. N.° XXXIII.

D I
ploie
lorſc
de d
de p
l'ep
tre
vo
be
les
gi
jo
b
e
v

ploient la graiſſe au lieu de beurre ; & lorſquelle eſt fondue on y trouve peu de différence. Ce que les moutons ont de plus remarquable, eſt la longueur & l'épaiſſeur de leur queue, qui péſe entre quinze & vingt livres. Les terres voiſines du Cap ſont ſi couvertes de beſtiaux, qu'il n'y a point d'année où les Hottentots n'en vendent un prodigieux nombre aux Européens, & toujours à ſi bas prix, qu'ils donnent un bœuf pour une livre de tabac, & un excellent mouton pour une demie-livre.

KOLBEN. 1713.
HISTOIRE NATURELLE DU CAP.
Queue des moutons.

Les grandes mortalités ſont rares dans leurs troupeaux ; mais ils ont beaucoup à ſouffrir dans les tems humides, & beaucoup auſſi des bêtes féroces, qui ſont en grand nombre dans ces Colonies. On s'imaginera aiſément, ſur cette peinture, que les proviſions ne ſont pas fort cheres au Cap. En 1698, c'eſt-à-dire, dans un tems où l'Etabliſſement des Hollandois étoit bien moins floriſqu'aujourd'hui, la Compagnie faiſoit donner la livre de pain pour un ſol, celle de bœuf & de mouton pour deux ſols; & cent quarante livres de bled, qui font la méſure établie, pour trois écus. Il eſt fort vraiſemblable que depuis l'augmentation des Colonies, &

Abondance des proviſions au Cap.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

lorſqu'elles produiſent beaucoup plus qu'elles ne peuvent conſommer ; le prix des mêmes proviſions doit être diminué (82).

Chevaux du Cap ; d'où ils y ſont venus.

La race des chevaux du Cap y eſt venue de Perſe. Ils ſont généralement petits & chateins. Le nombre en eſt ſi grand, qu'il ſe trouve des particuliers qui en ont deux ou trois cens. Leur nourriture eſt de l'herbe & de l'orge, parce que le Pays ne produit point d'avoine. Ils ſont à ſi vil prix, qu'en 1712 Kolben vit donner trois poulains pour dix-huit eſcalins de Hollande.

Chiens du Cap.

Les chiens du Cap, ſur-tout ceux des Hottentots, n'ont de remarquable que leur laideur (83).

Eléphans plus gros qu'en d'autres Pays.

A l'égard des bêtes féroces, peut-être n'y a-t-il point de Pays au monde où l'on en trouve un ſi grand nombre. Les éléphans y tiennent le premier rang. Ils y ſont beaucoup plus gros que dans aucune autre contrée ; mais la femelle eſt moins groſſe que le mâle. Elle a ſes mamelles entre les deux jambes de devant. Un ſeul exemple fera juger de la force de ces animaux. Les Hollandois, pour en faire l'eſſai, attellerent un élephant à la proue d'un Vaiſſeau conſidérable ; il le tira au long du rivage,

(82) *Ibid.* p. 64. & ſuiv. (83) *Ibid.* p. 81.

Leurs dents sont une autre preuve de leur force. Elles pésent depuis soixante jusqu'à cent-vingt livres. L'éléphant du Cap n'est pas d'ailleurs fort différent des autres. Kolben accuse d'erreur ceux qui ont supposé que ces animaux dorment debout. Il observa souvent sur l'herbe l'impression de leur corps, dans les lieux où ils avoient passé la nuit. Les Hottentots font usage de leur fiente lorsqu'ils manquent de tabac ; & le même Auteur assure qu'elle a presque le même goût. Les poils, qui forment une touffe au bout de la queue des éléphans, sont longs d'un pied & demi, de la même force & de la même grosseur que les soies de cochon. Ils troublent l'eau, avant que d'en boire ; apparemment pour en ôter la crudité, commes les oies, les canards & d'autres oiseaux y mêlent du sable & du gravier (84).

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Le rhinoceros se fait voir souvent dans les Colonies du Cap ; mais les Auteurs s'accordent si peu dans sa description, qu'on est porté à (85) s'imaginer qu'ils ne parlent pas du même animal. Sa peau, qui est couleur de

Rhinoceros.

(84) Kolben, Vol. I. p. 96. & suivantes.

(85) Cette différence vient peut-être de celle des espéces dans les divers Pays.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

cendre, tirant ſur le noir, reſſemble à celle de l'éléphant par les apparences & la dureté. On ne la perce pas facilement avec le couteau. Les peintres ont repréſenté le rhinoceros beaucoup plus beau qu'il n'eſt réellement. Il n'a point d'écailles ſur le corps; mais les écorchures des buiſſons & les cicatrices dont il a la peau couverte, ont de loin quelque reſſemblance avec des écailles. Sa gueule reſſemble à celle du porc, avec cette ſeule différence, qu'elle eſt plus pointue. Il a le même cri, mais qui ne ſe fait point entendre de ſi loin. La corne qu'il a ſur le muſeau eſt d'un gris foncé, & s'avance dans la forme d'un ſoc de charrue. Sa plus grande longueur eſt de deux pieds (86). Elle lui ſert, dans ſa colere, à déchirer la terre, & quelquefois à ſoulever de groſſes pierres, qu'il jette en arriere, par deſſus ſa tête, avec beaucoup de force. Son front eſt armé d'une autre corne, qui n'a jamais plus de ſix pouces de hauteur (87). Elle a la forme d'une moitié de

(86) Celle de quelques rhinoceros des Indes orientales a plus de trois pieds. *Voyez* les Tranſactions Philoſophiques, N°. 379. p. 540.

(87) Il paroît ici que Martial ne s'eſt pas trompé dans l'Epigrame 82. du livre IV. où il donne deux cornes au rhinoceros. L'erreur de ſes critiques eſt venue de ce qu'ils ne connoiſſoient que les rhinoceros de l'Aſie, qui n'ont en effet qu'une corne. La Figure

jatte renversée. Elle est creuse & présente sur sa tête une espece de dôme. Ses oreilles sont petites, & ses jambes plus courtes que celles de l'éléphant. Il a l'odorat extrêmement subtil. Avec le vent, il sent de fort loin toutes sortes d'animaux, & marche vers eux en ligne droite, au mépris des arbres & des buissons, qu'il renverse dans son passage. S'il n'est point irrité par quelque offense, il n'attaque jamais les hommes, à moins qu'ils ne soient malheureusement en habit rouge, car alors il s'élance furieusement sur eux; & s'il en saisit un, il le jette par-dessus sa tête avec tant de violence que la chûte seule est mortelle. Il en fait aussi-tôt sa proie, en léchant sa chair avec une langue rude & épineuse (88). Ses yeux sont fort petits pour sa taille, & ne lui servent à voir que devant lui. Aussi la méthode la plus sûre pour l'éviter, lorsqu'on est à neuf ou dix pas de lui, c'est de sauter un peu à côté. Quoique

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

inserée dans la Relation de Kolben, place cette corne sur le col de l'animal; ce qui montre, qu'elle n'a point été dessinée par l'Auteur & qu'elle a plûtôt été copiée d'Albert Durer.

(88) Une langue de rhinoceros, qui fut apportée à Londres en 1639, étoit fort unie; mais peut-être l'animal étoit-il jeune. *Voyez* les Transactions Philosophiques, N°. 470. p. 531. On en trouvera la description & des desseins exacts dans notre Histoire Naturelle des Indes orientales.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

sa course soit fort légere, il est si lent à se tourner, qu'il lui en coûte beaucoup pour se remettre en état de voir son Ennemi. Kolben en fit plusieurs fois l'expérience.

Le rhinoceros mange peu d'herbe. Il préfere les branches, les arbrisseaux, les chardons mêmes, & sur-tout une sorte d'arbuste qui ressemble au geniévre & qui est fort commun au Cap, où il porte le nom de *Rhinoceros-bush*, buisson du rhinoceros. Il est mortel ennemi de l'éléphant. Sa vûe seule le met en fuite; mais s'il le surprend, il ne manque point de l'éventrer avec la corne de son museau. Kolben mangea souvent avec plaisir de la chair de rhinoceros. La peau (89), la corne & le sang de cet animal sont employés dans la Médecine. Quantité d'Habitans du Cap se font des tasses de sa corne, & les embellissent d'or & d'argent. Le vin s'y éleve & bouillonne comme s'il étoit échauffé par le feu. Si la liqueur est empoisonnée, le vase se fend aussi-tôt; ou si l'on y met du poison séparé, il tombe en piéces sur le champ. Kolben fut souvent témoin de ces merveilleux effets. Les morceaux & les raclures

(89) Un Allemand prétendoit faire de grandes cures avec le sel extrait de la peau.

qui reſtent après le travail de l'ouvrier, ſont rendus ſoigneuſement au maître de la taſſe, parce qu'on leur attribue des vertus extraordinaires pour les convulſions, les défaillances & d'autres infirmités, comme au ſang pour les obſtructions & pour les bleſſures intérieures. Kolben prend le rhinoceros pour le leviathan.

Chiens ſauvages.

Les chiens ſauvages ſont communs au Cap. Ils s'aſſemblent en troupes nombreuſes, & ne quittent un canton qu'après l'avoir nétoyé de bêtes féroces & d'autres animaux. Ils portent leur proie dans un lieu qui leur ſert de rendez-vous. Les Européens & les Hottentots les ſuivent & prennent ce qui leur convient dans le tas, ſans que ces animaux carnaciers en grondent. Les Hottentots mangent ce qu'ils ont pris, & les Européens le ſalent pour leurs Eſclaves.

Deux ſortes de loups.

Le Cap a deux ſortes de loups; l'une, qui reſſemble aux loups de l'Europe; l'autre, qui a reçu le nom de *Loups-tigres*. Ceux de la ſeconde eſpece ſont de la grandeur d'un chien de berger, ou même plus grands. Il ont la tête d'un dogue d'Angleterre, le poil friſé comme nos chiens canards, & tacheté comme le tigre; la queue courte. Leurs

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

griffes ressemblent à celles du chat. Ils se cachent pendant le jour dans les cavernes & sur les montagnes. La nuit est le tems de leurs ravages. Les lions, les tigres & les léopards sont leurs mortels ennemis, & ne les épargnent jamais lorsqu'ils les rencontrent (90).

Lions.

Dureté de leurs os.

On voit souvent des lions dans les Pays du Cap. Kolben réfute quelques Modernes, qui ont accusé les Anciens de s'être trompés, en attribuant une dureté extraordinaire à leurs os. Il eut l'occasion d'en faire plusieurs fois l'expérience. Les os secs du lion deviennent si durs & si solides, qu'on en tire du feu comme d'un caillou. Il observe aussi que le tuyau de l'os tibial d'un lion est aussi petit que celui d'une pipe à fumer. Le lion donne toujours le coup mortel à sa proie, accompagné d'un horrible rugissement, avant que d'emploier ses dents à la déchirer. Une sentinelle fut enlevée par un lion. Dans une autre année (en 1707.) un lion tua un fort grand bœuf & l'emporta par-dessus une haute muraille.

Quand ils sont dangereux.

Lorsqu'un lion secoue sa criniere & qu'il se bat de sa queue les flancs & les côtés, c'est une marque certaine qu'il est en colere ou pressé de la faim. Dans

(90) Kolben, Vol, II, p. 101, & suiv.

cet état sa rencontre annonce la mort; mais elle est sans danger dans toute autre occasion. Un cheval qui apperçoit un lion, s'enfuit de toute sa force, & jette, s'il le peut, son cavalier par terre, pour rendre sa course plus aisée. Le plus sûr, pour un homme, est de mettre pied à terre, parce que le lion ne s'attachera qu'à poursuivre le cheval. Kolben, qui avoit souvent mangé de la chair de lion, dit qu'elle a le goût de la venaison ordinaire, sans aucune mauvaise qualité.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Exemples de leur voracité.

Deux Européens, étant un jour à se promener dans un champ voisin du Cap, virent sortir de quelques broussailles un lion qui s'élança sur eux, mais qui manqua son coup, par l'agilité de celui qu'il attaqua. Ce brave Hollandois le saisit par sa criniere, & lui enfonçant le poing dans le gosier, lui prit la langue, qu'il eut la fermeté de tenir malgré toutes ses secousses, tandis que son compagnon, qui étoit armé d'un fusil, tua le monstre d'un seul coup (91). Le Gouvernement du Cap a proposé une récompense de vingt-cinq florins pour celui qui tue un lion, un tigre, un léopard, &c. La graisse de

(91) *Ibid*, pag. 94. & suivantes.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

lion s'achete à grand prix dans les Colonies du Cap (92).

Un Officier Hollandois, campé avec ſon corps de troupes, jugea pendant la nuit, au mouvement extraordinaire des chevaux, que ſon camp étoit ménacé de quelque bête farouche. Toutes les ſentinelles furent averties de ſe tenir ſur leurs gardes. Il y en eut une qui ne répondit point. On fit avancer auſſi-tôt une eſcouade de ſoldats, qui, trouvant le mouſquet ſans homme, continuerent de marcher vers quelques rochers voiſins, où ils découvrirent un lion monſtrueux qui faiſoit ſa curée de leur compagnon. Tout le camp prit l'allarme & ſortit pour ſauver le corps; mais le monſtre étoit ſi bien défendu dans le creux d'un rocher, que trois cens coups de fuſil ne purent, ni le bleſſer, ni lui cauſer de l'effroi. Le jour ſuivant, les Hollandois furent joints par un parti d'Hottentots, qui le tuerent bien-tôt avec leurs zagaies; mais le corps avoit été preſqu'entierement dévoré dans l'intervalle.

En quoi le tigre & le léopard different au Cap.

Le tigre & le léopard du Cap ne different que par la grandeur & la diſpoſition de leurs taches. Celles du premier ſont jaunes & tout-à-fait bordées de

(92) *Ibid.* p. 41.

noir; au lieu que les anneaux noirs du léopard ſont ouverts comme un fer à cheval. Les Hottentots préferent ſa chair aux mêts les plus délicieux. Kolben même la trouve plus blanche & de meilleur goût que le veau. Celle des jeunes eſt auſſi tendre, dit-il, que la chair de poulet. Ces animaux ſont d'une force terrible, & cauſent beaucoup de ravages dans les Colonies du Cap. Mais ils ne mangent aucune autre bête, s'ils ne l'ont pas tuée eux-mêmes. Un Bourgeois de la Ville du Cap, nommé *Bownam*, ſe promenant tout ſeul dans les champs, fut ſurpris par un tigre, qui lui ſauta au cou pour ſuccer ſon ſang. La frayeur dont il fut ſaiſi ne l'empêcha point de ſe défendre. Il ſaiſit le monſtre par la tête, ſe débattit long-tems, & l'ayant enfin terraſſé, le tint ferme ſous lui par le poids de ſon corps. D'une main il le prit au col, & tirant ſon couteau de l'autre, il lui coupa la gorge. Le tigre mourut immédiatement; mais Bowman avoit reçu quantité de bleſſures & perdu tant de ſang, qu'il fut long-tems à ſe rétablir. En 1708, deux léopards, mâle & femelle, ſuivis de trois jeunes, entrerent dans un parc de moutons au Cap, en tuerent une centaine & ſe raſſaſierent de

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Ravages des léopards.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

leur ſang. Enſuite, en ayant diviſé un en trois parties, ils les porterent aux trois jeunes, qui étoient demeurés à la porte du parc. Ils retournerent ſur leurs pas pour prendre chacun leur charge entiere, & la troupe ſe mit en marche avec ce butin. Mais elle avoit été découverte à ſon arrivée, & l'on s'étoit mis en état de l'attendre au paſſage. La femelle fut tuée avec les trois jeunes, & le mâle trouva le moyen de s'échapper (93).

Bufles du Cap & leur figure.

On voit un grand nombre de bufles dans les Colonies du Cap. Ils different de ceux de l'Europe par la taille & la couleur, étant plus gros, & la plûpart d'un brun-rougeâtre, quoiqu'il s'en trouve auſſi de noirs. Ils ont le poil du front, rude & friſé, & tous les membres dans une exacte proportion. Ils portent la tête haute. Leurs cornes ſont fort courtes & panchées vers le col. Elles ſe courbent en dedans, juſqu'à s'approcher beaucoup par la pointe. Leur peau eſt ſi rude & ſi dure, qu'on ne les tue guéres qu'avec de bonnes armes à feu. Ils n'ont pas la chair ſi tendre ni ſi graſſe que le bœuf. La vûe d'un drap rouge ou le bruit d'un mouſquet, leur fait

(93) Voyage de Kolben, Vol. II. pag. 97. & Vol. I. pag. 255.

poußer des mugissemens, gratter la terre & prendre furieusement leur course vers les objets de leur rage, sans être arrêtés par l'eau ni par le feu. Une troupe d'Européens, étant à la chasse de ces animaux, en poussa un jusqu'au rivage de la rade. Il se tourna tout-d'un-coup; & voyant un de ses ennemis en veste rouge, il fondit sur lui avec beaucoup d'impétuosité. Le chasseur se glissa jusqu'au bord de l'eau, & ne fit pas difficulté d'y entrer pour se mettre à couvert. Mais ce furieux animal le poursuivit de si près, qu'il ne lui laissa pas d'autre ressource que de plonger; & l'ayant perdu de vûe, il se mit à nâger vers le rivage opposé, quoique l'éloignement fût de trois milles. Il auroit eu la force d'y arriver, s'il n'eût rencontré dans sa route un Vaisseau, dont il fut tué à coups de fusil.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Elans du Cap.

L'Elan d'Afrique, ou du Cap, est beaucoup plus gros que celui de l'Europe ou de l'Amérique. Sa hauteur est généralement de cinq pieds. Ses cornes n'en ont qu'un de long & s'élevent en s'entrelaçant; mais elles sont droites, unies & pointues vers l'extrêmité. Il a la tête & le col d'une grande beauté; la machoire d'enhaut plus large que l'autre; les jambes longues & menues;

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

la queue longue d'un pied; le poil uni, doux & cendré. Sa chair a le goût de celle du meilleur bœuf. Il monte sur les plus hauts rochers & passe par les chemins les plus difficiles, d'un pas léger & serré. Ces animaux pésent ordinairement près de quatre cens livres. Comme ils cherchent à s'introduire dans les jardins, les Blancs leur dressent des piéges, comme en Amérique, & les y prennent souvent (94).

Deux sortes d'ânes.

On distingue ici deux sortes d'ânes; l'une qui ressemble entiérement à l'espéce de l'Europe. Mais l'autre, qu'on appelle *Anes sauvages du Cap*, mérite peu ce nom, suivant l'Auteur, parce qu'à la réserve des oreilles, qui ressemblent à celles de l'âne (95), c'est un des plus beaux, des mieux faits & des plus vifs animaux qu'il eût jamais vûs. Il y auroit plus de justice à le comparer au cheval. Il est de la hauteur des chevaux de selle. Ses jambes sont menues & bien proportionnées; son poil doux & lissé. On voit regner au long de son dos, depuis les crins du col jusqu'à la queue,

Beauté singuliere des ânes sauvages.

(94) Kolben renvoie le Lecteur à la Figure qu'il donne, dit-il, de ces trapes; ce qui marque que quelques-unes de ses Planches sont de lui.

(95) Ludolf dit qu'on pourroit les leur couper, comme on fait en Allemagne aux chevaux qui les ont trop longues.

Kolben. 1713. Histoire Naturelle du Cap.

une raie noire, d'où partent de chaque côté d'autres raies, blanches, bleues & brunes, qui se rencontrent en cercle autour du ventre, & dont les couleurs se perdent, suivant l'expression de l'Auteur, agréablement l'une dans l'autre (96). La tête, les oreilles, la queue & les crins du col, sont rayés aussi des mêmes couleurs. Cet animal est si léger, qu'il n'y a point de cheval qui puisse le suivre au même pas. Toutes ces qualités, joint à la difficulté de le prendre, en font monter le prix fort haut. *Tellez* raconte que le Grand Mogol en acheta un deux mille ducats. On lit dans *Navendorf*, que le Gouverneur de Batavia en ayant envoyé un à l'Empereur du Japon, après l'avoir reçu d'un Ambassadeur Abyssin, ce Monarque fit présent à la Compagnie de dix mille taëls d'argent & de trente-neuf robes, qui furent évalués à cent soixante mille écus. Kolben rencontra souvent des troupes de ces animaux dans les Pays du Cap (97).

L'âne sauvage du Cap est le zébra.

Il ne paroît pas douteux que cet animal ne soit le *Zebra*, qui se trouve aussi à Congo (98) & dans d'autres régions de l'Afrique. Tachard dit qu'on voit au

(96) Voyez la Figure. Ten-Rhyne ne leur donne que des raies blanches.

(97) Kolben, Vol. II. pag. 109.

(98) Voyez ci dessus l'article de Congo & son Histoire Naturelle.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Témoignage du Pere Tachard.

Cap des chevaux & des ânes d'une beauté extraordinaire. Les chevaux, ſuivant ſon témoignage, ont la tête fort petite & d'aſſez longues oreilles. Ils ſont entierement couverts de raies blanches & noires, qui deſcendent du dos juſqu'au ventre, de la largeur de quatre ou cinq doigts. Ce Miſſionnaire vit la peau d'un de ces animaux, qui avoit été achetée pour la tranſporter en France. Il ajoûte que les ânes du Cap ſont de toutes ſortes de couleurs; qu'ils ont ſur le dos une longue raie bleue, depuis la queue juſqu'à la tête; que le reſte du corps eſt rayé comme celui des chevaux du même Pays, mais de raies bleues, jaunes, vertes, noires & blanches, toutes d'une couleur fort vive (99). Cependant, s'il ſe trouve au Cap des chevaux & des ânes qui portent toutes ces marques, on a peine à s'imaginer comment ils ont pû demeurer inconnus à Kolben. La Figure qu'il en a donnée eſt fort différente de celle qu'on voit dans Tachard (1), où l'animal eſt nommé zembra dans la Planche. Kolben dit à la verité qu'il ſe trouve des chevaux ſauvages au Cap; mais il aſſure qu'il n'y en a point un ſeul dans les Colonies, parce qu'ils n'ont

(99) Voyage du Pere Tachard à Siam, p. 65.
(1) Voyez la Figure.

été découverts qu'après l'arrivée de la race de Perse (2). Comme il n'en donne aucune description, il est difficile de juger si ce sont les mêmes chevaux que Tachard a décrits.

Chevreuils & cerfs.

Le chevreuil & le cerf du Cap sont peu différens de ceux de l'Europe. Seulement les cornes du cerf sont sans branches, & leur longueur n'est qu'environ d'un pied. Elles s'élevent en forme spirale dans la moitié de leur étendue.

Différentes espéces de chévres.

On voit ici différentes especes de chévres. Les chévres privées ressemblent beaucoup aux nôtres, mais sont moins grosses. La chévre bleue est aussi grande que nos cerfs. Son poil est d'un fort beau bleu. Ses cornes ont peu de longueur; mais en s'élevant elles forment divers anneaux curieux jusqu'assez près de leur pointe. Sa chair est de bon goût. L'auteur regrette que ces animaux soient en petit nombre au Cap, quoiqu'ils soient moins rares plus loin dans les terres. La chévre mouchetée, qui est plus grosse que la premiere, fréquente les Colonies en troupes de plus de mille. Ses taches sont blanches, rousses & brunes. On trouve à sa chair le goût de venaison. Ses cornes sont entrelassées vers le milieu de leur hauteur, & n'ont pas

(2) Kolben, *ubi sup.* p. 128.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

moins d'un pied de long. Les jeunes s'apprivoisent assez pour se mêler avec les moutons; mais leur chair n'est pas de si bon goût.

Belle espece.

Kolben parle d'une autre espéce de chévre, qui lui a parue fort remarquable (3) par la beauté de sa taille & de ses couleurs, mais qui n'a pas de nom. Elle est de la hauteur d'un grand cerf. Son poil est grisâtre, avec de petites taches rouges; excepté sous le ventre, qui est presque blanc. Depuis le front jusqu'à la gueule, il lui regne, au long du dos, une raie blanche, croisée par trois autres raies paralleles & de la même couleur, qui lui entourent le ventre à d'égales distances. Les cornes du mâle ont trois pieds de long, & les pointes deux séparément. La femelle est sans cornes. On préfere la chair de l'un & de l'autre à la venaison. La *Chévre-plongeante* ressemble aux chévres privées par la couleur. Elle tire son nom de la maniere dont elle s'accroupit dans l'herbe, lorsqu'elle apperçoit quelqu'objet qui l'épouvante, avec la précaution de jetter de tems en tems quelques regards, jusqu'à ce qu'elle se juge hors de danger. On compte encore la chévre de rocher, qui n'est pas plus grande que nos

Chévres plongeantes.

(3) Voyez la Figure.

nos cabris de l'Europe, mais qui nuit beaucoup aux vignes. Les contrées de Juida, de Congo & d'autres Pays voisins du Cap, produisent une autre sorte de chévre, dont les cornes ressemblent à celles du daim, mais qui n'est jamais plus grande qu'un liévre (4).

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Quatre especes de porcs.

Les porcs sont ici de quatre especes, dont les deux premieres sont privées & ne demandent point de description. Elles ont été apportées au Cap, de l'Europe & de Java. Mais les deux autres sont féroces & se nomment ici *Porcs-sauvages* & *Porcs-de-terre*. Les premiers sont rares dans les Colonies du Cap, parce qu'il y a peu de bois pour leur servir d'asiles. Le porc-de-terre, sans être fort différent des nôtres pour la forme, est de couleur rousse & n'a point de dents. Il se nourrit particulierement de fourmies, en étendant près de leurs retraites une langue fort longue & fort pointue pour les prendre. Il se loge, comme le blereau, dans des trous. Sa chair est bonne. On le tue d'un seul petit coup sur la tête.

Le porc-épi.

Le porc-épi n'est pas rare au Cap. Il y est haut de deux pieds, sur trois de

(4) Nous les avons nommées, au Tom. III, daims ou cerfs, d'après d'autres Auteurs. On orne leurs pieds d'or ou d'argent, pour en faire des fouloirs de pipe.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

longueur. Ses plus longues pointes, qui ſont celles de derriere, ſont d'environ ſix pouces. Il les darde de près contre ceux qui le pourſuivent, & leurs bleſſures ſont accompagnées de beaucoup de douleur & d'inflammation. Il a la tête & les pieds du liévre. Sa chair eſt bonne, après avoir été fumée un jour ou deux. La carcaſſe, vuidée de ſes inteſtins, péſe environ vingt livres (5).

Singes du Cap.

Les ſinges ſont ici en fort grand nombre, & n'ont pas de différence remarquable d'avec ceux des autres contrées de l'Afrique. Comme leur paſſion eſt extrême pour les fruits, ils font ſouvent la guerre aux vergers & aux jardins, avec des précautions admirables pour leur ſûreté. Tandis qu'une partie de leur troupe pille un jardin, les autres ſe rangent en ligne juſqu'au lieu de leur retraite dans les montagnes. A meſure que les premiers cueillent le fruit, ils l'apportent à celui qui fait la tête de la ligne, des mains duquel il paſſe au ſuivant, & de celui-ci aux autres, de main en main juſqu'au premier. Cette exécution ſe fait avec un profond ſilence. Si ceux qui font la garde s'apperçoivent de quelque danger, ils pouſſent un cri, qui ſert de ſignal à toute la

Maniere dont ils volent les les jardins.

(5) Kolben, Vol. I. p. 114 & ſuiv.

troupe. Alors ils se hâtent de prendre la fuite. Les jeunes montent sur les épaules des vieux, & leur retraite est un spectacle fort réjouissant. On suppose que la négligence de leurs sentinelles ne demeure pas sans punition; car lorsqu'il y en a quelqu'un de pris ou de tué, on entend beaucoup de bruit entr'eux dans leur retour, & quelquefois on en trouve plusieurs déchirés en piéces sur le chemin. Les Européens du Cap prennent quelquefois la peine d'en apprivoiser de petits, qui leur rendent de fort bons services, & qui veillent aux interêts de leur Maître avec autant de fidélité que nos chiens.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Les chats de montagne, au Cap, ressemblent à ceux de l'Europe, aussi-bien que les taupes, les rats, les chats domestiques, les liévres & les lapins. L'Isle de *Taxen* ou *Daxen*, près de la baye de Saldanne, produit un si grand nombre de lapins qu'elle en porte aussi le nom.

Souris-d'Inde.

La souris-d'Inde, ou le rat-d'eau d'Egypte, est ici de la grosseur d'un chat. Son poil est long & roide, tacheté & rayé de blanc & de jaune. Cet animal se nourrit, comme le furet, de serpens & d'oiseaux. Il succe aussi des œufs. La souris à sonnette est plus grosse que nos

Souris à sonnette.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

écureuils. Sa tête a la forme de celle d'un ours. Elle a le poil du dos couleur de foie, & noirâtre des deux côtés. Sa queue fait un bruit, dont elle tire son nom. Elle se nourrit de noix & de glands. Sa retraite ordinaire est sur les arbres. On vante beaucoup sa légereté.

Hermines, Jackals ou Kenli.

L'hermine est commune au Cap. On y voit aussi beaucoup de *Jackals*. C'est le nom que les Européens donnent à l'animal que les Hottentots nomment *Tanli* ou *Kenli*, & qui a beaucoup de ressemblance avec le renard de l'Europe.

Chats sauvages. Leur beauté.

Entre les chats sauvages il s'en trouve de tout-à-fait bleus, & d'autres qui ont au long du dos une raie rouge fort luisante. Une autre espece, qui est la plus grande, a le corps moucheté comme le tygre, & ne sort guéres des brossailles & des haies, d'où elle a tiré le nom de *Chats de buisson.* On nomme une autre sorte *Chats-civettes*, parce qu'il sort de leur peau une odeur de musc. Toutes ces différentes peaux sont estimées au Cap & s'y vendent fort bien. On n'y connoissoit point de rats avant l'arrivée des Européens (*6*).

Bête nommée Stinkbingsem, ou Boëte-puante.

Le Cap produit une créature fort extraordinaire, que les Hollandois ont

(6) Voyage de Kolben, Vol. I. pag. 119 & suiv.



T. V. N.° IX.

Reptiles et Oiseaux.



T. V. N.° XXIV.

nommée *Stinkingsem*, c'est-à-dire, *Boëte-puante*, parce qu'elle jette une odeur insupportable lorsqu'elle est poursuivie. Sa forme est celle de l'écureuil; mais elle est de la grandeur d'un chien médiocre. Il n'y a point d'homme ni de bête qui ne se trouve comme suffoqué par cette excessive puanteur, & qui ne soit forcé de se retirer pour reprendre haleine. Dans l'intervalle la Boëte-puante s'éloigne par la fuite. Si l'on recommence à la poursuivre, elle lâche une seconde dose, & continue de se défendre par cette voie jusqu'à ce qu'elle se trouve en sûreté. Quand on trouve le moyen de la tuer, sa carcasse conserve & communique une si horrible odeur, qu'il est impossible d'y porter la main (7).

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

§ III.

Reptiles, Insectes, Oiseaux de terre & de mer.

Aspic du Cap. Sa description.

LE climat & le terroir du Cap produisent un grand nombre de serpens de quantité d'especes différentes. L'aspic y est couleur de cendre & tacheté de rouge & de jaune. Il a la tête & le col larges, les yeux plats & fort enfoncés. Près de chaque œil il lui croît une tumeur charnue de la grosseur d'une

(7) Le même, *ibid.* p. 133.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

noisette. On trouve au Cap des aspics longs de plusieurs aunes.

Oeil. L'*Œil*, ou l'*Elanceur*, a reçu ce double nom de la multitude de taches blanches, dont sa peau noire est mouchetée, qui ont l'apparence d'autant d'yeux ; & de la légereté avec laquelle il s'élance, pour fuir ou pour attaquer ce qui le blesse.

L'Arbre. L'*Arbre*, est ainsi nommée de sa ressemblance avec les branches des arbres, autour desquelles il s'envelope. Il est peu tacheté. Sa longueur est d'environ deux aunes, mais il n'a pas plus de trois quarts de pouce d'épaisseur. On prétend que la graisse de ce reptile, mêlée dans une chandelle avec du suif, fait paroître une chambre pleine de serpens.

L'Anvoye. L'*Anvoye-Aveugle* est un serpent couvert d'écailles noires, marquetées de brun, de rouge & de blanc (8). Sa morsure n'est pas fort dangereuse.

Le Dipsas. Le *Dipsas* ou l'*Inflammateur*, est long de trois quarts-d'aune. Il a le dos noir & le col large. Sa légereté est extrême dans ses attaques, & ses morsures très-dangereuses. Elles causent une soif cruelle. Un homme du Cap ayant été mordu au gras de la jambe par un de ces serpens, lia immédiatement sa jar-

(8) Voyez la Figure.

ſetiere au-deſſus du genou, pour empêcher que le poiſon ne gagnât les parties ſuperieures. Il ſe rendit enſuite chez un Serrurier voiſin, qu'il pria impatiemment de lui donner à boire. Mais le Serrurier, apprenant ſon infortune, lui conſeilla de ſe priver de ce ſoulagement & de ſe faire ouvrir la jambe, qui étoit déja fort enflée. Cette opération en fit ſortir une humeur aqueuſe & jaunâtre. Le Serrurier appliqua ſur la plaie un emplâtre convenable, & lui fit promettre de s'abſtenir de boire l'eſpace d'un quart-d'heure. Au bout de ce terme, ſa ſoif ſe trouva fort diminuée & l'humeur parut ſe raſſembler. L'Opérateur leva l'emplâtre pour ouvrir un paſſage à l'air, nétoya la plaie, & la recouvrit du même appareil. Il délia auſſi le bandage qui étoit au-deſſus du genouil, & le Malade fut bien-tôt rétabli.

Guériſon de ſa morſure.

Le ſerpent-chevelu ſe trouve auſſi dans les Pays du Cap (9). Les Portugais l'appellent *Cabra de Capello*, à cauſe de ſes poils jaunes. Sa longueur eſt d'une aune, & ſa groſſeur de trois-quarts de pouce. On attribue les qualités les plus malignes à ſon poiſon. Le ſeul remede eſt d'appliquer immédiate-

Le ſerpent-chevelu.

Pierre de ſerpent.

(9) Voyez la Figure.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

ment, ſur la bleſſure, la pierre (10) de ſerpent, qui eſt aſſez commune au Cap. C'eſt une compoſition artificielle des Bramines Indiens, qui s'en réſervent le ſecret (11). Elle a la forme d'une féve. Sa matiere eſt blanchâtre au centre, & d'un bleu-céleſte dans ſes autres parties. Auſſi-tôt qu'elle eſt appliquée, elle s'attache à la plaie; ſans bandage & ſans ſoutien. Elle attire autant de poiſon qu'elle en peut contenir, & ſur le champ elle tombe d'elle-même. On la trempe alors dans du lait, qu'elle rend jaune en ſe purgeant. On recommence enſuite à l'appliquer, juſqu'à ce que ceſſant de s'attacher, on conclut qu'il ne reſte plus de poiſon. Kolben en vit faire l'expérience avec ſuccès, ſur un enfant.

Les *ſerpens-domeſtiques* ſont extrêmement communs au Cap; mais leur morſure eſt ſans danger (12), comme celle d'une infinité d'autres, dont la deſcription n'auroit rien d'utile ni d'amuſant.

Tachard & quantité d'Européens du

(10) Il y a un ſerpent de ce nom, & Kolben en tua pluſieurs; mais il ne trouva point dans leur tête la pierre qu'on y ſuppoſe.

(11) Quelques-uns prétendent que c'eſt une compoſition de diverſes parties du *Serpent-pierre*, telles que quelques endroits de ſa tête, ſes dents, ſon cœur & ſon foye, mêlées avec des herbes médicinales & du bois de ſerpent. Mais Kolben n'a connu perſonne qui eût éprouvé cette recette.

(12) Il ſemble que c'eſt le même qui eſt adoré à Juida.

Cap, prétendent qu'il s'y trouve des ſerpens-cornus. Mais Kolben n'en vit aucun, & ne put ſe procurer d'informations raiſonnables ſur leur forme & leur nature (13). Celui dont on voit ici la repréſentation dans nos Figures, n'avoit point été pris au Cap. Il s'y trouvoit, dans le cabinet d'un Médecin. Sa forme & ſes dimenſions étoient les mêmes qu'on voit ici. On l'auroit cru d'ivoire poli. *Eraſme Franciſci* rapporte dans ſon *Bouquet des fleurs d'Amérique*, qu'on trouve autour du Mexique des ſerpens-cornus de vingt pieds de long & de la groſſeur d'un homme. Ils y portent le nom de *Makakoath*, c'eſt-à-dire, de ſerpent-cerf, parce qu'en effet ils ont la tête d'un cerf; mais leurs cornes ne paroiſſent que lorſqu'ils commencent à vieillir (14).

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Ceraſtes ou ſerpent-cornu.

On peut diſtinguer les inſectes du Cap en trois claſſes: les inſectes de mer, de riviere & de terre. Ceux de la premiere claſſe ſont en fort grand nombre. La mouche de mer eſt de la grandeur & de la forme de l'*Ecrevete*, ou (15) chevrette. Elle s'attache aux poiſſons & les

Trois claſſes d'inſectes.

Mouche de mer.

(13) Kolben ne dit pas d'où la figure qu'il en donne eſt tirée. Ainſi Tachard, qui nous l'apprend, eſt ici le plus exact.

(14) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 162 & ſuiv.

(15) Les Anglois les nomment *Shrimps*, & les Normands, *Crevettes*.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

tourmente beaucoup avec ſon éguillon ; comme le poux de mer, qui reſſemble beaucoup à la mouche de cheval, leur fait la guerre par ſes morſures. Ce poux-marin eſt couvert d'une écaille fort dure & muni d'un grand nombre de pieds.

Poux-marin.

Vers de mer.

On voit des vers de mer qui ne ſont pas moins curieux. Kolben en vante un qui n'a qu'environ ſix pouces de long & un pouce d'épaiſſeur, mais dont la tête, le col & la poitrine reſſemblent exactement aux mêmes parties du cheval ; ce qui devroit, dit-il, lui faire donner le nom de cheval-marin (16). La partie inférieure du corps eſt courbée & ſe termine en pointe. Au-deſſus du col, le corps s'applatit & paroît armé de côtes. Le dos eſt jaune & le ventre blanchâtre. L'Auteur en avoit raſſemblé pluſieurs, mais ils avoient été trouvés morts ſur le rivage. On voit, dans les rivieres, des ſangſues & des ſerpens-d'eau, comme ceux de l'Europe, d'environ ſix pouces de longueur ; mais on n'y trouve point de rats d'eau.

Sangſues & ſerpens d'eau.

Fourmies.

Parmi les inſectes de terre, les fourmies ſont en fort grand nombre & de pluſieurs eſpeces. Elles couvrent toutes les vallées de leurs nids ou de leurs terriers ; mais elles ne ſe logent jamais

(16) Frazier l'appelle auſſi *Cheval-marin*.

dans les terres cultivées. Les abeilles ne manquent point au Cap. Cependant comme les Européens reçoivent à bon marché, des Hottentots, le miel de rocher, qui est d'une odeur plus douce que celui des ruches, ils aiment mieux en tirer d'eux que de le devoir à leur travail.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP. Abeilles.

Mouches.

Les différentes especes de mouches sont innombrables. On en distingue une verdâtre, qui est de la nature des *Mouches-Espagnoles*, ou des cantharides, & que les Chirurgiens du Cap emploient aux mêmes usages. En général, les puces & les lentes sont ici fort incommodes en Eté. Les lentes sont un des trois fléaux du Pays. Les puces & le vent achevent le nombre ; mais le dernier délivre toujours les Habitans des deux autres.

Puces.

Cigales.

Les mouches de terre, ou cette espece de sauterelles qu'on nomme cigales, sont de deux especes, & toutes deux fort petites. L'une a le dos brun, les aîles vertes, le ventre argenté & les jambes couleur de cendre. L'autre a la tête rouge, les aîles brun-rouge, le dos cendré, le ventre argenté & les jambes rouges. Elles causent toutes beaucoup de désordre dans les jardins ; mais en arrosant leurs retraites d'eau de ta-

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

bac, on les chaſſe facilement.

Cerf-volans.

Le cap a pluſieurs ſortes de cerf-volans. La principale eſt celle qu'on nomme *Cerf-volans d'or*, parce qu'ils ont en effet la tête & les aîles d'une véritable couleur d'or. Le dos & le ventre ſont verds, mouchetés de rouge & de blanc; les jambes griſes. Ils ont deux aîles & autant de cornes. Les perſonnes, ou les lieux ſur leſquels cet animal ſe repoſe, ſont regardés des Hottentots avec vénération.

Punaiſes.

Quoique ces Barbares ſoient mangés de poux, comme on l'a déja remarqué, les Européens au contraire ne ſont pas plûtôt arrivés au Cap, qu'ils ſe trouvent délivrés de cette vermine. D'un autre côté ils ſont fort tourmentés des punaiſes; & leur unique reſſource pour s'en défendre, eſt de peindre à l'huile le bois de leurs lits & de leurs fenêtres, en y mêlant du mercure. Les papillons, & les chenilles qui les produiſent, ſont ici fort variés dans leurs eſpeces. Les limaçons reſſemblent aux nôtres.

Papillons, chenilles, limaçons.

Scorpions.

Les ſcorpions du Cap ſont auſſi dangereux par leur mortelle qualité que par le nombre. Leur longueur ordinaire eſt d'environ trois pouces; leur couleur, un verd-ſombre, tacheté de noir. Ils reſſemblent beaucoup, par la forme, à

l'écréviſſe de terre; excepté du côté de la queue, qu'ils ont plus longue & plus étroite.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Araignée.

On trouve au Cap une ſorte d'araignée noire, de la groſſeur d'un pois, dont la morſure eſt fatale lorſque l'antidote eſt appliqué trop tard. Les tignes nuiſent beaucoup aux habits dans toutes les Colonies du Cap & demandent des ſoins continuels. Les guêpes ſont auſſi fort incommodes dans la belle ſaiſon (17).

Tignes, guêpes.

Millepedes.

La morſure d'un millepede du Cap eſt auſſi mortelle que celle du ſcorpion. Les vignes ſont empeſtées d'une ſorte de petits millepedes, que les Habitans nomment *Suggards*, & qui ſont fort difficiles à trouver, parce qu'ils ſe renferment dans une ſorte de coquilles ou d'envelopes qui reſſemblent à la feuille de vigne flétrie. Le bled n'a pas moins à ſouffrir des charanſons. Les crapauds ſont fort rares (18) au Cap, & les Hottentots ne les diſtinguent point des grenouilles (19).

Trois ſortes d'aigles.

Les Pays du Cap produiſent trois ſortes d'aigles, mais peu différentes de celles de l'Europe. Les unes, qui ſont

(17) Voyage de Kolben, Vol. 1. pag. 70 & ſuiv.

(18) Ten-Rhyne fait des contes ridicules ſur les crapauds du Cap.

(19) Kolben, *ubi ſup.* p. 77 & 184.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

de la grosseur d'une oye, ont reçu des Hollandois le nom de *Dung-bird*, parce qu'elles arrachent les entrailles des bêtes pour s'en nourrir. Elles se rassemblent quelquefois jusqu'à cent pour les attaquer. Une autre espece, qu'on appelle *Aquila-Anataria*, c'est-à-dire, aigle aux canards, a tiré ce nom des canards mêmes dont elle fait sa nourriture. La troisiéme sorte enleve des tortues, & les laissent tomber sur les rochers pour en briser l'écaille; ce qui lui a fait donner le nom d'*Ossifrage*.

Le flamingo du Cap.

Le *Flamingo* est un des oiseaux les plus distingués du Cap (20). Il est plus gros que le cygne, avec le col plus long. Sa tête & sont col sont aussi blancs que la neige. Il a la machoire d'enhaut crochue & beaucoup plus longue que celle d'enbas; mais celle-ci est plus épaisse & plus creuse. Ce creux est rempli par la langue, qui est fort grosse & fort grasse. Son bec est armé de petites dents pointues, dont la pointe est noire & le reste d'un bleu-foncé. Les plumes inferieures de ses aîles sont noires; celles d'enhaut, couleur de feu. Ses jambes sont orangées, & plus longues du double que celles du butor. Ses

(20) Ray l'appelle *Phœnicopterus*. Voyez Willonghby, p. 320. Table 68.

pieds reſſemblent à ceux de l'oie. Ces oiſeaux ſont en grand nombre dans les Pays du Cap. Ils paſſent le jour près des lacs & des rivieres. Pendant la nuit, ils ſe retirent au milieu des grandes herbes qui ſe trouvent dans les montagnes. Leur chair eſt ſaine & de bon goût. On aſſure que leur langue a le goût de la mouelle (21).

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Trois ſortes d'oies ſauvages.

Le Cap a trois ſortes d'oies ſauvages : l'oie de montagne, qui eſt plus groſſe que nos oies privées, & dont la tête & les aîles ſont d'un verd luiſant : l'*oie à jabot*, qui tire ce nom de la grandeur de ſon jabot, dont le peuple fait des bourſes où l'on porte juſqu'à deux livres de tabac ; *l'oie-d'eau*, qui reſſemble beaucoup aux nôtres. La chair des trois eſpeces eſt également bonne. Elles ſont en ſi grand nombre au Cap, que les Européens font peu de cas des oies privées & n'en élevent preſque point.

Knorcock ou Knorhen.

Un oiſeau qui appartient proprement au Cap eſt le *Knorcock*, ou le cocq-knor, dont la femelle ſe nomme *Knorhen*, ou poule-knor. Ces animaux ſervent de ſentinelles aux autres oiſeaux, en les avertiſſant de l'approche d'un

(21) C'eſt de-là qu'il tire ſon nom de *Flamingo*. Ainſi c'eſt une grande erreur des François d'en avoir fait *Flamand*.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

homme, par un cri qui ressemble au mot *Crac* & qu'ils répetent fort haut. Leur grandeur est celle d'une poule. Ils ont le bec court & noir, comme les plumes de leur couronne; le plumage des aîles & du corps mêlé de rouge, de blanc & de cendré; les jambes jaunes. Leurs aîles sont si petites qu'ils ne peuvent voler bien loin. Ils fréquentent les lieux solitaires, & font leurs nids dans les buissons. Leur ponte est de deux œufs. On estime peu leur chair, quoiqu'elle soit bonne. Les poules d'eau ne sont pas rares au Cap. Mais il s'y trouve un grand nombre de faucons, qui font la guerre à toutes sortes de volaille. Les grues & les corbeaux ressemblent aux notres. Les corbeaux de mer sont également estimés pour leur chair & leurs plumes. La chair des grues, qui sont en fort grand nombre, est noire & dure.

Poules d'eau.

Grues & corbeaux.

Pélicans.

On ne trouve point ici beaucoup de pélicans. Ceux du Cap sont plus gros que nos plus grandes oies. Ils ont le même cou. Leur bec, qui est large, long & droit, se termine en forme de cuilliere (22). Leurs yeux sont gros, & les

(22) L'Auteur paroît ici confondre la *Spatule* avec le Pélican, quoique ce soit deux oiseaux fort différens, comme on le peut voir dans les Figures.

plumes de leur queue longues d'environ six pouces. Ils se nourrissent de serpens, de crapauds & d'autres animaux venimeux. De-là vient le nom de *Mange-serpens*, qu'ils ont reçu des Européens & l'aversion qu'on a pour leur chair (23).

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Malagos.

On voit au Cap un oiseau de riviere que les Habitans nomment *Malagos*. Il est de la grandeur d'une oie; mais son bec est plus court que celui du canard. Ses dents sont courtes & pointues; ses plumes curieusement mêlées de blanc, de noir & de gris; ses jambes plus courtes que celles du canard & plus proches du croupion (24), ce qui le fait marcher de mauvaise grace. Il se nourrit de poisson & plonge fort habilement.

Goulu de mer.

Les *Monettes* ou les *Goulus de mer* sont en fort grand nombre au Cap. On en voit de vertes, de noires & de grises, dont les plumes font d'excellens lits aux Habitans. Elles ressemblent aux canards, à l'exception du bec, qui est pointu. Leurs œufs sont délicats.

Pengouin.

Le *Pengouin*, ou le *Penguinen* (25), auquel on a peut-être donné ce nom

(23) Kolben, Vol. II. p. 135 & suiv.

(24) C'est peut-être le Cormoran, décrit par Willoughby, p. 329.

(25) L'Isle Roben fut nommée d'abord Isle des Pengouins du grand nombre de ces animaux qui s'y trouve.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

parce qu'il eſt extrêmement gras, eſt un oiſeau de la mer du Cap, à peu près de la même groſſeur que le précédent; mais ſes aîles ſont couleur de cendre, & ſes aîles ſi courtes qu'il a peine à voler. Il a le bec noir & les jambes d'un verd-pâle. Ses œufs ſont fort eſtimés, mais on fait peu de cas de ſa chair. Il fait ſon nid ſur les rochers.

Paon. Le paon du Cap eſt tout-à-fait ſemblable à celui de l'Europe. Bécaſſines. Les bécaſſines y ſont en fort grande abondance. Autruches. On y rencontre par-tout des autruches (26). Elles s'apprivoiſent facilement, & la Fortereſſe du Cap en eſt bien fournie. Leurs œufs ſont une fort bonne nourriture, & contiennent autant de ſubſtance que trente œufs de poule. Mais ſi l'on y touche elles abandonnent leur nid. On a cru mal-à-propos, qu'après avoir pondu leurs œufs dans le ſable elles les laiſſoient couver au ſoleil, & qu'elles ne prenoient aucun ſoin de leurs jeunes. Obſervation de Kolben. L'Auteur obſerva ſouvent qu'elles les couvent en ſe mettant deſſus, & que leur ſoin pour les jeunes dure auſſi long-temps qu'ils ont beſoin de leur ſecours. Lorſque l'autruche s'apperçoit qu'elle ne peut échaper

(26) On a déja vû leur deſcription dans l'Hiſtoire Naturelle du Tome III.

au chasseur, elle cache sa tête dans le premier trou qui se présente, & demeure tranquille à toutes sortes de risques. Kolben prit souvent plaisir à leur faire avaller des cailloux & des morceaux de fer, qu'elles rendoient dans la même forme & sans aucune diminution du volume.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Faisans.

On ne remarque aucune différence entre les Faisans du Cap & les notres. Kolben assure la même chose des faucons, qui sont en fort grand nombre. En leur présentant la peinture d'un oiseau de leur espece, un homme peut s'approcher assez d'eux pour les prendre au filet. On les prend aussi avec des lacets de crin (27).

Faucons.

Chouettes.

Canards sauvages.

Les chouettes ne different des notres que par la couleur. L'abondace des canards sauvàges est extrême. Les uns ont la tête bleue; d'autres, couleur de maron. On les distingue encore par le bec, que les uns ont fort large & d'autres fort étroit. Les canards sauvages sont plus gros au Cap qu'en Europe.

Variété des petits oiseaux.

Les especes de petits oiseaux sont fort variées. Les martinets jaunes & les al-

(27) Ten-Rhyne parle de perdrix; mais le silence de Kolben sur ces animaux, doit faire croire que le Cap n'en a point. D'ailleurs après avoir dit en latin, *rubicundi & cinerei phasiani*, Ten-Rhyne traduit mal à-propos des perdrix grises & rouges.

KOLBEN. 1713 HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

louettes ressemblant aux notres. On voit au Cap un oiseau, qui pour la grandeur, la forme & la couleur, est tout-à-fait semblable au coucou de l'Europe, mais qui a tiré le nom d'*Edolio*, de son chant, dans lequel il répéte distinctement ce mot, d'un ton bas & mélancolique. Quantité d'Européens du Pays sont persuadés que l'ame d'un Patron de Barque, qui prononçoit souvent le même mot, est passée dans le corps de cet animal. Le Verdier, ou le *Chloris*, est ici fort commun. On y voit un oiseau singulier, nommé l'Oiseau-bleu, qui est de la grosseur de nos étourneaux. Les plumes de son cou & de ses cuisses sont d'un bleu-céleste. Celles du dos & des aîles sont plus sombres. Son bec, qui a trois ou quatre pouces de long, est pointu, & sa machoire inferieure d'un rouge foncé. On estime beaucoup sa chair.

Edolio, espece de coucou.

Merles.

Les merles sont de trois sortes : l'une à bec jaune, & semblable aux notres par le plumage ; la seconde, d'un plumage brun, & la troisiéme d'un plumage rougeâtre. Les hochequeues ou les Bergeronettes du Cap sont plus grosses que les notres. Quelques-unes sont couleur de cendre, & d'autres ont le plumage jaunâtre.

Entre plusieurs sortes de chardonnerets, Kolben en distingue un qui est particulier au Cap, & qui n'est pas plus gros que le pinson. En hyver son plumage est couleur de cendre. Mais il se renouvelle en Eté. La tête, le ventre, les aîles & la queue deviennent noirs; le col & le dos d'un bel écarlate. Son bec est court, jaune & pointu. Il compose son nid de coton, & le divise en deux appartemens avec une seule entrée. Le mâle loge dessus & la femelle dessous.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Chardonneret singulier.

Les chauve-souris ressemblent aux nôtres. Il y a beaucoup de variété dans l'espece des mésanges, sur-tout pour les couleurs; & leur ramage est agréable. Le pivoine, qu'on appelle aussi Suceur de miel, ne vit que de mouches, d'abeilles & de miel (28). Son bec est long, droit & rouge. Ses plumes bleues, ses aîles & sa queue noire. Le *Longue-langue* est un oiseau plus gros que le chardonneret. Il a le ventre jaune & le reste du corps tacheté. Sa langue est longue & de la dureté du fer, pointue comme une aiguille & capable de blesser ceux qui y portent la main.

Chauve-souris.

Mésanges.

Pivoine.

Longue-langue.

Les oiseaux de Canarie sont ici en fort grand nombre, & ne different des

Autres oiseaux.

(28) Voyez la Figure.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

notres que par la couleur. Ils nuisent beaucoup aux bleds. On voit aussi, dans les Pays du Cap, le *Serin*, l'*Oegithus*, l'*Upupa* ou la huppe, le pivert, l'étourneau, &c. tous semblables à ceux de l'Europe. Les pigeons sauvages ne different aussi des notres que par la beauté & la variété de leurs couleurs; comme les hirondelles, qu'on voit ici pendant toute l'année, mais en fort grand nombre pendant l'hiver. Les moineaux, les grives, les cailles, les choucas, ressemblent aux nôtres.

Oiseaux privés ou volaille.

L'abondance des oiseaux privés, tels que les cocqs, les poules, les chapons & les cocqs-d'Inde, les rend ici moins chers que la viande de boucherie. Ils sont semblables à ceux de l'Europe (29)

§. IV.

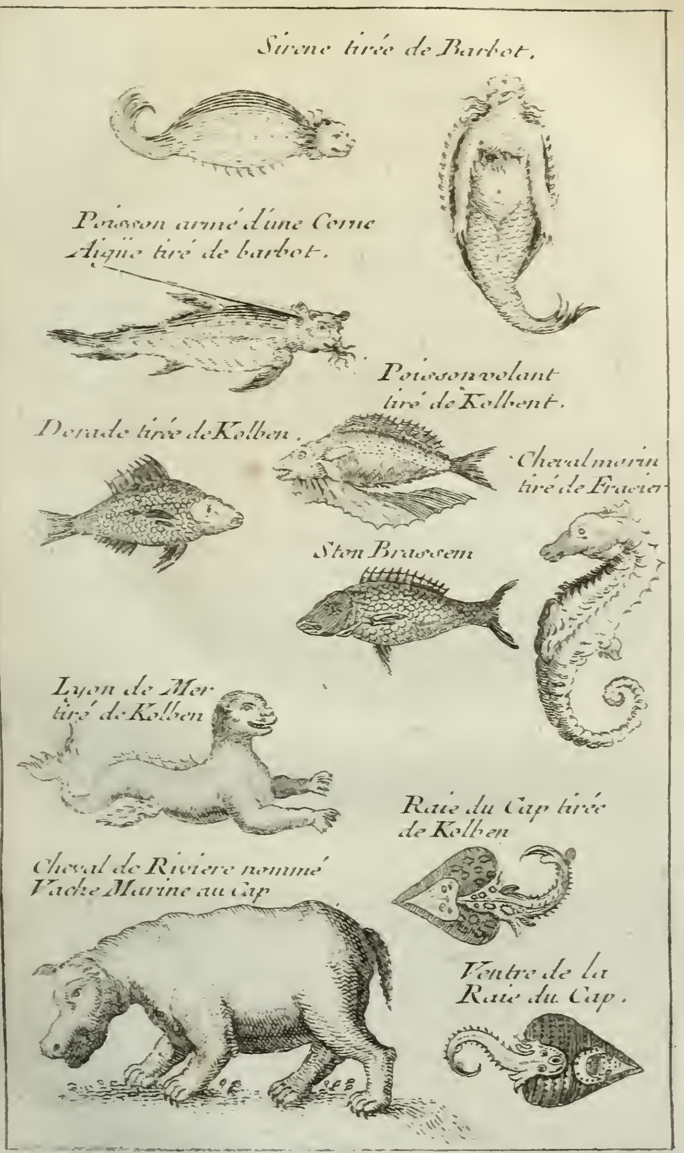
Poissons de mer.

Le souffleur. Sa chair est vénimeuse.

LA variété répond à l'abondance dans les poissons de la Mer du Cap. On y distingue le *Souffleur*, qui tire ce nom de la faculté qu'il a de souffler au dessus de lui en forme circulaire. C'est un poisson uni & sans écailles, qui a le dos d'un jaune-foncé & comme transparent, le ventre blanc, la gueule pe-

(29) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 152 & suiv.

Poissons et Monstres marins.



T.V.N.° XXV.

tire, m
Sa cha
mérain
ger pe
(30)
Le
poiss
l'épa
huit
revê
pre l
Ses
âg
de f
pro
est
ap
lée
ch
so

ite, mais armée de quatre grosses dents. La chair est venimeuse. Un Matelot téméraire, qui eut la hardiesse d'en manger pendant que Kolben étoit au Cap, (30) paya sa folie par sa mort.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Le Bennet.

Le *Bennet* ou le Benoît, est un autre poisson du Cap, de la longueur & de l'épaisseur du bras, pesant entre six & huit livres. On vante sa beauté. Il est revêtu de grandes écailles, d'un pourpre luisant, avec des raies couleur d'or. Ses yeux & sa queue sont rouges; ses nâgeoires jaunes. Lorsqu'il est dépouillé de ses écailles, tout l'éclat de sa couleur propre se conserve sur sa peau. Sa chair est cramoisie, & cette couleur lui reste après avoir bouilli à l'eau. Elle est divisée en parties, par des membranes; séche, mais facile à digerer & d'un goût fort agréable.

Le poisson-brun.

Le *Poisson-brun* est de la grosseur d'un bœuf & n'a pas moins de quinze ou seize pieds de long. Sa couleur est un gris-foncé. Il fait continuellement la guerre au poisson-volant. On distingue au Cap plusieurs especes de *Cabliaux*. Les plus communs sont couleur de cendre, longs de deux ou trois pieds, avec de grandes écailles & des nâgeoires fort dures. Leur chair est tendre & delicate

Cabliau.

(30) Le même, Vol. II. pag. 186.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

dans sa fraîcheur ; mais lorsqu'elle est salée on en fait la nourriture des Esclaves.

Dauphin du Cap.

Il y a plusieurs sortes de dauphins. La subtilité de leur odorat & leur vîtesse à poursuivre leur proie, peuvent les faire nommer les rois des poissons. Le dauphin du Cap a la gueule grande, & munie d'un bec qui ressemble à celui de l'oie. Sa peau est douce & sans écailles. Ses dents sont petites, mais dures & pointues ; sa langue longue & charnue. Il a près de chaque œil une petite ouverture. La couleur de son dos est noire, & son ventre blanc. Sa longueur est de cinq ou six pieds. Après avoir été salée quelques jours, sa chair est un fort bon aliment. Le poisson que les Portugais ont nommé *Dorados*, ou dorade, à cause de la couleur d'or dont il est revêtu, & que les Négres appellent *Waraku-Pempe*, est une autre espece de dauphin. Il a la chair plus délicate que le dauphin, auquel d'ailleurs il ressemble parfaitement.

Dorade.

Elst.

On prend dans la Baye de la Table un poisson que les Hollandois nomment *Elst*, long d'environ trois-quarts d'aune, écaillé comme le harang, à l'exception de la couleur des écailles, qui est jaune. Il a le dos noirâtre, le ven-

tre

tre blanc, tacheté de noir & divisé dans sa longueur par une raie noire. Sa chair est séche, remplie d'arrêtes, & demande une bonne sauce. Dans plusieurs Pays on fait beaucoup de cas de ses (31) œufs.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Poisson-volant.

Le *Poisson-volant* se fait toujours voir sur les grandes basses, & vole quelquefois en troupes de plusieurs centaines. La différence de ses especes n'est que dans leur couleur, & dans le nombre & la forme de leurs aîles. Les uns n'en ont que deux grandes, & d'autres deux grandes & deux petites. D'autres encore ont quatre aîles longues & étroites, de la même dimension. Kolben ayant examiné soigneusement toutes ces sortes d'aîles, les trouva semblables à celles des chauves-souris. Leur chair est une nourriture excellente; mais on n'en voit jamais hors des Tropiques.

Poisson-d'or.

Le *Poisson-d'or* du Cap a tiré ce nom d'un cercle de cette couleur qu'il a autour de l'œil, & d'une raie d'or qui s'étend de sa têre à sa queue. Sa longueur ordinaire est d'un pied & demi, & sa pesanteur d'une livre. La couleur de sa chair est un mélange de blanc & de rouge. Il est d'un goût délicat. On ne voit jamais le poisson-d'or au Cap que de-

(31) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 186 & suiv.

Kolben. 1713. Histoire Naturelle du Cap.

puis le mois de Mai jusqu'au mois d'Août, qu'il paroît sur les basses.

Harangs.

Les harangs y sont en abondance & ne different point des nôtres. Mais on n'a point encore trouvé, parmi les Européens du Cap, le moyen de les conserver, quoiqu'on en pût tirer d'autant plus d'avantage, que les harangs qu'on apporte de Hollande se corrompent presque toujours avant que d'arriver au Cap.

Deux sortes de requins.

On trouve dans les mers du Cap deux sortes de requins, que les Européens du Pays appellent *Hayes*. Le premier est de douze à seize pieds de long. Ses dents, dont il a trois rangées, sont crochues, fortes & pointues. Il a deux nâgeoires sur le dos, l'une près de la tête, l'autre à la distance d'environ deux pieds de la queue; & sous le ventre quatre autres nâgeoires, situées de la même maniere, entre lesquelles est une fente près de sa queue. Il a la peau rude & dure, quoique sans écailles. D'autres petits poissons montent sur lui & le (33) succent.

La seconde espece de requins a la tête & le dos beaucoup plus larges, & differe encore plus par les dents, dont il a six

(32) Voyez les Figures. Ces petits poissons sont les Succeurs, qu'on nomme aussi *Remores*.

rangées. Sa peau eſt auſſi rude qu'une lime. Sa queue ſe termine en croiſſant. Un requin médiocre de cette eſpece eſt tout ce que deux chevaux peuvent tirer. Kolben eſt perſuadé que ce fut un requin plûtôt qu'une baleine qui engloutit le Prophete Jonas.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Le brochet du Cap ne ſe trouve que dans l'eau ſalée, & reſſemble à celui de l'Europe, excepté par la couleur, qui eſt un jaune-foncé. Ce poiſſon eſt fort eſtimé au Cap.

Braſſem de pluſieurs eſpéces.

Le *Braſſem* eſt un poiſſon particulier aux mers du Cap. Les Européens du Pays l'appellent *Hottentot*. On en diſtingue deux ſortes : le premier, plus rond, plus large & plus court que l'autre; de couleur noirâtre aux côtés, mais la tête d'un pourpre foncé. La couleur de l'autre eſt un bleu ſombre & tacheté. Il eſt long de ſept ou huit pouces & péſe une livre. Les deux eſpeces ſe nourriſſent d'herbes de mer, de tripailles & d'immondices. On les prend rarement au filet, excepté dans le mauvais tems. Leur chair eſt ſaine & de bon goût. Trois ou quatre braſſems ne ſe vendent que deux ſols au Cap. Un autre braſſem, qu'on y diſtingue par le nom de *Rouge-pierre*, eſt un très-beau poiſſon. Sa peau & ſes écailles ſont rouges, ta-

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

chetées de bleu & de couleur d'or au centre. Le ventre est d'un rouge-pâle, les yeux grands & rouges, entourés d'un cercle argenté. Il passe au Cap pour un poisson fort sain, fort nourrissant & d'un excellent goût. On le nomme aussi *Jacob-Everson*, d'un Capitaine de Vaisseau qui avoit le visage d'une rougeur extraordinaire, & défiguré par de si profondes taches de petite-vérole, qu'après avoir été rasé de fort près on lui voyoit des restes de barbe dans les trous. Un Matelot, frappé de sa ressemblance avec le brassem, donna son nom à ce poisson; & l'allusion parut si juste, qu'elle fut adoptée non-seulement au Cap, mais aux Indes Orientales & dans tous les lieux où le Capitaine étoit (33) connu.

Le pilote.

Le *Pilote* doit son nom à l'opinion qu'on a du service qu'il rend au requin en lui servant de guide. Il est très-difficile à prendre. Sa longueur est d'environ cinq ou six pouces; sa couleur, d'un brun-foncé & tacheté de bleu. Il lui regne au long du dos une raie noire, d'où partent plusieurs autres raies de la même couleur. Il a quelque chose de doré près des yeux. Sa machoire inférieure, qui a l'apparence d'une scie, lui sert à

(33) Voyage de Kolben, Vol. II, p. 190 & suiv.

s'attacher si fortement au requin, que toutes les secousses du monde ne lui font pas quitter prise. Mais lorsque le requin est pris, il l'abandonne aussi-tôt.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Lion de mer.

Dans le cours de l'année 1707, on tua de quelques coups de fusil un lion de mer, qui se chauffoit au soleil sur les rochers de la Table. Il avoit quinze pieds de long & la même mesure en circonférence. La forme de sa tête ressembloit beaucoup à celle du lion (34); mais elle étoit sans criniere, & sur tout le corps, il n'avoit ni poil ni écailles. Sa langue étoit un peloton de graisse & pesoit seule plus de cinquante livres. La couleur de sa peau étoit jaunâtre; il avoit par devant deux jambes courtes, dont les pieds ressembloient aux pattes de l'oie. Deux larges nâgeoires, chacune d'environ dix-huit pouces de long, lui tenoient lieu de jambes de derriere. Son corps s'allongeoit en queue & finissoit dans la forme d'un croissant. On en tira plusieurs barils d'huile.

Marsouins & Grampus.

Les marsouins, ou les porcs de mer, se font voir en grand nombre aux environs du Cap. On y voit aussi des grampus, qui sont une sorte de petite balei-

(34) Voyez la Figure. Elle n'a aucune ressemblance avec celle d'un lion-marin de la Mer du Sud, qu'on a publiée nouvellement.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

ne. En 1707 & 1709, la mer en laissa deux mortes sur le rivage, l'une de cinquante & l'autre de quarante-cinq pieds de long.

Raye.

La Raye du Cap y porte le nom de *Roch*. On a souvent trouvé plus de trois cens œufs dans son ventre. Son corps a l'air transparent. Mais elle n'est point estimée dans le Pays. On y voit un autre poisson qui lui ressemble & qu'on a nommé *Rampeur*. Il est plus grand. Sa longueur est d'environ douze pouces, sur neuf de large. Il a la peau unie & d'un brun-obscur, tacheté de blanc. Les Européens du Cap en prennent beaucoup, mais ils ne font aucun usage de sa chair.

Rampeur, ou Sand-creeper.

Poisson d'argent.

Le poisson d'argent a la grandeur & la forme d'une carpe de livre, & lui ressemble aussi par le goût. C'est un poisson fort blanc, qui a la queue argentée, & des raies de la même couleur au bas des côtés. Il ne quitte guéres la haute mer.

Brassem-pierre.

Le poisson qu'on nomme au Cap, *Stone-brassem* ou *Brassem-pierre*, ressemble beaucoup à la carpe; mais sa chair est plus délicate & moins osseuse. C'est un poisson ferme, dont la longueur est d'un pied & demi jusqu'à trois, & qui pése entre deux & huit livres. Les bras-

ſem-pierres different l'un de l'autre par la couleur, quoiqu'ils ayent tous le dos brun. Leur chair ſe ſépare en écailles, comme celle de la morue, ſe mange fraîche ou ſalée, & ſe vend à vil prix. On en diſtingue une eſpece, que la forme de leur tête a fait nommer *Flat-noſes*, ou nez-plats. Leurs écailles ſont grandes & couleur de pourpre. Ils paſſent pour un aliment délicat, & d'autant plus eſtimé, qu'ils ſont plus rares que les premiers.

Nez-plats.

Les ſoles du Cap reſſemblent aux nôtres, mais ſont beaucoup plus eſtimées des Européens du Pays, parce que la digeſtion en eſt facile & qu'on leur attribue la vertu de purifier le ſang. Il ſe trouve des Tons dans les mers du Cap, quoiqu'on en prenne rarement. On y prend auſſi des torpilles (35); mais nous en avons déja donné la deſcription d'aprés Kolben & d'autres (36) Auteurs.

Soles du Cap.

Le barbeau ne ſe trouve au Cap que dans la riviere de Drakenſtein; mais il eſt fort inférieur à ceux de l'Europe. Les Carpes du Cap ne ſont pas non plus de la bonté des nôtres & les égalent encore moins en groſſeur. On y

Barbeau.

Carpe.

(35) Ou *Torpedes*.
(36) Voyez l'Hiſtoire Naturelle du Tome III.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Roche.

voit une ſorte de poiſſon, qu'on a nommé *Roche*, ou poiſſon de rocher, parce qu'il ſe prend dans des trous de rochers, où la marée les laiſſe. Sa longueur eſt d'environ ſix pouces; ſa rondeur de deux, & ſa chair d'un goût fort agréable. Les anguilles, les homars, les crabbes & les huîtres reſſemblent parfaitement à celles de l'Europe.

Pluſieurs eſpéces de beaux limaçons marins.

On remarque une varieté extrême dans les limaçons-marins du Cap. On y voit des *Limaçons-porc-épis*, des *Limaçons-porc-épis de mer*, dont la coquille eſt épineuſe; & le *Quille-limaçon*, qui a la ſienne revêtue des plus belles couleurs. Les *Klip-kouſen*, qu'on nomme auſſi *Limaçons-nabel*, ont deux écailles comme les moules. Elles ſont toutes deux rudes & épaiſſes. La ſubſtance exterieure, qui les environne en forme de croute, eſt ſi curieuſe, qu'on la prendroit pour un ouvrage de l'art. Elle ſe diſſout dans le vinaigre; & lorſqu'il n'en reſte plus, la coquille offre une belle couleur de perle. Cette eſpéce de limaçon & la précédente, ſont préſentées aux Etrangers comme une rareté du Pays. On en voit d'autres, qui ſe nomment *Soleils* & *Etoiles de mer*. Leurs coquilles ſont ou polygones ou rondes, & couvertes d'une peau épaiſſe & écail-

lée. Elles ſont armées de pointes, qui s'élancent de tous côtés comme des rayons de ſoleil. Celles du ſoleil de mer ſont les plus longues. Sa forme approche plus auſſi du globe; ſans compter qu'il n'eſt pas ſi gros que l'Etoile.

Limaçons-perles.

Mais les plus remarquables de ces animaux ſont les *Limaçons-perles*. Lorſqu'ils ſont ſur la ſurface de l'eau, leurs coquilles leur ſervent comme de barques. Ils avancent la tête aſſez loin dehors; ils étendent une ſorte de voile, & navigent ainſi d'une maniere fort amuſante. S'ils s'apperçoivent de quelque danger, ils ſe retirent dans leur coquille & rentrent dans le ſein de la mer. Lorſque la croute extérieure de leur maiſon eſt détruite avec du vinaigre, la ſurface de la coquille paroît auſſi brillante que l'intérieur. On s'en ſert au Cap pour faire des coupes, dont quelques-unes contiennent près de deux pintes. La mer en jette ſouvent ſur le rivage, mais la plûpart briſées par le choc des vagues ou des rochers.

Limaçons-viſſes.

Le *Limaçon-viſſe*, qui tire ce nom de la figure de ſa coquille, eſt auſſi un polygone, entre les angles duquel il s'éleve quantité de tumeurs. On en trouve de diverſes grandeurs & de différentes formes. Leur couleur dominante,

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

lorſque la croûte eſt détruite, eſt un beau rouge de flamme, curieuſement mêlé de blanc, de rouge, de verd & de jaune.

Pagger, coquillage dangereux.

On voit au Cap un coquillage, fort dangereux à manier, & que cette raiſon a fait nommer *Pagger* par les Portugais; peut-être, dit l'Auteur, du mot latin *Paco*. Il a, ſur le dos, une pointe de nature ſi venimeuſe, que ſi l'on n'apporte un prompt remede à ſa picquure, elle enflamme & mortifie la partie bleſſée.

Le jet d'eau-marin.

Le *Jet-d'eau marin* eſt une autre production ſinguliere du Cap. Il ſe préſente à l'œil comme une éponge ou une piéce de mouſſe, qui tient aſſez fort aux rochers pour reſiſter aux vents & aux vagues. Sa couleur eſt verdâtre. Il diſtille une humeur aqueuſe; & dans l'intérieur il renferme une ſubſtance charnue, qu'on prendroit pour un geſier. On ne lui découvre aucun ſigne de vie animale; cependant, pour peu qu'on le touche, il pouſſe, par deux ou trois petits trous, de fort beaux iets-d'eau, & recommence autant de fois qu'on y porte la main, juſqu'à ce que ſon réſervoir ſoit épuiſé.

Moule crabbe.

La mer du Cap offre une ſorte d'écreviſſe, nommée *Moule-crabbe*, qui,

outre l'écaille dont elle eſt revêtue, en a une autre qui lui ſert de maiſon. Mais elle n'en ſort jamais aſſez loin pour s'en ſéparer tout-à-fait.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Tortues du Cap.

Des trois eſpéces de tortues qui ſe trouvent dans d'autres lieux, on ne voit au Cap que la Tortue-de-terre. Elle y eſt en abondance. Sa chair eſt blanche & d'excellent goût. Son foie & ſes œufs paſſent pour un mêts délicat; mais elle eſt ſi petite qu'elle n'a pas plus de quatre pouces de largeur. La couleur de ſa tête & de ſes pieds eſt brune. Son écaille eſt ſi dure, qu'un chariot bien chargé paſſe deſſus ſans qu'elle en ſouffre. L'aigle-*oſſifrage*, dont on a parlé, eſt obligée de la laiſſer tomber pluſieurs fois ſur les rochers, avant qu'elle ſoit aſſez briſée pour lui ſervir de nourriture (37).

Vache-marine.

La vache-marine, dans la mer du Cap, approche du rhinoceros par la groſſeur & la couleur, mais elle a les jambes plus courtes. Sa tête reſſemble aſſez à celle du cheval; ce qui lui fait donner par Tellez & Thevenot le nom de cheval-marin (38); mais elle eſt

Deſcription de la Vache-marine.

(37) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 198 & ſuiv.

(38) Ten-Rhyne le lui donne auſſi; mais il n'y joint aucune deſcription. *Martin*, *Nieuhoff* & *Franciſci*, l'appellent Vache de mer. Kolben la prend pour l'hippopotame, ou le cheval de riviere. Dans la Fi-

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

plus large & plus courte, comme celle du bœuf. En s'élevant sur la surface de la mer ou des rivieres, elle souffle de l'eau par ses narines, qui sont fort larges. Ses oreilles sont petites, aussi-bien que ses yeux; ses jambes courtes, rondes & de la même grosseur dans toutes leurs parties. Ses sabots ne sont pas fourchus, mais creusés au-dessous par deux petits canaux qui se traversent en croix. Sa queue n'est pas plus longue que celle de l'éléphant, avec moins de poil, quoique ce soit le seul dont la Nature ait orné son corps. La tetine de la femelle est petite, mais placée, comme celle des vaches, entre les jambes de derriere. Kolben vit souvent des femelles allaiter leur veau, qui étoit à peu près de la grandeur d'un mouton. La peau d'une vache-marine n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur. Cet animal a dans la machoire inférieure quatre dents fort remarquables, qui s'avancent assez loin hors de sa gueule; deux de chaque côté, l'une droite & l'autre tortue. Elles sont toutes quatre de la grandeur d'une corne de bœuf, c'est-à-dire, longues d'envi-

gure qu'il en donne, on ne voit point les dents de l'animal, au lieu qu'elles paroissent dans les Figures de Ludolphe, de Beeckman, de Labat & des autres.



CARTE DE LA BAYE DE SALDANA ou SALDANE
Dressé sur les Remarques des Navigateurs.
Par N.B Ingʳ de la Marine .
Echelle
Lieues Marines de France et d'Angleterre
1
2
3
Cap Francois
I. Mickens autremᵗ I. aux Loups marins
Passe
Passe
Cette Coste n'est pas connue
I. Jutten autr. aux Pigeons
I. aux Moutons ou I. a la Biche
Isle au Coluber autremᵗ I. Meeuwen
De Petits Bastimens peuvent mouiller dans ce fond
Latitude Meridionale
A
B
C
Ici il y a des Roches et des haut fonds
Remarques
A. Petite Fontaine d'eau Saumatre auprès de la quelle on a planté un Poteau avec les Armes du Roy, en 1666.
B. Puits creusé dans le Sable dont l'eau est mauvaise
C. Plusieurs sources qui forment un petit ruisseau dont l'eau est tres bonne .
Il n'y a pas de Bois dans cette Baye que des Broussailles

Tom V. Nº. 4.

ron un pied & demi, extrêmement blanches & du poids d'environ dix livres. On les eſtime plus que l'ivoire, parce que leur couleur ne s'altere jamais. La vache-marine n'approche jamais du rivage que pour y chercher ſa nourriture. Elle a l'odorat ſi fin, qu'elle découvre un homme ou tout autre ennemi, dans un fort grand éloignement. On aime beaucoup ſa chair au Cap. Elle s'y vend quelquefois douze ou quinze ſols la livre. La graiſſe s'emploie, comme le beurre, pour les ſauces, & ſe mange même étendue ſur le pain. Kolben, d'accord là-deſſus avec Beeckman & Ludolfe, prend la vache-marine pour le Behemot du livre de Job (39).

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Uſage qu'on en fait au Cap.

CHAPITRE VI.

Obſervations ſur les Contrées maritimes & ſur les Iſles qui ſont entre le Cap de Bonne-Eſperance & le Cap de Guardaſu;

Par le Capitaine ALEXANDRE HAMILTON.

LA Côte orientale d'Afrique eſt peu fréquentée des Nations de l'Europe, en comparaiſon des Côtes occidentales. On n'y connoît point d'autres

HAMILTON. 1720.

Introduction.

(39) Voyage de Kolben. Vol. II. p. 129 & ſuiv.

HAMILTON. 1726. Introduction.

Etabliſſemens Européens que ceux des Portugais qui n'ont rien de remarquable par leur grandeur ni par leur nombre. Auſſi les Voyageurs nous offrent-ils peu d'éclairciſſemens ſur toutes ces Régions, qui ne ſe trouvent déja renfermés dans l'Hiſtoire des premiers voyages & des conquêtes de la Nation Portugaiſe, dont les Auteurs de ce Recueil ont fait comme la baſe de leur entrepriſe. Cependant, pour ne rien négliger qui appartienne au deſſein de cet Ouvrage, ils ont pris ſoin de recueillir tout ce qui regarde l'état moderne des Parties orientales de l'Afrique, dans les Ecrivains dont ils ont pû ſe promettre de véritables lumiéres. Tel eſt particuliérement le Capitaine *Hamilton*, qui nous a donné en 1726 deux Volumes *in-8°* ſous le titre de *Nouvelle Relation des Indes-Orientales.* Tels ſont encore quelques Hiſtoriens Portugais, qui ont travaillé ſur les Mémoires des Voyageurs & des Avanturiers de leur Nation, dans un tems où ſon pouvoir étoit plus conſidérable qu'aujourd'hui ſur cette Côte. C'eſt d'eux qu'on empruntera ici tout ce qui regarde Sofala & cette grande partie de la Côte qui appartient à l'Empire du Monomotapa.

§. I.

Contrées maritimes qui suivent le Cap de Bonne-Esperance.

DEpuis le Cap de Bonne-Espe- rance jusqu'à *Tierra de Natal*, on trouve une Côte dangereuse, dont l'insociabilité des Hottentots ou la pauvreté du commerce a toujours éloigné les Marchands de l'Europe. Cependant le Capitaine Hamilton a connu quelques Vaisseaux Anglois qui se rendoient des Indes à Natal, pour acheter des dents d'éléphans, & qui tiroient assez de profit de ce voyage; mais ils n'y employoient pas moins de deux ans & demi. Le Pays, quoique fertile, est mal sain; les bois épais & composés de diverses sortes d'arbres, où les éléphans, les lions, les leopards, les ours, les loups, les daims & les renards sont en grand nombre. Les rivieres ne sont pas moins fournies de poisson, de manatées & de crocodiles. On voyoit, en 1718, dans le Pays de Natal, un Pirate pénitent, qui, ayant renoncé à sa détestable profession, s'y étoit retiré pour mener une meilleure vie (40).

HAMILTON. 1720.

Anglois qui font le commerce à Tierra de Natal.

(40) *Hamilton's new account of the East Indies*, Vol. I, pag. 4.

HAMILTON. 1720.

Côte entre Natal & Agoa.

Naufrage d'un Vaiſſeau Anglois. Humanité des Habitans.

Il n'y a point de commerce entre Natal & Agoa, par les mêmes raiſons ſans doute qui le rendent ſi difficile ſur toute cette Côte; & l'Auteur s'imagine que les premiers Anglois qui y aborderent y furent jettés par quelque accident. En 1683, un Vaiſſeau de cette Nation, nommé le *Johanna*, s'étant briſé aux environs d'Agoa, trouva plus d'humanité & de ſecours dans les Habitans, quoiqu'ils paſſent pour extrêmement barbares, qu'il n'en auroit reçû de pluſieurs Peuples qui s'attribuent de grands principes de religion & de politeſſe. Touchés du malheur de leurs Hôtes, non ſeulement ils leur fournirent les néceſſités de la vie, mais ils les aiderent à ſauver une partie de leur cargaiſon. Pour une petite quantité de couteaux, de ciſeaux, d'aiguilles, de fil, de petits miroirs & de colliers de verre, ils ſe chargerent de tranſporter dans un Pays voiſin tout ce qu'on avoit pû ſauver du naufrage, & de fournir, pardeſſus le marché, des vivres aux Anglois ſur la route. Après les avoir conduits l'eſpace d'environ deux cens milles, ils leur procurerent d'autres porteurs & d'autres guides pour continuer leur marche. Elle fut de quarante jours, pendant leſquels ils ne firent pas moins

HAMILTON. 1720.

de ſept ou huit cens milles. Ils trouverent enſuite de nouveaux porteurs, qui les conduiſirent & leur fournirent des proviſions juſqu'au Cap de Bonne-Eſperance. Quelques Anglois, qui tomberent malades en chemin, furent portés dans des hamacks, ſur les épaules de ces charitables Négres. De quatre-vingt il n'en mourut que trois ou quatre dans une route ſi longue & pénible (41).

Propriétés du Pays.

Middleton avoit appris toutes ces circonſtances de la bouche même d'un de ces Voyageurs, qui lui raconta auſſi que la fertilité naturelle de la terre rendoit les Habitans des mêmes Pays indolens, ſimples & pareſſeux; que leurs rivieres ſont bien peuplées de poiſſon & d'oiſeaux, ſans parler des manatées (42) & des crocodiles; leurs bois remplis de grands arbres & de toutes ſortes d'animaux, tels que des vaches & des taureaux ſauvages, des éléphans, des rhinoceros, des lions, des tigres, des loups & des renards: & qu'on y voit auſſi pluſieurs ſortes d'oiſeaux & d'animaux aîlés, entre leſquels il nommoit particuliérement des autruches; que les

(41) *Ibid.* p. 5 & ſuiv.

(42) C'eſt la vraie vache-marine, qui eſt fort différente de celle de Kolben. *Voyez l'Hiſtoire Naturelle du Tome III.*

HAMILTON. 1720.

Gaieté naturelle des Habitans.

Habitans ont quelques notions d'une Divinité, & qu'ils l'honorent par des danses & des fêtes, parce qu'ils ont l'humeur naturellement gaie. L'Auteur en rapporte un exemple, qu'il tenoit d'un Capitaine de Vaisseau, qui avoit fait le voyage de Tierra Natal en 1718, par les motifs du commerce. Les Habitans s'étant assemblés en grand nombre près d'une riviere où son vaisseau étoit à l'ancre, un jeune Indien de l'Equipage descendit à terre avec son tambour, & se mit à battre de toute sa force sous quelques arbres voisins de l'assemblée. A ce son tous les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe commencerent à sauter, & les vieux suivirent bien-tôt leur exemple. Ce bal imprévu dura long tems. Mais les vieux se sentant fatigués offrirent quelques œufs & des fruits au Tambour, & le prierent de finir. Il les satisfit aussi-tôt, & tous les Danseurs s'assirent à terre, fort échauffés de leur exercice.

Cornes de rhinoceros que l'Auteur vit à Bombay.

Middleton rend témoignage qu'étant à Bombay il y vit plusieurs cornes de rhinoceros qu'on y avoit apportées de cette Côte, plus longues qu'il n'en avoit jamais vûes aux Indes ou à la Chine. L'une étoit composée de trois petites cornes, qui sortoient de la mê-

me racine, dont la plus longue étoit de dix-huit pouces, la seconde de douze & la troisiéme de huit; mais elle étoit plus petite que celles de l'Inde, & plus aigue par la pointe. Le Capitaine qui l'avoit apportée faisoit voir aussi un oiseau noir qui venoit du même Pays, & qui étoit de la grosseur d'un gros canard. Il avoit le bec long, droit, épais & fort pointu; les yeux creux, les jambes longues de douze ou quinze pouces, & fort grosses. Il étoit d'une extrême voracité pour la chair & le poisson. Les rats & les grenouilles n'échappoient guéres à sa griffe. Aussi-tôt qu'il avoit pris quelque animal vivant, il le jettoit en l'air, à la hauteur de deux ou trois aunes, & le recevoit sur la pointe de son bec. Il recommençoit cet exercice jusqu'à la mort de l'animal.

HAMILTON. 1720.

Oiseau singulier.

Entre Angoa & Mozambique, la Côte est fort dangereuse. Elle étoit connue autrefois sous le nom de Sofala & de Quama (43); mais les Portugais la nomment aujourd'hui *Sena*. Elle contient les Etats d'un grand nombre de Princes, car leur ambition se borne à de fort petits territoires. Les Habitans sont Négres & Idolâtres (44), à l'ex-

Côte de Sena.

(43) Il y a *Cuama* dans l'Original.

(44) *Barbarei*, dans l'Original.

HAMILTON. 1720.

ception d'un petit nombre, que les Portugais ont convertis au Christianisme, & que l'Auteur accuse d'être moins humains que les autres pour les Européens étrangers.

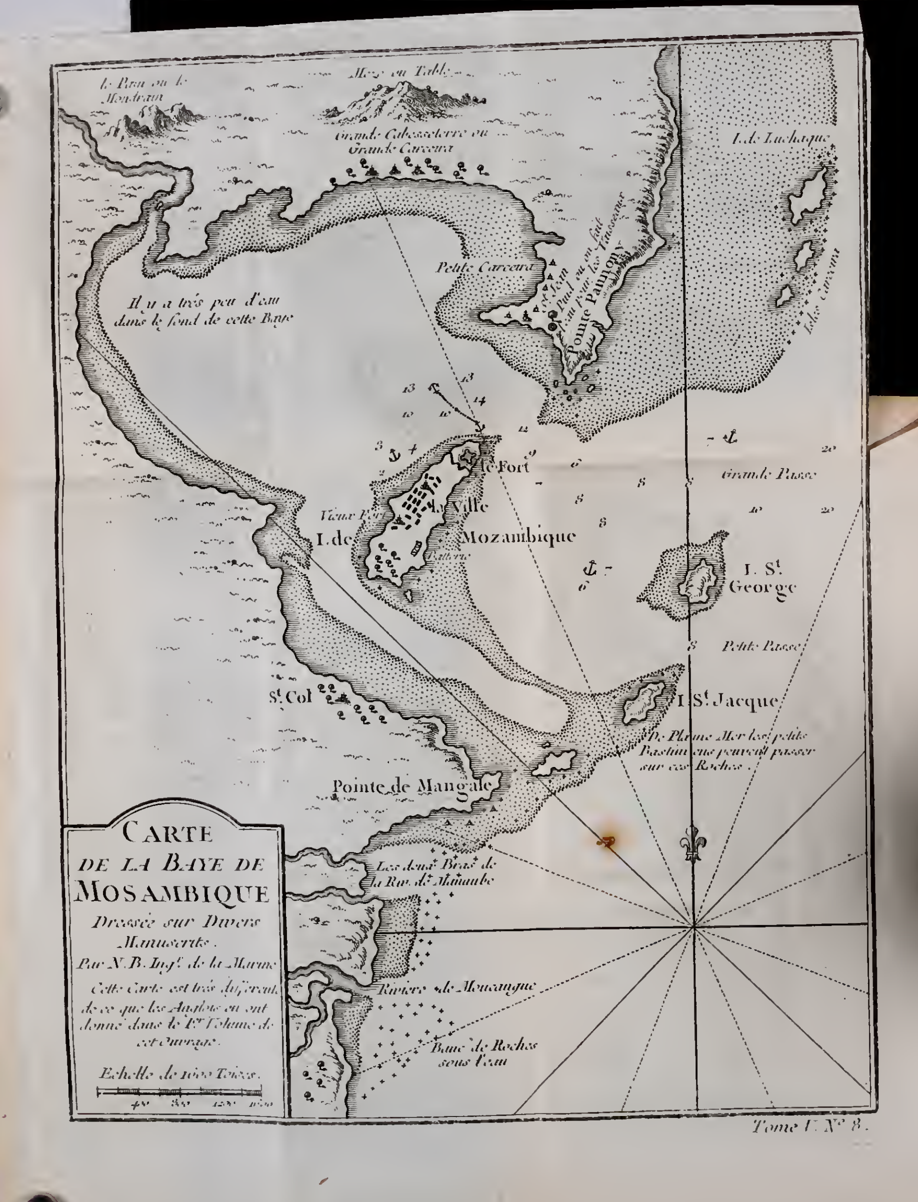
Qualités des Habitans.

On trouve, dans le Pays de Sena, une grande abondance de dents d'éléphans, & de bas or à dix-huit ou dix-neuf carats. Mais les Habitans, à qui leurs terres fournissent tout ce qui est nécessaire à la vie, se livrent à leur indolence naturelle. Ils ont le corps grand & robuste. Leur hardiesse est extrême à la guerre. Ils ne veulent de commerce qu'avec les Portugais, qui entretiennent au long de la Côte un petit nombre de Prêtres, pour tenir les Négres dans leur dépendance, & tirer d'eux, à fort vil prix, leur ivoire & leur or, qu'ils envoyent a Mozambique.

Commerce extraordinaire.

Un Portugais qui avoit fait le voyage de Mozambique à Sena, racontoit à l'Auteur que les Habitans, à qui l'on offre quelques petits grains de verre, de diverses couleurs, font dans la terre un trou capable de contenir les grains, & le remplissent de la même mesure de poudre d'or, qu'ils donnent en échange. Il ajoûtoit que pour une certaine mesure d'étoffe bigarrée, qu'on nomme *Lonji* de Cambaye, ils donnent une




Il y a très peu d'eau
dans le fond de cette Baye
le Fort
Vieux Fort
la Ville
I. de Mozambique
Batterie
Grande Passe
I. St. George
Petite Passe
I. St. Jacque
De Pleine Mer les petits
Bastimens peuvent passer
sur ces Roches.
St. Col
Pointe de Mangale
Banc de Roches
sous l'eau
CARTE
DE LA BAYE DE
MOSAMBIQUE
Dressée sur Divers
Manuscrits.
Par N. B. Ingr. de la Marine
Cette Carte est très différente
de ce que les Anglois en ont
donné dans le Ier Volume de
cet Ouvrage.
Echelle de 1600 Toises.

Tome I. N° 8.

lent d'éléphant de la même grandeur. Mais les récits des Portugais, observe l'Auteur, ne méritent pas toujours beaucoup de foi; car s'ils avoient tant de facilité à se procurer de l'ivoire & de l'or, pourquoi les verroit-on si pauvres dans toutes leurs Colonies de l'Inde? Ce Pays, suivant les conjectures d'Hamilton, est l'Ophir où Salomon envoyoit ses Flottes de la mer rouge; plûtôt du moins que Sumatra, où l'on ne conçoit point qu'en suivant les côtes, les Vaisseaux de ce Prince pussent aller & revenir dans l'espace de trois ans.

HAMILTON. 1720.

Mozambique

Mozambique est une Isle qui appartient à la Couronne de Portugal. Elle est fortifiée par l'art & la nature, mais l'air y est si mal-sain, que les Criminels Portugais de l'Inde, au lieu d'être punis de mort, suivant les loix de leur Nation, y sont bannis pour un certain nombre d'années, à la discrétion du Gouverneur de Goa & de son Conseil. On en voit revenir peu de cet exil; car cinq ou six années de séjour à Mozambique passent pour une longue vie. Cette place est un Port de rafraîchissement pour les Vaisseaux Portugais qui font voile de l'Europe aux Indes. Ils y passent ordinairement trente jours, pour donner le tems de se rétablir aux Sol-

Propriétés de ce Port.

HAMILTON. 1720.

dats & aux Matelots, qui, ayant c
tracté en mer l'hydropisie & le scorb
sont bien-tôt guéris par l'usage des fru
acides & des racines du Pays. Leurs l
timens emploient généralement tout
mois d'Août pour se rendre de Mozan
bique à Goa.

Qualités des Habitans.

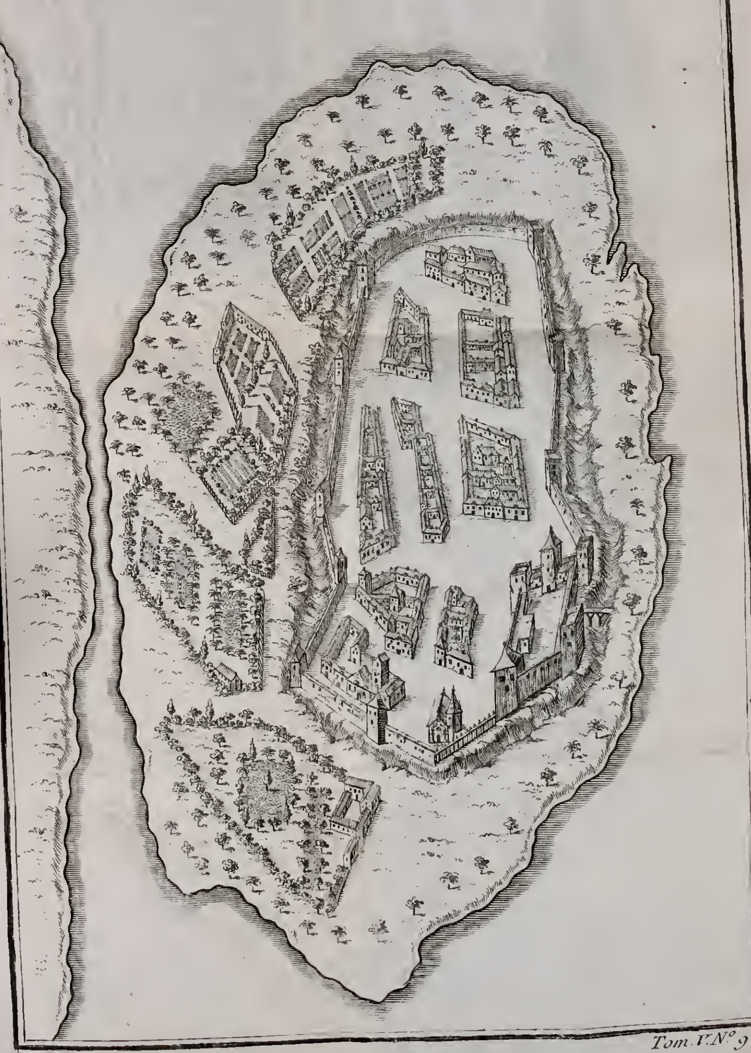
Les Habitans de Mozambique, com
me ceux du Continent, sont des N
gres de haute taille, beaux & bien pr
portionnés, qui font d'excellens Escla
ves. Les Vaisseaux du Roi & les Navi
res Marchands en transportent un gran
nombre dans l'Inde, où les Portuga
Indiens les aiment beaucoup, soit d
l'un ou de l'autre sexe. Aussi-tôt qu
leurs enfans commencent à parler u
peu la langue Portugaise, ils sont bap
tisés & deviennent zelés Catholiques
Après le Baptême, on leur suspend au
cou un petit crucifix, qu'ils portent avec
beaucoup de respect. Ceux qui ont le
bonheur de tomber entre les mains d'un
Maître un peu zelé pour la Religion,
sont instruits dans l'étude des lettres,
& quelquefois élévés au Sacerdoce.
L'Auteur a connu plusieurs Prêtres de
cette race aux environs de Goa (45).

Quiloa.

Entre Mozambique & Monbassa on
rencontre le Pays de *Quiloa*, dont la

(45) Hamilton, *ubi sup.* Vol. I. p. 7 & suiv.

PLAN DE L'ISLE ET VILLE DE QUILOA
Tire de l'Anglois



Tom. V. N° 9.



[illegible] Voyages [illegible]

Carte de l'Isle de Monbasa

Située a la Coste Orientale d'Afrique par 5 degrés de Latitude Meridion.le

Tiré du Pilote Anglois.

Une Lieue

1/4 1/2 1.

Chemin de Melinde

Montagne des Trois Freres

St. Antoine

Banc de Sable

La Barre

S. Antoine

Fort

N. D. de l'Esperance

5 9 6 3 18 12

ISLE DE MONBASA

Tuaca

Monbaza

Pointe du Sud

20 12 16

Riviere de Monbaza

Côte est si dangereuse, que le commerce ne s'y fait qu'avec des Barques.

HAMILTON. 1720.

Monbassa.

Monbassa, ou Monbasa, est une Isle voisine du Continent, à la distance d'environ deux cens vingt milles de Mozambique. L'art a peu contribué à la fortifier ; mais elle l'étoit naturellement, lorsque les Portugais s'en rendirent Maîtres il y a deux cens ans. Ils la posséderent jusqu'en 1698, que les Arabes *Muskats* s'en saisirent avec peu de peine, & passerent au fil de l'épée une vingtaine de Portugais qui étoient à la défendre. Les vainqueurs y trouverent pour butin environ deux cens tonneaux d'ivoire, qui valoient dans les Indes cent vingt-cinq mille livres sterling. Les éléphans du Pays sont fort gros, & les hommes, dit l'Auteur, le sont aussi. Ils n'ont pas d'autre religion que l'idolâtrie, à la réserve de ceux qui faisoient leur demeure près des Portugais, & que l'habitude de les voir avoit convertis, mais qui, ayant aujourd'hui les Arabes pour voisins, sont devenus zelés Musulmans, parce qu'ils ont pris plus de goût pour une Religion qui permet la Polygamie & le concubinage, deux usages favoris des Négres.

Comment cette Ville est passée aux Arabes.

Patta.

Patta, qui suit Monbassa sur la même Côte, est passée aussi dans les mains

HAMILTON. 1720.

des Arabes. Ce Pays fournit beaucoup d'ivoire & quantité d'Esclaves à Muskat. Autrefois les Anglois, les Portugais & les Mores des Indes entretenoient ici un commerce avantageux, quoique de peu d'étendue; mais les Arabes, jaloux des progrès d'autrui, formerent sur la Côte, en 1692, une Colonie qui défendit aux Habitans tout commerce avec d'autres Nations. Quoique les terres interieures soient habitées par des Infideles, toutes les Côtes suivantes, qui comprenent le Pays de Magadoxa, de Zeyla & d'Yaman (46), jusqu'au Cap de Guardafu, dans une étendue d'environ trois cens lieues au Nord-Est, ont reçu la Religion Mahometane. Il y reste néanmoins dans les cérémonies, les usages & les traditions, quelques vestiges de l'ancien culte.

Les Arabes s'y sont établis.

Religion de toute cette Côte.

Les Arabes de Mocka & des autres parties de l'Arabie heureuse (47), qui ont pris inutilement beaucoup de peine pour instruire les Habitans de cette grande Côte, les regardent comme des Schismatiques & des Hérétiques endurcis.

(46) Il paroît que l'Auteur s'est ici trompé en prenant *Agan* pour *Yaman* ou *Yeman*, qui est dans l'Arabie.

(47) Les Portugais prononcent sans doute *Magadocha*; car *xa* est pour eux *cha*.

HAMILTON. 1720.

Magadoxa.

Magadoxa, que les Portugais nomment *Magadocia*, eſt une aſſez grande Ville, ſituée à deux ou trois milles de la mer, d'où ſes moſquées & ſes autres édifices forment une très-belle perſpective. Deux raiſons rendent ſon Port déſert. La premiere eſt une chaîne de rochers, qui bordent la Côte à la diſtance d'un mille du rivage. Quoique le canal, qu'ils forment entr'eux & la terre, ſoit fort uni, & qu'il n'y ait pas moins de deux ou trois braſſes d'eau, il n'y a point de riviere où les Vaiſſeaux puiſſent être à couvert lorſque les vents de mer ſoufflent avec violence. Un ſecond obſtacle eſt le regne ouvert de la violence & du larcin, qui ſont autoriſés avec tant de licence, qu'il n'y a point de fond à faire ſur les engagemens communs de la bonne-foi. L'Auteur rapporte à cet occaſion un exemple fort tragique de la barbarie des Habitans. En 1700, un Vaiſſeau de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales, nommé l'Albermale, qui faiſoit voile à Surate, ayant eu le malheur de tomber, plûtôt qu'il ne s'y attendoit, ſous les mouſſons de l'Eſt, qui le pouſſerent vers la Côte de Magadoxa, alla jetter l'ancre au côté Sud-Eſt de l'Iſle *Johanna*, pour attendre la fin de ces

Raiſons qui empêchent les Marchands de fréquenter ce Port.

Exemple de la barbarie des Habitans.

HAMILTON. 1720.

fâcheuses moussons. Au mois de Mars, il hasarda de se remettre en mer ; mais le tems étant encore peu favorable, il retomba sur la même Côte, où la vûe de Magadoxa lui fit prendre une opinion fort avantageuse d'une si belle Ville. Il ne douta point que ce ne fût un lieu de commerce ; & dans cette idée, il envoya sa Chaloupe au rivage, avec le Trésorier du Vaisseau & quatre Matelots, chargés de se procurer des informations, avec ordre de se tenir sur leurs gardes, & de ne faire descendre qu'une personne à la fois. Ils passerent les rochers, & mouillerent près du rivage. Les Habitans de la Ville se présenterent pour les recevoir, avec quelques bestiaux qu'ils paroissoient disposés à leur vendre. Le Trésorier, jeune-homme sans expérience, oublia les ordres du Capitaine, & descendant avec trois de ses Matelots, n'en laissa qu'un pour garder la Chaloupe. Ils eurent même l'imprudence de laisser derriere eux leurs armes à feu ; & séduits par les civilités feintes des Habitans, ils se mêlerent familierement avec eux. Mais c'étoit se livrer à des perfides, qui, saisissant une occasion si peu attendue, les entraînerent brusquement dans leur Ville. Celui qui gar-

Anglois enlevés par les Habitans.

doit la Chaloupe, ignorant la disgrace de ses camarades, accorda l'entrée de sa Barque à d'autres Négres, qui se saisirent aussi de lui, & tirerent la Barque assez loin sur le rivage.

HAMILTON. 1720.

Ils sont abandonnés de leur Capitaine.

Le Capitaine avoit observé de son bord tout ce qui s'étoit passé à terre. Il se hâta d'envoyer une autre Chaloupe, bien équipée, dans l'espérance d'obtenir la liberté de ses gens, en payant leur rançon. La Chaloupe passa quatre jours au rivage, sans pouvoir engager les Habitans dans aucune sorte de communication. Enfin, n'ayant rien à se promettre de la force, le Capitaine se vit obligé de lever l'ancre & d'abandonner ses gens au repentir de leur folie. On n'a jamais appris dans l'Inde ce qu'ils étoient devenus.

Côtes d'Yaman & de Zeyla.

On trouve plus d'accès sur les Côtes d'Yaman (48) & de Zeyla, qui se terminent toutes deux au Cap de Guardafu. Les Habitans apportent au rivage des moutons, des chévres, du poisson & des fruits, pour les vendre aux Vaisseaux que le calme arrête quelquefois contre la terre. Ils sont de haute taille, mais d'une maigreur qui laisse appercevoir la grosseur de leurs os, & plûtôt bazanés que noirs. La perfidie,

Caractere & parure des Habitans.

(48) *Ajan*, sans doute.

HAMILTON. 1720.

l'avarice & la cruauté forment leur caractere. Ils portent pour habits des hautes chausses qui leur tombent jusqu'à la cheville du pied, ou plûtôt une piéce d'étoffe grossiere qui les prend à la ceinture, avec une robe ouverte par devant, mais sans manches, qu'ils appellent *Kamlin*. Elle est composée de poil de chameau, ou de laine de mouton, aussi dure que la soie de porc. Leur tête est couverte d'un turban de grosse toile, qui acheve leur parure.

Moutons du Pays.

Les moutons du Pays ont la laine du corps blanche, & la tête de la noirceur du jais. Leurs oreilles sont petites, leur taille grosse, & leur chair délicate. Leur queue n'est pas moins large que leurs fesses. Elle a sept ou huit pouces de long, & l'Auteur compare sa forme à celle d'un oreiller sans coins. Mais de l'extrêmité de cette masse il sort une autre petite queue de cinq ou six pouces, qui ressemble beaucoup à celle d'un cochon de lait (49).

Deux Aiguades sur la Côte de Zeyla.

Du Cap de Guardafu jusqu'à Zeyla, on compte environ cent vingt lieues. Cette Côte est aussi difficile que les Habitans sont farouches. On n'y connoît que deux places qui fournissent de l'eau fraîche; l'une à l'Est du Mont *Felix*,

(49) Hamilton, *ubi sup.* Vol. I. p. 11 & suiv.

HAMILTON. 1720.

qui se nomme en Arabe *Baha Felek* ou *Feluk* (50), c'est-à dire, montagne des chameaux ; on y trouve une petite riviere d'eau douce. L'autre nommée *Khaji*, est dix lieues plus à l'Ouest. Khaji se reconnoît aisément au revers d'une montagne qui s'avance fort près de la mer, & dont le côté Nord est composé de sable blanc, qui se fait appercevoir de dix lieues sous la forme d'une grande voile. Mais plusieurs Vaisseaux qui se trouvoient dans la nécessité de toucher à l'une de ces deux Places en revenant des grandes Indes, ont eu le malheur d'y périr. L'Auteur raconte qu'un de ces Bâtimens fut surpris avec sa propre Chaloupe, qui avoit abordé au rivage pour remplir les tonneaux. Les Habitans s'en saisirent, tandis que les Matelots étoient occupés de leur travail, & les massacrerent tous, à l'exception de deux Mousses. Ensuite s'étant approchés du Vaisseau pendant la nuit, ils y entrerent avant qu'on eût le tems de les reconnoître, & firent main-basse sur tout l'Equipage, qu'ils trouverent désarmé. Après avoir déchargé le Vaisseau, ils le coulerent à fond. Les deux Mousses, de qui l'on apprit ensui-

Malheureux sort d'un Vaisseau.

(50) Felix est sans doute une corruption de *Feleck*. *Voyez ci dessus, Tome I.*

HAMILTON, 1720.

te toutes les circonſtances de cette funeſte avanture, furent conduits dans la Ville d'Aden, qui eſt ſituée vis-à-vis du même lieu, & vendus pour l'eſclavage. Mais le Capitaine d'un Vaiſſeau de Surate, qui ſe trouvoit alors dans ce Port, les acheta tous deux, & les tranſporta aux Indes.

Baye & riviere au-delà de Zeyla.

La mer eſt ſi profonde ſur cette Côte, qu'il ne faut pas ſe promettre d'y pouvoir mouiller à plus d'un mille du rivage. Au-delà de Zeyla, dans l'intérieur de la mer rouge, on rencontre une grande riviere, dans une profonde baye, qui eſt oppoſée à Babelmandel; mais l'embouchure, quoique fort large, eſt très-profonde & remplie de rochers & de bancs de ſable, avec des tournans d'eau qui ôtent aux Matelots la hardieſſe de s'en approcher. C'eſt à cette riviere que commence la Côte des Abiſſins, qui s'étend l'eſpace de deux cens lieues, juſqu'à *Suaquen*, & préſente pluſieurs grandes montagnes qu'on découvre facilement de la Côte d'Arabie (51).

(51) Hamilton, *ubi up.* p. 23 & ſuiv.



ISLE DE MADAGASCAR
autrement
ISLE DE ST. LAURENT
Par N. B. Ingr. de la Marine
1747.
Echelles
Lieues Marines de France et d'Angleterre
0 10 20 40 60 80
Cap Natal ou Cap d'Ambre
Cap S. Sebastien
Baye de Vohemaro
Baye d'Antongil
VOSSI HIBRAHIM ou Isle d'Abraham aujourd'hui ISLE DE ST. MARIE
Andouvouche
Nouveau Mazelage
Cap S. Andre
Terre de St. Andre
Le Pracel
HAZON
Ringhets
Vohits
Angombe
La Ile Fonn
Conchaa
Erin Dranou
Pais de Matatane
Anatchimoussi
Alfissah
TROPIQUE DU
CAPRICORNE
B. S. Augustin
Machicores
Pais de Manfherey
Mahafalle
Ca ren bole
Am pa tres
Cap St. Marie
Fort Dauphin
St. Luce
Latitude Meridionale
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.
58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26
Remarque
La Partie du Sud Est de cette Isle comprise entre la Riviere de Mandrerey et celle d'Antavare demande un detail particulier qu'on n'a pu insérer ici, on le trouve dans la Carte du Sr. le Flacourt publiée en 1656.

§. II.

Isles des Mers d'Ethiopie.

HAMILTON. 1720.

Madagascar & ses productions.

L'ISLE de Madagascar, que les Portugais ont nommée *S. Laurent*, est une des plus grandes du monde connu. Elle offre quantité de productions utiles aux besoins de la vie. Ses bestiaux sont nombreux. Leur chair est excellente, sur-tout la masse ou la grosse tumeur qui leur croît entre le cou & les épaules. On y trouve aussi une assez grande abondance de daims & de chévres. Les Portugais, en descendant pour la premiere fois dans cette Isle, y laissérent un troupeau de porcs, qui ont multiplié merveilleusement. Ils donnerent des noms à quantité de riviéres & de Caps, qui sont aujourd'hui fréquentés par les Vaisseaux de l'Europe, mais qui servent principalement de retraite aux Pirates. Les François avoient formé à l'Est de l'Isle (52) un Etablissement, qu'ils nommoient *Port Dauphin*; mais s'étant apperçus que les profits du commerce ne répondroient point aux frais de la Colonie, ils ont pris le parti de l'abandonner.

Port-Dauphin, ancien Etablissement François.

(52) La position exacte de leur Fort étoit à la pointe Sud-Est de l'Isle.

HAMILTON. 1720.

Commerce des Anglois ruiné par les Pirates.

Les Anglois entreprirent autrefois d'établir un commerce d'Esclaves sur la Côte Ouest de l'Isle, particuliérement dans la Baye de S. Augustin & dans les deux endroits qui portent le nom de vieux & de nouveau *Messalig* ; mais ils rédoutent aujourd'hui les Pirates, sur-tout depuis que plusieurs Escadres de leur Nation ont croisé sans succès dans ces mers. Un simple Vaisseau, commandé par le Capitaine *Mollar*, fit plus d'expédition, en 1704, que toutes les Flottes qu'on avoit armées avec beaucoup de dépense. Sa cargaison étoit composée de biere forte & d'eau-de-vie, qu'il se proposoit de vendre aux Pirates. Ils s'en saisirent, à la vérité, comme d'un présent, & la plus grande partie de son Equipage ne fit pas difficulté de s'engager à leur service ; mais cette abondance de liqueurs leur fit pousser si loin la débauche, qu'il en périt plus de cinq cens à force de boire.

Mort singuliere de cinq cens Pirates.

On racontoit dans l'Inde, & l'Auteur se fit confirmer par un Pirate de Bengale, que le Capitaine Littleton, avoit pris à bord de l'*Anglesey* quelques Brigands de cette troupe, mais que de justes raisons l'avoient engagé à leur rendre la liberté. On ajoûtoit que, voyant les Pirates de Madagascar dans

l'embarras pour nettoyer le fond de leurs grands Vaiſſeaux, il leur avoit rendu généreuſement ſervice en leur accordant pluſieurs ſecours.

HAMILTON 1720.

Iſles & Ecueils aux environs de Madagaſcar.

Madagaſcar eſt environnée d'Iſles, de rochers & de bancs de ſables, qui forment des écueils dangereux. Ste Marie, qui eſt ſituée à l'Eſt, forme le premier azile que les Pirates choiſirent dans cette mer. La Rade y étoit aſſez bonne pour les mettre à couvert, quoique l'accès ne fût pas ſans difficultés. Mais apprenant qu'ils étoient menacés par quelques Eſcadres Angloiſes, ils ſe retirerent dans la grande Iſle, où ils ſe ſont établis par des mariages. L'Auteur eſt perſuadé qu'il ne ſeroit pas difficile de les en chaſſer. En 1722, l'Amiral Matthews, chargé de cette entrepriſe, reconnut qu'ils avoient abandonné l'Iſle Ste Marie. Il y trouva même, dans pluſieurs endroits, quelques reſtes de leurs brigandages, tels que du poivre, qu'ils avoient laiſſé dans la terre, de l'épaiſſeur d'un pied. De-là, il ſe rendit dans la grande Iſle avec ſon Eſcadre; mais les Pirates avoient eu la précaution de mettre leurs Bâtimens en ſûreté, dans les rivieres & les anſes, où les Vaiſſeaux de guerre ne pouvoient pénétrer. Il auroit été trop dangereux d'emploier

Expédition de Matthews contre les Pirates.

HAMILTON. 1720. les Chaloupes pour les détruire par le feu ; car de leurs bois & de leurs retraites ces Brigands étoient en état d'incommoder les Troupes Angloises. L'Amiral trouva l'occasion de parler à quelques-uns d'entr'eux ; mais ils ne cesserent pas de se tenir sur leurs gardes, & prêts à se défendre s'il eût pensé à la violence.

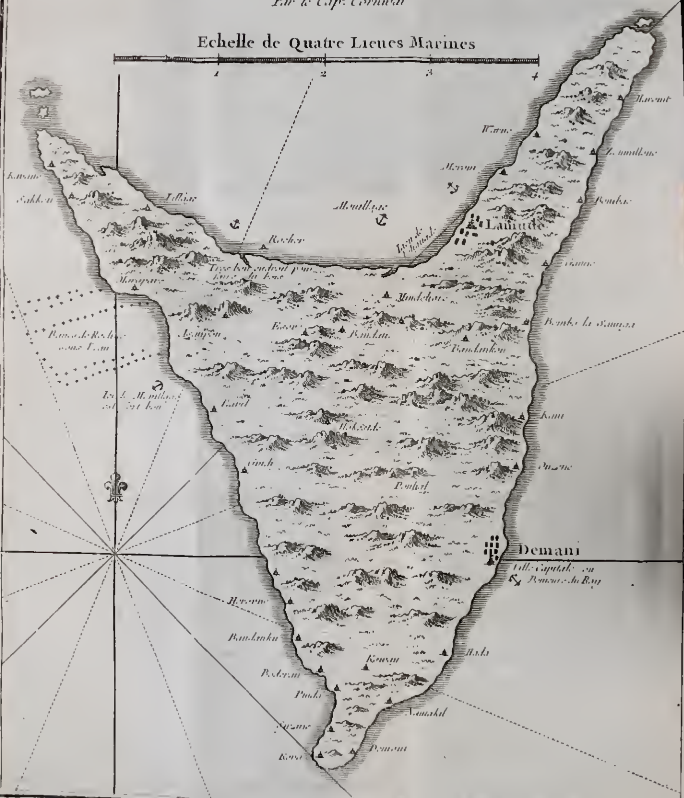
Isle de Ste Apolline. Isle Bourbon. L'Isle Ste Apolline est inhabitée. Celle de Mascarenhas, dont les Anglois étoient autrefois en possession, & qu'ils nommoient *Forest*, est peuplée aujourd'hui par les François (53), qui lui ont donné le nom de Bourbon. Isle de France. L'Isle *Maurice*, après avoir été habitée par les Hollandois, qui reçurent ordre de l'abandonner en 1703, & de se retirer à Batavia, est passée aussi entre les mains des François, qui la nomment l'Isle de France. Isle Diego-Rais. Celle de *Diego Rais*, qui la suit, contenoit encore un Etablissement François ; mais sa stérilité l'a fait abandonner depuis quelques années. Toutes les autres, à l'Est & au Nord, sont demeurées désertes, à l'exception de trois ou quatre à l'Ouest, qui sont situées dans le canal entre Quiloa & Madagascar.

(53) On promet de donner, dans un supplément, des observations plus étendues sur les établissemens François.

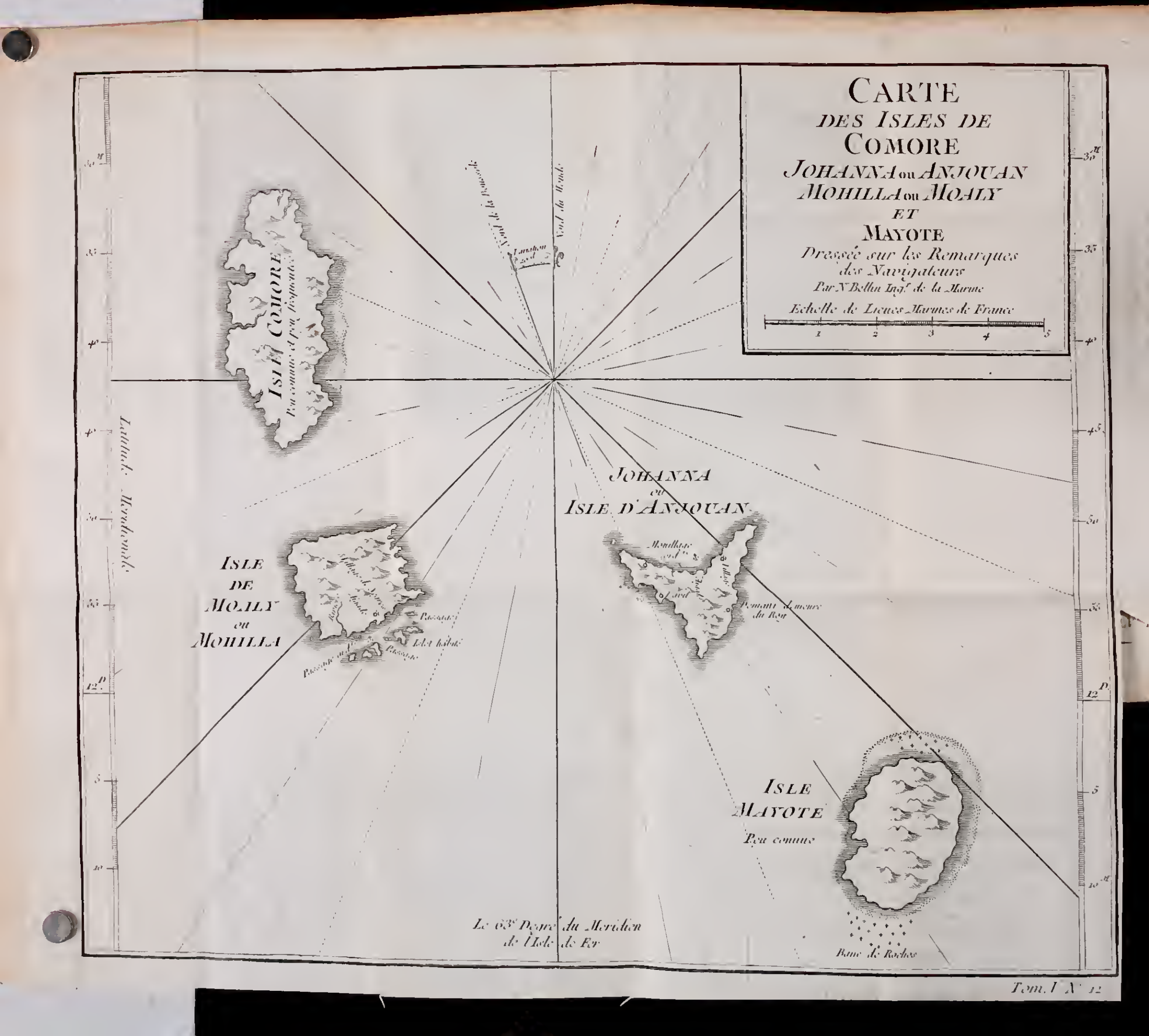
CARTE DE L'ISLE D'ANJOUAN

Une des Isles de Comore

Par le Capt. Cornwal



Insinua- paremment une corrup-
est ap- tion.



CARTE
DES ISLES DE
COMORE
JOHANNA ou ANJOUAN
MOHILLA ou MOALY
ET
MAYOTE
Dressée sur les Remarques
des Navigateurs
Par N. Bellin Ingr. de la Marine
Echelle de Lieues Marines de France
1 2 3 4 5
Nord du Monde
ISLE COMORE
JOHANNA
ou
ISLE D'ANJOUAN
ISLE
DE
MOALY
ou
MOHILLA
Islet habité
ISLE
MAYOTE
Peu connue
Banc de Roches
Latitude Meridionale
Le 63e Degré du Meridien
de l'Isle de Fer
Tom. I. N° 12

HAMILTON. 1720.

Isle Comore.

Comore est la plus avancée à l'Ouest. Elle ne contient qu'un petit nombre de misérables Habitans, qui en tirent à peine ce qui est nécessaire à leur subsistance. L'isle *Johanna* (54), qui est à la vûe de Comore, offre en abondance des bestiaux, des chevres, des oiseaux & du poisson, avec d'excellens limons & des oranges. La plûpart des Vaisseaux Anglois qui faisoient voile à Mocka, en Perse ou à Surate, y prenoient des rafraîchissemens avant que les Pirates eussent commencé à la fréquenter.

Isle Johanna, ou d'Anjuan.

Perte d'un gros Vaisseau Anglois.

L'Isle Johanna est célébre entre les Anglois, par deux infortunes que les Vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales y ont essuiées. La premiere, en 1690 ou 1691, lorsque le Capitaine *Harton* Commandant du Harbert, Vaisseau de huit cens tonneaux & de cinquante-cinq piéces de canon, fut attaqué par trois Vaisseaux François de la même force. A leur approche, il leva l'ancre & se mit en mer. Vers deux heures après midi, l'action commença furieusement, & dura jusqu'à huit heures du soir, que le Herbert eut le malheur de sauter, sans qu'on en pût sau-

(54) *Hajuan* ou *Ansuame*, dont Johanna est apparemment une corruption.

HAMILTON. 1720.

ver plus de ſix ou ſept perſonnes qui ſe trouvoient dans ſa Pinace. La ſeconde diſgrace arriva dans le cours de l'année 1720. Deux Vaiſſeaux Anglois, accompagnés d'un Oſtendois, étant à faire de l'eau dans la même Iſle, apperçurent deux Pirates, & convinrent de joindre leurs forces contre l'ennemi commun. Mais lorſqu'ils les virent approcher, l'*Oſtende*, & l'un des Vaiſſeaux Anglois, nommé le Greenwich, gagnerent la haute mer, & laiſſerent à l'autre, qui ſe nommoit la Caſſandre, le ſoin de ſe tirer d'embarras. Il ſe vit forcé d'engager l'action avec le plus petit des deux Pirates, qui étoit de quatre piéces de canon. Mais il échoua bientôt entre quelques rochers; & le Pirate s'efforçant de l'aborder, échoua auſſi entre d'autres rocs. Comme ils étoient fort près l'un de l'autre, le combat recommença fort vivement dans cette ſituation, & coûta la vie à beaucoup de gens de part & d'autre. Le Pirate ſe trouvoit en danger, lorſque, ſon Compagnon ſe diſpoſant à le ſecourir, *Mackraw*, qui commandoit la Caſſandre, crut devoir profiter de cet intervalle, avec tous ſes gens, pour gagner la terre dans ſes Chaloupes. Les Habitans le reçurent avec beaucoup d'humanité, &

Malheur d'un autre Vaiſſeau, qui eſt pris par les Pirates.

Reſſource du Capitaine Mackraw.

le conduisirent dans l'intérieur de leur Isle, pour le mettre à couvert de la fureur des Pirates. La Cassandre devint ainsi la proie de ces Brigands, qui la remirent à flot sur le champ, parce qu'elle avoit peu souffert de leur artillerie. Ils dégagerent aussi leur Bâtiment, que le canon Anglois avoit beaucoup plus maltraité. Mackraw, homme d'esprit & capable de se mesurer à toutes sortes de caracteres, hasarda de retourner au rivage & de se rendre même à bord des Pirates. Il menagea leur esprit avec tant d'adresse, qu'ils lui firent présent, pour gagner les Indes avec son équipage, du Vaisseau qu'il leur avoit presque coulé à fond. Pendant ce tems-là, le Greenvich portoit à Bombay la nouvelle de sa perte; mais deux mois après, on fut fort surpris de le voir entrer dans le même Port, tout en piéces à la vérité, & dans un état qui ne lui auroit pas permis d'aller plus loin, si le Gouverneur *Brown*, Officier d'un mérite extraordinaire, ne lui eût prêté son secours pour l'équiper.

HAMILTON. 1720.

L'Isle de *Mohilla* est peu éloignée de celle de Johanna; mais quoiqu'elle soit fort bien peuplée, ses Habitans sont beaucoup moins civils que ceux de Johanna. Les Chefs ou les Rois de toutes

Isle Mohilla ravagée par les Anglois.

HAMILTON. 1720.

ces Isles étant presque sans cesse en guerre, celui de Johanna obtint le secours de Littleton, Capitaine Anglois, pour faire une descente dans l'Isle de Mohilla, où il porta le carnage & la désolation. L'Auteur admire par quelle politique Littleton rompit volontairement la neutralité qui étoit fort bien établie entre les Anglois & ces Insulaires.

Mayotta.

Mayotta est une autre Isle, à la distance d'environ trente-cinq lieues de Johanna, & passe pour la plus grande de celles qui sont habitées. Mais étant environnée de rochers d'autant plus dangereux, qu'ils sont cachés sous l'eau, elle est si peu fréquentée, qu'on connoît peu le caractere de ses Habitans. La Religion de toutes ces Isles est le Mahometisme, quoiqu'il y soit exercé avec peu de zéle.

Dangers de la navigation dans ces mers.

En général la navigation est très-dangereuse dans les mers d'Ethiopie, & les Cartes fort défectueuses. Un Capitaine Hollandois, qui avoit reçu ordre de se rendre de Batavia à la Pointe Nord de Madagascar, & de-là dans la mer rouge, dit à l'Auteur, dans le Port de Mocka, où ils se rencontrerent, qu'il avoit vû plusieurs grandes Isles & quantité de rochers & de bancs de sable; qui ne

HAMILTON. 1720.

paroissoient point dans les Cartes ; ce qui l'avoit obligé chaque nuit de jetter l'ancre lorsqu'il trouvoit un fond suffisant. Il ajoûtoit qu'entre ces bancs & ces rochers les courans étoient très-rapides au Sud (55).

Situation de plusieurs des mêmes Isles.

La latitude de Johanna (56) est de douze degrés du Nord, & celle de Mayotta de treize degrés. Cette derniere Isle se présente toujours à ceux qui viennent du Sud par le passage interieur, & semble, à la premiere vûe, former trois Isles, avec une pointe qui s'avance au midi. Sa situation est au Sud-Est de Johanna, à la distance d'environ dix lieues. On découvre aussi Mohilla, qui est dix lieues à l'Ouest-Sud-Ouest de Johanna, & l'Isle de Comore au Nord-Est. L'Auteur donne cet éclaircissement pour prévenir toutes sortes d'erreurs, parce qu'il est arrivé à plusieurs personnes de prendre une Isle pour l'autre. En approchant de Johanna, il serra le vent contre l'Isle de la Selle, qui est située à sa pointe Ouest.

Propriétés de l'Isle de Johanna ou d'Anjuan.

Johanna est agréablement diversifiée par des vallées & des montagnes, qui

(55) Hamilton, Vol. I. p. 16 & suiv.

(56) Les Remarques suivantes sur l'Isle Johanna, viennent du Capitaine Henri Cornwall, dans ses Observations sur plusieurs voyages aux Indes en 1720. p. 12.

HAMILTON. 1720.

ſont également fertiles, & qui produiſent quantité d'excellentes proviſions. Les vallées offrent de bons pâturages pour les beſtiaux ; & les montagnes ; des fruits en abondance. Les Habitans ſont une race d'Arabes baſanés, mêlés de quelques femmes Ethiopiennes, qui ſont tout-à-fait noires ; Nation indolente, ennemie du travail, & remplie même d'une ſorte d'orgueil qui leur fait mépriſer toutes ſortes d'emplois vils, juſqu'à craindre moins la faim & la nudité que le travail. La plus grande fatigue à laquelle ils s'expoſent, eſt d'aiguiſer une piéce de fer en couteau, en aiguillon, ou d'en faire quelqu'autre inſtrument convenable à leurs beſoins. Cependant ils affectent de l'honneur dans leurs principes & dans leur conduite ; vertu rare dans cette partie du Monde, & qu'il faut peut-être attribuer à leur crainte plus qu'à leur inclination. Il marquent beaucoup d'affection pour les Anglois & les traitent avec beaucoup de civilité, quoique de fort mauvaiſe grace. Leur langage eſt l'Arabe ; & leur religion, s'ils en ont quelqu'une, eſt le Mahometiſme.

Ici, comme dans toutes les parties de l'Inde, les femmes ſont eſclaves de leurs maris. Les hommes ſont braves & en-

treprenans. De-là viennent leurs démêlés continuels avec les Habitans de Mohilla. Quoique leur Isle soit fort bien arrosée de quantité de petits ruisseaux, elle a peu de rivieres & n'en a pas de grandes. Quelques vieux restes d'un grand mur, bâti à la maniere des Portugais, rendent témoignage qu'elle étoit possédée autrefois & même habitée par cette Nation. Mais le principal objet qui s'attira la curiosité de l'Auteur, fut un arbre singulier, dont le tronc lui parut une complication de plusieurs petits arbres qui s'étoient incorporés pour ne composer qu'une seule tige. Il avoit plus de huit pieds de circonference. Sa feuille ressembloit à celle de l'if. Il étoit situé près d'un ruisseau d'où les Bâtimens tirent leur eau fraîche, & fort respecté des Habitans qui expôsoient sous ses branches les cadavres de leurs criminels, pour inspirer l'horreur du crime par l'exemple de leur supplice.

HAMILTON, 1720.

Ancienne possession des Portugais.

Arbre singulier.

Cornwall recommande à tous les Vaisseaux qui toucheront à ce Port, d'y cacher soigneusement la route qu'ils doivent tenir, parce que ces mers sont continuellement infestées de Pirates Européens, qui s'informent des Bâtimens qui paroissent de leur force, de

Conseil pour la navigation dans ces mers.

HAMILTON. 1720. la nature de leur cargaiſon & des Ports où ils doivent ſe rendre. Il conſeille même, à ceux qui craignent ces Brigands, d'éviter cette Iſle en faiſant voile à la Côte de Malabar (57).

CHAPITRE VII.

Eclairciſſemens ſur l'Empire du Monomotapa.

§ I.

Expédition de Barreto pour la conquête des Mines d'or & d'argent.

FARIA. 1569. Fortune de Barreto & ſa commiſſion pour le Mozambique.

ON lit dans Faria que François *Barreto*, Seigneur Portugais, après avoir rempli avec honneur la dignité de Gouverneur de l'Inde, fut revêtu de l'important Emploi d'Amiral des Galeres. Il exerça ſes fonctions au mémorable combat de Pennon, où le ſuccès, dont ſa valeur & ſa conduite furent ſecondées, donna un nouveau luſtre à ſa réputation. A ſon retour en Portugal il fut nommé au Gouvernement du Monomotapa, un des trois qui faiſoient la diviſion de l'Inde Portugaiſe, trop gran-

(57) Voyez l'Etat du Gouvernement Portugais dans l'Inde, au Tome I. & l'Aſie Portugaiſe de Faria, Vol. II. p. 340.

de alors pour recevoir la loi d'un ſeul Gouverneur. Le Roi joignit à cette dignité le titre de Conquérant des mines, ſur des informations & des expériences qui lui avoient fait naître effectivement le deſſein de cette conquête. On avoit trouvé quantité d'or dans l'intérieur de ce grand Empire, ſur-tout à *Manika* dans le Royaume de *Bakaranga*. Barreto partit de Liſbonne au mois d'Avril de l'année 1569, avec trois Vaiſſeaux & mille homme de débarquement, parmi leſquels on comptoit quantité de Nobleſſe & de vieux Guerriers d'Afrique. En arrivant à Mozambique, il commença par ſoumettre ſur cette Côte le Roi de Patta, qui s'étoit revolté contre le Gouvernement Portugais.

FARIA. 1569.

Barreto avoit reçu ordre de ne rien entreprendre ſans l'avis du Pere François de Monclaros, Miſſionnaire Jéſuite. Cette dépendance fit échouer toutes ſes vûes; tant il eſt vrai, remarque l'Auteur, qu'il n'y a pas moins d'imprudence à ſoumettre un Soldat aux lumieres d'un homme d'Egliſe, que de préſomption dans un Eccléſiaſtique à ſe mêler de ce qui appartient à la profeſſion militaire.

Il eſt ſoumis aux avis d'un Jéſuite.

Il y avoit deux chemins qui conduiſoient aux mines; l'un, au travers du

Deux chemins qui con-

FARIA. 1569.

duisoient aux mines.

Monomotapa; l'autre par Sofala. Barreto se déclara pour le second; mais le Pere de Monclaros ayant jugé que l'autre devoit être préferé, son opinion l'emporta malgré l'opposition du Conseil. On partit de Mozambique avec plus d'hommes & de Vaisseaux qu'on n'en avoit amenés; sans parler des instrumens, des chameaux, des chevaux, & des autres provisions pour la guerre & pour le travail des mines. Après avoir fait quatre-vingt-dix lieues par mer, les Portugais entrerent dans la Riviere de *Cuama* ou *Quama*, nommée *de las Buenas Sennales* par le premier qui la découvrit. Ils s'avancerent, suivant les vûes de Monclaros, jusqu'à *Sena* ou *S. Marzalis*, & gagnerent ensuite la Ville d'*Inaparapola*, qui est voisine d'une Ville des Mores. Là, ces Infidéles commencerent à traverser leurs desseins, comme ils avoient fait autrefois dans l'Inde. Ils tenterent d'empoisonner toute l'armée. Quelques hommes & plusieurs chevaux en moururent; mais cette perfidie ayant été découverte par la trahison d'un des complices, les traitres furent passés sans pitié au fil de l'épée, & leur Chef exposé à la bouche d'un canon. Un seul, qui protesta que la Sainte Vierge lui avoit ordonné de

Les Portugais entrent dans la riviere de Cuama.

Trahison des Mores.

ſe rendre Chrétien ſous le nom de Laurent, obtint par grace d'être pendu.

Ambaſſade Portugaiſe à l'Empereur du Monomotapa.

Barreto envoya des Ambaſſadeurs au Monarque du Monomotapa; qui les reçut avec une diſtinction extraordinaire. Loin de les traiter comme ceux des autres Princes, qui ne ſe préſentoient devant lui qu'à genoux, pieds nuds & ſans armes, & qui ſe proſternoient juſqu'à terre devant ſon Trône, il leur accorda une audience fort honorable. Le motif de cette Ambaſſade étoit de lui demander la permiſſion de ſe venger du Roi de Mongas, qui s'étoit révolté contre lui, & celle de pénétrer juſqu'aux mines de *Butua* & de *Manchika*. La premiere de ces deux demandes n'étoit qu'un prétexte flatteur pour obtenir la ſeconde, parce que le territoire de Mongas étant ſitué entre Sena & les mines, il falloit néceſſairement s'ouvrir un paſſage par l'épée. L'Empereur conſentit aux deux propoſitions, & fit offrir à Barreto cent mille hommes, qu'il refuſa.

Marche pénible de l'armée Portugaiſe.

L'armée Portugaiſe ſe remit en marche. Elle étoit compoſée de cinq cens ſoixante Mouſquetaires & de vingt-trois Cavaliers. Pendant dix jours qu'elle employa dans cette route, elle eut beaucoup à ſouffrir de la ſoif & de la

FARIA. 1569.

faim. Il fallut ſuivre preſque continuellement la Riviere de *Lambeze*, dont le cours eſt fort rapide, & ſur laquelle s'avancent, à quatre-vingt-dix lieues de la Mer d'Ethiopie, des pointes de la haute Montagne de *Lupata*, qui paroiſſent comme ſuſpendues ſur ſon canal. A la fin de cette ennuyeuſe marche les Portugais commencerent à découvrir une partie de leurs ennemis, & remarquerent bien-tôt plus clairement que tout le Pays étoit couvert d'Habitans armés. Barreto ne s'allarma point de ce ſpectacle. Il donna la conduite de ſon avant-garde à Vaſco-Fernando *Homen*, & ſe réſervant celle de l'arriere-garde, il plaça ſon bagage & quelques piéces de canon dans l'intervalle de ces deux corps. Lorſqu'il fut prêt d'en venir à la charge, il fit avancer ſon artillerie au front de ſa troupe & ſur les flancs. L'Ennemi s'approcha d'un air ferme. Son ordre de bataille formoit un croiſſant. Une vieille femme, célebre, ſi l'on en croit l'Auteur, par la profeſſion qu'elle faiſoit de la magie, fit quelques pas hors des rangs & jetta quelques poignées de poudre vers l'armée Portugaiſe, en aſſurant les Caffres que cette poudre ſeule leur garantiſſoit la victoire. Barreto, qui

Fermeté de Barreto.

Sorciere tuée d'un coup de canon.

avoit appris dans l'Inde combien la ſu- **Faria. 1569.**
perſtition avoit de pouvoir ſur les Mo-
res, chargea un de ſes canoniers de
pointer vers cette femme; & ſes ordres
furent exécutés avec tant de bonheur,
qu'on la vit voler auſſi-tôt en piéces,
à la ſurpriſe extrême de tous les Caf-
fres, qui la croyoient invulnérable.
Barreto ﬁt préſent au canonier d'une
chaîne d'or.

L'ennemi continua de s'approcher, **Pluſieurs combats où les Portugais ſont vainqueurs.**
mais ſans ordre. Il ﬁt bien-tôt pleuvoir
une grêle de ﬂéches & de dards. Les
Portugais répondant, ſans s'ébranler,
à coups de canon & de fuſils, qui ﬁrent
une exécution terrible parmi les Caf-
fres, n'eurent pas beſoin de recommen-
cer ſouvent cette boucherie pour leur
faire tourner le dos. Ils en tuerent un
grand nombre dans la pourſuite; &
marchant droit à la Ville de Mongas,
ils ﬁrent diſparoître auſſi facilement un
autre corps qu'ils rencontrerent en che-
min. Il ne leur en coûta que deux hom-
mes pour faire mordre la pouſſiere à ſix
mille Caffres. Barreto, à la tête de ſes **Ils ſe ſaiſiſſent de Mongas.**
gens, entra ſans oppoſition dans Mon-
gas. Les Habitans, qui l'avoient aban-
donnée, ſe préſenterent le lendemain
en auſſi grand nombre que les deux pre-
mieres armées réunies; mais ils ne ſou-

FARIA. 1569.

tinrent pas plus long-tems l'effort des vainqueurs. Dès le même jour ils demanderent la paix au nom du Roi, qui envoya bien-tôt lui-même des Ambassadeurs à Barreto pour traiter des conditions.

Utilité qu'ils tirent de l'ignorance des Caffres.

Pendant cette négociation, un chameau échappé à ses gardes prit sa course vers le Gouverneur, qui l'arrêta de ses propres mains jusqu'à l'arrivée de ceux qui le poursuivoient. Les Caffres ne connoissoient point cet animal. Dans la surprise de le voir si docile près du Général Portugais, ils firent plusieurs questions qui marquoient leur crainte & leur ignorance. Barreto prit avantage de l'une & de l'autre, pour leur répondre qu'il avoit un grand nombre de ces bêtes terribles, & qu'il ne les nourrissoit que de chair humaine; qu'ayant déja dévoré ceux qui avoient péri dans le combat, elles le faisoient prier par ce messager de ne pas faire la paix, parce qu'elles craignoient de manquer de nourriture. Les Ambassadeurs Caffres, effrayés de ce discours, supplierent le Général d'engager ses chameaux à se contenter de bonne chair de bœuf, dont ils promirent de leur envoyer une grosse provision. Il se rendit à leur priere, & leur acccorda des

conditions

conditions qui rétablirent la tranquillité dans le Pays. Cependant il commençoit à manquer de vivres, lorſqu'il reçut avis que ſa préſence étoit néceſſaire à Mozambique, où Pereyra Brandam, ſon Lieutenant, s'étoit ſaiſi du Fort, quoiqu'âgé de quatre-vingt ans. Il laiſſa le commandement de ſes forces à Vaſco Homen, pour ſe hâter de retourner vers la Côte. Mais à peine eut-il paru à Mozambique, que les ſéditieux étant rentrés dans la ſoumiſſion, il regretta beaucoup qu'une affaire de ſi peu d'importance eût été capable d'interrompre ſes projets. L'ardeur de ſon courage lui fit reprendre auſſitôt la même route. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, en approchant du Fort de Sena, d'en voir ſortir Monclaros d'un air furieux, pour lui ordonner, au nom du Roi, d'abandonner une entrepriſe ſur laquelle il lui reprocha d'avoir trompé ce Prince par de fauſſes eſpérances, en ajoûtant que le nombre des morts étoit déja trop grand, & qu'il le rendoit reſponſable devant Dieu du ſang qui ſe répandroit encore. Il eſt certain, ſuivant la remarque de l'Hiſtorien, que Barreto n'étoit pas l'Auteur de cette Expédition, & que l'imprudence qui avoit fait choiſir une mauvaiſe route ne de-

FARIA. 1569.

La conquête des mines eſt abandonnée.

FARIA. 1569.

Mort étrange de Barreto.

voit être attribuée qu'à Monclaros. Cependant le brave Barreto fut si touché d'un affront de cette nature, qu'il mourut deux jours après, sans aucun signe de maladie & par la seule violence de son chagrin. Un ordre du Roi, qui se trouvoit parmi ses papiers, lui donna pour successeur Vasco-Fernandez Homen, son Major.

Vasco-Homen lui succede.

Monclaros s'étant déclaré si hautement contre la conquête, Vasco ne pensa qu'à lui marquer sa soumission, aux dépens de son devoir. Il retourna immédiatement à Mozambique. Mais après le départ du Missionnaire, qui s'embarqua bien-tôt pour le Portugal, François *Pinto Pimentel*, son parent, & quelques autres personnes intelligentes, lui représenterent si fortement ce qu'il devoit au Portugal & à son propre honneur, qu'il prit la résolution de retourner au Monomotapa. Il choisit, suivant l'opinion de Barreto, la route de Sofala, qui étoit en effet la plus favorable à son entreprise. Elle le conduisit directement vers les mines de Manchika, dans le Royaume de *Chikanga*, qui borde au-dedans des terres celui de *Quiterve*, le plus puissant de ces régions après celui du Monomotapa. Il avoit le même nombre d'hommes & les mêmes

Il reprend le même dessein par la route de Sofala.

instrumens que son Prédécesseur. Comme il étoit important de se concilier l'affection du Roi de Quiterve, il lui fit faire un compliment civil, accompagné de plusieurs présens. Mais ce Prince avoit déja conçu tant de défiance & de jalousie, qu'il reçut froidement cette politesse.

FARIA. 1569.

Il ravage la Ville de Zimbaze.

Vasco, sans faire beaucoup d'attention à sa réponse, continua sa marche au travers de ses Etats. Plusieurs corps de Caffres entreprirent de lui couper le passage & furent défaits avec un grand carnage. Le Roi désesperant de réussir par la force, eut recours à l'artifice. Il donna ordre à tous ses Sujets d'abandonner leurs Villes & leurs cantons, dans l'esperance de ruiner l'armée Portugaise par la faim. En effet, elle eut beaucoup à souffrir pour se rendre à Zimbaze, où il tenoit sa Cour. Il avoit déja pris le parti de l'abandonner & de se fortifier dans des montagnes inaccessibles. Vasco brûla cette Ville & se remit en marche pour le Pays de Chikanga (58), où la crainte plus que l'inclination le fit recevoir avec de grandes

(58) D'autres prennent Chikanga pour le nom du Roi, & croient que *Manika* ou *Manchika* est le nom du Royaume. Faria le nomme ailleurs *Bokaranga* & *Mokaranga*. D'autres croient aussi que *Quiterve* est le titre d'un Roi.

FARIA. 1569.

apparences d'amitié. Il obtint du Roi la liberté du paſſage juſqu'aux mines. Les Portugais ſe crurent à la veille de puiſer l'or à pleines mains. Ils arriverent enfin à cette terre promiſe. Mais remarquant bien-tôt que les Habitans avoient beſoin de beaucoup de tems & de peine pour en tirer fort peu d'or, & s'étant convaincu qu'il falloit plus d'hommes, & d'autres inſtrumens, pour donner quelque forme à leur entrepriſe, ils prirent le parti de revenir ſur leurs traces, après avoir employé toute leur adreſſe pour ſe conſerver l'amitié du Roi. Quoiqu'ils ſe trouvaſſent fort éloignés de leurs eſperances, ils avoient du moins vérifié combien il y avoit eu d'imprudence & d'erreur à donner Monclaros pour guide au Gouverneur précédent. Ce Miſſionnaire indiſcret avoit expoſé l'armée Portugaiſe à périr dans une route également dangereuſe & pénible. Vaſco retourna dans la ſuite à Quiterve, où le Roi, guéri de ſes défiances, lui accorda toutes les permiſſions qu'il avoit d'abord réfuſées. Il conſentit que les Portugais pénétraſſent juſqu'aux mines de *Manninas*, à la ſeule condition de lui payer chaque année vingt écus. Delà ils paſſerent dans le Royaume de *Chikova*, qui borde le Monomotapa au

Eſperances des Portugais trompées.

Autre entrepriſe ſur les mines de Manninas.

Nord dans l'interieur des terres. On les avoit flattés d'y trouver de riches mines d'argent. Vaſco, après y avoir aſſis ſon camp, rapporta tous ſes ſoins à ſe procurer des informations. Les Habitans ne ſe croyant pas capables de lui réſiſter, & jugeant que la découverte des mines ſeroit funeſte à leur repos, eurent l'adreſſe de répandre un peu de minéral dans quelques endroits éloignés de ſa ſource, & montrerent ces lieux aux Portugais comme les véritables mines. Cette ruſe eut tout l'effet qu'ils s'en étoient promis. Vaſco, perſuadé de leur bonne-foi, permit qu'ils ſe retiraſſent, dans la vûe peut-être de leur déguiſer les immenſes profits ſur leſquels il croyoit déja pouvoir compter. Il fit creuſer la terre dans mille endroits, & l'on ne ſera pas ſurpris que le fruit du travail repondît mal à la fatigue de ſes ouvriers. Les proviſions commençant à devenir rares, il prit enfin la réſolution de ſe retirer, en laiſſant derriere lui le Capitaine *Antonio Cardoſa de Almeyda*, avec deux cens hommes & les ſecours néceſſaires pour continuer ſes recherches. Après le départ de Vaſco, Cardoſa ſe laiſſa tromper encore plus malheureuſement par les Caffres. Ces Barbares feignant d'ad-

FARIA. 1569.

Ruſe des Caffres du Pays.

Funeſte fin des Portugais de cette expédition.

FARIA. 1569. mirer l'inutilité de ſon travail, s'offrirent à lui découvrir des veines plus ſûres; & le conduiſant à la mort plûtôt qu'aux mines, ils le firent tomber dans une embuſcade où il périt avec tous ſes gens.

Telle fut la fin du Gouvernement Portugais dans le Monomotapa. Elle toucha de fort près à ſon origine, puiſque de deux Gouverneurs qu'on a nommés, l'un périt preſqu'en arrivant, du chagrin de ſe voir outragé par un homme d'Egliſe, & l'autre fut chaſſé puérilement par le ſtratagême de quelques Barbares. Cependant la paix & le Commerce n'en ſubſiſterent pas moins entre l'Empereur du Monomotapa & les Portugais (59).

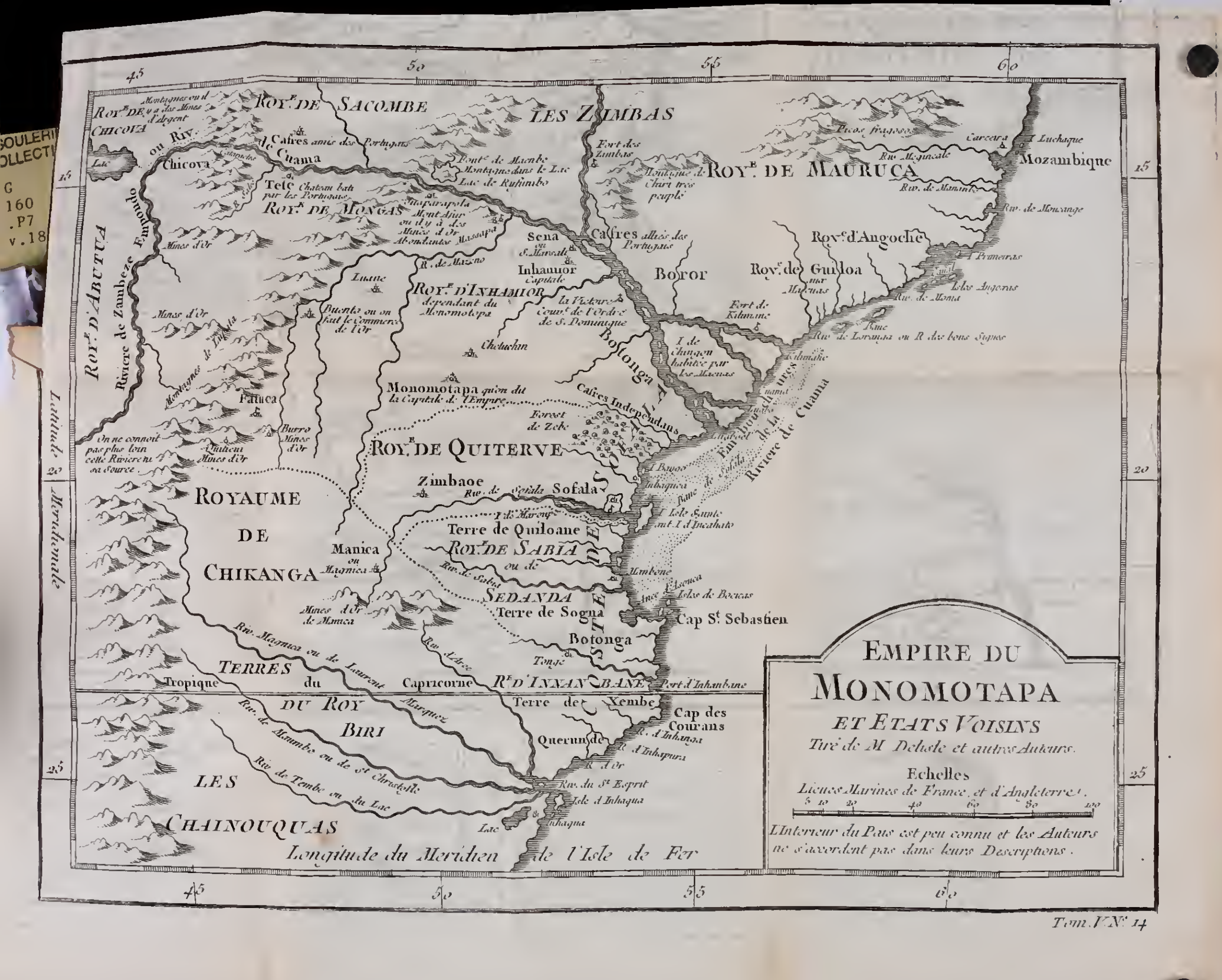
§. II.

Empire du Monomotapa.

Etendue & bornes de cet Empire.

SEs bornes au Nord & vers une partie de l'Oueſt, ſont la Riviere de *Zambeze-Empondo*, nommée auſſi *Quama* ou *Cuama*, qui le ſépare des Royaumes d'*Abutua* & de *Chikova*, des Pays de *Mumbos* & de *Zimbas* ou *Mazimbas*,

(59) Aſie Portugaiſe de Faria, Vol. II. p. 349. C'eſt du même Auteur, ou plûtôt des Relations & des Mémoires ſur leſquels il avoit travaillé, que l'article ſuivant eſt tiré.



OULERI
OLLECTI
G
160
.P7
v.18

qui appartiennent a l'Empire de *Monemuji*, & du Royaume maritime de Maruka. A la ſuite de l'Oueſt & du côté du Sud, il eſt bordé par le Pays des Hottentots & par certains Caffres, deſquels il n'eſt ſéparé que par la Riviere de Magnika, qu'on nomme auſſi *Laurent Karguez* & le *S. Eſprit.* A l'Eſt, il eſt baigné par la mer de l'Inde. FARIA. 1569.

Sa ſituation eſt entre le quarante-un & le cinquante-ſixieme degré de longitude orientale, & entre le quatorziéme & le vingt-cinquiéme degré de latitude méridionale. On lui donne ainſi environ quatre cens ſoixante-dix milles de longueur du Nord au Sud, & ſix cens cinquante de largeur de l'Oueſt à l'Eſt. C'eſt une Peninſule ou une preſqu'Iſle; car à l'exception d'un eſpace de quatre-vingt-dix milles, qui fait à peu près la diſtance de la Riviere de Zambeze ou de Quama juſqu'à la ſource de celle de Magnika, il eſt continuellement environné d'eau. Lopez le repréſente auſſi comme une preſqu'Iſle, formée, dit-il, par la mer, par la Riviere de Magnika, qu'il appelle *Magnico*; par une partie du Lac d'où ſort la Magnika, & par la Riviere de Quama. Sa ſituation.

Suivant le même Auteur, la Riviere de Magnika ſort du premier Lac du Ses rivieres.

FARIA. 1569.

Nil, qu'il place entre le Monomotapa & Congo, & va joindre la mer entre les Caps de la pêcherie & les courans (60), à trente-trois degrés & demi de latitude du Sud. Cette Riviere en reçoit trois autres fort grandes, près de la mer; l'une, & la principale, que les Habitans nomment *Nagoa*, & les Portugais *S. Christophe*, du jour auquel elle fut découverte. La seconde a tiré son nom, de Lorenzo Marguez, qui la découvrit. Elles prennent toutes deux leur source dans les Montagnes de la Lune, que les Habitans du Pays nomment *Toroa*. La troisiéme se nomme *Arroe*, & sort des montagnes des mines d'or dans le Royaume du Monomatapa. Aussi trouve-t-on, dans quelques endroits, des particules d'or entre ses sables.

Fort de Cuama.

La Riviere de Quama ou Cuama, a pris ce nom d'un Château ou d'un Fort dont les Infidéles ou les Mahométans sonr en possession. Les Portugais appellent son embouchure *Bouches de Cuama*, parce qu'en se jettant dans la mer elle se divise en sept bras, qui forment cinq Isles, sans en compter un grand nombre d'autres qui sont situées plus haut dans son canal, toutes merveil-

(60) Pescheria & Corientes.

leusement peuplées. L'Auteur la fait sortir du même Lac (61); mais comme cette opinion est reconnue aujourd'hui pour une erreur, les Géographes sont embarassés où ils doivent la placer. Delisle l'appelle Cuama, ou Zambeze-Empondo.

FARIA. 1569.

Opinion de Faria sur la riviere de Zambeze.

Faria raconte que la grande riviere de Zambeze coule au travers du Monomotapa & tombe dans la riviere de *Chiri.* Celle-ci traverse le Pays de Bororo, où l'on trouve plusieurs autres grandes rivieres, dont les bords sont occupés par divers Rois, les uns absolus, d'autres, sujets du Monomotapa. Il ajoute que la Zambeze se jette dans la mer par quatre embouchures; la premiere, nommée *Quilimane*, à quatre-vingt-dix lieues de Mozambique; la seconde, qui s'appelle *Cuama*, à vingt-six lieues vers le Sud. *Luabo*, qui est la troisiéme, cinq lieues plus bas; & la quatriéme, nommée *Luaboel*, quinze lieues plus au Sud. L'intervalle est rempli par de belles & grandes Isles, dont l'une n'a pas moins de soixante lieues de tour. Cette Riviere est navigable dans la même étendue jusqu'à la Ville de Sena, qui est habitée par les Portugais, & soixante lieues

(61) Voyez la Relation de Congo par Pigafetta, sur les Mémoires de Lopez, p. 192 & suiv.

FARIA. 1569.

plus loin jusqu'à *Tete*, autre Colonie Portugaise.

Division du Monomotapa.

L'Empire du Monomotapa est divisé en vingt-cinq Royaumes, qui se nomment *Mongas*, *Baro*, *Manika*, *Bosa*, *Masingo*, *Remo*, *Chique*, *Chiria*, *Chidima*, *Boquiza*, *Inohanzo*, *Chiruvia*, *Kondesaqua*, *Daburia*, *Makurumbe*, *Mongussi*, *Antuvaza*, *Chove*, *Chungue*, *Diza*, *Romba*, *Rassini*, *Chirao*, *Makaranga* & *Rem' de Boza*. On y compte un grand nombre de Seigneuries, qui n'ont pas le titre de Royaumes. Le plus grand Etat, de ceux qui sont indépendans de l'Empire, est *Mongas*, sur le bord des Rivieres de Quama & de Zambeze.

Ses mines d'or les plus riches.

Les plus riches mines du Royaume de Mongas sont celles de Massapa, qui portent le nom d'*Osur* (62). On y a trouvé un lingot d'or de douze milles ducats, & un autre de quatre cens mille. L'or s'y trouve non seulement entre les pierres, mais même sous l'écorce de certains arbres jusqu'au sommet, c'est-à-dire, jusqu'à l'endroit où le tronc commence à se diviser en branches. Les mines de Manchika & de Butua

(62) L'Auteur suppose que c'est *Ophir*, & le nom est favorable à cette conjecture, du moins s'il ne l'a pas allongé exprès; car d'autres le nomment *Fura*.

FARIA. 1569.

ſont peu inferieures à celles d'Ofur. Le Pays en a quantité d'autres, mais moins conſidérables. Il a trois Foires ou trois Marchés, que les Portugais de *Tete*, Château ſitué ſur la Zambéze à cent vingt lieues de la mer, fréquentent pour le commerce de l'or. Le premier, qui ſe nomme *Luane*, eſt à quatre journées dans les terres; le ſecond, nommé *Buento*, eſt plus éloigné; & le troiſiéme, qui s'appelle *Maſſapa*, l'eſt encore plus. Les Portugais ſe procurent l'or par des échanges, pour des étoffes, des colliers de verre & d'autres marchandiſes de peu de valeur. Ils ont à Maſſapa un Officier de leur Nation, nommé par le Gouverneur de Mozambique, du conſentement de l'Empereur du Monomotapa; mais avec défenſe, ſous peine de mort, de pénétrer plus loin dans le Pays ſans ſa permiſſion. Il y eſt Juge des différends qui s'élevent entre les Portugais; & leur Etabliſſement n'y ſçauroit être mépriſable, puiſqu'ils ont des Couvens ou des Egliſes de Dominiquains à Maſſapa, à Bokuto & à Luanzei (63).

Trois Marchés que les Portugais fréquentent.

L'origine, la ſucceſſion & le nombre des Empereurs du Monomotapa ne

Conjectures ſur l'origine du Monomotapa.

(63) C'eſt apparemment ce qui vient d'être nommé *Buento & Luane*.

Faria. 1569.

ſont pas connus. L'Auteur paroît perſuadé (64) qu'ils exiſtoient dès le tems de la Reine de Saba, & que lui étant ſoumis, c'étoit d'eux qu'elle tiroit ſes tréſors. Sur le Mont Ofur, près de Maſſapa, on voit les ruines de pluſieurs beaux édifices, qui paroiſſent avoir été autant de Palais & de Châteaux (65). Dans la ſuite des tems l'Empire fut diviſé en trois Royaumes, *Quiterve*, *Sabanda* & *Chikanga*, dont le dernier, qui eſt le plus puiſſant, renferme les mines de Manchika, de *Butua* & pluſieurs autres. On croit que les Négres de Butua, dans le Royaume de Chikanga, ſont ceux qui tranſportent l'or au Pays d'Angola, parce que, ſuivant les calculs, on ne trouve pas qu'il y ait plus de cent lieues d'un Royaume à l'autre. Chikanga produit du riz & du bled-d'Inde, avec une grande abondance de beſtiaux, d'oiſeaux & de légumes. La principale occupation des Habitans eſt l'agriculture & le pâturage (66).

[illegible] édi- qui s'y [illegible]

Commerce entre Chikanga & Angola.

(64) Sans preuve & ſans autre fondement que les mines d'or.

(65) Lopez dit qu'on trouve dans les contrées du Monomotapa d'anciens bâtimens d'une architecture ſinguliere, compoſés de pierre, de ciment & de bois. Comme il ne ſe trouve rien de ſemblable dans les Pays voiſins, il en conclut que c'eſt de-là que Salomon tiroit ſon or. *Ubi ſup.* p. 195.

(66) Faria, *ubi ſup.* p. 343 & ſuiv.

Toute la Côte du Monomotapa, depuis les rivieres de Magnica & de Zambeze ou de Quama, étoit autrefois possedée par les Portugais, & se nommoit *Sofala* ou *Zofala*, d'une Ville du même nom qui est située entre ces deux rivieres. Cependant Lopez, en lui donnant cette étendue, ajoûte que c'est un petit Royaume, dont les *Maisons* ou les Villes sont en fort petit nombre. Sa principale Habitation, dit-il, étoit l'Isle de Sofala, située dans une Riviere du même nom. Elle est peuplée de Mahométans, dont le Roi se soumit à la Couronne de Portugal, parce qu'il s'ennuyoit de la domination du Monomotapa. Aussi les Portugais ne crurent-ils pouvoir s'en assurer la possession qu'en élevant un Fort à l'embouchure de la Riviere de Quama. Ils exercent dans toutes les contrées le commerce de l'or, de l'ivoire, de l'ambre, qui se trouve sur la Côte, & celui des Esclaves; en donnant pour échange des étoffes de coton & des soies de Cambaye, dont les Habitans composent leur parure ordinaire. Les Mahométans de Sofala ne sont point originaires du même Pays. Ce sont des Arabes, qui trafiquoient dans de petites Barques avant l'arrivée des Portugais.

FARIA. 1569.

Côte du Monomotapa. Pourquoi les Portugais l'ont nommée Sofala.

FARIA. 1569.

Pays interieur du Monomotapa.

Lopez repréſente l'Empire du Monomotapa comme un vaſte Pays, dont les Habitans ſont innombrables. Ils ſont noirs & de taille moyenne. Leur courage eſt célebre à la guerre, & leur légereté extrême à la courſe (67). La principale Nation de ce grand Pays, ſuivant Faria, ſe nomme les *Mokarangis*. La Maiſon Impériale en tire ſon origine. Ils ont l'inclination peu belliqueuſe, & n'emploient point d'autres armes que l'arc, les fléches & les javelines. Leur religion n'admet point d'images ni d'idoles. Ils reconnoiſſent un ſeul Dieu. Ils croient l'exiſtence d'un Diable, qu'ils appellent *Muzuko* & qu'ils ſe repréſentent fort méchant. Ils ſont perſuadés que tous leurs Empereurs paſſent de la Terre au Ciel. Dans cet état de gloire ils les appellent *Muzimos*, & les invoquent comme les Catholiques prient les Saints. N'ayant point de lettres ni d'autres caracteres d'écriture, ils conſervent la mémoire du paſſé par de fidelles traditions. Leurs eſtropiés & leurs aveugles portent le nom de *Pauvres du Roi*, parce qu'ils ſont entretenus avec beaucoup de charité aux frais de ce Prince. Dans leurs voyages on eſt obligé de leur fournir des

Qualités & Religion des Habitans.

(67) Lopez, *ubi ſup.* p. 192.

guides, d'une Ville à l'autre, & de pourvoir à leur subsistance.

FARIA. 1569.

Palais de l'Empereur.

Le Palais Impérial est d'une grandeur extraordinaire, quoique les édifices ne soient que de bois. On y distingue trois principaux quartiers; celui de l'Empereur, celui de ses femmes & celui de ses Officiers domestiques. Le quartier ou l'appartement de l'Empereur a trois portes, qui donnent dans une même cour; l'une, dont l'usage est réservé aux Reines; l'autre, qui est pour l'Empereur & pour ses Officiers interieurs, tous fils des principaux Seigneurs de l'Empire; la troisiéme, pour les deux Chefs de cuisine, qui sont deux personnes de haute distinction; pour les Princes de son sang & pour les cuisiniers inférieurs, qui sont aussi des personnes de qualité. Aucun de ces Officiers ne doit être plus âgé que de vingt ans, parce que jusqu'à cet âge on présume qu'ils n'ont point encore eu de commerce avec les femmes. Ceux qui auroient violé cette loi seroient punis séverement. Après leur service, ils sont élevés aux grandes dignités de l'Etat. Dans l'intérieur du Palais, comme au-dehors, ils ont un Chef ou un Gouverneur, tel qu'autrefois en Espagne l'*Alcalde de los Donzelos.*

Trois portes & leur usage.

FARIA. 1569.

Principaux Officiers de la Cour.

Les principaux Officiers de la Cour du Monomotapa ſont le *Ningomoſcha*, ou le Gouverneur des Royaumes ; le *Mokomoaſcha*, ou le Capitaine-Général ; l'*Ambuya*, ou le Maître-d'Hôtel, qui, à la mort de la principale femme de l'Empereur, a le droit étrange d'en nommer une autre à ſa place, avec cette ſeule reſtriction, qu'elle doit être une des ſœurs ou des plus proches parentes du Monarque ; l'*Inhautovo*, ou le Chef de la muſique ; le *Nukurao*, ou le Capitaine de l'avant-garde ; le *Bukuromo*, qui ſignifie la main droite de l'Empereur ; le *Magande*, ou le Chef des Devins ; le *Netombo* ou l'Apoticaire, qui garde les onctions & les uſtenciles à l'uſage de la divination & de la magie ; le *Nehono*, ou le Grand-Portier. Tous ces Offices ſont remplis par des Seigneurs du plus haut rang.

Alimens & cuiſine.

Il y a peu de délicateſſe au Monomotapa dans la préparation des alimens. Toutes les viandes ſe mangent ou bouillies ou rôties ; & la plûpart ſont les mêmes que les nôtres, avec l'addition de quelques ſouris, que les Caffres eſtiment autant qu'une perdrix ou un lapin.

L'Empereur a pluſieurs femmes ; mais

FARIA. 1569.

Femmes de l'Empereur. Leur rang, leurs noms & leur autorité.

il n'en a que neuf qui soient honorées du titre de grandes Reines. Elles sont ou ses sœurs ou ses plus proches parentes. Les autres sont choisies entre les filles des Grands. La premiere se nomme *Mazasira*. Les Portugais l'appellent leur Mere & lui font quantité de présens, parce qu'elle sollicite leurs interêts à la Cour. L'Empereur ne leur envoye jamais d'Ambassadeurs ou de Messagers, qui ne soient accompagnés de quelque Officier domestique de cette Princesse. La seconde, qui se nomme *Inahanda*, sollicite pour les Mores. La troisiéme, nommée *Nabuiza*, fait sa résidence dans le même appartement que l'Empereur. La quatriéme se nomme *Navemba*; la cinquiéme, *Navengore*; la sixiéme, *Nizingoapangi*; la septiéme, *Nemongoro*; la huitiéme, *Nissani*; la neuviéme, *Nekaronda*. L'Auteur ne nous apprend point si tous ces noms sont des titres qui appartiennent toujours aux neuf premieres femmes, ou s'ils n'étoient que des noms propres. Chacune de ces neuf Reines tient à part un état aussi brillant que celui de l'Empereur, & jouit du revenu de plusieurs Provinces qui sont assignées pour sa dépense. Aussi-tot qu'il en meurt une, on en nomme une autre pour lui succéder

FARIA. 1569.

(68). Elles partagent l'autorité de l'Empereur & le droit de récompenſer ou de punir. Il va quelquefois les voir & reçoit quelquefois leur viſite. Les femmes qui les ſervent ſont en fort grand nombre, & l'Empereur ſe ſert à ſon gré de celles qui lui plaiſent.

Jours de fêtes.

Chaque mois a ſes jours de fête & ſe diviſe en trois ſemaines, qui ſont chacune de dix jours. Le premier jour eſt celui de la nouvelle Lune. Les fêtes ſont le quatriéme & le cinquiéme jour de chaque ſemaine. Tout le monde eſt revêtu ces jours-là de ſes meilleurs habits. L'Empereur donne une audience publique, en tenant à la main un pieu d'environ trois quarts-d'aune, ſur lequel il eſt comme appuyé. Ceux qui lui parlent ſont proſternés devant lui. Cette cérémonie dure depuis le matin juſqu'au ſoir. Si l'Empereur eſt indiſpoſé, le Ningomoſcha tient ſa place. Perſonne ne peut approcher de la Cour le huitiéme jour de la Lune, parce qu'il eſt regardé comme un jour malheureux.

Uſages du jour de la nouvelle Lune.

Le jour où la Lune commence à paroître, l'Empereur armé de deux javelines, court dans le Palais, comme s'il

(68) Il paroît ici par quelques expreſſions de Faria, que les noms des neuf Reines ſont héréditaires. *Ubi ſup.* p. 346.

étoit prêt à combattre, & les Seigneurs assistent à cette cérémonie. Aussi-tôt qu'elle est finie, on apporte un vaisseau plein de bled-d'Inde, bouilli sans division, que l'Empereur jette à terre, en ordonnant aux Seigneurs d'en manger, parce que c'est une production de la terre. La flatterie leur donne beaucoup d'ardeur pour la ramasser, & chacun en mange comme du mêt le plus délicat. FARIA. 1569.

La plus grande de toutes les fêtes est le premier jour de la Lune de Mai. Elle se nomme *Chuavo*. Tous les Seigneurs, dont le nombre est fort grand, se rassemblent au Palais; & courant la javeline à la main, ils donnent la représentation d'une espece de combat. Cet amusement dure tout le jour. Ensuite l'Empereur disparoît & passe huit jours sans se faire voir. Dans cet intervalle les tambours ne cessent pas de battre. Le dernier jour, ce Prince fait donner la mort aux Seigneurs pour lesquels il a le moins d'affection. C'est une sorte de sacrifice qu'il fait aux *Muzimos* ou à ses ancêtres. Les tambours cessent & chacun se retire.

Fête qui se termine barbarement.

Les *Mumbos* mangent de la chair humaine & l'achetent dans une boucherie publique. En finissant ce récit, Faria paroît ennuyé de ses recherches, & dé-

Mumbos, Nation anthropophage.

FARIA. 1569.

clare que la Relation de tout ce qui appartient à ce grand Empire feroit une entreprife infinie (69).

Armées du Monomotapa.

Lopez raconte que l'Empereur du Monomotapa entretient plufieurs armées dans différentes Provinces, pour contenir dans le refpect & la foumiffion plufieurs Rois fes vaffaux, que leur inclination porte fouvent à fe revolter. Ces troupes font divifées en légions, fuivant l'ufage des anciens Romains.

Amazones & leurs ufages.

Si l'on en croit le même Auteur, les plus braves Soldats de l'Empire font quelques légions de femmes, qui fe brûlent la mammelle gauche, comme les anciennes Amazones, pour fe fervir plus librement de l'arc. Elles n'ont point d'autres armes. On a déja repréfenté leur maniere de combattre. Le Roi leur accorde certains cantons, pour y faire leur demeure. Elles y reçoivent quelquefois des hommes, dans la feule vûe d'entretenir leur efpece. Les enfans mâles font renvoyés aux peres, & les filles demeurent fous la conduite de leurs meres, pour apprendre le métier de la guerre à leur exemple.

Royaume de Butua.

Le Royaume de *Butua*, qui s'étend depuis les Montagnes de la Lune juf-

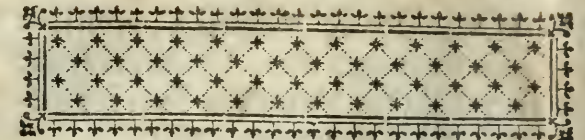
(69) Afie Portugaife de Faria, Vol. II, pag. 345 & fuivantes.

qu'à la Riviere de Magnika, contient quantité de mines d'or. Le caractere & les usages de ses Habitans sont les mêmes qu'au Monomotapa (70). FARIA. 1569.

APRÈS avoir conduit le Lecteur, autour des côtes d'Afrique, dans tous les Pays dont on doit la découverte aux Voyageurs depuis le quinziéme siécle, l'ordre de ce Recueil nous transporte en Asie, où la scene va s'ouvrir par le grand Empire de la Chine. Tout ce qui appartient à l'interieur de l'Afrique, & qui n'a point été connu par le secours de la navigation, est renvoyé au Recueil des Voyages par terre.

(70) Lopez, dans la Relation de Pigafetta, composée sur ses Mémoires, p. 191 & 195.





HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe Siécle.

PREMIERE PARTIE.

VOYAGES DANS L'ASIE.

LIVRE I.

Voyages dans l'Empire de la Chine.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Pierre de Goyer & Jacob de Keyser, Ambassadeurs de la Compagnie Hollandoise des Indes-Orientales, vers l'Empereur de la Chine.

INTRODUCTION.

Comment la Chine fut connue avant la découverte des Portugais.



UOIQUE la Chine eût été découverte à la fin du treiziéme siécle, dans les Voyages par terre d'un Vénitien nommé *Marco Polo* (1), elle

(1) On le verra paroître dans la suite entre les Voyages par terre.


LA CHINE
avec
LA CORÉE
et les Parties de la Tartarie
les plus voisines
Tirées des Cartes que les Jesuites Missionaires ont levées les années 1708, jusqu'en 1717.
ECHELLE
Lieues communes de France.
25
50
75
100 L
MONGOLS
Kabbin Kobi
ORTUS
PEKING
KAO-LIQUE ou ROY.ME DE CORÉE
OCEAN ORIENTAL
OU
MER DE LA CHINE
NGAN-NAN ou TONG-KING
LAU-CHOUA ou R.ME DE LAOS
ISLE DE HAY-NAN
Tom. V. N°. 15

n'en fut pas beaucoup plus connue des Européens jusqu'à la fin du quinziéme siécle, où les Portugais, pénétrant par les Mers de l'Inde, y introduisitent des Missionnaires de la Religion Romaine. En 1517 (2) ils établirent un Commerce reglé à *Quan-tong*, que les Européens ont nommé Canton. Ensuite ayant formé un Comptoir à *Ning-po*, qu'ils ont appellé *Liampo*, dans la Partie orientale de la Chine, ils firent un Commerce considérable sur la Côte, entre ces deux fameux Ports, jusqu'à ce que leur orgueuil & leur insolence causerent leur destruction dans tous ces lieux; à la réserve de *Ma-kau*, ou *Macao*, Isle à l'embouchure de la Riviere de Canton, où ils se conservent encore, mais resserrés dans des bornes fort étroites.

INTRODUCTION.

Ruine des Portugais à la Chine.

Le pouvoir des Hollandois étant monté au comble dans les Indes, particuliérement sur les ruines des Portugais, tous leurs efforts se rapporterent à s'ouvrir l'entrée de la Chine par l'établissement d'un Commerce reglé avec les Habitans. Ils y travailloient depuis long-tems, malgré quantité d'obstacles, dont le plus redoutable, suivant

Obstacles aux vûes des Hollandois.

(2) Voyez la découverte des Portugais au Tome premier, & l'origine de leur Commerce à la Chine.

INTRODUCTION.

Nieuhof (3), étoit une ancienne Prophetie répandue parmi les Chinois, qui les ménaçoit » de devenir quelque jour » la conquête d'une Nation de Blancs, » vêtue de la têre jusqu'aux pieds. Mais sur la nouvelle qu'ils reçurent de Makassar, par un Missionnaire Jésuite, nommé le Pere *Martini*, revenu de la Chine où il avoit vêcu caché pendant dix ans, que les Tartares *Manchaws* avoient conquis ce grand Empire, le Gouvernement de Batavia prit la résolution de renouveller ses entreprises. Il fit pressentir les Chinois de Canton par quelques Marchands, dont le rapport fut si favorable, qu'il ne pensa plus qu'à faire partir des Ambassadeurs pour aller solliciter à la Cour de Peking la liberté du Commerce.

Ambassade qu'ils envoyent à Peking, après la conquête des Tartares.

La Relation de cette Ambassade fut composée par Jean *Nieuhof*, Maître-d'hôtel des Ambassadeurs Hollandois, & célebre par ses voyages dans plusieurs autres Parties du Monde. Elle fut publiée en diverses langues & sous différentes formes. On en vit paroître, en 1665, une Traduction Françoise de Jean *Carpentier* (4), qui semble com-

(3) Auteur de cette Relation.

(4) Imprimée à Leyde, chez Jacob *de Meurs* ou *Meursius*.

posée

posée sur un Manuscrit même de l'Auteur. Elle est divisée en deux Parties, dont la premiere contient le récit de l'Ambassade, en deux cens quatre-vingt-dix pages; & la seconde, une Description générale de la Chine, en cent trente-quatre pages, sans y comprendre la Préface & l'Epître Dédicatoire à M. Colbert, Ministre de France. Mais la Relation de Nieuhof n'a servi que de base à ce gros Ouvrage, dont Carpentier confesse lui-même que la seconde Partie, & la moitié de la premiere sont autant d'additions (5).

INTRODUCTION.

Planches & Figures de l'Ouvrage.

Les Planches, dont le nombre est fort grand, sont excellemment gravées; & copiées, si l'on en croit l'Editeur, sur les Dessins de l'Auteur même. Elles représentent des habits à la Chinoise, des processions d'Etat & de Magistrat, des perspectives de Villes & de Temples, des animaux, des oiseaux, des végétaux, &c. La plûpart sont de petites Figures, gravées sur le revers des pages même du Livre. Les grandes, qui occupent des feuilles séparées, offrent des vûes de Palais & de grandes Villes, ou de grandes processions. Dans la premiere Partie, on trouve *An-hing* ou *An-king*; la fête des Vicerois de Canton.

(5) Voyez sa Préface.

INTRODUCTION.

Batavia, *Hoeygan*, Hu-keu, Canton. Un autre plan de Canton. Ka-yu-tsiu, Kan-cheu, Kin-nun-gan, Ku-ching, Macao ou Makau, Nam-hun ou Nan-hung, Nan-chang ou Kiang-si, Nan-gan, Nan-kang, Nan-king, Paulin-schi, Peking. Le Plan du Palais Impérial à Peking. Interieur du Palais. Tour de porcelaine. Sin-gle, Tyen-syen-wey, Tong-lieu ou Tong-lou, Tun-chang, Tung-ling, U-fu, Van-nun-gan ou Van-gan, Schan-tsui, Schan-cheu, Yam-se-fu. Dans la seconde Partie on voit l'interieur d'un Temple; le fruit nommé *Musa;* un Ordre de Chevalerie en marche.

Edition de Thevenot.

L'année suivante Thevenot publia la Relation de Nieuhof dans sa Collection Françoise des Voyages, avec trente-trois Figures, en quatorze ou quinze Planches d'une demie-feuille. Elle y est suivie d'un Journal de la route des Hollandois, depuis Canton jusqu'à Peking; d'une exacte Description de ces deux Villes; de la maniere de faire la porcelaine, &c. avec une grande Carte de la route, levée par l'Auteur & longue de vingt-trois pouces.

Thevenot nous apprend que cette Traduction est conforme aux deux Copies Hollandoises dont il avoit les Ma-

nuſcrits entre les mains, l'un ſigné du nom de Nieuhof (6). Il déclare qu'il n'y a rien changé ni rien ajouté. Pourquoi, dit-il, auroit-il mêlé une Deſcription étrangere aux Remarques de Nieuhof, lorſque cet Auteur confeſſe lui-même que, ſoit à Canton, ſoit à Peking, les Hollandois ne ſortirent pas de leur logement ?

INTRODUCTION.

Doutes & embarras ſur les deſcriptions.

On n'oſeroit décider ſi ces Deſcriptions ſe trouvoient dans les Manuſcrits de Nieuhof, comme elles ſe trouvent aujourd'hui dans la Relation Hollandoiſe imprimée, ou ſi la réfléxion de Thevenot eſt une cenſure de l'Ouvrage de Carpentier. Mais il eſt certain que les Manuſcrits étoient accompagnés de Figures. Nieuhof déclare qu'il avoit levé des Cartes & des Plans exacts des Pays & des Villes, outre les Deſſins de bêtes, d'oiſeaux, de poiſſons, de plantes & d'autres curioſités (7). Il pouvoit ajoûter ceux des Habitans, des Magiſtrats, de leurs fêtes & de leurs proceſſions. Mais Thevenot a ſupprimé les Plans de Villes, à l'exception de Peking & de Nan-king (8); parce que

(6) Il écrit ce nom tantôt *Newhof* & tantôt *Nieuhof*.

(7) Voyez la Chine d'Ogilby p. 3.

(8) Ces deux Plans ſont ſi petits & ſi imparfaits, qu'ils ne donnent aucune idée de ces Villes.

INTRODUCTION.

ne leur ayant pas trouvé, dit-il, assez de rapport avec les Descriptions qu'il en donne, il les a soupçonnés d'être de simples fruits de l'invention. Il allégue une autre raison pour se justifier : c'est que toutes les Villes de la Chine se ressemblant, suivant le témoignage même des Géographes Chinois, il suffit d'en voir une pour se persuader qu'on les a vûes toutes. Mais sans vouloir décider combien cette apologie auroit de force, si tous les Plans étoient véritables, il est certain que l'uniformité des édifices & celle des rues n'empêcheroient pas que la seule situation des Places & la disposition des objets n'y missent beaucoup de différence. A l'égard des Figures de plantes & d'animaux, que Thevenot a supprimées aussi, la plûpart se retrouvent dans sa Description générale de la Chine, tirée de Martini.

Toutes les Villes Chinoises se ressemblent.

Les Planches qu'il a conservées sont de la grandeur des originaux, plus grandes par conséquent & plus correctes que celles de Carpentier, mais peut-être moins belles & d'un travail moins fini. Donnons-en la liste. 1. Une Carte de la route des Ambassadeurs au travers de la Chine. 2. Le jeune Viceroi de Canton. 3. Un Cavalier Tartare, armé.

Planches & Figures de Thevenot.

INTRODUCTION.

4. Une femme Tartare. 5. Jardin de plaisir. 6. Un Mandarin. 7. Une Dame Chinoise. 8. Deux Religieux (9) vêtus de jaune, avec de grands chapelets tels que ceux des Catholiques. 9. Religieux vêtus de noir, avec leurs chapelets. 10. Religieux mendiant, avec un chapeau à grands bords. 11. Mendiant, avec sa tête en forme de pain de sucre. 12. Sepulcre d'un Grand-Seigneur. 13. Mendiant qui porte du feu à la main, pour extorquer des aumônes. 14. Autre Mendiant, avec une loupe sur le front, qu'il s'est battue contre une pierre. 15. Punition d'un Religieux, surpris avec des femmes publiques. 16. Femme publique, qui se promene dans les rues sur un âne, avec un homme devant elle, pour offrir ses services aux passans. 17. Deux Mendians, qui se heurtent le front l'un contre l'autre pour demander l'aumône. 18. Petite vûe de la Ville de Nanking. 19. Perspective d'une rue de Nanking. 20. Tour de porcelaine à Nanking. 21. Petite vûe de la Ville de Peking. 22. Arche de triomphe. 23. Temple de Schanti-eu. 24. Village flottant sur les rivieres. 25. Grand Jonc, ou Vaisseau,

(9) Ce sont des Lamas ou des Prêtres de la Secte de *Fo*.

INTRODUCTION.

avec ses voiles. 26. Vaisseau-Serpent. 27. Cour de l'Empereur à l'audience des Hollandois. 28. Un Tartare, qui d'une courroie de cuir fait autant de bruit que trois coups de pistolets tirés l'un après l'autre. 29. Un Sorcier, le visage percé d'un poinçon, de qui les Matelots achetent du vent. 30. Chariot qui porte fort légerement trois personnes, quoique poussé par un seul homme. 31. Tartare avec sa femme derriere lui. 32. Vaisseau avec une sorte de roues au lieu de voiles. 33. Habit ordinaire des Chinois.

Editions de Nieuhof en langues Hollandoises & Angloises.

Les Libraires d'Amsterdam publierent, en 1670, une Relation Hollandoise de la même Ambassade (10) sous le nom de Nieuhof; embellie d'un grand nombre de Planches, avec une Description des Provinces de la Chine dans le goût de celle de Carpentier, mais moins chargées de matieres étrangeres. Quelque tems après on vit paroître la même Relation en Anglois. Ogilby, qui fit ce présent à sa Nation, s'attacha moins au titre de l'Edition d'Amsterdam qu'à celui de Carpentier (11), quoiqu'il paroisse incertain si son

(10) La seconde Edition, qui est celle dont les Auteurs de ce Recueil ont fait usage, est de l'année 1673.

(11) Voici le titre Anglois : *An Ambassy from the*

INTRODUCTION.

Original étoit l'Ouvrage Hollandois ou la Traduction Françoise. Cependant, comme on ne trouve point dans l'Anglois un grand nombre de superfluités dont le François abonde, on peut présumer qu'Ogilby a suivi la Copie Hollandoise. Ses Planches, qui sont les mêmes que dans la Traduction Françoise, mais fort éloignées d'être si bien gravées, sont apparemment celles de l'Edition d'Amsterdam, qui avoient été faites d'après les originaux. On n'en doutera point, si l'on ajoûte que l'explication des Sujets est en langues Angloise & Hollandoise.

Edition qu'on suit ici.

De tant d'Editions du même Ouvrage, il paroît que celle de Thevenot est la plus exacte & la plus conforme à l'Original. Ainsi l'on a crû pouvoir ici la faire servir de correctif & même de supplément à la Traduction d'Ogilby, avec l'attention de faire remarquer ce qu'on empruntera de cette source.

East India company of the United Provinces to the grand Tartar Cham, Emperor of China, by their Excellencies Peter de Goyer & Jacob de Keyser, at his Imperial City of Peking, Wherein the cities, Towns, Villages, Ports, Rivers, &c. in their passage from Canton to Peking are ingeniously described by John Nieuhof Steward to the Ambassadors.

§. I.

Entreprises des Hollandois pour s'établir à la Chine, avant leur Ambassade.

NIEUHOF. 1655.

Liberté du Commerce publiée à Canton.

LES informations du Pere Martini ne s'étoient pas bornées au récit de la conquête des Tartares. Il assuroit qu'après avoir établi leur autorité par les armes, ces heureux Vainqueurs avoient fait proclamer à Canton, que le Commerce de leurs nouveaux Etats étoit ouvert à toutes les Nations étrangeres. Le Gouvernement de Batavia prit aussi-tôt la résolution de vérifier cette agréable nouvelle, en dépêchant à la Chine un Vaisseau de *Taywan* dans l'Isle *Formose*.

Les Hollandois vérifient cette nouvelle.

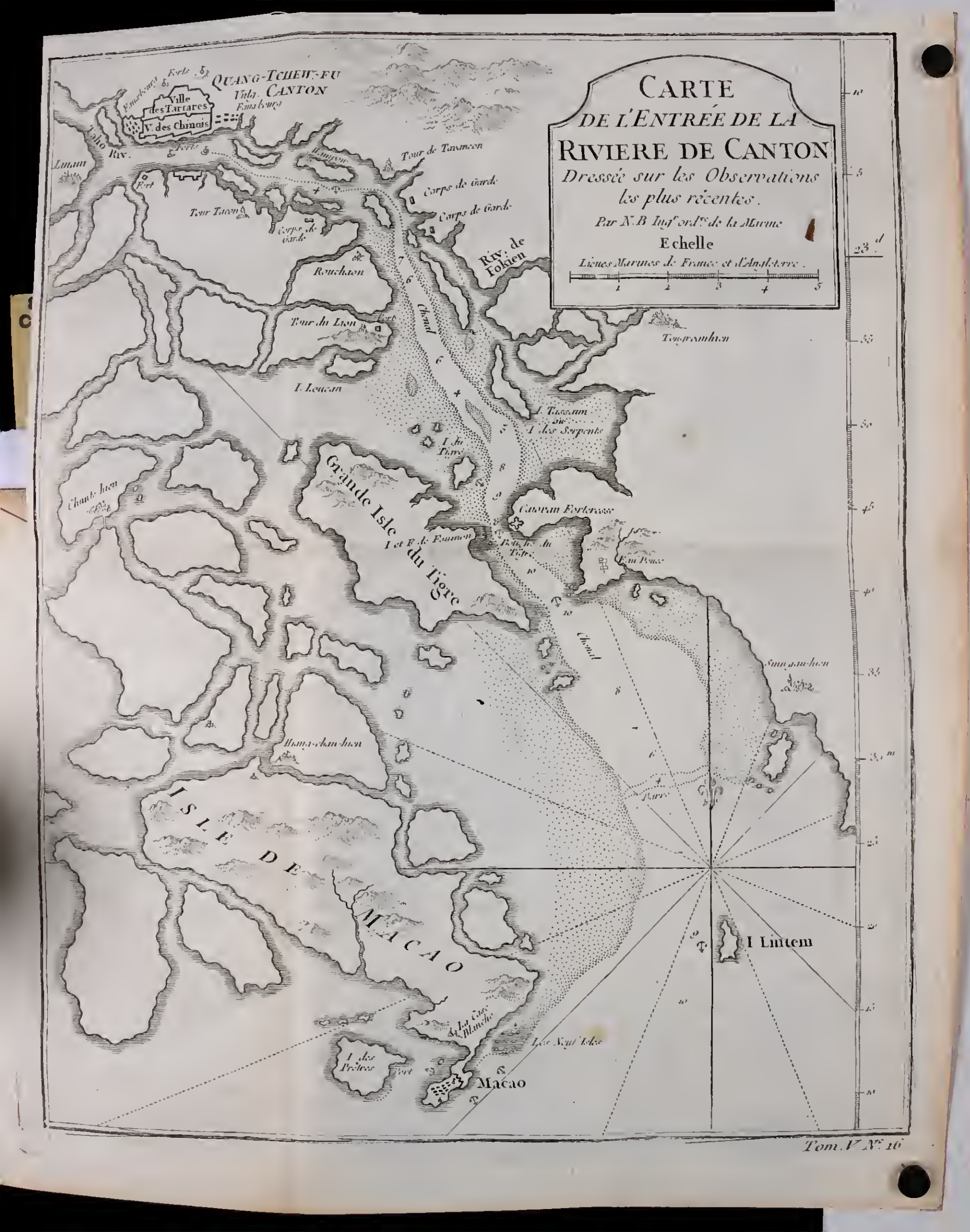
Départ de Schedel, un de leurs Marchands.

Suivant cet ordre, un Marchand Hollandois, nommé *Frédéric Schedel*, mit à la voile le 20 de Janvier (12) 1653, sur le *Poisson-brun*, riche Frégate, dont la cargaison montoit à quarante-six mille sept cens vingt-sept écus; & dans l'espace de neuf jours il arriva prés *Heytamen* (13) dans la Riviere de Canton. Il fut agréablement surpris de voir venir à bord le *Hay-to-nu* (14), ou l'A-

(12) Ogilby met le mois d'Août sans autre datte.

(13) Thevenot écrit *Hun-tay-mu*.

(14) Thevenot écrit *Hag-tomvv*, *Hay-tomvve*, & *Hay-tomovv*.


CARTE
DE L'ENTRÉE DE LA
RIVIERE DE CANTON
Dressée sur les Observations
les plus récentes.
Par N.B Ingr. ordre. de la Marine
Echelle
Lieues Marines de France et d'Angleterre.
QUANG-TCHEW-FU
Vulg. CANTON
Ville des Tartares
V. des Chinois
Riv. de Fokien
Tour de Tasmeon
Corps de Garde
Corps de Garde
Tour Tacon
Rouchaon
Tour du Lion
I. Leucan
Grande Isle du Tigre
Chantchuen
I. Tassum ou I. des Serpents
Cauran Forteresse
Chenal
Chenal
Barre
ISLE DE MACAO
I. Lintem
La Case Blanche
Les Neuf Isles
I. des Prêtres
Macao
23.d
Tom. V. No. 16

miral de la mer, pour lui faire les complimens du Magiſtrat de Canton. Après l'avoir traité fort civilement, il conſentit à l'accompagner au rivage. Mais en approchant de la Ville, l'Amiral prit terre avec beaucoup de pompe, ſans dire un ſeul mot à Schedel, qui fut mis aſſez dédaigneuſement dans un autre Vaiſſeau & conduit à l'extrêmité de la Ville. Là, il eut le chagrin de ſe voir fouiller ſans diſcrétion, & traiter même avec un langage fort dur par Emmanuel *de Lucifierro* & quelques autres Portugais.

Comment il eſt traité en arrivant à Canton.

A la fin du jour il reçut la viſite de quelques Tartares, qui le menerent dans un Temple, où les Prêtres de l'Idole avoient employé toute la nuit précédente en dévotions, pour découvrir quel devoit être le ſuccès de l'arrivée d'un Navire étranger. Pendant ſon abſence, quelques Mandarins, par l'ordre des deux Vicerois qui gouvernoient Canton avec la même autorité, ſe rendirent à ſon logement & firent l'ouverture des caiſſes où ſes préſens étoient renfermés. Après en avoir pris l'état, ils les jetterent autour d'eux avec beaucoup de mépris ; & trouvant la Lettre du Gouverneur de Batavia aux deux Vicerois, ils ne firent pas difficulté de

NIEUHOF. 1655.

l'emporter. Mais ayant rencontré Schedel à son retour, ils lui jetterent cette Lettre au visage, avec des reproches amers, comme si l'intention des Hollandois n'eût été que de trahir la Chine.

Il regagne l'amitié des Mandarins.

Dans le chagrin d'un si mauvais traitement, Schedel eut la constance de tourner toute son attention à détromper les Mandarins. Il se souvint qu'il avoit entre ses présens quelques bouteilles d'un vin rare. S'en étant fait apporter une, il pressa les Mandarins d'en goûter (15). Cette liqueur leur parut assez agréable pour leur en faire recommencer l'essai. Enfin, changeant d'humeur & de ton, ils se reconcilierent avec le Marchand Hollandois, jusqu'à lui demander pardon de leurs premiers emportemens. Ils lui confesserent que les Portugais leur avoient inspiré des défiances; mais déclarant qu'ils en connoissoient l'injustice, ils l'assurerent qu'il pouvoit compter à l'avenir sur sur toutes sortes de caresses & de civilités.

Il est invité à se rendre au Palais.

Le jour suivant au lever du Soleil, Schedel fut invité à se rendre au Palais, par l'ordre du Pig-na-mong (16),

(15) Dans la Relation de Thevenot, il gagna l'amitié des Mandarins en leur faisant présent de quelques bouteilles.

(16) Thevenot écrit *Pin-gua mong.*

NIEUHOF. 1655.

le plus âgé des deux Vicerois. Il se vit accompagné, dans sa marche, d'une populace nombreuse, qui ne lui épargna point les outrages. » Que ses jambes, crioient les uns, paroissent propres à porter des chaînes ! D'autres le montroient au doigt. D'autres souffloient de la vermine sur ses compagnons. Enfin, deux Mandarins l'introduisirent à la Cour. Il y trouva le Viceroi sur son trône, qui étoit placé au milieu du Palais, sur une plate-forme haute & quarrée, couverte de riches étoffes de soie. Autour de lui étoient debout deux cens Gentilshommes, & l'Amiral, tous vêtus à la maniere des Tartares. Ce vieux Seigneur ayant reçu la Lettre & les présens de Schedel, & prêté beaucoup d'attention à l'apologie qu'il fit de ses vûes contre les calomnieuses imputations des Portugais, parut si satisfait de cette explication, qu'il lui fit prendre place près de son trône, entre les principales personnes de son cortége. Il l'invita ensuite à dîner. La table (17) où Schedel fut traité avec sa compagnie, étoit couverte de trente-deux plats d'argent, chargés

Accueil qu'il y reçoit du vieux Viceroi.

(17) Suivant l'un des deux Manuscrits de Thevenot, chaque Hollandois, sans en excepter un petit valet Négre, eut sa table à part, couverte de trente-deux plats.

NIEUHOF. 1655.

de mêts fort délicats. On lui servit à boire dans des coupes d'or.

Visite qu'il rend au second Viceroi.

Pendant ce festin, le Viceroi fit faire plusieurs questions à Schedel sur l'état & le Gouvernement de la Hollande. La maniere dont il le congédia ne fut pas moins gracieuse. Il le fit conduire par le Hay-to-nu, avec la Lettre & les présens, au jeune Viceroi, qui se nommoit *Sig-na-mong* (18). Ce Seigneur reçut aussi les Hollandois avec beaucoup de politesse & leur offrit à dîner; mais son inclination néanmoins paroissoit déclarée pour les Portugais. Sa mere, qui étoit nouvellement arrivée de Tartarie, marqua une vive curiosité de voir les Etrangers, & les fit avertir de passer dans son appartement. Schedel interrompit son discours pour se hâter d'obéir. Il trouva cette Dame qui l'attendoit au milieu de sa suite, dans une sale ouverte. Elle lui fit un accueil fort obligeant. Pendant cette visite il avoit donné ordre à ses trompettes de sonner quelques fanfarres, qui plurent beaucoup aux Dames Chinoises. Etant retourné ensuite vers le jeune Viceroi, il reprit son discours & le finit sans aucune marque de trouble. De-là il fut conduit par le Hay-to-nu chez le grand

(18) Thevenot écrit *Signa-mong*.

Mandarin *Tu-tang* (19), qui étoit la troisiéme personne du Gouvernement de la Province. Mais cet Officier se contenta de le voir par une fenêtre, & le laissa partir sans lui avoir fait la moindre civilité dans sa maison. Les Hollandois furent obligés de se pourvoir d'un autre logement (20).

NIEUHOF. 1655.

Peinture que les Portugais de la Chine faisoient des Hollandois.

D'un autre côté, le Gouverneur Portugais & le Conseil de Macao n'épargnoient rien pour ruiner cette négociation dans sa naissance. Ils envoyerent à Canton une Ambassade formelle, pour représenter les Hollandois comme une Nation sans foi, ou plûtôt comme une espece de Pirates, qui, n'ayant point d'Etablissement certain dans les terres, s'étoient rendus formidables sur mer. Ils les accuserent de s'être saisis de Hay-ta-men, à l'embouchure de la riviere de Canton; d'avoir fait la paix avec les Pirates Chinois de Koxinga; d'avoir pillé les Marchands de la Chine, & d'être enfin venus sur la Côte pour s'ouvrir l'entrée du Royaume par la force. Les *Poris*, ou les Philosophes de Canton, firent entendre aussi leurs plaintes, & peignirent les Hollandois comme des gens d'un com-

(19) Thevenot met *Tonton*.

(20) L'Auteur n'explique pas pourquoi.

NIEUHOF. 1655.

merce dangereux. Mais les Vicerois s'en rapportant au Conseil du Hay-to-nu, dont Schedel avoit eu l'adresse de gagner l'amitié, répondirent que des imputations sans preuves ne pouvoient leur faire perdre l'opinion favorable qu'ils avoient des Hollandois, & qu'ils étoient persuadés que la Chine n'avoit que des avantages à tirer de leur arrivée. Après cette déclaration, ils publierent un Ecrit qui accordoir la liberté du Commerce, & Schedel obtint la permission d'élever un (21) Comptoir. Telle étoit la situation des affaires, lorsqu'un Commissaire arrivé de Peking entreprit d'inspirer d'autres idées aux Vicerois. Il leur représenta que si l'interêt du commerce demandoit qu'on ouvrît un Port aux Etrangers, la prudence ne permettoit pas de leur accorder une résidence constante dans le Pays sans la participation de l'Empereur. Cette objection parut si embarassante aux Vicerois, qu'ils conseillerent à Schedel de partir, sous prétexte que le Roi de Batavia (c'est le titre qu'ils donnoient au Gouverneur Hollandois) pourroit s'imaginer qu'on le retenoit à

Schedel ne laisse pas d'y former un Comptoir.

Il est congedié civilement.

(21) Suivant Thevenot, les Chinois acheterent pour soixante-dix-sept mille huit cens dix-sept écus de marchandises; ce qui montoit au double de leur valeur.

Canton dans les chaînes. Schedel remit à la voile deux jours après; mais les Vicerois le chargerent de deux Lettres pour Nicolas *Verburgh*, Gouverneur Hollandois de *Taywan*, dans l'Isle de Formose. Ils lui offroient leur amitié ; & s'il désiroit la liberté du Commerce à la Chine, ils lui conseilloient d'envoyer au Grand-Kam (22) un Ambassadeur avec de riches présens.

Deux autres Vaisseaux Hollandois envoyés à Canton.

Le Gouvernement de Batavia se hâta de communiquer de si belles espérances à la Compagnie de Hollande ; & pour les soutenir dans l'intervalle, il fit partir pour la Chine Zacharie *Waggenaar*, avec deux Vaisseaux, le *Shellfish* & le *Prownfish*. Schedel reçut ordre de l'accompagner. En arrivant à (23) *Wangsu*, qui n'est qu'à trois milles de Canton, ils demeurerent trois jours à l'ancre, sans faire descendre aucun de leurs gens au rivage. Enfin, s'étant lassés de ne voir paroître personne, Schedel prit le parti de se rendre à terre & de s'adresser à l'Amiral Hay-to-nu. Cet Officier le reçut civilement; mais il le renvoya au Mandarin *Tù-tang*, dont le Sécrétaire lui déclara que les Portugais

Obstacles qu'ils y trouvent.

(22) On sçait que dans la langue Tartare & Sclavone, *Kam* ou *Cham* répond au titre d'Empereur. Les Tartares regnoient à la Chine.

(23) Thevenot écrit *Wanghe*.

NIEUHOF. 1655.

avoient obtenu de la Cour de Peking un ordre aux Magiſtrats de Canton, de veiller ſoigneuſement ſur les Hollandois, particuliérement s'ils revenoient ſans Ambaſſadeurs, parce que c'étoit une Nation trompeuſe, & qui n'oſoit paroître à Peking dans la crainte d'y être trop connue. En même tems un Officier arrivé de Macao vint demander que leurs Vaiſſeaux fuſſent arrêtés, ſous prétexte que divers Hollandois avoient exercé la piraterie contre les Marchands Chinois. D'un autre côté, pour les faire exclure de la liberté du Commerce, les Portugais payerent les arrérages d'une taxe, à laquelle ils n'avoient pas ſatisfait depuis quatre ans. En un mot Waggenaar commençoit à déſeſperer du ſuccès de ſon voyage, quoique pluſieurs perſonnes de diſtinction le flataſſent encore de quelqu'eſpoir. On ne ſouffroit pas même que ſes gens ſortiſſent de leurs bords, ni qu'ils y euſſent d'autre communication qu'avec deux ou trois Barques des Vicerois. Ses allarmes ne faiſoient qu'augmenter, lorſqu'il reçut l'ordre de faire avancer ſes deux Vaiſſeaux à un demi-mille de la Ville, & de s'arrêter dans ce lieu juſqu'au départ de l'Officier Portugais, à qui l'on vouloit cacher leur arrivée. Alors on s'em-

Ils reçoivent quelques civilités.

pressa d'offrir diverses raretés à Waggenaar, pour lui faire connoître qu'il étoit reçu en qualité d'ami ; mais on n'en refusa pas moins à ses gens la permission de descendre au rivage.

Le Hay-to-nu vint ensuite à bord, pour conduire le Général Hollandois à la Cour, mais lorsqu'il se disposoit à partir, il vit arriver deux Mandarins, qui venoient s'informer de ses vûes & lui demander s'il avoit apporté des Lettres pour l'Empereur ou pour le Tutang. Ils ne lui dissimulerent pas que toutes les difficultés étoient l'ouvrage des Portugais, & que si les Hollandois vouloient être admis à l'audience du Viceroi, ils devoient commencer par exercer leur libéralité dans sa Cour. Waggenaar repondit que son intention n'étoit pas d'employer la corruption pour faire recevoir ses présens & la Lettre qu'il avoit apportée ; mais qu'il donneroit volontiers une bonne somme d'argent à ceux qui lui procureroient la liberté du Commerce à Canton pour cette année. Le Hay-to-nu, qui s'étoit retiré pendant cette conférence, revint lui declarer que le Viceroi ne pouvoit le voir, mais qu'il consentoit à lire sa Lettre. Waggenaar n'ayant pas fait difficulté de l'envoyer, un Interpréte du

Raisons qui les obligent

NIEUHOF. 1655.

de retourner à Batavia.

Viceroi vint bien-tôt l'informer que la seule raison qui ne permettoit point à son Maître de le recevoir, étoit que les Hollandois n'avoient apporté ni Lettres ni présens pour l'Empereur. Une explication si formelle ayant fait comprendre aux Hollandois qu'ils ne devoient rien se promettre à Canton sans avoir pris d'autres mesures, ils se déterminerent à remettre à la voile pour Batavia. On n'avoit pas eu honte de leur demander dix mille taëls d'argent pour faire accepter leurs présens & leur Lettre au Viceroi, avant même qu'on eût proposé la moindre conférence pour l'ouverture du Commerce (24).

§ II.

Ambassade de Pierre de Goyer & de Jacob de Keyser à la Cour de Peking.

Ambassade Hollandoise; de quoi composée.

MAATZUIKER, Gouverneur de Batavia, & le Conseil des Indes, ne s'étoient point endormis sur l'importante proposition d'une Ambassade. Ils en avoient fait l'ouverture à la Compagnie d'Amsterdam, qui avoit déja gouté leur projet; & dans la cha-

(24) Nieuhof, dans la Traduction d'Ogilby, pag. 31 & suiv. Voyez aussi Thevenot, d'où l'on tire les corrections.

Plan de la Ville et du Port de Macao.

Par N B Ingr de la Marine.

Echelle de 2400 Toises

300 600 1200 2400 Toises

Partie de l'Isle de Macao

La Case Blanche
Maison du Mandarin

Muraille qui separe les Terres des Portugais de celles des Chinois

1 Verte Maison de Campe des Jesuites

Partie de l'Isle des Prêtres

Endroit ou l'on Carenè et batit des Vausseaux

Batt

Le Port

La Ville

Village Chinois

Fort appellé N.D de la Montagne

Batterie

Nossa Senhora de Guia

Roche

Pagode Chinoise

Croix

St Jacques et St Philippe

5 brasses

N.De de Bomparto

6

Rade de Macao

5 brasses

6

6

eur d'une ſi belle eſperance, elle avoit nommé immédiatement pour ſes Ambaſſadeurs à la Cour de Peking, Pierre de Goyer & Jacob de Keyſer. Leur train fut composé de quatorze hommes; c'eſt-à-dire, deux Marchands ou deux Facteurs, ſix domeſtiques, un Maître-d'Hôtel, un Chirurgien, deux Interprétes, un Trompette & un Tambour. Ils prirent enſuite deux Facteurs de plus, pour les charger du ſoin de leur commerce à Canton, pendant qu'ils feroient le voyage de Peking. Leurs préſens étoient de riches étoffes de laine, de piéces de belle toile, pluſieurs ſortes d'épiceries, du corail, de petites boëtes de cire, des lunettes d'approche & des miroirs, des épées, des fuſils, des plumes, des armures, &c. Leur commiſſion ſe réduiſoit à former une alliance ſolide avec l'Empereur de la Chine, en obtenant la liberté du Commerce pour les Hollandois dans toute l'étendue de ſes Etats.

Départ des Ambaſſadeurs.

Ils partirent de Batavia, le 14 de Juin 1655, dans deux Yatchs, qui devoient les tranſporter à Canton, d'où ils avoient ordre de ſe rendre auſſi-tôt à Peking. Le même jour du mois de Juillet ſuivant, ils paſſerent à la vûe de Macao. Cette Ville eſt bâtie ſur un rocher fort

Ils arrivent à Makao. Deſcription de cette Ville.

NIEUHOF. 1655.

élevé, qui eſt environné de tous côtés par la mer, excepté de celui du Nord, par lequel une langue de terre fort étroite le joint à l'Iſle du même nom. Son Port n'a point aſſez d'eau pour recevoir les gros Navires. Elle eſt célebre par la fonte du canon, qui s'y fait du cuivre de la Chine & du Japon. La Place eſt revêtue d'un mur, & défendue vers la terre par deux Châteaux ſitués ſur des collines. Son nom eſt compoſé d'*Ama*, qui étoit celui d'une ancienne Idole, & de *Gau*, qui ſignifie en langue Chinoiſe *Rade* ou *retraite sûre*. Les Portugais ayant obtenu ce vaſte terrain pour s'y établir, en firent bien-tôt une Ville floriſſante, qui eſt devenue le plus grand Marché de l'Aſie. Ils y ont le privilége d'exercer deux fois l'an le Commerce à Canton. On lit dans les regiſtres de leur douane, que pendant les heureux tems de leur Commerce ils tiroient de Canton plus de trois cens caiſſes d'étoffes de ſoie, chaque caiſſe contenant cent cinquante piéces; deux mille cinq cens lingots d'or, chacun de treize onces, & huit cens meſures de muſc, avec une grande quantité de fil d'or, de toile, de ſoie crue, de pierres précieuſes, de perles & d'autres richeſſes.

Le 18, on jetta l'ancre au Port de

Hey-ta-men, lieu fort agréable & d'une extrême commodité pour le Commerce. Une Barque chargée de soldats, qui se présenta aussi-tôt, demanda aux Hollandois, de la part du Gouverneur, quel étoit le motif qui les amenoit ? Les Ambassadeurs lui envoyerent *Henri Baron*, leur Sécretaire, pour lui expliquer leurs intentions de bouche. Il le reçut civilement dans sa chambre de lit ; mais il lui demanda pourquoi les Hollandois s'obstinoient à revenir à la Chine, & s'il ne leur avoit pas été défendu de reparoître à Canton ?

NIEUHOF, 1655.

Les Ambassadeurs entrent dans la riviere de Canton.

Six jours après, deux Mandarins arriverent de cette Ville pour examiner les Lettres de créance des Ambassadeurs. Ils les firent inviter à se rendre dans une maison du Gouverneur, qui étoit un peu plus haut sur la riviere, dans un Village nommé *Lamme*. Le Gouverneur parut, assis entre les deux Mandarins & gardé par quelques Soldats. Il fit un accueil gracieux aux Ambassadeurs, quoiqu'il les fît demeurer d'abord à quelque distance, pour se donner le tems de lire leurs Lettres. On leur présenta des siéges, sur lesquels ils s'assirent.

On examine leurs Lettres de créance.

Le 29, un nouvel Hay-to-nu, accompagné de son Vice-amiral, vint les

NIEUHOF. 1655.

prendre à bord pour les conduire à Canton. Etant descendus au rivage, ils furent menés dans un Temple, où leur Lettres de créance furent étendues su une table. Le Hay-to-nu leur fit alor diverses questions sur leur voyage, su leurs Vaisseaux, leurs Lettres & leur présens. Il parut surpris qu'ils n'eussen point de Lettre pour le Tu-tang de Canton, & que celle qui étoit pour l'Empereur ne fût pas renfermée dans une bourse ou dans une boête d'or. En les quittant, ils promirent de se rendre le lendemain à bord pour recevoir les présens.

Ils sont menés à Canton.

On les vit paroître en effet le jour suivant dans des Barques, avec une suite nombreuse. Ils prirent les deux Ambassadeurs, leur Sécretaire & quatre autres personnes de leur cortége dans une de leurs Barques, qui les conduisit à Canton. A leur arrivée, le Hay-to-nu & le Vice-amiral les quitterent sans leur adresser un seul mot, & rentrerent dans la Ville. Après les avoir fait attendre environ deux heures à la porte, le Viceroi leur envoya la permission d'entrer. Ils furent conduits dans le même logement que Schedel avoit occupé, sous la garde du Maréchal de la Ville. Le 31, ils reçurent la visite du Putsyen-sin, ou

Questions qu'on leur fait.

du Tréſorier de l'Empereur, qui tenoit le quatriéme rang dans la Ville de Canton. Il fallut eſſuyer de nouvelles interrogations. Cet Officier leur demanda s'il y avoit long-tems qu'ils étoient mariés; quels étoient leurs noms & leurs Emplois; ſi la Lettre de l'Empereur n'étoit pas écrite ſur de meilleur papier que celle du Viceroi; comment ſe nommoit leur Roi & leurs Princes. Il parut peu ſatisfait de la ſimplicité des Lettres de créance. Il voulut ſçavoir ſi le Prince & le Gouvernement de Hollande n'avoient point de ſceau ou de cachet pour leurs Lettres. Lorſque les Ambaſſadeurs lui eurent témoigné qu'ils attendoient l'audience des Vicerois & la liberté de partir pour Peking, il leur répondit qu'ils n'obtiendroient l'audience de perſonne à Canton, juſqu'à l'arrivée des ordres de la Cour. Cependant les Vicerois promirent de les viſiter dans leur logement.

Obſtacles qui retardent leur commiſſion.

Le ſecond jour du mois d'Août, tous les gens de la ſuite des Ambaſſadeurs furent amenés par la riviere, ſous l'eſcorte de quatre grands Vaiſſeaux de guerre du Viceroi. Ils admirerent la multitude de grands Villages & les campagnes fertiles qui bordoient les rives. Mais en arrivant au logement de leurs

NIEUHOF. 1655.

Maîtres à Canton, ils furent obligés de retourner à bord, sous prétexte que les Ambassadeurs qui étoient envoyés à l'Empereur de la Chine ne devoient pas résider dans la Ville sans un ordre exprès de la Cour, & que dans l'intervalle, le Gouverneur n'étoit pas responsable de ce qui pouvoit leur arriver. Deux Mandarins leur rapporterent en même tems leurs Lettres de créance, ouvertes, & leur déclarerent que les Vicerois n'osoient pas les recevoir avant le retour des messagers qu'ils avoient dépêchés à Peking. Tout le cortége Hollandois se vit dans la nécessité de regagner ses Vaisseaux. Cependant, après y avoir passé trois semaines, les Ambassadeurs obtinrent la liberté de descendre à terre avec leur suite, & de retourner dans leur premier logement. Mais leurs gardes ne leur permirent point de se promener dans la Ville.

On exige de l'argent des Ambassadeurs.

Deux jours après, un Mandarin vint leur apprendre de la part du Viceroi, que pour obtenir les faveurs qu'ils demandoient ils ne pouvoient donner moins de trois cens taëls d'argent au Conseil Impérial de Peking. Ils ne balancerent point à répondre que si la brigue & la corruption étoient nécessaires pour le succès de leurs demandes, ils

ils n'avoient rien de mieux à faire que de partir. Cependant ils offrirent cent trente-cinq taëls. Mais fatigués d'entendre renouveller chaque jour les mêmes instances, ils commencerent à renvoyer serieusement leurs équipages à bord. Les Vicerois leur firent déclarer qu'ils ne devoient pas faire un pas sans avoir reçu des ordres de Peking. Ensuite, paroissant se relacher, ils consentirent à recevoir un billet d'engagement pour la somme de cent trente six taëls. Le 19 de Septembre, les Ambassadeurs furent agréablement surpris de se voir invités de la part des Vicerois à se rendre dans une plaine ouverte, assez près de leur logement. Ils y trouverent dix belles tentes, qui avoient été dressées pour la fête. Celle des Vicerois occupoit le centre. A gauche étoit celle des Ambassadeurs, & de l'autre côté celle de la musique. Les Ambassadeurs furent conduits, avec beaucoup de pompe, de leur tente à celle des Vicerois, par deux des principaux Mandarins. Après quelques complimens, ils furent reconduits avec les mêmes cérémonies.

NIEUHOF. 1655.

Fête que les Vicerois leur donnent.

Aussi-tôt le Maître-d'hôtel du vieux Viceroi, vêtu d'un habit de soie bleu-céleste, en broderie d'or & d'argent, avec une chaîne de corail autour du col,

Ordre du festin.

NIEUHOF. 1655.

s'avança de bonne grace en divisant la foule, & donna ordre à deux Officiers qui l'accompagnoient de servir le dîner. On avoit préparé trois tables; l'une pour les Vicerois, la seconde pour le Tu-tang & la troisiéme pour les Ambassadeurs. Elles furent toutes également servies de quarante petits plats, chargés de mêts délicieux. Les Vicerois ayant bû du thé à la santé des Ambassadeurs, le Maître-d'hôtel les avertit qu'ils pouvoient commencer. On fut de très-bonne humeur. Les Vicerois bûrent encore à la santé de leurs Hôtes, firent des excuses pour la médiocrité de la bonne chere, & leur demanderent plusieurs éclaircissemens sur la Hollande. Vers le milieu du festin, les Ambassadeurs proposerent la santé des Vicerois en vin d'Espagne. Cette liqueur leur parut si agréable, qu'elle leur fit abandonner leur *Samzou*, qui est composé de riz & qui ne le céde guéres à nos meilleurs vins de l'Europe. Pendant toute la fête les Instrumens se firent entendre, avec des accompagnemens de musique vocale. L'ordre & le silence furent admirables. Les enfans des Vicerois se ressentoient d'une excellente éducation. Un peu avant la fin du dîner, ils quitterent la table, & passant devant leurs peres, il

se mirent à genoux pour les saluer, en baissant trois fois la tête jusqu'à terre. NIEUHOF. 1655.

Il se passa quatre ou cinq mois avant l'arrivée des ordres de la Cour. Enfin le Tu-tang reçut les réponses de l'Empereur à deux Lettres, qu'il lui avoit écrites au sujet des Ambassadeurs de Hollande. Par la premiere, ce Prince leur accordoit la permission de se rendre à Peking, avec une suite nombreuse & quatre Interprétes, pour y traiter du Commerce. Par la seconde, il accordoit aux Hollandois la liberté qu'ils demandoient pour le Commerce, en marquant qu'il les attendoit à Peking pour le remercier de cette faveur.

Double réponse qu'ils reçoivent de la Cour.

Le 2 de Novembre le Tu-tang d'*Herisu* (25) arriva dans la Ville de Canton avec un cortége de plusieurs Barques, dans la seule vûe de marquer plus de considération & de politesse aux Ambassadeurs. Le 30 de Décembre, le jeune Viceroi partit sur la Riviere, avec un grand corps de troupes, pour faire rentrer dans la soumission la Province de Quang-si, qui s'étoit revoltée. Avant son départ, il consulta ses Devins, qui ne lui prédirent que des disgraces. Au contraire, ses entreprises ayant tourné

Châtiment d'une fausse prédiction.

(25) Ce nom doit être défectueux, car il n'y a point d'r dans la langue Chinoise.

NIEUHOF. 1655.

heureusement, il poussa la vengeance, à son retour, jusqu'à détruire leurs Temples & leurs Idoles, en regrettant que leur fuite les eût dérobés eux mêmes à son ressentiment. Les deux Vicerois de Canton n'étoient pas liés par le sang; mais ils étoient amis, & nés tous deux à Peking. Leurs peres ayant perdu la vie par l'ordre du dernier Empereur Chinois, ils s'étoient retirés à Canton dans le tems que le Kam de Tartarie s'en étoit rendu maître; & sa protection, qu'ils avoient implorée, les avoit élevés à la dignité dont ils étoient revêtus.

Fortune des deux Vicerois de Canton.

1656.

Il ne restoit aux Ambassadeurs Hollandois qu'à se procurer les passeports du vieux Viceroi. Ils les lui demanderent en prenant congé de lui; mais commençant à les regarder d'un autre œil, depuis la faveur qu'ils avoient reçûe de son Maître, il les invita tous deux à dîner dans son Palais. Le jour de cette fête étoit le 27 de Février. Les galeries, les cours & les salles étoient ornées de peintures, d'étoffes de soie & de tapis. Pendant le repas, qui fut splendide, le Viceroi prit plaisir à badiner avec quelques-uns de ses enfans. L'Interpréte assura les Ambassadeurs qu'il en avoit cinquante-six. Quoique le

Ils donnent chacun leur fête aux Hollandois.

jeune Viceroi fût encore absent, les Hollandois furent traités à sa Cour, & la fête fut accompagnée d'une farce qui consistoit dans une danse de plusieurs personnes, déguisées en forme de lions, de tigres & d'autres bêtes féroces. La mere du Prince s'approcha plusieurs fois d'une fenêtre de l'appartement, pour se donner le plaisir de voir l'assemblée. Elle étoit richement vêtue à la maniere des Tartares. Sa taille étoit moyenne; sa complexion maigre & sa peau brune; mais elle avoit quelque chose d'intéressant dans la physionomie. En entrant dans la salle, les Ambassadeurs trouverent un fauteuil fort riche & revêtu de magnifiques peintures, qui étoit destiné pour elle. Ils se crurent obligés de le saluer respectueusement, pour faire honneur à cette Dame.

NIEUHOF. 1656.

Mere du jeune Viceroi.

Leur voyage devant se faire par eau, ils louerent une grande Barque pour leur propre usage. Mais il s'en trouva cinquante (26) aux frais de l'Empereur, pour le transport de leurs gens & de leur bagage. Le Tu-tang donna le commandement de cette flotte à Pinxenton (27), qui fut accompagné de deux autres Mandarins. Outre les matelots & les

Départ des Ambassadeurs pour Peking.

(26) Thevenot dit cinq.
(27) Thevenot écrit *Ping-sento-mou*.

KIEUHOF. 1656.

rameurs, il y avoit un corps de ſoldats, commandé par deux Officiers de diſtinction. Auſſi-tôt que les Ambaſſadeurs ſe furent embarqués, ils arborerent le pavillon du Prince Guillaume de Naſſau, tandis qu'on dépêchoit des meſſagers aux Magiſtrats des Villes qui ſe trouvent ſur la route, pour ordonner les préparatifs de leur reception.

§. III.

Route des Ambaſſadeurs, depuis Canton juſqu'à Nan-gan-fu, dans la Province de Kyang-ſi.

Riviere de Tay

APRÈS avoir quitté Canton le 17 de Mars, on ne ceſſa point d'avancer à la rame ſur la belle Riviere de Tay, qui, baignant les murs de cette Ville, offre une des plus délicieuſes perſpectives du monde. Les petites Villes, qui ſont en grand nombre depuis Canton juſqu'à Peking, ſaluerent les Ambaſſadeurs à leur paſſage par une décharge de leur artillerie. On entra bien-tôt dans le *Zin*, que les Etrangers nomment le *Canal Européen*. Vers le ſoir on arriva au Village de *Sa-hu*, à ſix milles (28) de Canton. Le terroir eſt très fertile; & quoique la place ne

Zin.

Village de Sa-hu.

(28) Ce ſont des milles Hollandois, qui valent trois milles & demi d'Angleterre.



Lardin Sculp

T.V. N.° IV.

NIEUHOF. 1656.

ſoit habitée que par des Payſans & des Ouvriers en ſoie, elle a quantité de bons édifices. Le 19 on gagna (29) *Schanſchwi*, onziéme petite Ville de la dépendance de Canton, qui en eſt éloigné de vingt milles. Elle eſt ſur la droite de la Riviere, à la diſtance d'une lieue de la rive, dans une vallée fort agréable. Sans être fort grande, elle étoit autrefois extrêmement peuplée & d'un grand commerce. Le Magiſtrat fit border la riviere d'une rangée de Soldats pour recevoir les Ambaſſadeurs, & leur envoya quelques rafraîchiſſemens pour leur table. Mais apprenant qu'on ne leur fourniſſoit pas la dixiéme partie de ce qui étoit ordonné par l'Empereur, ils ſe déterminerent à ne rien accepter dans cette Ville & dans toutes les autres. Cependant ils deſcendirent ſur la rive, pour s'y rafraîchir ſous une tente. Les Soldats Tartares firent devant eux l'exercice des armes, avec une adreſſe qu'ils admirerent beaucoup. Un d'entr'eux, tirant à trente-cinq pas, donna trois fois dans le but, qui n'avoit qu'environ quatre pouces de largeur. Il

Schanſchwi.

Exercice des Tartares.

(29) Dans la Carte de Canton, donnée par les Jéſuites, on lit *San-Schvvi-hyen*. Ogilby met *Xan-hung*; enſuite *Xan-xui*, c'eſt-à-dire, *Schan-ſchvvi*. Thevenot écrit *Xan-tſui*.

NIEUHOF. 1656.

reçut une petite piéce de monnoie pour récompense.

Le Sécretaire des Vicerois, qui avoit accompagné les Ambassadeurs jusqu'à ce lieu, prit congé d'eux pour retourner à Canton. Ils l'avoient traité à souper le soir précédent, avec quantité de Nobles. On continua d'avancer, mais avec lenteur, parce que le canal de la riviere (30) devenoit très-rapide en se retrécissant. Les Tartares forcent les Rameurs Chinois au travail, sans paroître touchés de leur fatigue. Ces malheureux tombent quelquefois, dans un passage étroit, & se noient, sans que personne pense à les secourir. Si l'excès du travail épuise leurs forces jusqu'à leur faire perdre quelquefois la connoissance, un Soldat qui est derriere eux ne cesse pas de les battre jusqu'à ce qu'ils reprennent la rame ou qu'ils expirent. Cependant ils sont relevés par intervalles.

Fatigue des Rameurs Chinois.

San-Ivin.

Le 21, vers minuit, on arriva devant San-Ivin (31) à quarante milles de Schan-scheu. Les Magistrats de cette Ville vinrent au-devant des Ambas-

(30) Cette Riviere, dans la Carte des Jésuites, est nommée *Pe-kiang* ou Canal du Nord, pour le distinguer de ceux de l'Est & de l'Ouest.

(31) Ogilby écrit *San-yvan*. La Carte des Jésuites, *Tung-ivven hyen*.



T. V. N.° XIII.

ſadeurs. Elle eſt ſituée fort avantageuſement, & très-peuplée; mais les ravages des Tartares ont diminué ſa grandeur. Ici les torrens qui deſcendent de la montagne de San-van-hab (32) rendent la riviere fort rapide. Cette montagne eſt la plus haute & la plus eſcarpée de toute la Chine. Ses pointes, qui ſont en grand nombre, ſont enveloppées de nuées, qui rendent le paſſage obſcur & ténébreux dans les parties intérieures. Sur le revers, qui fait face à la riviere, on voit un beau Temple, où l'on monte par des degrés. Le cortége fut trois jours à ſe dégager de ces affreuſes montagnes, où l'on n'apperçoit qu'un Village ſolitaire, qui ſe nomme *Quan-ton-low*. Cependant elles s'ouvrent en quelques endroits, pour laiſſer voir des champs à bled qui ne ſont pas ſans agrément (33). La traduction de Thevenot ajoute que (34) *San-win-thap* ſignifie la *Montagne volante*, & qu'elle a tiré ſon nom d'un Temple, aujourd'hui ruiné, qui y fut tranſporté dans une ſeule nuit, de quelque canton au Nord.

NIEUHOF. 1656.

Montagne la plus haute de la Chine.

Le 24, on ſe trouva devant une peti-

Ville d'Inta.

(32) Dans Thevenot, c'eſt *Sang-vvin-thap*.
(33) Nieuhof, *ubi ſup.*
pag. 47.
(34) *Voyez* Route du voyage, p. 3.

NIEUHOF. 1656.

te Ville, nommée *Inta* (35), qui est fort agréablement située sur un angle de la riviére, du côté droit, c'est-à-dire, à l'Ouest, vis-à-vis la montagne Sang-wan-hab. Ses murs sont assez hauts, mais d'une force médiocre. On admire la beauté de ses maisons & de ses Temples. Elle étoit autrefois très-riche & très-peuplée. Une anse de la riviere lui forme un Port, où les Barques sont à couvert de l'impétuosité du courant, & sur la droite duquel on voit à l'entrée une haute & curieuse tour. La Barque des Ambassadeurs courut ici beaucoup de danger, par la violence du courant, qui la poussa contre un roc abîmé.

Temple de Koniansiam.

Le jour suivant on eut la vûe du merveilleux Temple de *Koniansiam*, qui est en aussi grande vénération que celui de Sang wan-hab. Il est situé sur le bord de la riviére, dans un canton montagneux & solitaire. Le chemin par lequel on s'y rend commence par quelques degrés de pierre, & tourne ensuite par des passages fort obscurs. Les Ambassadeurs le visiterent, après que les Chinois eurent fait leurs dévotions.

Mong-ley.

Le 27, on arriva devant Mong-ley, qui forme une perspective agréable dans

(35) *In-te-hyen* dans la Carte des Jésuites; *In-tag*, dans Ogilby; *In-tagh* dans Thevenot.



CHEDEL. Sc

T. V. N°. XIV

l'éloignement. On monte de la riviere à la porte de la Ville par deux degrés de pierre. Les murs sont hauts, & flanqués de tours & de gros boulevards.

NIEUHOF. 1656.

Le 28, dans le cours de la nuit, on essuia une furieuse tempête, accompagnée de tonnerre & d'éclairs. Plusieurs Barques furent dispersées. Les unes perdirent leurs mâts & leurs cordages. D'autres se briserent contre les rives, & tout leur équipage fut submergé. On arriva le 29, avec les restes de la Flotte, à *Schan-chew* (36), seconde Ville de cette Province. Elle est située à trente milles d'Inta, sur un angle à l'Ouest de la riviere. Sa situation & la sûreté de son Port y font fleurir le commerce. Cette Ville est renfermée du côté de l'Ouest par de hautes & délicieuses collines; & de l'autre côté, c'est-à-dire, au-delà de la riviere, elle a un Fauxbourg fort peuplé, fort riche & bien bâti. Au milieu même du Canal, on voit sur un petit rocher une curieuse tour, environnée d'un assez bon mur, mais qui n'offre que des ruines dans l'intérieur, quoiqu'on y démêle encore des traces de son ancienne magnificence. Vers le Sud cette riviere porte le nom de Si-an, & quelquefois celui de

Tempête furieuse.

Riviere de Si-an.

(36) *Xao-cheu* dans Ogilby; *Xsu-cheu* dans Thevenot.

NIEUHOF. 1656.

Si-ho (37). Elle eſt formée par les rivieres *Chin* & *Van*, qui ſe rencontrent aſſez près de la même Ville, & qui prennent un cours impétueux, par-deſſus quantité de rochers abîmés; paſſage ſouvent fatal aux Vaiſſeaux, malgré la protection d'un Temple qu'on a bâti dans cette vûe ſur les bords.

Rivieres Chin & Van.

Monaſtere de Lu-zu.

Sur le *Mow-wha*, près d'une charmante vallée, on découvre un Monaſtere, avec un grand Temple. Il doit ſon origine à *Lu-zu*, Saint d'une grande réputation, qui paſſa tout le tems de ſa vie à moudre du riz pour les Moines, & qui portoit nuit & jour des chaînes de fer ſur ſon corps nud. Elles avoient fait, dans ſa chair, des ouvertures, qui, faute de ſoin & de remede, étoient devenues autant de nids de vers. Lu-zu ne ſouffroit pas qu'on entreprît de l'en délivrer; & ſi le haſard en faiſoit tomber un, il le ramaſſoit ſoigneuſement & le remettoit dans ſa place, en diſant: » Ne te reſte-t-il pas aſ» ſez pour te nourrir? Pourquoi quit» tes-tu donc mon corps, où l'on t'ac» corde ſi volontiers ta nourriture? Les Ambaſſadeurs ſe firent dreſſer des tentes près des murs de la Ville, où le Gouverneur & les Magiſtrats leur apporte-

(37) Dans Ogilby, *Scian* & *Scio*.



T. V. N.° XVI.

rent divers préſens pour leur table. Ils les accepterent, parce qu'ils n'étoient pas ſur le compte de l'Empereur, & traiterent fort noblement leurs Bienfaiteurs.

NIEUHOF. 1656.

Têtes des cinq chevaux.

Le lendemain, ils arriverent de grand matin près d'une montagne, à qui ſa forme avoit fait donner, par les Tartares, le nom de *Têtes des cinq chevaux*. Sur cette montagne, dont le ſommet eſt couvert de nuées & paroît inacceſſible, on découvre pluſieurs anciens édifices, les uns entiers, d'autres tombés en ruines. Immédiatement au-delà des mêmes montagnes, les Barques coururent beaucoup de danger entre des rocs & d'autres paſſages eſcarpés, qui ſe nomment les *Cinq laids diables*. Le canal de la riviere étoit rempli de Barques fendues, qui avoient coulé à fond. Enfin, l'on gagna *Suyt-Jeen* (38), dont les collines, entremêlées de vallées charmantes, ſe préſentent du côté de la riviere avec autant d'ordre que ſi cette diſpoſition étoit l'ouvrage de l'art. Leur ſommet forme une perſpective ſurprenante.

Cinq laids Diables.

Ville de Nam-hung.

Le 4 d'Avril on ſe trouva devant (39) Nam-hung, troiſiéme Ville de la Pro-

(38) C'eſt plûtôt *Suy-hyen*.

(39) Dans Thevenot, *Nam-hung*; & dans la Carte des Jéſuites, *Nan-hyong* & *Nang-yong-fu*.

NIEUHOF. 1656.

vince de Canton, & frontiere de cette Province. Elle est éloignée de *Schanchew* d'environ quarante milles, grande, bien située, & fortifiée de murs & de boulevards. Elle est divisée par la riviere, avec un pont de communication. Ses Temples sont en grand nombre & ses édifices magnifiques. On y voit aussi une Douane pour le payement des droits de l'Empereur sur les marchandises. Mais les recherches ne sont point incommodes, parce qu'on s'en rapporte à la déclaration des Marchands. La Chine n'a point de canton où la terre soit meilleure pour la fabrique des porcelaines. Assez près de la même Ville, on trouve une riviere nommée *Mechyang*, ou *Riviere d'encre*, de la noirceur de ses eaux, qui ne laissent pas de produire du poisson fort blanc & fort estimé.

Accueil gracieux que les Ambassadeurs y reçoivent.

Les Ambassadeurs, étant descendus sur la rive, reçurent d'abord une lettre de compliment du Gouverneur & des Magistrats, qui ne tarderent point à paroître en personne. Ils furent traités fort honorablement par les Hollandois. Le lendemain le Gouverneur invita les Ambassadeurs à dîner. La fête fut magnifique. Il s'assit du même côté de la table, avec les Magistrats, pour laisser

PROCESSION D'UNE NOUVELLE MARIÉE QUI SE REND CHEZ SON MARI



T.V. N.° XXVIII.

plus de facilité à servir. On ne présenta point tous les mêts à la fois, suivant l'usage ordinaire de la Chine, mais deux à deux devant chaque Convive. Ainsi les services furent au nombre de seize. Après le dîner, tous les assistans mirent une piéce de monnoie aux pieds du Gouverneur, pour le salaire des Musiciens & des Domestiques. Les Ambassadeurs offrirent six taëls d'argent & quelques étoffes de soie, que le Gouverneur refusa d'abord, mais qu'un peu d'instances lui firent accepter.

NIEUHOF. 1656.

Ils quitterent leurs Barques à Nam-hung, pour continuer le voyage par terre. La premiere Ville qu'ils rencontrerent dans cette route fut *Nan-gan*; mais la nécessité de monter souvent par des chemins fort roides, rend cette route très-fatiguante. Un Gouverneur de la Province a fait applanir, à ses propres frais, la montagne de *Mu-glin* (40), qui étoit la plus difficile; & les Habitans, pour recompenser sa générosité, ont élevé un Temple à son honneur. Les Ambassadeurs passerent les montagnes dans des litieres, portées par des chevaux, avec une escorte de cent cinquante Soldats, pour les garantir des Brigands qui infestent cette route. Ce

Partie du voyage qu'ils font par terre.

(40) Dans la Carte des Jésuites, *Me-lin* & *Mu-lin*.

NIEUHOF. 1656.

corps de Troupes, joint aux Porteurs du bagage, formoit un Régiment de plus de six cens hommes.

Les Ambassadeurs furent obligés de loger la premiere nuit, au milieu des montagnes, dans un Village nommé *Su-san*, où la fraieur avoit fait prendre la fuite à tous les Habitans. Le lendemain, vers midi, ils arriverent au pied d'une montagne étroite, qui sépare la Province de Canton de celle de Kyang-si. Elle est ornée de plusieurs Temples; & quoique déserte, ses bois & ses vallées en font un lieu délicieux. Le soir ils arriverent à Nan-gan, Ville qui tient le treiziéme rang (41) dans la Province de Kyang-si (42).

Division des Provinces de Canton & de Kiang si ou Nan-king.

§ IV.

Route des Ambassadeurs, par eau, depuis Nan-gan-fu jusqu'aux Frontieres de la Province de Kyang-nan, ou Nan-king.

Ville de Nan-gan.

En arrivant aux portes de Nan-gan, les Ambassadeurs Hollandois y trouverent des Députés du Gouverneur de la Ville, qui s'avancerent pour les

(41) Il y a trois rangs principaux, le premier, *Fu*; le second, *Cheu*; le troisiéme *Hyen*; ce qui sera expliqué dans la suite, comme tout ce qui demande ici de l'être.

(42) Nieuhof, *ubi sup.* pag. 50.

recevoir. Ils reçurent dans leur logement la visite de plusieurs personnes de qualité; & de la part de la Ville, une fort belle collation. NIEUHOF, 1656.

Le Commissaire nommé pour lui fournir des Barques, n'ayant pû les tenir prêtes aussi-tôt qu'il le désiroit, Pinxenton lui fit des reproches si sanglans, que dans le chagrin qu'il en ressentit, il tira son couteau pour se poignarder lui-même. Mais le domestique d'un Mandarin lui retint heureusement le bras.

Le Pays aux environs de la Ville est agréable & fertile. Entre plusieurs collines dont il est environné, on en distingue une dont la délicieuse situation lui a fait donner le nom de *Si-hoa* (43), qui signifie lieu de plaisir. La Ville est divisée en deux parties égales par un bras de la riviere de *Chang*, qui rend son commerce florissant. On décharge ici toutes les marchandises destinées pour Canton & pour d'autres Places voisines. Mais quoique les Tartares ayent épargné les meilleurs édifices de Nan-gan, & que la partie Sud de la Ville soit bien bâtie & bien peuplée, elle n'approche point de Nan-hung pour la grandeur & la force. Elle a, dans la par-

Ravages des Tartares.

(43) Il se prononce *Si-houa*.

NIEUHOF. 1656.

tie du Nord, un Temple de fort belle ſtructure & d'une richeſſe ſurprenante. Les Ambaſſadeurs s'arrêterent ici quatre jours.

Tournans de la Riviere Kan, & leurs effets.

Le cours de la riviere *Kan* eſt ſi rapide, & coupé néanmoins par un ſi grand nombre de rochers & de bancs de ſable, qu'en deſcendant même avec le fil de l'eau les Voyageurs ſont expoſés à mille dangers. Dans ce paſſage une Barque qui portoit un des Ambaſſadeurs, avec les préſens deſtinés pour la Cour, tomba dans un tournant, où après avoir bien piroueté elle échoua contre la rive, & ne put être dégagée qu'en la déchargeant. Les Mandarins ordonnerent que la négligence des Matelots & du Patron fût punie à coups de fouet; mais les Ambaſſadeurs demanderent grace pour le Patron.

Nan-kang.

Le 14, on paſſa devant la petite Ville de *Nan-kang*, qui eſt ſituée ſur la rive gauche de la riviere de Chang. Sa forme eſt quarrée, & la force de ſes murs répond à leur hauteur, qui eſt d'environ vingt-cinq pieds. Elle a quatre portes, éloignées d'un mille l'une de l'autre. Les Tartares la ruinerent & détruiſirent ſon commerce, dans la derniere guerre. On voit ſur le bord de la riviere une haute tour, forte & bien

bâtie. La rue où l'on entre par la porte du Sud contient le Palais du Gouverneur, & se termine par un bel arc de triomphe, que les Tartares ont épargné. Les Ambassadeurs ne firent ces observations qu'à leur retour.

NIEUHOF. 1656.

Kan-cheu. Politesse du Tu-tang.

Le 15, ils arriverent à *Kan-cheu*, qui tient le douziéme rang entre les Villes de la même Province. Après avoir reçu à bord la visite de quelques Mandarins au nom du Magistrat, ils rendirent la leur au Tu-tang de la Ville, qui les reçut avec les civilités ordinaires, & les conduisit dans ses appartemens intérieurs, où il leur fit prendre la droite. Cet Officier commandoit dans les Provinces de Kyan-si, de Fo-kyen, de Haquang & de Canton. Ainsi, son autorité n'étoit point inferieure à celle d'un Viceroi. Les Ambassadeurs lui offrirent quelques présens, qu'il refusa; mais en leur assurant qu'il n'entroit aucune dissimulation dans son refus, & qu'il n'avoit pas d'autre vûe que de se conformer à l'usage du Pays, qui défend de recevoir les présens d'un Etranger avant qu'il ait paru à la Cour de l'Empereur (44).

Kan-cheu.

Kan-cheu est situé à l'Est sur les bords de la riviere de Kan, dans un canton

(44) Nieuhof, *ubi sup.* pag. 56 & suiv.

NIEUHOF. 1656.

le plus délicieux du monde. La Ville eſt quarrée ; elle eſt revêtue d'un haut mur, d'environ deux milles de tour, & percé de quatre portes. Son commerce eſt conſidérable, ſes rues bien pavées, & ſes édifices fort nobles. Elle eſt terminée à l'Eſt par une haute tour. On voit dans cette Ville un grand nombre de Temples, embellis de peintures & de Statues. Celui qui ſe nomme Kuyl Kye Sti Myan, c'eſt-à-dire, l'Egliſe de Kuyl Kye Sti, eſt un des plus magnifiques de la Chine. Les murs de ce Temple étoient environnés de pluſieurs lits pour les Prêtres étrangers, car ces lieux ſervent ordinairement d'hôtellerie. Des deux côtés du Porche, on voyoit deux ſtatues giganteſques, l'une qui combattoit un dragon, l'autre qui tenoit un nain ſous ſes pieds avec une épée nue à la main. Au-delà de la riviere, ſur une haute colline, étoit un autre Temple, accompagné d'une Chapelle, petite, mais curieuſe, où les Paſſans faiſoient des offrandes pour obtenir un heureux paſſage entre les rochers & les bancs de ſable.

Beauté de ſes Temples.

Pont de batteaux.

Dans l'endroit où les deux rivieres de Chang & de Kan ſe joignent, on trouve un pont de batteaux couvert de planches, & une maiſon de péage à l'extrêmité.

Le 18, les Ambassadeurs passerent par *Vannungam* (45), Ville ruinée, sur le bord de la riviere de Kan, du côté de l'Est. Les Tartares n'y avoient rien laissé subsister de remarquable ; mais au milieu même de ses débris on découvroit encore qu'elle devoit avoir été d'une merveilleuse beauté, réguliere-ment bâtie & fort peuplée. Le Pays voisin produit chaque année deux moissons. Une montagne qui s'offre à peu de distance renferme des mines d'argent, mais la Loi du Pays défend de les ouvrir. A l'Est de la même Ville, on apperçoit une autre montagne, dont la pointe se perd dans les nuées, quoique depuis le pied jusqu'au sommet elle soit couverte d'arbres & de plantes.

NIEUHOF. 1656.

Vannungam, grande Ville ruinée.

On ne compte pas plus d'un demi mille de Vannungam à *Lingeiven*, sixiéme petite Ville, qui est arrosée par une petite anse de la riviére de Kan. Mais dans l'état où les Tartares l'ont réduite, il n'y reste d'entier qu'un seul arc de triomphe.

Lingeiven, Ville ruinée,

La Flotte arriva ensuite à *Pekkinsa* (46) Village considérable & dans une situation riante, où le commerce est as-

Pekkinsa, grand Village.

(45) Dans la Carte des Jésuites c'est *Wanugan-byen.*

(46) Thevenot écrit *Pe-kit-siven.*

NIEUHOF. 1656.

Rocs taillés.

ſez floriſſant pour tous les matériaux qui appartiennent à la navigation. Du même côté on découvre dans l'éloignement pluſieurs rochers taillés d'une maniere ſurprenante, mais à demi ruinés par les Tartares. L'Auteur en remarqua un qui n'avoit pas moins de quarante pieds de hauteur. On voit auſſi de ces rocs artificiels dans le Palais de (47) l'Empereur.

Tay-ko.

On arriva le même jour aſſez tard à la petite Ville de Tay-ko (48), ſur le bord Oueſt de la riviere, vers laquelle ſes murs ſont d'une force proportionnée à leur hauteur. Ses rues, quoiqu'aſſez bien pavées, ſont extrêmement étroites. Les Tartares ont ſi peu reſpecté ſes plus beaux édifices, qu'il ne reſte qu'une haute tour & quelques Temples.

Le 29 d'Avril, on s'arrêta devant la Ville de *Kin-un-gàm*, nommée auſſi *Kyegan* (49), neuviéme Ville du premier ordre de la Province de Kyan-ſi. Elle eſt ſituée dans un Pays montagneux, à quarante milles de *Tay-ko*, ſur la rive Oueſt de la riviere Kan. Ses murs ſont fort hauts; mais tous les édi-

(47) Ils ſont communs dans toutes les parties de la Chine.

(48) La Carte des Jéſuites met *Ki ngan-fu*.

(49) Dans la Carte des Jéſuites, *Ki-ngan-fu*.

ſices intérieurs, qui étoient d'un goût fort noble, ont été détruits par les Tartares, auſquels les Habitans eurent l'imprudence de réſiſter; à la réſerve néanmoins de quelques Temples d'Idoles, qui ſubſiſtent encore. On en voit un, mais de ſtructure moderne, dans une Iſle qui eſt ſituée vis-à-vis de la Ville. Les Habitans aſſurent qu'il ſe trouve des mines d'or & d'argent dans quelques lieux voiſins. NIEUHOF. 1656.

Dangers de la Riviere.

La riviere devient fort dangereuſe, près de cette Ville, par la multitude de ſes rochers & de ſes bancs de ſable, que les Habitans du Pays nomment Ze-patan. Elle demande ici des Pilotes expérimentés. Le ſoir on paſſa devant Kye-ſchwy (50), Ville du troiſiéme rang ſur la riviere de Chang, dont le mur a quinze pieds de haut du côté de cette riviere. Sa grandeur eſt d'un mille de circuit, au milieu de pluſieurs montagnes qui l'environnent.

Kya-kyang.

Le lendemain on gagna Kya-kyang (51), autre Ville du troiſiéme rang, ſituée ſur la rive Nord de la riviere de Kan, à trente milles de Kye-ſchwy, au pied d'une montagne. Une grande par-

(50) La même Carte met *Ki-ſchui-hyen*, & place cette Ville ſur la rive Eſt.

(51) Dans les Cartes, c'eſt *Kia-kiang-hyen*.

NIEUHOF. 1656.

tie de ses murs s'éleve sur la montagne, & renferme des terres cultivées. Les Tartares ont détruit la plûpart de ses édifices. Mais on y voit encore un ancien Temple, fameux par ses deux portes, qui ne sont composées que d'une seule pierre. On découvre à peu de distance la montagne de Mung, dont le sommet se cache dans les nues, tandis que ses côtés sont revétus de bois & de pâturages.

Sin-kin.

Vers le soir on arriva devant *Sin-kin* (52), Ville du troisiéme rang, à vingt mille de Kya-kyang, dont elle n'est gueres différente par sa forme & par ses ruines. Au milieu du mur, vers la riviere de Kan on voit une grande & fort belle porte.

Tung-ching.

Le 22, après être partis de grand matin, on arriva vers midi à Tung-ching (53), Ville du troisiéme rang. Sa situation est dans un terrain plat & sa forme quarrée. Elle est environnée d'un haut mur, qui a plus d'un mille de circonférence. Elle a du côté du Nord un Faux-bourg bien bâti & fort peuplé. Deux grands arcs de triomphe, qui ont été défigurés par les dernieres guerres, rendent encore témoignage à l'ancien-

(52) *Sin-tu hyen* dans les Cartes.

(53) *Tong-ching-hyen* dans la Carte des Jésuites.

ne

ne beauté des édifices. Un torrent impétueux tombe à grand bruit de la montagne de *Pe-chang*, qui n'est pas éloignée. NIEUHOF. 1656.

Le 23 d'Avril on découvrit *Nan-chang*, Capitale de la Province de Kyang-si, dont quelques-uns lui donnent aussi le nom. Les Magistrats de la Ville envoyerent d'abord quatre Barques commodes au-devant des Ambassadeurs, pour les garantir des bancs de sable en approchant de la rive. Bientôt on les vit paroître eux-mêmes. Après les premiers complimens, ils obligerent le Mandarin *Pinxenton* de restituer aux Ambassadeurs une de leurs deux Barques, qu'il avoit prise pour son usage. Le lendemain, Keyzer se trouvant indisposé, Goyer, suivi de tout leur cortége, visita le Tu-tang, ou le Gouverneur. Ce Seigneur Chinois parut offensé de voir l'Ambassadeur à pied; & se tournant vers l'Interprête, il lui dit, d'un air irrité: Apprenez que des Etrangers, venus de si loin pour féliciter Sa Majesté Impériale de ses victoires & de ses prospérités, doivent être reçûs avec plus d'appareil. Il ne parut pas plus satisfait des Mandarins de Canton, qu'il traita d'ânes. En prenant congé de lui, l'Ambassadeur fut étonné de se voir

Nan-chang, Capitale de la Province de Kyang-si.

Le Tu-tang s'offense que les Ambassadeurs ne soient pas mieux traités.

NIEUHOF. 1656.

amener un fort beau cheval, & un autre pour son Sécretaire, sur lesquels ils retournerent tous deux à la riviere. Au départ de la Flotte, les Ambassadeurs furent salués, des murs de la Ville, par une décharge de la grosse artillerie. Ils avoient offert des présens au Tu-tang; mais il se dispensa de les accepter par la même raison que le Tu-tang de Kanchew avoit apportée aussi pour s'en défendre.

Situation & propriétés de Nan-chang.

Nan-chang est située à quinze milles de Fung-ching près du grand Lac de Poyang, & se trouve environnée d'eau comme une Isle. Sa forme est quarrée. Ses murs, qui sont fort hauts, ont sept portes, dont quatre sont d'une grande beauté. On voit dans la Ville quatre Temples magnifiques, richemeut ornés & remplis de statues ou d'images. Le plus fameux, qui se nomme *Khi-si-kong*, est couvert de tuiles luisantes. L'entrée offre trois différens édifices, dans le premier desquels est une Idole, nommée *Kou-ya*, qui est assise au milieu d'un grand nombre d'autres, & vêtue, à la maniere des anciens Romains, d'une mante cramoisie, qui lui tombe sur les épaules. Des deux côtés, deux terribles dragons, élevés chacun sur leur pilier, paroissent siffler, en

Temple de Kou-ya.

étendant le cou. Le ſecond édifice eſt environné d'une large galerie, qui eſt remplie d'Idoles ou de Pagodes. A droite, en entrant dans le premier de ces édifices, on apperçoit un puits quarré, qui eſt rempli d'eau juſqu'aux bords. Il eſt fort curieuſement orné de pierre blanche, & ſon diametre eſt de douze pas (54).

NIEUHOF. 1656.

Hiſtoire de Kou-ya.

Les Chinois racontent des choſes étranges de la Pagode de Kou-ya & de ſon puits. Ils prétendent qu'un Saint de ce nom faiſoit autrefois ſa demeure dans le même lieu ; que ſa principale vertu étoit la charité pour les pauvres ; que jamais il n'épuiſoit ſes tréſors, parce qu'étant habile Chimiſte, il avoit le ſecret d'un élixir qui convertiſſoit tous les métaux en or ; que, par l'ordre de Dieu, il entreprit un jour de combattre un affreux dragon, qui menaçoit la Ville de ſa ruine ; & que l'ayant vaincu, il l'avoit lié contre un pilier de fer, & l'avoit enfin précipité dans le puits : qu'après une longue vie, Kou-ya s'étoit vû enlever au Ciel, avec toute ſa famille ; & que par reconnoiſſance pour ſes ſervices, les Habitans avoient bâti ce Temple à ſon honneur. Ils raconterent aux Ambaſſadeurs quantité d'autres mer-

(54) Nieuhof, *ubi ſup.* p. 69 & ſuiv.

NIEUHOF. 1656.

veilles de cette divinité. Mais la plûpart des magnifiques bâtimens de leur Ville avoient été ruinés par les Tartares. *Kuini*, Gouverneur de la Province, s'étant révolté contr'eux pendant la derniere guerre, les avoit d'abord vaincus dans plusieurs batailles. Ensuite il avoit été forcé de se renfermer dans la Ville, où, pressé de la famine, après un siége de quatre mois, il avoit pris le parti de s'ouvrir un passage, avec tous ses gens, au travers de l'armée Tartare, qui entra aussi-tôt dans la Ville & la détruisit.

U-sien-yen. Le 25, on arriva au Village d'U-sien-yen (55), célébre pour la fabrique des Barques. On s'y rendoit alors de toutes les parties de l'Empire, pour embarquer de la porcelaine. Il est situé près du lac de Poyang, du côté de la riviére Kan, & sa longueur est de près d'un mille. Le commerce y est florissant & ses édifices d'une grande beauté. Près de ce lieu, sur le revers d'une montagne, on voit un Temple bien bâti, où quantité de lampes noires brûlent nuit & jour. Ceux qui doivent traverser le lac y sacrifient un coq, ou un porc, s'ils le peuvent, à la plus affreuse Idole du monde pour obtenir un heureux pas-

Idole & ses sacrifices.

(55) C'est peut-être l'*Yukad-hyen* des Cartes. Thevenot met *Wo-tsing*.

sage. On arrose son corps & ses griffes du sang de la victime. L'usage est aussi d'offrir des pieds de porc, & des éperons ou des crétes de coq. La chair est mangée par les adorateurs, à l'honneur de l'Idole. Nieuhof fut témoin d'un de ces sacrifices.

NIEUHOF. 1656.

Lieu célébre pour la porcelaine.

Les Habitans lui dirent que la belle porcelaine se fait au Village de *Sinkorsuno* (56), qui est éloigné de cent milles à l'Est, près d'une Ville nommée *Fu-liang*, de la dépendance de *Yancheu*; & que la terre vient de *Whey-cheu*, Ville de la Province de Nan-king. Les Habitans de Whey-cheu ne peuvent la fabriquer eux-mêmes, parce qu'ils ignorent le mêlange de la terre & de l'eau.

Nan-kang.

Le 26, on se rendit à la grande Ville de Nan-kang à cinquante milles de Kan-chang. Elle est située sur le bord occidental du lac, qui est fort long & fort large, dans un canton montagneux. Les murs sont hauts, forts, & défendus par des boulevards. On voit dans la Ville une tour bien bâtie. Les rues sont très tortueuses. La premiere, qui se présente en entrant sur la gauche, est embellie de plusieurs arcs de triomphe; mais les maisons ont peu d'apparence.

(56) Ce devroit être *King-to-ching*.

NIEUHOF. 1656.

Grand nombre de Convens.

De la Ville on découvre quantité de beaux Temples, dont les principaux sont situés sur les montagnes de *Quang-lyu* & d'*Iven-schyu*. Ils sont peuplés d'un grand nombre de Prêtres & de Religieux, qui habitent chacun leur petite hute ou leur cellule. Leurs exercices de piété consistent à se déchirer le corps à coups de fouet, dans l'espoir d'une récompense future; car ils croient à la transmigration des ames. Les Habitans de la Ville apprirent aux Ambassadeurs que la seule montagne de *Quang-lyu* renferme autant de cloîtres qu'on compte de jours dans l'année. Le Pays produit beaucoup de chanvre, dont les Habitans se font des habits d'été.

Hukeu.

Le 29, on découvrit la Ville de *Hukeu*, à quarante milles de Nan-kang, sur les bords du lac de Poyang, mais dans l'endroit où il se rétrecit, au côté droit de la riviere de Kyang. On voit au Nord de la Ville un vieux rocher, qui pend un peu sur la Riviere, & qui forme une perspective charmante par les arbres dont il est couvert. Au pied de la montagne est un Temple d'une magnificence égale à sa grandeur. Les murs de la Ville sont fort hauts & fort épais. Elle est bien peuplée & bien bâ-



T. V. N.° XVII.

tie. Le commerce y eſt conſidérable, & les proviſions fort abondantes. On trouve à peu de diſtance un lieu nommé *Sche-chung*, c'eſt-à-dire, la cloche de pierre, à cauſe du bruit que les eaux du lac font dans les tems orageux, en battant contre la montagne. A l'arrivée des Ambaſſadeurs, les Habitans de Hukeu accoururent pour les voir, avec beaucoup d'admiration. Mais au ſon des trompettes que les Hollandois croyoient propre à les rejouir, ils prirent la fuite, en jettant des cris de fraieur.

NIEUHOF. 1656.

Sche-chung.

On deſcendit enſuite à l'Eſt par la riviere de Kyang, qui diviſe la partie orientale de la Chine, de l'occidentale, juſqu'à *Peng-ſe* (57), Ville ſituée derriere une Iſle, à l'Eſt de cette riviere, & comme adoſſée contre de fort hautes montagnes. Elle eſt fort bien bâtie, quoiqu'elle n'approche point de Hukeu, qui en eſt à trente milles. La montagne de Sian, qui eſt près de la Ville, eſt ſi haute & ſi eſcarpée, qu'elle paſſe pour inacceſſible. Elle eſt environnée d'eau; & du côté du Sud elle a une Rade sûre pour les Barques. La riviere de Kyang eſt bordée au Sud par une autre montagne, nommée *Makang*, dont le nom eſt devenu terrible, dans toute la

Diviſion de la Chine orientale & occidentale.

(57) Ou *Pan-tſe-hyen*.

NIEUHOF. 1656.

Plaisante superstition.

Chine, par les naufrages qui s'y font continuellement. Les Pilotes Chinois, ayant remarqué que le Cuisinier Hollandois allumoit du feu pour le dîner, supplierent à genoux les Ambassadeurs de ne pas permettre qu'il achevât, parce qu'il y avoit, dans le lac de Poyang, un certain esprit sous la forme d'un dragon ou d'un grand poisson, dont le pouvoir s'étendoit sur tout le Pays, & qui avoit tant d'aversion pour l'odeur des viandes roties & bouillies, qu'aussi-tôt qu'il en ressentoit la moindre impression, il suscitoit des tempêtes qui submergeoient infailliblement les Vaisseaux. Les Ambassadeurs eurent la complaisance d'entrer dans leurs craintes superstitieuses, & de se contenter ce jour-là d'un dîner froid. Vers midi, on passa devant deux piliers, qui sont placés au milieu de la riviere, pour servir de division entre la Province de Kyang-si & celle de Nan-king.

§ V.

Continuation de la route des Ambassadeurs jusqu'à Nan-king, depuis l'entrée de cette Province.

Tong-lou.

LA Flotte entra ainsi, le 29 d'Avril, dans la Province de Nan-king, ou plûtôt dans Kyang-nan, & se rendit à



T.V.N°.VI

Tong-lou ou *Tonlyeu*, petite Ville de la dépendance de *Chi-cheu-fu*, ſituée ſur le bord de la riviere de Kyang, dans un canton délicieux, au milieu de pluſieurs belles montagnes. Elle eſt revêtue d'un mur aſſez fort & flanqué de boulevards. Mais à l'exception d'une ſeule rue & de la maiſon du Gouverneur, tous les autres édifices ont été détruits par les Tartares. Son commerce ne conſiſte qu'en bois. Aſſez près de la Ville, ſur le bord de la riviere, s'éleve une montagne nommée *Kyeu-wha*, ou la montagne à neuf pointes, dont le ſommet ſe baiſſe à peu-près comme la tête du tourneſol. Deux milles plus loin, on paſſa contre l'Iſle de *Sang-lo*, & l'on découvrit dans ce paſſage *Ganking* (58), Ville du premier rang, célébre par ſes richeſſes & par ſon commerce. Tous les Bâtimens s'y arrêtent, en ſe rendant à Nan-king.

NIEUHOF. 1656.

Montagne de Kyeu-wha.

Le 30, on paſſa par *Anhing*, qu'on nomme auſſi Chi-cheu, Capitale du Pays au Sud de la riviere. Elle eſt accompagnée d'un beau Fauxbourg. Ses murs, qui ont deux milles de circonférence ſont hauts de vingt-cinq pieds, & défendus par des tours & des redoutes qui ſe préſentent ſur une montagne.

Anhing ou Chi-cheu.

(58) Nieuhof, *ubi ſup.* p. 64 & ſuiv.

NIEUHOF. 1656.

On voit près de la riviere un Temple, dont le clocher est à sept étages.

Tong-ling.

Vers le soir on relâcha à *Tong-ling*, Ville de la dépendance de Chi-cheu, & délicieusement environnée de bois, de collines & de vallons. Quoique petite, elle est fort bien bâtie, & défendue par de bons murs. Son Port est renfermé dans les terres, & gardé par une bonne Forteresse, qui enrichit la Ville, en faisant la sûreté du commerce. On fait remarquer, près de Tong-ling deux montagnes singulieres; l'une qui est célébre par ses échos; l'autre, nommée *Hing*, parce qu'elle produit une abondance extraordinaire d'abricots.

Château d'Upun.

On partit de Tong-ling le premier de Mai, & l'on arriva le 3 au Château de *U-pun*, qui est situé sur la riviere. Sa forme est quarrée, & toute sa défense consiste dans un bon mur de pierre. Le centre de la Place est occupé par un Temple de fort belle structure, dont la voûte est très-haute & décorée de curieuses peintures. On jetta l'ancre un peu au-delà, sous les murs d'*U-fu* (59), Ville située dans une Isle, sur les coins de laquelle on a bâti des Forts de bois, mais sans hommes & sans canons pour les défendre. La Ville d'U-fu est renom-

U-fu.

(59) *Un-hu-hyen*, dans la Carte des Jésuites.

mée dans toute la Chine pour les armes & les lampes.

NIEUHOF. 1656.

Tey-tong.

Le 4, on passa devant *Tey-tong*, qui est située dans une Isle (60). On la nomme aussi *Tay-ping*. Le Pays voisin, quoique plein de rochers & de montagnes, est d'une extrême fertilité, qu'il doit au lac de Tan-yang, qui n'est pas éloigné au Sud-Est, & à la riviere dont il reçoit les eaux par divers canaux. On voit dans l'éloignement une haute montagne, nommée *Tyen-mwen*, c'est-à-dire, *Porte du Ciel*, parceque la riviere passe entre deux collines qui en dépendent, comme par une porte. Vis-à-vis de la Ville est une autre Isle, composée d'un seul rocher, qui a reçu le nom d'*Hyau*, de la multitude d'oiseaux de nuit qui s'y retirent dans le creux des fentes ou des cavernes. On prétend que la Ville de Tey-tong étoit autrefois magnifique, & son commerce considérable. Trois belles tours qui se voient encore du côté de la riviere, semblent confirmer ce témoignage; mais les Tartares l'ont entierement ruinée.

Montagne de Tyen-mwen.

Isle d'Hyau.

Arrivée des Ambassadeurs à Nan-king.

Le même jour on jetta l'ancre devant le Su-si-mon, ou la Porte d'eau de Nan-king. Dès le jour suivant les Ambassadeurs prirent des Palanquins, ou des

(60) Sur le bord Sud de la Riviere, comme *U-fu*.

NIEUHOF. 1656.

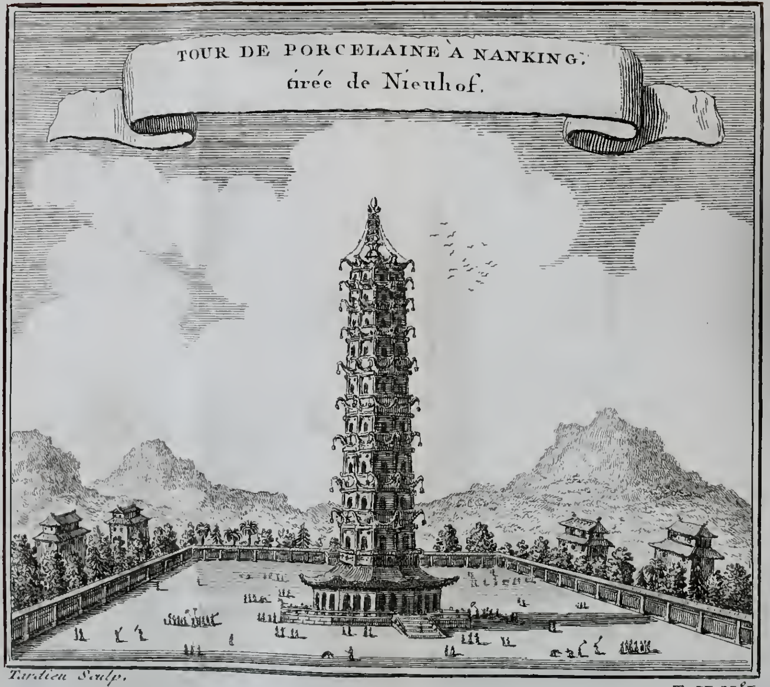
Sedans pour rendre viſite aux trois Gouverneurs de la Ville, dont les deux principaux étoient Chinois nés à (61) Lyau-tong. Toute leur ſuite les accompagnoit à cheval, ſous la conduite d'un Agent que le jeune Viceroi de Canton entretenoit à Nan-king, & de deux Mandarins de cette Ville. Pinxenton demeura ſur la Flotte.

Ils rendent viſite aux trois Gouverneurs.

Le premier Gouverneur reçut les Ambaſſadeurs dans ſa ſalle d'aſſemblée, & les fit aſſeoir près de lui. Le ſecond ne les traita pas avec moins de (62) politeſſe. Mais l'un & l'autre refuſerent leurs préſens, par les mêmes raiſons qu'on a déja rapportées. Le troiſiéme, qui faiſoit ſa demeure au vieux Palais Impérial, fit entrer les Ambaſſadeurs dans ſa chambre de lit, qui étoit quarrée, environnée de bancs couverts de ſoie, & munie d'une étuve ou d'un poêle pour l'hiver. Ce Gouverneur étoit un jeune Tartare de fort bonne mine, qui, n'entendant point la langue Chinoiſe, ſe ſervoit de ſes fils pour Interprétes. Sa femme étoit préſente. Elle

(61) Nieuhof obſerve ailleurs que les Tartares ſe fierent aux Habitans de cette Province, parce qu'ils étoient leurs voiſins.

(62) L'Auteur dit qu'il donna la Lettre à un de ſes Officiers, parce qu'il ne ſçavoit pas lire lui-même. Le fait eſt vrai ſans doute, mais la raiſon paroît peu vraiſemblable.



Tardieu Sculp.

T. V. N.° I.

joignoit aux agrémens de la figure, plus de facilité à parler que son mari. Dans le cours de l'entretien, elle marqua beaucoup de curiosité sur la Hollande. Loin de s'effraier à la vûe des armes, elle prit l'épée des Ambassadeurs (63), & se fit un amusement de tirer leurs pistolets. La chambre s'étant remplie de Dames Tartares, on apporta un grand chaudron d'argent rempli de thé au lait & au sel, qui fut placé au milieu de l'Assemblée, & servi dans des cuillieres de bois. L'Auteur observe que cette sorte de thé ne se boit jamais que dans des vaisseaux de cette matiere.

NIEUHOF. 1656.

Galanterie d'une Dame Tartare.

Après les visites, l'Agent conduisit les Ambassadeurs à sa propre maison, & leur fit servir un dîner somptueux. Le soir ils retournerent à bord, pour y passer la nuit, comme ils firent pendant tout le voyage, excepté à Canton, à Nan-gan & à Peking.

Description de Nan-king.

Nan-king, sans contredit la plus belle Ville de la Chine, est située à trente-cinq milles de Tay-tong ou Tay-ping, sur la rive Est de la riviere de Kyang, au trente-deuxiéme degré de latitude. Sa situation est charmante, & le terroir

(63) Une autre Dame Tartare fit la même chose, mit le chapeau de l'Ambassadeur & lui déboutonna sa veste jusqu'à la ceinture.

NIEUHOF. 1656.

d'une merveilleuſe fécondité. La riviere traverſe (64) toute la Ville, & ſe diviſe en pluſieurs canaux couverts de ponts. Quelques-uns de ces bras ſont navigables pour les plus grandes Barques. La Cour Impériale (65) avoit fait long-tems ſa réſidence à Nan-king, lorſqu'en 1368 l'Empereur *Hong-vu* prit le parti de la tranſporter à Peking, pour ſe mettre en garde contre l'invaſion des Tartares. Aujourd'hui Nan-king eſt le ſéjour du Gouverneur des Provinces méridionales.

La Cour y réſidoit autrefois.

De la riviere on ſe rend à la Ville par un large & profond canal d'un demi-mille de long, qu'on paſſe enſuite ſur un pont de batteaux pour entrer dans les murs. La Ville de Nan-king eſt ronde, bien fermée & bien bâtie. La circonférence du mur eſt de ſix milles de Hollande, ſans y comprendre les Fauxbourgs, qui ont beaucoup plus d'étendue. Il eſt de pierre, haut de plus de trente pieds, & flanqué de tours & de parapets. On y compte treize portes, revêtues de plaques de fer, & gardées continuellement par un Corps de Cavalerie & d'Infanterie. Elles ſont bâties

Grandeur & fortifications de cette Ville.

(64) Nieuhof, *ubi ſup.* p. 71 & ſuiv. Il paroît que ce ne ſont des canaux.

(65) Nan-king ſignifie Cour du Sud; & Peking, Cour du Nord.



Tardieu Sculp.

T.V.N°.II.



T. V. N.° VIII

NIEUHOF. 1656.

ſur quatre ou cinq arches. Il paſſoit inceſſamment tant de monde par la porte où les Ambaſſadeurs s'arrêterent, qu'on ne pouvoit entrer ni ſortir ſans être preſſé de la foule. Au-delà du mur eſt un autre enclos exterieur, pour la défenſe de la Ville. Il n'a pas moins de deux journées de tour, ſi l'on s'en rapporte aux Chinois.

Forme des maiſons communes.

Les principales rues de Nan-king ont vingt-huit pas de largeur. Elles ſont droites & bien pavées. Il n'y a point de Ville au monde où l'ordre ſoit plus exact pour la tranquillité de la nuit. Le commun des maiſons a peu d'apparence, & n'a pas plus de commodité. Elles ne ſont que d'un étage. Elles n'ont qu'une porte, & ne conſiſtent que dans une ſimple chambre, où l'on mange & l'on dort. Pour fenêtre, elles ont une ouverture quarrée, qui eſt ordinairement fermée de roſeaux au lieu de vitres.] Le toît eſt couvert de tuiles blanches, & les murs aſſez proprement blanchis. Les Habitans de ces petites maiſons n'exercent pas un commerce plus riche que leur demeure: Mais les boutiques des gros Marchands ſont fournies des plus précieuſes commodités de l'Empire, telles que des étoffes de ſoie & de coton, toutes ſortes de porcelaines, des per-

NIEUHOF. 1656.

Enseignes des boutiques.

les, des diamans & d'autres richesses. Chaque boutique offre une planche où le nom du Maître & les marchandises qu'il tient en vente sont écrits en caracteres d'or. D'un côté de la planche part un pilier qui s'éleve plus haut que la maison, & d'où pend quelque lambeau d'étoffe en forme d'enseigne.

Monnoie de la Chine.

La monnoie de la Chine consiste en petites piéces d'argent de différentes grandeurs. Si l'on ne veut pas être trompé, il ne faut jamais marcher sans trébuchet, & ne pas perdre de vûe les Chinois, qui ont des poids de plusieurs sortes, & beaucoup d'habileté à les changer. Quoique Nan-king ait plus d'un million d'Habitans (66), sans y comprendre une Garnison de quarante mille Tartares, les provisions y sont à bon marché pendant toute l'année. Entr'autres fruits, les cérises y sont délicieuses.

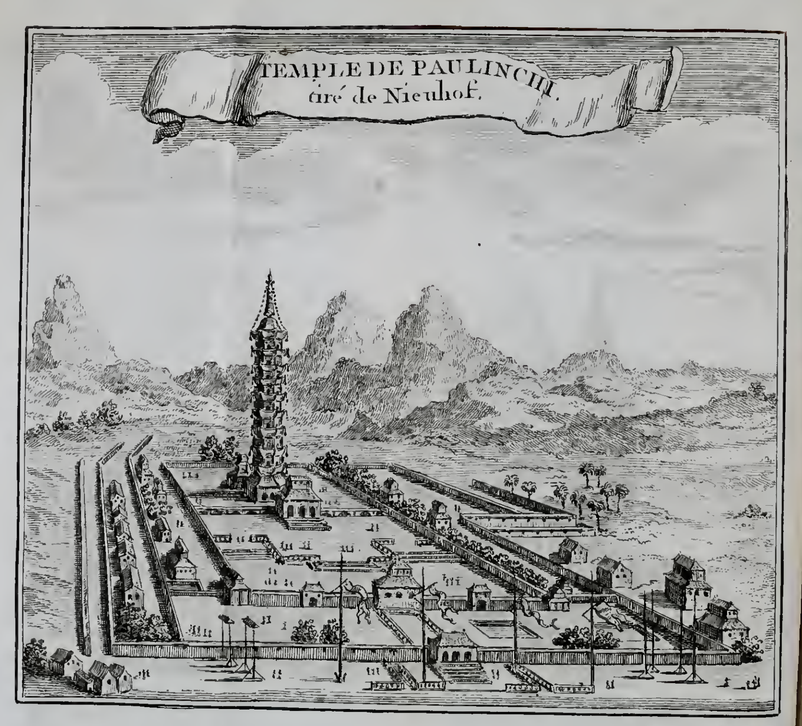
Beauté des édifices publics.

Comme la Chine n'a point de Ville qui ait été si respectée que Nan-king pendant la guerre, elle surpasse toutes les autres par la beauté de ses Temples, de ses tours, de ses arcs de triomphe & de ses édifices publics.

Palais Impérial.

Le Palais Impérial étoit le plus magnifique ; mais c'est

(66) Quelques Auteurs font monter le nombre des Habitans à trois millions, & prétendent qu'il étoit autrefois de dix millions.



T. V. N.° XXXII.

a seule partie de la Ville qui ait été ruinée par les Tartares. Il consistoit dans un vaste quarré, revêtu d'un grand mur de briques, qui tombe aujourd'hui en ruines, & qui renfermoit une partie considérable de la Ville. Chaque face avoit trois milles & demi de long (67); de sorte que l'espace intérieur étoit aussi grand que la Ville d'Harlem. La premiere porte servoit d'entrée dans une vaste cour, qui conduisoit à quatre autres grandes cours quarrées, & qui étoit pavée de belles pierres unies.

NIEUHOF. 1656.

Les Tartares s'établirent dans des hutes, près d'un Temple ou d'une Pagode nommée *Pan-liu-schi*, & laisserent la Ville aux Chinois. La matiere des bâtimens est une sorte de pierre dure, enduite d'un vernis jaune, qui lui donne le brillant de l'or aux rayons du soleil. Sur la porte de la seconde cour du Palais pend une cloche de dix ou onze pieds de hauteur & de trois brasses & demie de circonférence. L'épaisseur du cuivre a près d'un quart d'aune. Quoique les Chinois en vantent beaucoup le son, il parut sourd aux Hollandois, & le métal fort inférieur à celui des cloches de l'Europe.

Cloche de Nan-king.

(67) Ogilby met un mille d'Italie & trois quarts de mille de Hollande. Thevenot, vingt mille pas de long.

NIEUHOF. 1656.

cher, si l'on en croit les Chinois, est une pomme de pin d'or massif. De la plus haute galerie, on découvre toute la Ville & le Pays voisin, au-delà de la riviere de Kyang. Cette merveilleuse Tour fut construite par les Chinois, pour obéir & pour plaire aux Tartares, qui firent la conquête de la Chine il y a sept cens ans.

Anciens tombeaux des Empereurs.

La même Place est environnée d'un bois de pins, qui servoit autrefois de sépulture aux Empereurs de la Chine. Mais tous leurs tombeaux ont été démolis par les Tartares.

Caractere des Chinois de Nan-king.

Les Hollandois trouverent dans les Habitans de Nan-king beaucoup plus de sincérité, de politesse, de sçavoir & de jugement, que dans tout le reste de la Nation. Cette Ville jouit d'un grand nombre de priviléges, que les Tartares lui ont accordés, & qu'ils regardent comme la plus sûre méthode pour étouffer toutes les idées de révolte (70).

Chinois non rasés, & pourquoi.

Le Pere Manuel, Jésuite Portugais, qui se trouvoit alors à Nan-king, rendit de fréquentes visites aux deux Ambassadeurs, & leur témoigna beaucoup d'amitié. Ils souhaitoient beaucoup de pouvoir écrire au Japon; mais on leur apprit que les passages étoient fermés

(70) Maxime juste & qui a réussi dans tous les tems.

depuis trois ans, sur les plaintes des Chinois non rasés, qui avoient reçu quelque outrage du Pirate Toxinga dans cette Isle. Cette espece de Chinois est composée de ceux qui refusent de se soumettre à l'autorité du grand Cham, & de se faire couper les cheveux à la maniere des Tartares. C'est une des premieres loix que ces Conquerans imposerent aux Vaincus. Elle consiste à ne laisser qu'une boucle de cheveux derriere la tête. Des milliers de Chinois aimerent mieux souffrir la mort que de consentir à cette (71) humiliation.

NIEUHOF. 1656.

§ VI.

Continuation de la route, depuis Nan-king jusqu'à la Province de Schan-tong.

On fournit des Barques Impériales aux Ambassadeurs.

JUSQU'ICI les Ambassadeurs étoient venus dans des Barques communes: mais on leur fournit, à Nan-king, deux grandes Barques Impériales, qui ne manquoient d'aucune commodité, peintes, enrichies de dorures, avec une chambre de musique à l'extrêmité. On leur donna plusieurs personnes de la Ville pour cortége, sans leur ôter les Soldats de Nan-king, qui furent logés dans la chambre de musique. Pinxen-

(71) Nieuhof, *ubi sup.* p. 74 & suiv.

NIEUHOF. 1656.

cher, si l'on en croit les Chinois, est une pomme de pin d'or massif. De la plus haute galerie, on découvre toute la Ville & le Pays voisin, au-delà de la riviere de Kyang. Cette merveilleuse Tour fut construite par les Chinois, pour obéir & pour plaire aux Tartares, qui firent la conquête de la Chine il y a sept cens ans.

Anciens tombeaux des Empereurs.

La même Place est environnée d'un bois de pins, qui servoit autrefois de sépulture aux Empereurs de la Chine. Mais tous leurs tombeaux ont été démolis par les Tartares.

Caractere des Chinois de Nan-king.

Les Hollandois trouverent dans les Habitans de Nan-king beaucoup plus de sincérité, de politesse, de sçavoir & de jugement, que dans tout le reste de la Nation. Cette Ville jouit d'un grand nombre de priviléges, que les Tartares lui ont accordés, & qu'ils regardent comme la plus sûre méthode pour étouffer toutes les idées de révolte (70).

Chinois non rasés, & pourquoi.

Le Pere Manuel, Jésuite Portugais, qui se trouvoit alors à Nan-king, rendit de fréquentes visites aux deux Ambassadeurs, & leur témoigna beaucoup d'amitié. Ils souhaitoient beaucoup de pouvoir écrire au Japon; mais on leur apprit que les passages étoient fermés

(70). Maxime juste & qui a réussi dans tous les tems.

NIEUHOF. 1656.

depuis trois ans, fur les plaintes des Chinois non rafés, qui avoient reçu quelque outrage du Pirate Toxinga dans cette Ifle. Cette efpece de Chinois eft compofée de ceux qui refufent de fe foumettre à l'autorité du grand Cham, & de fe faire couper les cheveux à la maniere des Tartares. C'eft une des premieres loix que ces Conquerans impoferent aux Vaincus. Elle confifte à ne laiffer qu'une boucle de cheveux derriere la tête. Des milliers de Chinois aimerent mieux fouffrir la mort que de confentir à cette (71) humiliation.

§ VI.

Continuation de la route, depuis Nan-king jufqu'à la Province de Schan-tong.

On fournit des Barques Impériales aux Ambaffadeurs.

JUSQU'ICI les Ambaffadeurs étoient venus dans des Barques communes: mais on leur fournit, à Nan-king, deux grandes Barques Impériales, qui ne manquoient d'aucune commodité, peintes, enrichies de dorures, avec une chambre de mufique à l'extrêmité. On leur donna plufieurs perfonnes de la Ville pour cortége, fans leur ôter les Soldats de Nan-king, qui furent logés dans la chambre de mufique. Pinxen-

(71) Nieuhof, *ubi fup.* p. 74 & fuiv.

NIEUHOF. 1656.

ton & les deux autres Mandarins changerent auſſi de Barques, pour entrer dans celle de l'Empereur.

Sacrifices pour le ſuccès de leur voyage.

On partit le 18 de Mai, & l'on paſſa par le pont de bateaux, qui eſt de quatorze arches. En arrivant à la pointe de la Ville, c'eſt-à-dire, à deux milles de Su-ſi-mon, ou de la Porte de l'eau, Pinxenton fit arrêter toute la Flotte, pour faire quelques offrandes à l'Idole d'un fameux Temple. Le ſacrifice qu'on lui fit pour obtenir un heureux paſſage conſiſtoit dans un porc, des chévres & des coqs. Le porc & les chévres, après avoir été tués & nettoiés, furent placés ſur l'autel, devant la principale Idole, qui en avoit pluſieurs petites ſur les côtés. Toutes les Pagodes furent arroſées du ſang des victimes, & nettoiées enſuite avec beaucoup de ſoin. Pendant la cérémonie, les Prêtres ſe tinrent à genoux, en faiſant diverſes grimaces & prononçant des paroles myſterieuſes. L'autel étoit éclairé par de grands flambeaux, qui brûlerent continuellement.

Wang-ſien.

Je-jen-jeen.

De-là, ſuivant à l'Eſt le cours de la riviere de Kyang, on arriva le ſoir au fameux Village de *Wang-ſien*. Le jour ſuivant, on ſe rendit à (72) *Je-Jen-*

(72) *I-ching-hyen* dans la Carte des Jéſuites,

een, qu'on nomme auſſi *Lo-ho* (73), ır la rive Nord du Kyang, à ſoixante nilles de Nan-king. Cette Ville eſt pe- ite, mais agréable & d'un grand com- nerce. Les édifices ſont extrêmement errés, & mêlés de pluſieurs Temples; es murs aſſez bas, mais épais, accom- agnés au dehors d'un Fauxbourg bien euplé & très bien bâti. Quantité de auvres ſe préſenterent ici aux Ambaſ- adeurs, pour les amuſer par des tours le ſoupleſſe. Deux entr'autres ſe heur- erent la tête l'un contre l'autre avec eaucoup de violence, & n'auroient as ceſſé juſqu'à ce que l'un ou l'autre ût peri dans cet exercice, ſi la compa- nie ne leur eût fait quelque préſent. 'Auteur vit dans la même Ville un au- e Mendiant, qui, s'étant mis à ge- oux, prononça quelques paroles, & appa ſi furieuſement du front contre ne pierre ronde, qu'il fit trembler la rre autour de lui. Ce ſont autant d'ar- fices, qu'ils emploient pour tirer quel- ıe aumône des Etrangers, quoiqu'il rive ſouvent que ces ruſes leur coû- nt la vie.

Ruſe des Pauvres Chinois.

On apprit aux Ambaſſadeurs que le meux Pirate Koxinga avoit ici débar-

Ravages du Pirate Koxinga.

73) *Lo-ho* ou *Lu-lo-hyen*, eſt une Ville à vingt milles côté de l'Oueſt.

NIEUHOF. 1656.

qué ſes forces, dans l'eſpérance de ſurprendre la Ville; mais que les Habitans l'ayant forcé de ſe retirer avec beaucoup de perte, il n'avoit pas laiſſé de leur brûler pluſieurs Vaiſſeaux, & d'en enlever un grand nombre. Enſuite s'étant ſaiſi de cinq grandes Iſles ſur la riviere, à vingt milles de Je-Jen-Jeen, il en avoit fait une retraite pour ſes Vaiſſeaux dans les tems orageux.

Ecluſe & Canal célébre.

Le lendemain au matin, la Flotte rencontra ſur la rive de Kyang, près du Château de Quam-cheu (74), une grande Ecluſe de pierre, qui fait l'entrée d'un canal de communication entre cette riviere & la riviere Jaune. Ce canal porte le nom d'*Eau-royale*, parce qu'il a été creuſé aux frais de l'Empereur. Il y a peu de ſpectacles auſſi agréables. Ses bords forment deux grandes allées de deux arbres qui lui donnent de l'ombre. Des deux côtés, le Pays offre de riches pâturages & des bois délicieux, qui ſont entremêlés d'un grand nombre de Villes & de Villages, de belles maiſons de campagnes & de magnifiques édifices.

Beaux Temples.

Vers l'entrée du canal eſt le fameux Temple de l'Idole King-kang. Plus loin, on découvre dans l'éloignement un au-

(74) *Qua-cheu* dans la Carte des Jéſuites. C'eſt une Ville du ſecond rang.

tre

tre Temple, nommé *Quang-guin-myau*, embelli d'une belle Tour à six étages. Les Chinois du cortége marquoient une forte envie de s'y arrêter, pour y faire leurs sacrifices ordinaires de porcs, de chévres & de coqs; mais les Ambassadeurs s'y étant opposés, sous prétexte de menager le tems, accorderent seulement à quelques Particuliers la liberté de visiter le Temple, qui est environné de Pagodes, avec un autel où quantité de lampes brûlent nuit & jour (75). NIEUHOF. 1656.

Le 24 on se rendit à *Jang sè-fu*, que d'autres nomment Yang-cheu feu (76), septiéme Ville du premier rang. Elle est située à vingt milles de *Je-Jen-Jeen*. Sa forme est quarrée, & sa circonférence au moins de cinq milles (77). Elle est défendue par un bon mur & par des boulevards. Son commerce, qui consiste particulierement en sel, qu'elle envoie dans la plûpart des autres Provinces, la rend une des plus riches & des plus fameuses Villes de la Chine. On découvre à l'Est un grand nombre de chaudieres, où les Habitans font bouillir nuit & jour de l'eau salée. Jang-se-fu. Commerce de sel.

(75) Nieuhof, *ubi sup.* p. 79 & suiv.

(76) Elle est ainsi nommée dans la Carte des Jésuites & dans l'Edition de Carpentier.

(77) Milles de Hollande, ou dix sept & demi d'Angleterre.

NIEUHOF. 1656.

Agrémens des femmes de cette Ville.

Cette Ville est célébre aussi par l'agrément & la vivacité des femmes. Elles y ont le pied d'une petitesse extrême, la jambe belle, & tant d'autres perfections, qu'on dit en proverbe : » Celui » qui veut une femme de taille fine, » cheveux bruns, belle jambe & beaux » pieds, doit la prendre à Jang-se-fu. Cependant l'Auteur ajoûte qu'elles ne sont nulle part à si bon marché. Les peres y vendent leurs filles & leurs servantes pour la prostitution. On voit à Jang-se-fu une Douane Impériale, pour le payement des droits sur toutes les marchandises de transport. La Ville est bien bâtie, & divisée par un grand nombre de canaux, qui sont couverts de ponts de pierre. Le côté de l'Ouest présente de grands Fauxbourgs, qui ont été ruinés par les Tartares, mais qu'on travailloit alors à rétablir. Jang-se-fu est au pied du *Hong*, montagne d'une hauteur extraordinaire.

En partant, le 25, on découvrit sur le bord du Canal douze fours de pierre; & fort près, sur la gauche, une Ville célébre & respectée par la sépulture d'un Grand Sultan (78). Vers midi, on arri-

(78) Ce titre n'étant pas en usage à la Chine, quoiqu'il s'y trouve des Mahométans, on ne devine point ici ce qu'entend l'Auteur.



T. V. N°. XXI.

va devant un Village nommé *Saw-pu*, où les Habitans célébroient, avec beaucoup de réjouiſſances, de feux & d'illuminations, la fête de la nouvelle Lune. Ils couroient par les rues comme des furieux, portant à la main des flambeaux repliés en forme de ſerpens. Le Mandarin Pinxenton & ſa femme aſſiſterent à cette ſolemnité.

NIEUHOF. 1656.

Fête pour la Nouvelle-Lune.

Barques ſingulieres.

Les Hollandois virent ici, avec admiration, quantité de barques d'une étrange forme; entr'autres, deux Chaloupes que les Chinois nomment *Long-ſchon* (79) ou ſerpens. Elles étoient peintes de toutes ſortes de couleurs, & paroiſſoient l'emporter ſur celles qui ſervent à conduire le poiſſon imperial de Nan-king à la Cour. Elles avoient trois mâts. L'arriere, ou la poupe, étoit chargé de figures de ſerpens, attachés à des rubans de diverſes couleurs, avec quantité d'étendards ou de pavillons, ornés de treſſes de crins, de banderolles de ſoie, & de longues plumes. Deux enfans fort agiles, qui s'y tenoient comme ſuſpendus, amuſoient les Spectateurs par divers tours de ſoupleſſe. Un autre enfant paroiſſoit ſur la poupe même, en habit bariolé, & faiſoit mille contorſions, auſquelles il ſembloit for-

(79) Ou *Long-chaven.*

NIEUHOF. 1656.

cé par un Chinois qui le tourmentoit avec une petite fourche. Les côtés de la Barque étoient tendus de franges d'or & d'argent. Sous un grand pavillon, fort orné de banderolles & d'étendards, on voyoit douze gros Matelots assis, & vêtus de soie, les bras nuds & la tête chargée de couronnes dorées. Ils passerent sur les Barques des Ambassadeurs, pour y faire des civilités, qui leur valurent aussi-tôt quelques présens.

Ka-yu-tsya.

Le 26 de Mai, on arriva devant *Ka-yu-tsya*, nommée aussi *Ka-yeu*, Ville du second rang, près du grand lac de *Pye-sche*, qui fournit de l'eau au Canal royal. Anciennement, lorsque le passage étoit au-travers même du lac, les Voyageurs étoient obligés d'amarrer leurs Barques contre cette Ville, pendant le mauvais tems. C'est à cette incommodité que le Canal doit son origine. Il est à l'Est, & revêtu de pierre blanche. Sa longueur est de soixante stades (80).

Origine du Canal-royal.

Kau-yeu.

Kau-yeu est une Ville fort peuplée, dont les Fauxbourgs sont magnifiques. Ses édifices sont grands, mais serrés. Le Pays aux environs produit beaucoup de riz, & paroît un Village continuel par l'abondance de ses maisons. Du côté de l'Ouest, il est fort couvert d'eau.

(80) Ogilby met des brasses; mais s'il ne parle pas de largeur, c'est une erreur manifeste.

Comme il y croît peu d'arbres, on n'y brûle que des roseaux, dont les bords du lac sont remplis. Le riz, qui est la principale production du Pays, demande d'être épluché avec beaucoup de soin, si l'on ne veut pas que l'humidité le corrompe. C'est ce qui rend les moulins à vent fort communs dans le Pays. Ils servent à tirer l'eau dans les tems humides, & à l'amener dans les grandes chaleurs. Aussi chaque année produit-elle deux moissons.

NIEUHOF. 1656.

Moulins à vent, communs dans ce canton.

De Kau-yeu, on se rendit le 27 à *Pau-ing* (81), que d'autres nomment aussi *Pau-sien*, Ville du troisiéme rang, à vingt milles de la premiere, sur la rive Est du Canal royal. Elle est environnée d'une forte muraille, dont la forme est circulaire. Sa circonférence est d'un mille & demi. Elle a du côté de l'Est le lac de *Sche-yang*, & celui de *Pye-sche* au Sud-Ouest.

Pau-ing.

Cette Ville, que les Tartares ont entierement ruinée, étoit autrefois belle, riche & fort peuplée. On voit des traces de son ancien état dans les ruines de ses murs & de ses édifices. Entre les Bâtimens qui subsistent encore est un fameux Temple, hors des murs, du côté Nord de la Ville.

(81) *Pau-ing-hyen* dans la Carte des Jésuites.

NIEUHOF. 1656.

Whay-ngan.

Le 28, on s'avança jusqu'à *Whay-ngan* (82), huitiéme Ville du premier ordre dans la Province de Kyang-nan. Sa situation est sur le bord du Canal royal, à trente milles Anglois de Pauing (83), dans un canton plat & marécageux. Elle est environnée d'un mur, & divisée en deux parties par un autre. Celle du Sud se nomme *Whay-ngan*, & celle du Nord *Yen-ching* (84). Les Fauxbourgs de la premiere sont magnifiques. Cette Ville est la résidence d'un Viceroi, qui commande dans les sept Provinces du Sud, sous l'autorité immédiate de l'Empereur. Sa Cour est fort brillante; & son emploi lui donne l'inspection des revenus Impériaux, qui consistent principalement en riz & d'autres provisions. Pour arrêter les inondations de la riviere Whay dans les cantons voisins, on a fait deux grandes écluses, & relevé les bords par de fortes digues, qui resserrent dans son lit les torrens qu'elle reçoit du côté Nord de la Ville (85). Les Faux-bourgs de Whay-ngan ont deux Douanes, l'une pour les droits

C'est la résidence d'un puissant Viceroi.

(82) *Hoai-gan* dans Ogilby. C'est l'orthographe Portugaise, que Nieuhof suit peut-être après Martini.

(83) *Pancien* dans Ogilby.

(84) C'est le nom que lui donne Carpentier. Ogilby la nomme *Yen-ge-hing*.

(85) Nieuhof, *ubi sup.* p. 82 & suiv.

fur les marchandises, l'autre pour faire payer aux Barques le droit de passage. La Ville a quantité de riches Habitans. Elle n'est pas éloignée d'une montagne fort haute, nommée *Yo-cheu*, qui contient un beau Temple, & des Cloîtres pour les Devots. Le Pays est rempli de rivieres & de lacs, entre lesquels on nomme particulierement le grand lac de Sche-ho (86), & du côté de l'Est celui de Hung, qui produisent des roseaux pour le feu; car le bois est rare dans toute l'étendue de cette Province.

NIEUHOF. 1656.

Montagne & Cloîtres de Yo-cheu.

Le tems étoit si mauvais, à l'arrivée des Ambassadeurs, que le Viceroi & les Magistrats de la Ville les dispenserent de la visite qu'ils se proposoient de leur rendre. Le Mandarin Pinxenton leur donna, suivant son usage, un fort grand dîner. Le soir un Jésuite, nommé le Pere *Gascomez*, vint saluer les Ambassadeurs à bord. Il leur parut d'un caractere ouvert, & disposé à leur rendre service avec beaucoup d'affection. Dans l'entretien qu'il eut avec eux, il ne leur dissimula point qu'ils trouveroient beaucoup d'opposition de la part des Portugais; & cet avis fut assez vérifié par l'événement.

Le Pere Gascomez, Jésuite d'un caractere ouvert.

(86) *Hong-tse-hu* dans la Carte des Jésuites. Elle est à dix milles de Whay-ngan, vers l'Ouest.

NIEUHOF. 1656.

La Flotte partit le lendemain. Des deux côtés du Canal, elle n'apperçut, pendant tout le jour, que des campagnes délicieuses. Le soir, elle arriva près d'une grande écluse, à l'entrée du fameux Village de Siampa, qui est d'une extrême longueur, & qui présente, sur les deux bords du Canal, quantité de belles maisons & de Temples. Les Officiers de la Douane Impériale firent la visite de toutes les Barques, à l'exception de celles qui portoient les Ambassadeurs.

Grand Village de Siampa.

La nuit suivante on gagna un autre Village, nommé *Ney-ne-myan*, où les Barques entrerent par deux grandes écluses. Les Hollandois y virent les ruines d'un Château considérable, qui défendoit la Riviére & le Canal, mais qui n'eût point échappé à la barbarie des Tartares.

Ney-ne-myan.

On entra le lendemain dans la grande Riviere Jaune, qu'on nomme aussi la Riviére de Saffran, & dont les eaux sont si bourbeuses & si épaisses, qu'il est difficile de la traverser. On la prendroit dans l'éloignement pour un terrain marécageux. Cependant son cours est si rapide, qu'il n'y a point de Barque qui puisse la remonter sans être tirée par un grand nombre de Matelots. Elle est

Riviere jaune ou de saffran.

large d'un demi mille en quelques endroits, & beaucoup plus dans d'autres. Les Chinois mêlent de l'alun dans ses eaux pour les éclaircir.

Tou-yen-hyen.

Le premier de Juin, on se rendit à la petite Ville de *Tou-yen-hyen* (87), qui est située sur le bord Oüest de la Riviere Jaune, & revêtue d'un grand mur de terre. La plûpart de ses bâtimens sont fort beaux; ses Habitans en grand nombre, & riches par la grandeur de leur commerce. Le Pays produit beaucoup de poires, de pommes, de prunes, de cérises & d'autres fruits. Il n'abonde pas moins en toutes sortes de gibier, surtout en cailles & en faisans.

Tsi-sang.

On continua de descendre la riviere pendant trois jours, sans rencontrer aucune Place considérable; mais le quatriéme, on arriva devant *Tsi-sang*, petite Ville située dans un territoire délicieux, au pied d'une haute montagne. Quoiqu'elle n'ait point de murs, ni d'autres bâtimens remarquables qu'un Château assez fort, son commerce est grand & ses Habitans fort riches. On voit à l'entrée de la Ville un beau Temple, sur une hauteur escarpée.

(87) *Tan-ie-nien* dans Thevenot & Ogilby; dans Carpentier, *Jan-jen-jen*, qui répond à *Tau-yen-hyen*. Dans la Carte des Jésuites, *Tou-yaven-hyen*.

NIEUHOF. 1656.

Isles flottantes sur la Riviere jaune.

La Riviere jaune est fréquentée continuellement par une multitude de grandes & de petites Barques. Elle offre aussi plusieurs Isles flottantes, qui sont l'ouvrage de l'art. C'est un composé de cannes de bambous, dont le tissu est impénétrable à l'humidité. Les Chinois bâtissent, sur ce fondement, des hutes ou de petites maisons de planches & d'autres materiaux légers, dans lesquelles ils font leur demeure, avec leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux. Quelques-unes de ces Isles flottantes contiennent jusqu'à deux cens familles, dont la plûpart subsistent de leur commerce au long de la riviere. Elles s'arrêtent des mois entiers dans un même lieu, & l'Isle s'attache avec des pieux, qui la fixent contre les bords de la riviere. Après quelques heures de navigation, les Ambassadeurs passérent dans un autre Canal, nommé *Inn-yun*, qui, partant de l'Ouest de la riviere, traverse toute la Province de Schangton, dont il est l'entrée (88).

(88) Nieuhof, *ubi sup.* p. 86 & suiv.

§ VII.

Continuation du voyage dans la Province de Schan-tong, jusqu'à Tyen-tsing-wey dans celle de Pe-che-li, ou de Peking.

NIEUHOF. 1656.

Grand canal d'Inn-yun, & son cours.

LE grand canal d'Inn-Yun (89), auquel toute la Province de Schan-tong est redevable de ses richesses, commence dans celle de Kyang-nan, à la Ville de So-fyen (90), sur la Riviere-jaune, passe ensuite par *Si-ning-cheu*, dans Schang-tong, & continue jusqu'à *Lin-sing*, où il entre dans la Riviere Guey (91). Ce Canal n'a pas moins de soixante Ecluses de pierre, sans lesquelles il a dans quelques endroits si peu d'eau, qu'il ne seroit pas navigable. Chaque Ecluse est gouvernée par huit hommes, qui prêtent leur secours aux Barques pour les passer.

Kya-kya.

Le 6 de Juin on arriva devant Kya-kya, Village célébre par ses richesses & par la beauté de ses édifices. Il est environné de belles & fertiles campagnes, où le romarin croît en abondance. Le gibier du Pays s'en ressent, comme les Hollandois s'en apperçurent en man-

(89) *Yun-lyang-ho* dans la Carte des Jésuites ; c'est-à-dire, le grand canal.

(90) Dans les mêmes Cartes, *Su-hyen-hyen*.

(91) Dans les mêmes, *Hin-tsin-cheu*.

NIEUHOF. 1656.

geant de la chair de cerf & de daim. Ils y virent auſſi quantité d'oiſeaux de toutes ſortes d'eſpéces, ſur-tout de Faiſans; & les Tartares prirent plaiſir à les leur voir tirer au vol.

Pendant trois jours de navigation, la Flotte ne rencontra point de Ville conſidérable; mais elle arriva le 11 dans un fameux Village, nommé *Jak-ſchinno* (92), dans lequel les Hollandois compterent trente-ſix belles tours. Ils paſſerent au delà, & pendant deux jours ils traverſerent des campagnes fertiles, qui ont de hautes montagnes à l'Eſt.

Jak-ſchinno.

Si-ning cheu.

Le 13 ils arriverent à *Si-ning-cheu* (93), Ville du ſecond rang, de la dépendance d'Yeng-cheu-fu, ſituée vers le milieu du canal d'Yun, dans des terres plates & marécageuſes, qui ſont remplies d'étangs & de rivieres où le poiſſon eſt en abondance. On y paye des droits de paſſage pour les marchandiſes & pour les Barques. Elle l'emporte ſur la Capitale, par ſon commerce, par le nombre des Habitans & par celui des perſonnes de diſtinction. Entre quantité de beaux édifices, on y voit deux Temples embellis de peintures.

(92) Dans Carpentier & dans Ogilby, c'eſt *Jax-hin-no*.

(93) Les deux mêmes Auteurs mettent *Cinning-ſiu*.

Les deux côtés du canal ſont occupés par de grands fauxbourgs, avec une écluſe pour retenir l'eau exterieure, qui eſt quelquefois plus haute de ſix pieds que celle du dedans.

NIEUHOF, 1656.

Pêche extraordinaire.

Les Hollandois eurent ici le ſpectacle d'une pêche extraordinaire. Elle ſe fait avec un oiſeau nommé *Louwa*, un peu moins gros qu'une oye & peu différent du corbeau. Il a le col long, & le bec d'une aigle. Les Chinois ſe mettent dans de petits batteaux de cannes de bambou, & placent l'oiſeau ſur le bord. A la vûe du poiſſon, il s'élance deſſus & nâge après lui, même ſous l'eau. Il rapporte ſa proie ſur la barque & la céde aux pêcheurs, qui lui font recommencer la même chaſſe. Mais pour empêcher qu'il n'avalle ſa proie, ils lui paſſent un anneau de fer au col. Si le poiſſon eſt trop gros pour ſes forces, il demande le ſecours de ſes maîtres, par un certain bruit qu'il fait dans l'eau. Lorſqu'ils ſont contens de ce qu'il a pris pour eux, ils lui ôtent ſon anneau & lui laiſſent la liberté de pêcher pour lui même. Le droit de cette pêche s'achete de l'Empereur par une rente annuelle; & l'oiſeau même eſt ſi eſtimé des Chinois, qu'étant bien dreſſé il ſe vend juſqu'à cinquante taels d'argent, qui reviennent à cent

Comment elle ſe fait.

Nieuhof. 1656.

cinquante florins de Hollande. Les Ambassadeurs en voulurent acheter deux, d'un vieux pêcheur qui leur avoit vendu quelques carpes; mais il refusa de s'en défaire, parce qu'il les regardoit comme le soutien de sa famille. Il ne put même apprendre aux Hollandois d'où ces oiseaux venoient dans le Pays, ni quelle méthode on employoit pour les dresser. Il les avoit reçus de ses ancêtres & n'avoit guéres tiré d'éclaircissement sur leur race.

Comédiens dans les Hôtelleries.

On trouve ici, dans toutes les hôtelleries & les auberges publiques, des Comédiens & des Joueurs d'Instrumens, pour amuser les Etrangers pendant leur repas. Les provisions sont à fort bas prix dans tous ces quartiers. On ne faisoit payer aux Hollandois que la valeur de deux escalins par tête, quoiqu'on leur servît toujours plusieurs plats. Ils quitterent Si-ning le jour suivant, & dans quelques heures ils arriverent au Village de *Num-waig*, où le canal se joint à la riviere de *Luen*. Les Tartares & les Chinois leur raconterent des choses étranges de cette Riviere; que si l'on y jette, par exemple, neuf bâtons, six sont poussés vers le Sud & trois vers le Nord. Quelques (94) Hol-

Etrange propriété de la riviere de Luen.

(94) Nieuhof, *ubi sup.* p. 89 & suiv.

ſandois vérifiérent ce recit par leur propre expérience, ſans pouvoir pénétrer la raiſon d'un ſi étrange phénomene.

Schan-tſui.

Le 19 ils ſe rendirent à Schan-tſui, petite Place à treize milles de Si-ning & de la dépendance de Yen-cheu. Elle eſt diviſée en deux parties par le canal, & défendue des deux côtés par un Château. Sa forme eſt quarrée; ſes édifices fort beaux & ſes murs fortifiés par de gros boulevards. Les Hollandois virent ici les ruines de pluſieurs grands bâtimens, qui avoient été ruinés par les Tartares. Le Pays voiſin eſt ſujet aux inondations de la Riviere-jaune, qui ſubmerge & entraîne quelquefois des Villes entieres.

Fameux Temple de Tey-wan-myau.

Le jour ſuivant on paſſa devant pluſieurs beaux Villages, au long de quantité d'écluſes, entre des champs très fertiles. A peu de diſtance de Schan-tſui eſt un des plus fameux Temples de la Chine, nommé *Tey-wan-myau*. Il eſt d'une hauteur & d'une ſolidité extraordinaire, bâti de pierre griſe & richement orné. Les tuiles qui le couvrent ſont revêtues d'un vernis jaune; & les murs étant peints de la même couleur, on le prendroit pour un Temple d'or aux raions du ſoleil.

NIEUHOF. 1656.

Tong-ſchang, Capitale de la Province.

Le 20 de Juin on découvrit *Tong-ſchang* (95), Ville capitale de la Province de Schan-tong. Sa forme eſt quarrée. Ses murs ſont flanqués de boulevards, ſes rues grandes & ſes maiſons bien bâties. On voit au milieu de la Ville une haute & curieuſe fabrique, avec quatre arches magnifiques (96), défendue par de fortes murailles & par des tours où l'on apperçoit pluſieurs grilles. La Ville eſt environnée d'un large foſſé, qui a du côté du Nord un pont de cent-trente-ſept pieds de longueur. Du côté du Sud on découvre un grand fauxbourg, qui, par le nombre de ſes habitans, la beauté de ſes édifices & la grandeur de ſon commerce, peut paſſer pour une ſeconde Ville. A l'Eſt, on fit voir aux Hollandois un grand tombeau de fer, élevé, depuis plus de ſept cens ans, à l'honneur de quelque perſonne puiſſante qui perdit la vie pendant les guerres en défendant la patrie. Le Pays eſt fort bas aux environs de *Tong-chang*, mais d'une fertilité merveilleuſe. La Chine n'a point de canton qui produiſe tant de ſoie, & les Habitans de la Ville tirent leur prin-

Tombeau de fer.

(95) C'eſt ainſi qu'il ſe trouve dans la Carte des Jéſuites. Ogilby & Thevenot mettent *T...-cham*.

(96) Il paroît que c'eſt un Temple.

cipale ſubſiſtance de leurs manufactures. On trouve quelquefois ici, dans la mulette des vaches, une pierre nommée *Nyeu-wang* (97), c'eſt-à-dire, *Jaune de vache*, parce qu'elle eſt de cette couleur. Sa groſſeur eſt celle d'un œuf d'oye. Elle eſt d'une ſubſtance molle & tirant ſur la pierre de chaux. Quelques-uns l'ont priſe pour du bezoar. On lui attribue des vertus merveilleuſes dans les défaillances & les évanouiſſemens.

NIEUHOF. 1656.

Bezoar de vache & ſes vertus.

Le lendemain on traverſa le Lac de Nan-yang, qui eſt rempli de poiſſon; & la nuit ſuivante on gagna la Ville de *Lin-ſing* (98), ſituée ſur les deux bords du canal, à trente milles de Tong-chang. C'eſt à l'extrêmité de cette Ville que le canal joint la Riviere Guey, qui ſépare la Province de Schan-tong de celle de Peking.

Lac de Nan-yang.

En arrivant à Lin-ſing, les Ambaſſadeurs apperçurent ſur les murailles le Gouverneur de la Ville, qui venoit les féliciter de leur arrivée; mais il leur déclara qu'il ne pouvoit les traiter comme il l'auroit ſouhaité, parce qu'ils n'avoient point encore paru devant l'Empereur. La même raiſon lui fit refuſer leurs préſens.

Lin ſing, grande Ville.

(97) *Nſeu-bohang* dans Ogilby, & plus correctement *Nieu-hogang* dans Carpentier.

(98) *Lin-tſeu-cheu*, dans la Carte des Jéſuites.

NIEUHOFF.
1656.

Lin-ſing ſurpaſſe, par le nombre des Habitans, la beauté de ſes édifices, l'abondance de toutes ſortes de commodités & la grandeur de ſon commerce, les dix-huit autres Villes qui dépendent de celle de Tong-chang. Il n'y en a pas même qui l'emporte ſur elle dans toute l'étendue de l'Empire. Elle a des deux côtés du canal un grand & fort Château, tous deux vis-à-vis l'un de l'autre, qui ne permettent point aux Vaiſſeaux de paſſer ſans avoir payé les droits. Depuis Schan-tſui juſqu'à cette Ville, on compte cinquante-huit écluſes. La Ville en a deux très fortes, pour arrêter l'eau de la Riviere Guey, qui eſt quelquefois plus haute de trois pieds que celle du canal. Au Nord de la Ville eſt un pont de bois à neuf arches, diviſé au milieu par un pont-levis dont l'ouverture ſert de paſſage aux Barques.

Propriétés de Lin-ſing.

Lin ſing eſt ſituée dans un canton plat & ſabloneux. La Ville eſt grande & revêtue d'un mur de terre bordé de pierre. Son territoire produit toutes ſortes de fruits, entre leſquels on vante beaucoup ſes excellentes poires. Hors des murs, du côté du Nord, on découvre un beau Temple, orné d'une haute tour, extrêmement curieuſe. On y monte par des degrés, qui, loin d'être au milieu

Beauté admirable de ſa Tour.

e la tour, sont dans l'épaisseur d'un ouble mur. La tour même est un octoone de huit étages, dont chacun a treie pieds & demi de hauteur; ce qui onne pour élévation totale cent vingtuit pieds. La grosseur de l'édifice est roportionnée. Le mur exterieur est de i même matiere que la porcelaine de . Chine, & ciselé avec beaucoup d'art. es murs interieurs sont d'un marbre de iverses couleurs, aussi uni, aussi luint qu'une glace de miroir. Les galees, qui sont au nombre de neuf, sont ussi de marbre, taillé en figures ou en igodes, avec de belles cloches de bron: à tous les coins. Les fenêtres de ces lleries sont fermées de grilles ou de irreaux dorés. Au sommet de la tour, n voit la statue, en plâtre, de l'Idole ui préside au Temple. Elle a trente ieds de hauteur, & ses dehors sont arquetés d'or & d'argent. Les pagoes qui environnent cette tour sont d'un avail si curieux, qu'elles peuvent passr pour une des principales raretés de l Chine.

NIEUHOF. 1656.

Pinxenton laissa sa femme & ses enfas à Lin-sing. Un Trompette Hollndois, qui mourut dans cette Ville, ft enterré, avec la permission du Magstrat, dans un Temple d'Idoles.

Hollandois enterré dans un Temple d'idoles.

NIEUHOF. 1656.

Vu-ching.

En quittant Lin-ſing & le canal, l[a] Flotte entra dans la Riviere Guey, pou[r] ſuivre ſon cours à l'Eſt (99). Le 25 o[n] arriva devant la Ville de Vu-ching (1) à trente milles de Lin-ſing. Elle eſt dé-licieuſement ſituée au Sud de la Rivie-re, ſur la frontiere de la Province d[e] Schan-tong & revêtue d'un mur quar-ré. Vers le Nord elle a de grands faux-bourgs, dont les maiſons ſont belles & contigues. Mais les édifices extraordi-naires ont été ruinés par les Tartares & les Habitans traités avec beaucou[p] de rigueur (2).

Ku-ching. Sa beauté & ſes richeſſes.

Le 26 de Juin on ſe rendit à *Ku-ching*, premiere Place de la Provinc[e] de Peking & Ville du troiſiéme rang de la dépendance de *Ho-kyen-fu*. So[n] éloignement de Vu-ching eſt d'enviro[n] trente-ſix milles, ſur la rive Nord d[u] Guey, dans un canton plat & délicieu[x]. Ses murs ſont hauts & bien bâtis, ſ[es] fauxbourgs très magnifiques, ſon com-merce étendu & ſes Habitans en gran[d] nombre. Les Ambaſſadeurs ne s'y ar-rêterent point; mais, en continuan[t] leur navigation, ils découvrirent l[a]

(99) Suivant la Carte des Jéſuites, cette Riviere cou-le au Nord-Eſt.

(1) C'eſt le nom qu'el-le porte dans la Carte des Jéſuites. Ogilby, qui nomme ici *Utin*, ſe co[r]rige enſuite.

(2) Nieuhof, *ubi ſu[p.]* p. 94 & ſuiv.

ource de ses richesses dans de vastes ampagnes plantées de cotoniers, qui ordent les deux cotés de la Riviere & ui forment un commerce brillant dans ous les Pays voisins.

NIEUHOF. 1656.

Le 28 on se trouva devant *Ta-cheu*, ue d'autres nomment *U-kyav* (3), à ix-huit milles de Ku-ching. Cette Vil- est située sur le bord oriental de la Ri-iere, revêtue d'un mur de trente pieds e haut, & fortifiée par des boulevards des tours. Elle dépend de *Ho-kyeu-*. Ses maisons, qui sont bien bâties, lusieurs Temples, qui lui servent d'or-ement, & de grands fauxbourgs, qui étendent jusqu'aux bords de la Rivie-, lui donnent un éclat extraordinai-. C'est le grand Marché de la Chine our le *Zam-sou*, liqueur composée e riz, qui tient lieu de vin aux Chi-ois. On transporte le zam-sou, de Ta-heu dans toutes les parties de ce grand mpire. Les Habitans raconterent aux Iollandois qu'à dix milles de la rivie-, près d'une Ville qui se nomme *Iyen* (4), on trouve un Etang nom-é *Vo*, dont l'eau devient aussi rou-e que du sang lorsqu'on y jette un bâ-

Ta-cheu.

Fabrique du Zam-sou, liqueur de la Chine.

(3) Dans les Cartes, ce om est écrit U-*kyan-hyen* placé quatre milles au Sud.

(4) *Hyen-hyen*, dans les Cartes.

NIEUHOF. 1656.

ton; & que s'il y tombe quelques feuilles des arbres qui croissent sur ses bords elles se changent aussi-tôt en hirondelles (5).

Tong-guan.

Le même jour on s'avança jusqu'à *Tong-guan*, Ville située dans un Pays plat, qui s'étend jusqu'à l'Ocean, sur la Riviere Guey, mais à deux cens pas de ses bords du côté de l'Est, & dépendante de Ho-kyen-fu. Cette Place jouit seule du privilége d'être gardée par des Chinois. Elle est quarrée, défendue par un bon mur & par un fossé large & profond. Les champs qui l'environnent sont agréablement plantés de toutes sortes d'arbres fruitiers. A la sollicitation du Mandarin Pinxenton, Nieuhof & quelques autres Hollandois se mirent en marche, sous l'escorte de douze Soldats Tartares, pour aller voir dans la Ville un lion de fer qui est au milieu du Marché, & dont on leur avoit vanté la grandeur & la figure terrible. Mais, en les voyant approcher, la frayeur saisit les Chinois & leur fit fermer les portes de leur Ville.

Lion de fer.

Sang-io.

Le 2 de Juillet on jetta l'ancre devant la Ville de *Sang-io*, à cinquante-

(5) Ces deux Remarques fabuleuses se trouvent dans la Description de la Chine par Martini. Peut-être sont-elles prises de lui, aussi-bien que plusieurs autres qu'on attribue ici aux Chinois.

NIEUHOF. 1656.

inq milles de Tong-guan, ſur la rive lroite du Guey. Cette Ville, qui eſt à uelque diſtance du bord de la riviere, ſt revêtue de bons murs, & préſente, ur les deux rives, de très-beaux faux-ourgs. Elle n'eſt pas moins bien bâtie, oins peuplée & moins riche par ſon ommerce. Les Tartares, qui compo-ent une partie des Habitans, y ſont n plus grand nombre & de meilleure orte que dans les autres Villes où les mbaſſadeurs avoient paſſé. Ils s'em-reſſerent de venir à bord, avec beau-oup d'appareil, pour les féliciter de ur arrivée. En deſcendant au rivage, s Hollandois paſſerent ſous cinq vieux cs de triomphe, à l'Eſt de la Ville. La mme du Gouverneur fit prier Nieu-of & quelques autres perſonnes du cor-ge de ſe rendre chez elle. Ils furent nduits dans une grande ſalle, où elle s attendoit avec pluſieurs Dames Tar-res, magnifiquement vêtues. Elle preſ-Nieuhof de s'aſſeoir, & lui fit diver-s queſtions ſur la Hollande. Cet en-tien fut ſuivi d'un magnifique feſtin. mari de cette Dame jouiſſoit de la us haute faveur à la Cour Impériale, il étoit alors.

Politeſſe d'une Gouvernante Tartare.

On quitta Sang-io, le même jour, pur arriver le ſoir au Village de *Ton-*

NIEUHOF. 1656.

nau, ſitué vis-à-vis un Château très fort, où les Tartares avoient une nombreuſe garniſon. Les maiſons ſont de terre & paroiſſent autant de chenils, dignes de leurs brutaux Habitans, qui ne vivent que de pillage lorſqu'ils peuvent ſurprendre les paſſans.

Sing-ki-tſyen.

Le 3 on gagna *Sing-ki-tſyen* (6), Ville du troiſiéme rang & de la dépendance de Ho-kyen-fu. D'autres l'appellent *Sing*, pour abréger ce nom en retranchant deux ſyllabes. Elle eſt ſituée ſur la rive droite du Guey, dans un terrain plat & agréable, à dix milles de *Sang-io*. Cette Ville eſt bien peuplée, ſans être fort grande. Son commerce eſt conſidérable, comme celui de la plûpart des autres Villes ſur la même Riviere. Pluſieurs beaux édifices, qui ſubſiſtent encore dans ſes murs & dehors, rendent témoignage qu'elle étoit autrefois magnifique. Le Pays voiſin n'a point d'autre élévation qu'une colline nommée *Si*, dont le ſommet forme une plaine riante & fertile. Il eſt bien fourni de beſtiaux, & ſes rivieres ne le ſont pas moins de poiſſon.

On deſcendit le lendemain à (7)

(6) Thevenot met *Sun-ti cien*.

(7) *Sing-ke-cien* dans Ogilby, & *Sin-iohecn* dans Thevenot.

Sing-ko-tſyen,

NIEUHOF. 1656.

Sing-ko-tſyen, autre Ville du troiſiéme rang & dépendante de Ho-kyen-fu, à huit milles de Sing-ki-tſyen. Elle n'eſt ni grande, ni peuplée, ni d'un grand commerce; mais très forte, & défendue par quantité de tours & de boulevards. Quoiqu'il s'y trouve quelques beaux édifices, la plupart de ſes maiſons ſont petites & de nulle apparence. Son principal ornement conſiſte dans ſes Temples. L'Auteur en admira un, qui eſt ſitué hors des murs, en pleine campagne, & qui donne une merveilleuſe idée de l'ancienne architecture des Chinois. Il eſt composé de trois étages, élevés ſur un piédeſtal de pierre. On y monte par quelques degrés. Le premier étage eſt orné de grandes portes, & les coins de la voûte ſont ſupportés par de ſomptueuſes colomnes. Le ſecond & le troiſiéme étage ſont éclairés par de magnifiques fenêtres, & ſoutenus, comme le premier, par de grandes colomnes. Toutes les faces ſont embellies de ſculpture, & de chaque coin pendent quantité de ſonnettes. Mais le dedans de cet édifice ne répond point à la beauté du dehors. Les Hollandois remarquerent auſſi que la dévotion des Habitans n'eſt pas auſſi vive ici que dans les Villes précédentes. Une partie de leurs Pa-

Sing-ko-tſyen.

Reſte merveilleux de l'ancienne architecture Chinoiſe.

Varieté dans la dévotion des Chinois.

NIEUHOF. 1656.

godes étoit tout-à-fait nue. D'autres n'étoient vêtues que de nattes, avec des bonnets de paille pour les garantir des injures de l'air.

Cloître de Religieuses Chinoises.

La Flotte passa le même jour par *Sing-yo* (8), Ville du troisiéme rang, sous Ko-kien-fu, & située sur la droite de la Riviere à vingt milles de *Sing-ko.* Elle est accompagnée de très beaux faux-bourgs. A l'Ouest de la Place on découvre un vaste & haut Temple, environné d'un mur, & décoré aussi d'un très beau jardin. C'est un Cloître de Religieuses, où les Hollandois n'obtinrent pas la permission d'entrer, parce que tous les hommes en sont exclus. A l'Est se présente un autre Temple & trois curieux Obélisques, élevés par la Ville à l'honneur d'un fameux Général, qui avoit mérité cette distinction par ses services militaires (9).

Comment les Chinois se défendent des sauterelles.

Vers le soir, les Hollandois furent surpris de voir le Peuple assemblé en troupes, pour se défendre contre les sauterelles, qui visitent régulierement le Pays dans cette saison. Elles sont amenées en si grand nombre par le vent d'Est, que, si malheureusement elles

(8) Thevenot écrit *Sing-ley-heen.* Voyez ci-dessus la raison qu'on a donnée de toutes ces différences.

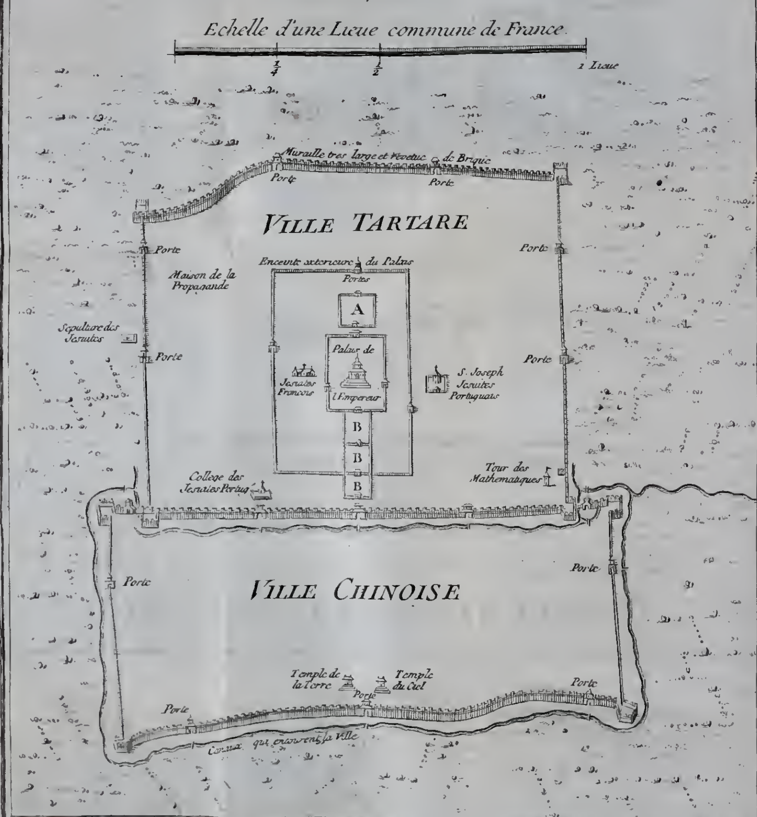
(9) Nieuhof, *ubi sup.* p. 99 & suiv.

PLAN DE LA VILLE DE PEKING

Capitale de l'Empire de la Chine située par les 39.d 54.m de Lat. Sept.le

A. *Lieu de Plaisance, ou l'on voit une Montagne faite a la main.*

B. *Grandes Cours du Palais de l'Empereur.*



descendent à terre, tout est dévoré dans l'espace de quelques heures. Les Habitans parcourent leurs campagnes, enseignes déployées, tirant, poussant des cris, sans prendre un moment de repos jusqu'à ce qu'ils les voient tomber dans la mer ou dans quelque riviere. Un escadron de ces dangereux insectes se précipita sur les Barques des Ambassadeurs & les couvrit entierement (10). Mais on trouva bientôt le moyen de s'en délivrer en les chassant dans la riviere. Le même jour on arriva dans un Port de mer, nommé *Tyen-tsing-wey*.

NIEUHOF. 1656.

Tyen-tsing-wey.

§ VIII.

Arrivée des Ambassadeurs à Peking, & leur reception.

TYEN-TSING-WEY (11) est une des plus grandes Villes de la Chine pour le Commerce, & l'un de ses trois principaux Ports. Les deux autres sont

Trois principaux Ports de la Chine.

(10) Nieuhof, *ubi sup.* p. 99 & suiv.

(11) Cette place est éloignée de la mer de plus de quarante milles d'Angleterre. Toutes les Villes qui sont nommées ici entre *Tonquan-hyen* & *Tyen-tsing* ne se trouvent pas dans la Carte des Jésuites; de sorte que si elles n'y portent pas d'autres noms, il faut que les Ambassadeurs eussent passé par un canal qui n'est pas marqué dans les mêmes Cartes. Dans cette derniere supposition, les Jésuites auroient omis plusieurs Villes, quoiqu'ils déclarent qu'ils ont inseré dans leur Carte toutes les Villes des trois rangs.

NIEUHOF. 1656.

Canton, dans la Province de Quang-tong, & *Je-jau-jeen* (12) dans celle de Nanking. La situation de Tyen-tsing-wey est à la pointe Est de la Riviere de Peking, près d'un Bras de mer nommé *Kang* (13), où trois Rivieres, qui se rencontrent, sont défendues dans le point de leur jonction par un Château très fort. On compte environ trente milles de Sang-Io à Tyen-tsing-wey. Cette Ville est dans le fond d'un marais, environnée d'un mur de vingt-cinq pieds de hauteur, & flanquée d'un grand nombre de tours & de boulevards. Elle est fort peuplée & remplie de Temples. Comme tous les Vaisseaux qui se rendent à Peking de toutes les autres parties de la Chine doivent toucher ici, & que le Port est un lieu libre, où les marchandises ne payent aucun droit, on y voit aborder sans cesse un grand nombre de Bâtimens.

Le Gouverneur & les Magistrats vinrent complimenter les Ambassadeurs à bord; mais Pinxenton eut l'adresse de se faire rendre la premiere visite. Ensuite les Ambassadeurs furent invités à se rendre dans un Temple magnifique,

(12) C'est peut être *I-ching-hyen*, dont on a parlé ci-dessus.

(13) Ou Golfe de *Lyau-tong*.

qu'on avoit préparé pour les recevoir. Le but de cette Assemblée étoit de déliberer sur la maniere dont ils devoient se présenter à l'Empereur, & sur les moyens qu'ils devoient employer pour mettre les Grands dans leurs interêts. Après ce conseil, le Mandarin du vieux Viceroi de Canton fut chargé de porter à Peking la nouvelle de leur approche, tandis qu'ils se hâteroient de le suivre.

NIEUHOF. 1656.

Conseil qui se tient en faveur des Hollandois.

Deux jours après ils se rendirent à *Jo-si-wo* (14), Ville du troisiéme rang sous Peking, située sur le bord gauche de la Riviere, à quarante milles de Tyen-tsing. Cette Place est de peu d'étendue, mais bien bâtie. Ses fauxbourgs sont riches & son Commerce florissant. Les droits de passage qu'elle tire des Vaisseaux, montent à des sommes considérables. Le Gouverneur traita splendidement les Ambassadeurs dans sa propre maison. Il refusa leurs présens, mais il ne fit pas difficulté de leur demander quelques flacons d'eau-rose, qui lui furent envoyés.

Jo-si-wo.

Le lendemain la Flotte passa devant

Fo-cheu.

(14) Dans Ogilby c'est *Joe-svvoe* ; dans Thevenot, *Goe-si-vvol* : c'est probablement le *Hosi-u* de la Carte des Jésuites ; mais il n'est pas marqué ici comme *Hyen* ou Ville du troisiéme rang.

NIEUHOF. 1656.

Fo-cheu (15), que d'autres nomment aussi *Que*, Ville du troisiéme rang sous Peking, à quinze milles de Jo-si-wo, & située dans un canton fort agréable, sur le bord gauche de la riviere. Elle n'est pas grande; mais les maisons y sont bien bâties & les édifices publics d'une beauté extraordinaire. On y admire particulierement plusieurs arcs de triomphe. Du côté de l'Est, hors des murs, qui sont fort hauts, & revêtus de tours & de boulevards, on découvre un très beau Temple avec une magnifique tour à neuf étages.

San-tsyan-wey, ou San-ho.

Le 16 on arriva devant *San-tsyan-wey*, ou *San-ho*, à douze milles de Fo-cheu & quatre de Peking. Elle est située sur la rive gauche, très peuplée, bien fortifiée & munie d'un bon Château. Au centre de la Ville on voit un bel arc de triomphe de pierre grise; & du côté du Sud, un large pont de pierre à cinq arches, qui a quarante-deux pas de longueur & qui est couvert de maisons.

Les Ambassadeurs achevent le voyage par terre.

Ce fut dans cette Ville que les Ambassadeurs quitterent leurs Barques pour achever le voyage par terre. Toutes les marchandises qui arrivent pour Peking, sont ici déchargées, ou dans

(15) *Fo-bien*, dans Thevenot.

la Ville voiſine, qui ſe nomme *Tong-cheu* (16). Elles ſont tranſportées par terre ſur des chariots, ou ſur le dos des ânes & des mulets (17), que leurs maîtres tiennent prêts pour l'arrivée des Barques, & qui ſervent ainſi à la ſubſiſtance des pauvres Habitans.

Ordre de leur marche.

Le même jour, on vit arriver, de Peking, le Mandarin dont les Ambaſſadeurs s'étoient fait précéder. Il leur annonça pour le lendemain l'arrivée de vingt-quatre chevaux & de pluſieurs chariots, que le Conſeil leur envoyoit pour tranſporter leur bagage & leurs préſens. Tout étant diſpoſé pour leur départ, ils commencerent leur marche dans cet ordre : deux Trompettes précédoient le cortége, à quelque diſtance. Ils étoient ſuivis du Porte-étendart, qui portoit le pavillon du Prince d'Orange. Enſuite venoient les Ambaſſadeurs, accompagnés de quelques Seigneurs Tartares & de pluſieurs Officiers bien montés. Le corps de troupes qui les avoit eſcortés depuis Canton, ſuivoit immédiatement. Il étoit compoſé de cinquante Soldats, rangés en fort bon ordre autour des préſens & du bagage. La route

(16) *Tong-ſiou* dans Ogilby, & *Tong-ſieu* dans Thevenot.

(17) Carpentier dit qu'on peut aller par eau juſqu'à Peking ; mais que l'Empereur l'a défendu en faveur des pauvres Habitans.

NIEUHOF. 1656.

Mauvais chemin.

de Peking étoit extrêmement mauvaise, remplie d'inégalités & de tant de trous, qu'à chaque pas les chevaux s'y enfonçoient jusqu'aux sangles. Cependant on y voyoit autant de monde, de chevaux & de voitures, que dans la marche d'une armée (18).

Tong-cheu.

Le 17 on traversa la Ville de Tongcheu, qui est située dans un terrain très bas & fort profond. Cette Place est grande & revêtue d'une forte muraille. Un autre mur la divise en deux parties. Ses rues sont mal pavées, mais les beaux édifices y sont en grand nombre. Le Pays est agréable & fertile. Après avoir accepté quelques rafraîchissemens, dans un Temple qui se présente sur la route, les Ambassadeurs continuerent leur marche après midi & gagnerent les fauxbourgs de Peking, à quinze cens trente milles de Canton.

Leur entrée dans la Ville.

Ils entrerent dans la Ville par deux portes magnifiques, & mirent pied à terre devant un Temple, où leurs guides les inviterent à prendre un peu de repos, en attendant l'arrivée du bagage. A peine y furent-ils entrés, qu'on leur annonça le Kappade de l'Empereur, les Agens des Vicerois de Canton & plusieurs Seigneurs de la Cour, qui

(18) Nieuhof, *ubi sup.* pag. 103.



Ladieu Sculp. T.V. N.° III



T. V. N.° XXXV.

ver
Le
po
m
de
K
ſ
r
u

NIEUHOF. 1656.

venoient les féliciter de leur arrivée. Le Kappade portoit un faucon sur le poing. On leur servit des rafraîchissemens de plusieurs sortes de viandes & de fruits. Leur bagage ayant paru, le Kappade compta les chariots & les visita soigneusement, pour s'assurer qu'il ne manquoit rien au bon ordre. Ensuite ils furent conduits, avec beaucoup de pompe, jusqu'au logement que l'Empereur leur avoit fait préparer. Il n'étoit pas éloigné du Palais. On y entroit par trois belles portes, séparées par de grandes cours, & les bâtimens étoient renfermés dans l'enceinte d'un grand mur. Le soir, une garde de douze Tartares fut placée aux portes avec deux Officiers, pour la sûreté des Ambassadeurs & pour leur faire servir toutes les commodités qu'ils pouvoient désirer.

Logement qu'on leur avoit préparé.

Le lendemain au matin ils reçurent la visite de quelques Seigneurs du Conseil Impérial, accompagnés de *Tong-lau-ya* (19), premier Sécrétaire, & de deux autres Mandarins, nommés *Quan-lau-ya* & *Hu-lau-ya*. Le dernier étoit Sécretaire du Conseil, quoiqu'étant

Visites qu'ils reçoivent le lendemain.

(19) *Tong-louavea* dans Thevenot, & *Tong-lovia* dans Ogilby. *Lan-ya* signifie Seigneur ou Maître; titre commun de tous les Officiers Chinois, civils & militaires, que les Portugais ont nommés *Mandarins*.

Pw

NIEUHOF. 1656.

Etranger il n'entendît point la langue Chinoise (20). Ces Députés venoient de la part de Sa Majesté Impériale & de son Conseil, pour s'informer de la santé des Ambassadeurs, du nombre des gens de leur suite, de la qualité de leurs présens, de la personne qui les envoyoit & du lieu d'où ils étoient venus. Ils leur demanderent aussi quelques éclaircissemens sur leurs usages; & paroissant admirer tout ce qu'ils entendoient, ils continuerent de leur faire diverses questions sur les circonstances de leur voyage, sur leur Pays & leur Gouvernement.

Explications embarassantes pour les Hollandois.

Cependant, comme il leur restoit quelques préjugés contre les Hollandois, sur la qualité de Pirates que les Portugais leur avoient attribuée, & que ne pouvant les croire établis dans le Continent, ils les soupçonnoient de n'habiter que la mer ou des Isles; ils les prierent de leur faire voir la Carte de leur Pays. Les Ambassadeurs ne firent pas difficulté de la montrer. Ils la prirent, pour la faire voir à l'Empereur. Il restoit un autre embarras sur la nature du Gouvernement Hollandois; parce que les Chinois n'en connoissant

(20) Il étoit peut-être Sécretaire pour la Langue Tartare.

NIEUHOF. 1656.

point d'autre que le monarchique, avoient peine à ſe former une juſte idée de l'Etat républiquain. Les Ambaſſadeurs ſe crurent obligés d'employer le nom du Prince d'Orange, & de feindre que les préſens venoient de ſa part. Alors les Chinois leur firent pluſieurs queſtions ſur la perſonne de ce Prince, & leur demanderent s'ils étoient de ſes parens; parce que l'uſage de la Chine n'admet point d'Ambaſſadeurs étrangers à l'audience de l'Empereur, s'ils n'appartiennent par le ſang au Prince qui les envoie. Ils citerent l'exemple des Ambaſſadeurs de *Corée* & des Iſles *Liqueſes*, qui étoient venus à la Chine l'année précédente. Enfin, dans l'idée de la Nation Chinoiſe, l'Empereur ne pouvoit, ſans ſe rabaiſſer beaucoup, recevoir au pied de ſon Trône des Etrangers d'un rang inferieur. Les Ambaſſadeurs répondirent qu'ils n'avoient pas l'honneur d'être parens de leur Prince, & que l'uſage de leur Pays n'étoit pas d'employer des perſonnes de cette diſtinction aux ambaſſades. On continua de leur demander quels étoient du moins les Emplois qu'ils occupoient à ſa Cour, quels étoient leurs titres dans leur propre langue, combien ils avoient de perſonnes ſous leurs ordres & de quoi

NIEUHOF. 1656.

ils tiroient leur ſubſiſtance. Les Ambaſſadeurs, pour détourner apparemment des queſtions embarraſſantes, nommerent le Gouverneur général de Batavia, & ces deux noms firent naître aux Chinois d'autres idées. Ils demanderent ce que c'étoit que ce Gouverneur & que Batavia. Un des Ambaſſadeurs répondit que le Gouverneur Général, pour l'étendue du Commandement, pouvoit être comparé aux Vicerois de Canton; qu'il gouvernoit tous les domaines de Hollande aux Indes orientales, & que Batavia, qui en étoit la Capitale, étoit le lieu de ſa réſidence.

Continuation des premieres cérémonies.

Les Mandarins firent à chacun des Ambaſſadeurs un préſent de cinquante taëls d'argent, & prirent congé d'eux; mais ce fut pour revenir preſqu'au même inſtant & leur faire de nouvelles queſtions. L'un, envoyé par l'Empereur, leur demanda la communication de leurs Lettres de créances. Elles furent portées à la Cour, avec beaucoup de cérémonie, dans un grand plat d'argent couvert de trois piéces d'écarlate. Un autre vint demander à voir leurs armes, & voulut ſçavoir comment elles avoient été fabriquées. Un troiſiéme ſe fit expliquer de quelles armes les Hollandois ſe ſervoient à la guerre, avec quelles

Nations ils avoient des alliances, & s'ils étoient en paix ou en guerre avec les Portugais. Il en parut cinq ou six autres, & les mêmes revinrent cinq ou six fois, avec les mêmes commissions. Enfin, reconnoissant leur importunité, ils s'excuserent sur les ordres de l'Empereur, qui avoit beaucoup de curiosité pour les éclaircissemens de cette nature.

NIEUHOFF. 1656.

Les Ambassadeurs sont appellés au Conseil.

Sur le rapport de ces premiers Commissaires, le Grand-Maître, ou plûtôt le Chancelier de l'Empereur, envoya, le jour suivant, deux Gentilshommes aux Ambassadeurs, pour les avertir de se rendre au Conseil Impérial avec leurs présens. Le tems étoit pluvieux. La crainte d'alterer quelque chose aux présens, leur fit souhaiter qu'on choisît un autre jour; mais on ne goûta point leur excuse. N'ayant pas laissé de se rendre au Conseil sans y faire porter les présens, on rejetta la proposition du moindre délai, parce que l'Empereur étoit résolu de les voir le même jour. Aussi-tôt qu'ils les eurent fait apporter; on les pressa de s'asseoir, sans aucune marque de respect pour une si auguste Assemblée.

Forme de l'Assemblée.

Le Chef, ou le Président, étoit assis au fond de la salle, sur un banc fort large & fort bas, les jambes croisées.

NIEUHOF. 1656.

comme nos Tailleurs. A sa droite étoient deux Seigneurs Tartares, dans la même situation ; à sa gauche, un Jésuite, nommé le Pere Adam *Scaliger*, natif de Cologne en Allemagne, qui avoit vêcu depuis près de trente ans dans les honneurs, à la Cour de Peking. C'étoit un vieillard, d'une figure agréable, qui avoit la barbe longue & les cheveux rasés ; vêtu, en un mot, à la Tartare. Tous les Seigneurs du Conseil étoient assis confusément, sans aucune distinction de rang ou d'âge. Le Chancelier même avoit les jambes nues & n'étoit couvert que d'un léger manteau. Il adressa un compliment fort court aux Ambassadeurs, & les pressa de s'asseoir. Ensuite le Pere Scaliger vint les saluer fort civilement, dans sa propre langue, & leur demanda des nouvelles de quelques personnes de sa Religion, qu'il avoit connues en Hollande.

Jésuite Mandarin.

On apporte les présens au Conseil.

Dans cet intervalle les Mandarins de Canton, & Pinxenton même, qui avoit pris des airs si hauts dans le voyage, s'employerent comme des portefaix à transporter les caisses où les présens étoient renfermés. Le Chancelier les en tira aussi lui-même, en faisant diverses questions aux Ambassadeurs. A

chaque réponſe qu'ils lui faiſoient, Scaliger, qui ſervoit d'Interpréte, aſſuroit qu'ils parloient de bonne foi ; & lorſqu'il voyoit ſortir des caiſſes quelque préſent curieux, il lui échappoit un profond ſoupir. Le Chancelier loua pluſieurs des préſens, & déclara qu'ils ſeroient agréables à l'Empereur. Pendant cet inventaire, un Meſſager de l'Empereur apporta ordre au Pere Scaliger de faire pluſieurs demandes aux Ambaſſadeurs, ſur leur Nation & ſur la forme de leur Gouvernement, & de mettre leurs réponſes par écrit. Le Mandarin-Jéſuite obéit ; mais il ajouta malicieuſement à ſon Mémoire, que le Pays dont les Hollandois étoient en poſſeſſion étoit autrefois ſoumis aux Eſpagnols, & qu'ils y avoient encore de juſtes droits. Le Chancelier l'obligea d'éffacer cette réflexion, parce qu'il étoit à craindre qu'elle n'indiſpoſât l'Empereur contre les Hollandois. Il ajoûta qu'il ſuffiſoit d'expliquer que ces Peuples poſſédoient un Pays, & qu'ils y vivoient ſous un Gouvernement régulier.

NIEUHOF. 1656.

Mémoire que le Mandarin Jéſuite fait pour l'Empereur.

Tandis que les Sécretaires tiroient pluſieurs copies de ce Mémoire, le Chancelier, preſſé de la faim, ſe fit apporter une piéce de porc, qu'il mangea

Malpropreté du Chancelier Chinois.

NIEUHOF. 1656.

fort avidement, quoiqu'elle fût à demi-crue; & même avec si peu de propreté, qu'on l'auroit moins pris, dit Nieuhof, pour un homme de distinction que pour un boucher. En finissant, il donna ordre au fils du vieux Viceroi de Canton, qui résidoit à la Cour, de faire apporter à dîner pour les Ambassadeurs. Aussi-tôt que les mêts furent servis, le Chancelier se remit à manger avec la même avidité, & tous les Seigneurs Tartares suivirent son exemple. Mais les Ambassadeurs, & Scaliger même, ne pûrent toucher aux viandes, parce qu'elles étoient presque crues. Le Chancelier, qui s'en apperçut enfin, fit lever tous les plats, & l'on vit paroître un autre service de toutes sortes de fruits & de confitures. Il pressa les Ambassadeurs de faire porter les restes à leur logement; mais ils s'en défendirent dans des termes civils.

Festin.

Ambassadeur Moscovite.

Scaliger leur raconta que trois ou quatre mois auparavant il étoit arrivé à la Cour Impériale un Ambassadeur Moscovite (21), avec un cortége de cent personnes, pour demander la liberté du Commerce à la Chine une fois

(21) C'étoit apparemment Sander Jacowitz Boiçof, dont les Voyages paroîtront ici dans l'article de la Tartarie.

l'année ; mais que l'Empereur avoit peu de penchant à leur accorder cette faveur. La nuit approchant, les Ambassadeurs prirent congé de l'Assemblée, & furent reconduits à leur logement par le Pere Scaliger. Cette marche se fit avec beaucoup de pompe. Le Mandarin ecclésiastique étoit porté par quatre hommes, dans un palanquin, & suivi à cheval de plusieurs Officiers de distinction.

NIEUHOF. 1656.

Le lendemain, à la priere du Chancelier, les Ambassadeurs écrivirent de leur propre main pour qui les présens étoient destinés, & se servirent de leur Sécretaire, qui se nommoit *Boren*, pour répondre à quantité de nouvelles questions. Enfin *Tong-lau-ya* & deux autres Mandarins, vinrent leur déclarer que les présens avoient été bien reçus de l'Empereur & de l'Impératrice sa mere ; mais que Sa Majesté leur faisoit demander cinquante piéces de toile blanche de plus, pour les belles-filles du Viceroi de Canton. Ils ne purent en fournir que trente-six piéces.

Les présens sont bien reçus de la Cour.

Le 3 d'Août, on leur apprit qu'il étoit arrivé à Peking un Ambassadeur du Grand-Mogol, avec une suite fort nombreuse pour accommoder quelques différends qui s'étoient élevés entre les deux Nations, & pour demander au

Ambassadeur du Grand-Mogol, & sujet qui l'amena.

NIEUHOF. 1656.

nom de leurs Prêtres la liberté de prêcher leur Religion à la Chine, qui leur avoit été retranchée depuis quelque-tems sous de rigoureuses peines. Leurs présens consistoient en trois cens trente-six chevaux d'une beauté extraordinaire, deux autruches, un diamant fort gros & d'autres pierres précieuses. Des présens si riches n'ayant pas été moins goutés que ceux des Hollandois, firent obtenir aux Mogols une expédition fort prompte.

Les Ambassadeurs Hollandois reçurent des visites continuelles des Seigneurs & des Mandarins de la Cour. Les questions qu'on leur faisoit étant presque toujours les mêmes, ils n'avoient à faire que les mêmes réponses. Enfin, le 3 de Juillet, l'Empereur envoya par écrit l'ordre suivant aux Seigneurs du Conseil :

Ordre de l'Empereur au Conseil des Li-pus.

» Grands & dignes Li-pus (22) ; les » Ambassadeurs de Hollande sont venus ici avec des présens, pour congratuler l'Empereur & lui rendre leurs » soumissions ; ce qui n'étoit point en-

(22) Le *Li-pu* ou le Tribunal des Droits, est la troisiéme des six Cours suprêmes. Un de ses offices est de recevoir & de congédier les Ambassadeurs. Nieuhof rend le terme de *Li-pu*, qu'il écrit *Li-pvvus*, par celui de Conseiliers.

» core arrivé jusqu'aujourd'hui. Comme c'est donc la premiere fois, je juge à propos de les recevoir en qualité d'Ambassadeurs, & de leur accorder la permission de paroître devant moi, pour me rendre hommage lorsque je paroîtrai sur mon Trône dans mon nouveau Palais, afin qu'ils puissent obtenir une réponse favorable & s'en retourner promptement satisfaits. D'ailleurs, lorsque l'esperance d'obtenir le bonheur de me voir leur a fait oublier toutes les fatigues d'un long voyage par mer & par terre, & qu'ils sont capables, sans fermer les yeux, de soutenir l'éclat du Soleil du Ciel; comment pourrions-nous manquer de bonté pour eux & leur refuser leurs demandes (23)?

NIEUHOF. 1656.

Après s'être fait lire pour la seconde fois les Lettres de créance, dans une nouvelle traduction du Pere Scaliger, l'Empereur renouvella par écrit la même déclaration au Conseil des Li-pus. Sur quoi le Chancelier demanda aux Ambassadeurs, si les Hollandois ne pouvoient pas envoyer tous les ans à Pe-

Proposition que le Conseil fait aux Ambassadeurs.

(23) Une partie de cette Lettre est tirée de Thevenot. Elle differe un peu de celle qu'on lit dans Ogilby & dans Carpentier; mais elle a plus d'apparences de vérité.

NIEUHOF. 1656.

Ce qu'ils promettent.

king, ou du moins tous les deux ou trois ans, pour rendre leur hommage à l'Empereur. Ils répondirent qu'ils ne le pouvoient qu'une fois en cinq ans; mais qu'ils demandoient la permission d'envoyer tous les ans à Canton quatre Vaisseaux pour le Commerce. Tous les Conseils s'étant assemblés pour délibérer sur cette réponse, on y décida qu'il suffisoit que les Hollandois vinssent saluer l'Empereur une fois en cinq ans. Telle fut du moins l'opinion de tous les Tartares; mais les Chinois, sous prétexte de les traiter avec plus de faveur, proposerent d'étendre le terme jusqu'à neuf ans, en ajoutant néanmoins que le Commerce à Canton ne leur seroit pas permis dans l'intervalle. Ils firent entendre aussi, » qu'il étoit à craindre que sous le » nom d'Hollandois, les Vaisseaux d'An» gleterre ne trouvassent de l'accès dans » les Ports de la Chine. On se souve» noit, disoient-ils, que trente ans au» paravant les Anglois étoient entrés » avec quatre Vaisseaux dans le Port de » *Hey-ta-men*; qu'ils y avoient enlevé » quatre Bâtimens Chinois chargés de » sel, pris un Mandarin, tiré sur le » Fort, & que pour ces outrages ils » avoient été déclarés ennemis de l'Em» pire. D'ailleurs, outre qu'il étoit con-

Obstacles qu'on leur suscite.

traire aux usages de la Chine d'accorder un Commerce libre dans aucun de ses Ports, il ne paroissoit pas même par les Lettres de créance des Ambassadeurs qu'ils fussent chargés de solliciter cette grace; d'où il falloit conclure qu'ils avoient excedé leurs ordres (24).

NIEUHOF. 1656.

Ils sont traversés par les Jésuites.

Les Hollandois ne furent pas peu surpris de ces obstacles. Ils avoient compté ue l'Empereur, par ses Lettres au Vieroi de Canton, leur avoit déja perlis le Commerce dans ce Port, & qu'en enant à Peking ils n'avoient qu'à reiercier Sa Majesté Impériale de ses faeurs. D'un autre côté, on les informa ue le Pere Scaliger & quelques autres ésuites avoient été gagnés par les Porugais pour s'opposer aux succès (25) de eurs esperances. Ces Missionnaires s'efprçoient déja d'inspirer aux Tartares es fâcheux préjugés qui avoient été réandus à Canton, & représentoient u'on ne pouvoit accorder la liberté du Commerce aux Hollandois sans appauvrir entierement Makao.

Mais ce qui surprit encore plus les Ambassadeurs, ce fut d'avoir été trom-

(24) Nieuhof, *ubi sup.* , 109 & suiv.

(25) Il est vraisemblable que le motif de la Religion faisoit agir les Jésuites.

NIEUHOF. 1656.

pés par les Vicerois de Canton, qui avoient reçu leur argent pour mettre dans leurs interêts le Chancelier & d'autres Conseillers de l'Empereur. Un embarras si cruel leur fit tenter divers expédiens. Ils proposerent au Conseil de leur accorder la permission de demeurer à la Chine & d'y exercer le Commerce, sur le même pied que les Sujets de l'Empereur. A cette condition, ils offroient de payer les droits ordinaires, comme les *Lieginnes* (26), les Amians & les Siamois, & de rendre à l'Empereur, tous les trois ans, un hommage accompagné de présens.

Propositions qu'ils font à leur tour.

Mais, après quantité d'efforts, ils reconnurent d'où venoit l'inutilité de leurs soins. Ils manquoient d'argent; & ne voulant point en prendre à huit ou dix d'interêt par mois, ils resolurent de s'adresser directement à l'Empereur. Pendant ce tems-là, ce Prince s'étoit informé du progès de leurs affaires. Il avoit appris qu'ils offroient de faire le voyage une fois en cinq ans pour le saluer. Sa bonté lui avoit fait mettre huit ans à la place de trois. » Cinq ans, di- » soit-il, étoit un espace trop court

Elles ne sont pas reçues.

Bonté de l'Empereur pour les Hollandois.

(26) Ceux de *Lieginnes*, d'*Amoy* & de *Siam* dans Carpentier; dans Thevenot, ceux d'*Amax* & de *Liengpoon-Siam*.

NIEUHOF. 1656.

» pour aller & revenir, s'ils ne voya-
» geoient que de jour. Ils avoient be-
» soin de se reposer deux ou trois ans
» dans leur patrie. D'ailleurs, pour-
» quoi les contraindrois-je? ajoutoit-
» il, sur un point de cette nature, eux
» qui n'ont pas besoin de moi, qui ne
» me craignent point, & qui ne vien-
» nent me voir & m'offrir des présens
» que par un sentiment de respect &
» d'affection pour ma Personne.

Ruses qu'on emploie pour les refroidir.

Des dispositions si favorables firent enaître toutes les esperances des Hol-andois. A la verité, le premier Sécre-aire du Chancelier n'épargnoit rien our leur ôter l'envie de renouveller eurs demandes. Il leur représentoit u'ils devoient être fort contens, dans n premier voyage, d'avoir été reçus n qualité d'amis, & que leur empres-ement à vouloir obtenir tout-d'un-coup a liberté du Commerce, n'étoit propre u'à ruiner toutes leurs prétentions. ʼlais ils fermerent l'oreille à cet avis, 'autant plus que le tems approchoit ù l'Empereur devoit faire son entrée ans le nouveau Palais. Cependant ils pprirent qu'avant l'audience qu'ils se attoient d'obtenir, ils devoient com-nencer par rendre leur hommage de-ant le Trône du vieux Palais, où l'on

Cérémonie à laquelle ils sont obligés de se soumettre.

NIEUHOF. 1656.

garde le trésor & le sceau Impérial. Cette cérémonie étoit si nécessaire, que l'Ambassadeur de Moscovie ayant refusé de s'y soumettre, parce qu'il la regardoit comme une dérogation à la Majesté du Czar, étoit parti sans avoir été reçu à l'audience. Tous les Grands de la Chine sont obligés de rendre leurs respects devant ce Trône, avant que de paroître aux yeux de l'Empereur; & l'Empereur même, avant son installation, doit se présenter au même lieu pour saluer le Trône. Les Chinois donnent pour raison de cet usage, qu'il est plus ancien que l'Empereur & qu'il mérite par conséquent d'être respecté. Tous les Ambassadeurs y sont assujettis, trois jours avant l'audience.

Cérémonie de l'hommage du Trône.

Le 22 d'Août, les Agens du Viceroi de Canton, le Mandarin Pinxenton & d'autres personnes de même rang, se rendirent de grand matin au logis des Ambassadeurs. Ils y furent bien-tôt suivis de trois Docteurs Chinois (27) & de quelques Officiers de la Cour, en habits fort riches. Ils conduisirent les Ambassadeurs & leur suite dans le vieux Palais, qui avoit l'apparence d'une Ecole ou d'une Bibliotheque, car on n'y

(27) C'étoient les *Ko-laus*, ou les premiers Ministres.

voyoit

voyoit que des gens de lettres ou de robe, avec des livres à la main. Après s'y être arrêtés quelques momens, ils les firent passer dans une cour, environnée d'un fort haut mur, où ils reçurent, par la bouche d'un Hérault, l'ordre de s'agenouiller trois fois & de baisser la tête jusqu'à terre. Cette cérémonie fut suivie d'un moment de silence. Ensuite le Hérault prononça les paroles suivantes à haute voix : *Ka-schan*, c'est-à-dire ; *L'Empereur est venu de Dieu. Que-e ; Tombez sur vos genoux. Kan-to : Baissez trois fois la tête. Ke-e : Levez-vous. Ke-e* fut répeté trois fois. Ensuite il ajouta, *Ko-e*, c'est-à-dire, *rangez-vous du même côté.* Après cette scéne, où assistoient au moins cent Docteurs Chinois, les Ambassadeurs retournerent à leur logement.

NIEUHOF. 1656.

Mort subite d'un jeune Prince, frere de l'Empereur.

Le 25 d'Août étoit le jour marqué pour l'audience ; mais il fut troublé par la mort subite du plus jeune des freres de l'Empereur, âgé d'environ seize (28) ans. On soupçonna qu'il avoit été empoisonné par quelques Seigneurs du Conseil, comme indigne de vivre depuis qu'il avoit offensé Sa Majesté Impériale par quelques mauvais discours.

(28) Seize ans, suivant Carpentier & Thevenot ; mais six, suivant Ogilby.

NIEUHOF. 1656.

Mais d'autres attribuerent sa mort à l'imprudence qu'il avoit eue de boire, dans une grande chaleur, un verre d'eau glacée qui l'emporta dans l'espace de quelques heures. L'Empereur parut si touché de sa perte, qu'il passa trois jours entiers sans voir personne. Les funérailles de ce jeune Prince ayant été differés l'espace d'un mois, l'audience des Ambassadeurs fut remise au même terme.

Départ de l'Ambassadeur de Moscovie.

Le 14 de Septembre, ils apprirent (29) que l'Ambassadeur de Moscovie quittoit Peking sans avoir obtenu d'audience, & vers midi ils virent arriver un homme de son cortége, qui venoit prendre congé d'eux de la part des autres, & qui leur demanda une Lettre de leur main, pour servir de témoignage en Moscovie qu'ils avoient vû des Hollandois à la Cour de Peking. Ensuite ils furent informés que cet Ambassadeur avoit été obligé de différer son départ jusqu'à ce qu'il eût obtenu des passeports de (30) l'Empereur.

(29) Le Journal de l'Ambassadeur de Russie, qu'on donnera dans la suite, marque le départ de cet Ambassadeur au 4 de Septembre. C'est peut-être une erreur d'impression pour 14.

(30) Nieuhof, *ubi sup.* p. 112 & suiv.

§ IX.

Audience & depart des Ambaſſadeurs Hollandois.

NIEUHOF. 1656.

AUSSI-TÔT que le jeune Prince eut reçu les honneurs de la ſépulture, l'Empereur fit avertir ſon Chancelier qu'il étoit réſolu de recevoir, deux jours après, au pied de ſon Trône, les Ambaſſadeurs Hollandois & ceux du Grand-Mogol. Ce Miniſtre communiqua cet ordre à tous les Grands qui ſe trouvoient à Peking & qui devoient aſſiſter à l'audience.

Préparatifs de l'Audience.

Le premier d'Octobre, à deux heures après midi, les Mandarins de Canton & d'autres Officiers de la Cour, ſe rendirent, en habits magnifiques, & précedés de lanternes, au logement des Ambaſſadeurs, pour les conduire au Palais Impérial. Ils leur firent prendre cinq ou ſix perſonnes de leur ſuite, au nombre deſquels l'Auteur fut choiſi. En arrivant au Palais, le cortége paſſa directement dans la ſeconde cour. A peine les Ambaſſadeurs furent-ils-aſſis, que celui du Grand-Mogol, accompagné de cinq perſonnes d'honneur & d'environ vingt domeſtiques, vint ſe placer vis-à-vis d'eux. Ceux des Lam-

NIEUHOF. 1656.

mas (31) & des Su-ta-tſes (32), prirent auſſi leurs places. Pluſieurs Seigneurs de l'Empire s'aſſirent enſuite au-deſſous d'eux. Ils furent tous obligés de paſſer la nuit dans cette ſituation, c'eſt-à-dire, en plein air & ſur des pierres nues, pour attendre Sa Majeſté Impériale, qui ne devoit paroître que le lendemain au matin ſur ſon Trône.

Peinture de quelques Ambaſſadeurs étrangers qui étoient de la même audience.

Celui des Su-ta-tſes.

De tous les Ambaſſadeurs étrangers, celui des *Su-ta-tſes*, qui ſont les Tartares du Sud (33), étoit le plus eſtimé à la Cour de Peking. Tout ce que Nieuhof put apprendre du ſujet de ſon Ambaſſade, fut, qu'il apportoit des préſens à l'Empereur, ſuivant l'uſage des Nations qui bordent la Chine (34). Sa robe étoit composée de peaux de mouton, teintes en cramoiſi, & lui tomboit juſqu'aux genoux; mais elle étoit ſans manches. Il avoit les bras nuds juſqu'aux épaules. Son bonnet, revêtu de

(31) *Lama* ou *Dalay-Lama*. Cette race demeure au Tibet.

(32) *Sutadſes* dans Carpentier; *Sudatſes* dans Thevenot; & probablement *Su-ta-tſes*, parce que *ta-tſe* eſt le mot Chinois qui ſignifie Tartare. Ogilby met *Suitadſeu*. C'eſt le pluriel Hollandoi.

(33) C'eſt peut-être *Tartares-d'eau*; car *ſu* ou *ſuy* ſignifie *eau* en langue Tartare ou Mongol. L'Ambaſſadeur étoit *Kalkas* ou *Eluth*, car il portoit l'habit Kalmouck.

(34) L'Empereur étant Tartare, cette Ambaſſade venoit peut-être des Eluths, qui, n'étant pas de ſa dépendance, envoyoient le complimenter.

martre, étoit ferré contre fa tête ; & du centre partoit une queue de cheval, teinte auffi en rouge (35). Ses hautes-chauffes étoient d'une étoffe légere & lui defcendoient jufqu'au milieu des jambes ; fes bottes étoient fi grandes & fi péfantes, qu'à peine lui permettoient-elles de marcher. Il portoit au côté droit un fabre fort large & fort maffif. Tous les gens de fa fuite étoient vêtus de même, & portoient fur le dos leur arc & leurs fléches.

NIEUHOF. 1656.

Celui du Grand-Mogol.

L'Ambaffadeur du Mogol étoit vêtu d'une robe bleue, fi richement brodée, qu'on l'auroit prife pour de l'or battu. Elle lui tomboit jufqu'aux genoux, liée, au-deffus de reins, d'une ceinture de foie, avec des franges fort riches aux deux bouts. Il portoit aux jambes de jolies bottines de maroquin, & fur la tête un grand turban de diverfes couleurs.

Celui des Lammas.

L'habit de l'Ambaffadeur des Lammas étoit d'une étoffe jaune, & fon chapeau à larges bords, comme celui des Cardinaux. Il portoit au côté un chapelet, de la forme des nôtres, fur lequel il difoit des prieres. Ces Lammas font une forte de Religieux ou de Prê-

(35) Les Eluths, ou les Kalmoucks, aiment paffionnément le rouge.

NIEUHOF. 1656.

tres, qui, après avoir été soufferts longtems à la Chine en avoient été bannis par le dernier Empereur. Ils s'étoient réfugiés en Tartarie, d'où ils faisoient demander, par cette Ambassade, la liberté de rentrer dans leurs anciens Etablissemens (36). Nieuhof n'apprit point quel fut le succès de leurs sollicitations; mais ils avoient été reçus avec beaucoup d'amitié.

Eléphans noirs à la porte.

A la porte de la même cour on voyoit trois éléphans noirs, qui servoient comme de sentinelles. Ils portoient, sur le dos, des Tours ornées de sculpture & magnifiquement dorées. Le concours du Peuple étoit incroyable, & le nombre des gardes aussi surprenant que la richesse de leurs habits.

Les Ambassadeurs sont conduits à la Cour de l'Audience.

A la pointe du jour, les Grands qui avoient passé la nuit dans la Cour s'approcherent des Ambassadeurs pour les observer, mais avec beaucoup de politesse & de décence. Un heure après, ils reçurent un signal qui les fit lever brus-

(36) L'Auteur paroît avoir été mal informé sur ce point. Whay-Tsong ou Tong-Chin, dernier Empereur de la Chine, étoit fort entêté de la Religion des Lammas. Ainsi cet Ambassadeur étoit plûtôt de Si-fan, Nation entre le Tibet & la Chine, dont la plûpart des Lammas portent l'habit jaune pour marquer leur attachement à l'Empereur de la Chine, à qui cette couleur est propre. C'est par la même raison qu'on porte des chapeaux ou des bonnets jaunes au Tibet.


SALLE IMPERIALE DE L AUDIENCE
tirée de Nieuhof.
1. Palais du Trone Imperial.
2. Les deux Ambassadeurs Hollandois.
3. Ambassadeur du grand Mogol.
4. Douze Chevaux blancs.
5. Tartare avec un Serpent de Cuir.
6. Le Herauld.
7. Gardes de l'Empereur.
1
2
3
4
5
6
7

T.V. N.° XX.

quement. En même-tems deux Seigneurs Tartares, dont l'office est de recevoir les Ambassadeurs, vinrent les prendre & les firent passer par une autre porte, dans une seconde cour qui étoit environnée de soldats Tartares & de Courtisans. De-là ils furent conduits dans une troisiéme cour, qui renfermoit la salle du Trône, les appartemens de l'Empereur, & ceux de sa femme & de ses enfans. La circonférence de cette cour étoit d'environ quatre cens pas. Elle étoit bordée aussi d'un grand nombre de Gardes, vêtus de riches casaques de satin cramoisi. NIEUHOF. 1656.

Les deux côtés du Trône étoient gardés par cent douze Soldats, dont chacun portoit une Enseigne différente, assortie à la couleur de son habillement. Mais ils avoient tous la tête couverte d'un chapeau noir, garni de plumes jaunes. Près du Trône étoient vingt-deux Officiers, qui portoient à la main de riches écrans jaunes, dont la forme représentoit des soleils. Ils étoient suivis de dix autres, qui portoient des cercles dorés de la même forme; & ceux-ci de six autres, qui portoient des cercles en forme de pleine-lune. Après eux on voyoit seize Gardes, armés de demi-piques ou d'épieux, & couverts de ru- Description de l'appareil & du Trône.

NIEUHOF. 1656.

bans de soie de diverses couleurs. Ensuite paroissoient trente-six autres Gardes, chacun portant un étendart orné d'une figure de dragon ou de quelqu'autre monstre. Derriere tous ces rangs étoient une infinité de Courtisans, tous richement vêtus, de la même sorte de soie & de la même couleur, comme d'une même livrée; ce qui relevoit beaucoup l'éclat du spectacle. Devant les degrés qui conduisoient au Trône, on avoit placé des deux côtés six chevaux blancs, couverts de riches caparaçons, avec des brides parsemées de perles, de rubis & d'autres pierres précieuses.

Hommages rendus au Trône.

Pendant que les Ambassadeurs admiroient la pompe & l'éclat de cette Cour, on entendit un carillon de cloches, après lequel le vieux Tu-tang s'avança au milieu de trente des premiers Seigneurs de l'Empire. Au signal d'un Hérault ils rendirent leurs soumissions au Trône, en tombant à genoux & baissant la tête neuf fois jusqu'à terre. Une délicieuse musique de voix & d'instrumens remplissoit les intervalles de cette cérémonie. Au Tu-tang & à son cortége succéda un autre Ordre de Seigneurs. Les Ambassadeurs des Su-ta-tses & des Lammas furent conduits ensuite, avec

beaucoup de pompe, par le premier & le second Chancelier, pour rendre les mêmes respects au Trône.

NIEUHOF. 1656.

Quel titre les Hollandois se donnent.

Alors un des Chanceliers s'approchant des Hollandois, leur demanda quel étoit leur rang & leur dignité. Ils répondirent qu'ils occupoient le rang de Vicerois. Le même Chancelier interrogea aussi les Ambassadeurs Mogols, qui firent la même réponse. Làdessus, le Tu-tang leur déclara que leur place étoit à la dixiéme pierre de la vingtiéme, suivant l'ordre des rangs, qui étoit marqué sur le pavé, vis-à-vis la porte de la Salle du Trône. Ces pierres sont revêtues de plaques de cuivre, sur lesquelles on voit écrit en caracteres Chinois, le caractere & la qualité des personnes qui doivent s'y tenir debout ou à genoux. Ensuite un Hérault leur cria d'une voix haute : *Allez, présentez-vous devant le Trône.* Ils s'y présenterent. Le même Hérault continua de crier : *Marchez à votre place.* Ils y marcherent. *Baissez trois fois la tête jusqu'à terre.* Ils la baisserent. *Levez-vous.* Ils se leverent. Enfin, *Retournez à votre place.* Ils y retournerent (37).

Comment les places étoient marquées.

Forme du Trône Impérial.

On les conduisit ensuite, avec l'Ambassadeur du Mogol, sur un Théâtre

(37) Nieuhof, *ubi sup.* p. 114 & suiv.

NIEUHOF. 1656.

bien bâti, qui servoit de soûtien au Trône Impérial. Sa hauteur étoit d'environ vingt pieds, & dans toute son enceinte il étoit environné de plusieurs galeries d'albâtre. Là, après avoir été obligés de se mettre à genoux & de baisser la tête, on leur servit du thé Tartare, mêlé de lait, dans des tasses & des plats de bois. Bien-tôt, le carillon des cloches ayant recommencé à se faire entendre, toute l'Assemblée se mit à genoux, tandis que l'Empereur montoit sur son Trône. Les Ambassadeurs ne découvrirent pas aisément Sa Majesté Impériale, parce qu'ils furent obligés de garder leurs places. Les gens de leur suite, qui étoient derriere eux, la virent encore moins, au travers d'une foule de Courtisans dont elle étoit environnée.

L'Empereur paroît sur son Trône.

Beauté de ce spectacle.

Ce puissant Monarque étoit assis à trente pas des Ambassadeurs. L'or & les pierres précieuses, dont son Trône étoit couvert, jettoit un éclat si extraordinaire que les yeux en étoient éblouis. Des deux côtés étoient assis près de lui les Princes de son sang, les Vicerois & les grands Officiers de la Couronne. On leur servit du thé dans des tasses & des soucoupes de bois. Tous ces Grands étoient vêtus de satin bleu, relevé par

des figures de dragons & de serpens. Leurs bonnets étoient brodés d'or, & parsemés de diamans & de pierres précieuses, dont le nombre ou l'arrangement distinguoit leurs rangs & leurs qualités. De chaque côté du Trône paroissoient quarante Gardes-du-corps, armés d'arcs & de fléches.

NIEUHOF. 1656.

L'Empereur demeura l'espace d'un quart d'heure dans cette situation. Enfin, s'étant levé avec toute sa Cour, Keyser observa qu'en voyant partir les Ambassadeurs il jetta les yeux sur eux. Autant que les Hollandois furent capables de le distinguer, ce Prince étoit jeune, blanc de visage, d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, & vêtu de drap d'or. Ils admirerent beaucoup qu'il eût laissé partir les Ambassadeurs sans leur adresser un seul mot. Mais c'est un usage généralement établi dans toutes les Cours Asiatiques. Les Courtisans, les Soldats & même les Gardes-du-corps, se retirerent avec beaucoup de désordre. Quoique les Hollandois fussent assez bien escortés pour se faire ouvrir un passage, ils eurent beaucoup de peine à percer la foule qui remplissoit toutes les rues.

Figure de l'Empereur.

A peine furent-ils rentrés dans leur logement, qu'on leur annonça deux

L'Empereur veut voir un

NIEUHOF. 1656.

Habit complet de Hollande.

Chefs du Conseil, qui venoient les prier, de la part de l'Empereur, de leur faire voir un habit complet (38) à la mode de Hollande. Ils lui remirent un habit de velours noir, avec le manteau, les bottes & les éperons, une paire de bas de soie, les bas de botte, les haute-chausses, le collet, la chemise, le ceinturon & le chapeau de castor. L'Empereur trouva tout si riche, qu'il ne put s'empêcher de dire avec admiration : » Si les Ambassadeurs portent de » tels habits, quels doivent donc être » ceux de leurs Rois ? Le soir il les renvoya par un Seigneur du Conseil, qui admira beaucoup l'étoffe du (39) chapeau.

Trois festins qu'on donne aux Ambassadeurs.

C'est l'usage de la Chine de traiter les Ambassadeurs le dixiéme, le vingtiéme & le trentiéme jour après leur audience, pour faire connoître que leurs affaires sont terminées. Mais dans l'empressement que les Hollandois avoient de partir, ils obtinrent que ces trois festins leur fussent donnés successivement, dans l'espace de trois jours; & le premier ne fut pas remis plus loin qu'au jour même de l'audience.

(38) On suit ici Carpentier & Thevenot. Ogilby parle un peu différemment.

(39) Nieuhof, *ubi sup.* p. 119. & suiv.

A deux heures après midi, les Ambassadeurs furent conduits avec tous les Mandarins de Canton, les Officiers & les Soldats, à la maison du *Li-pu*, ou du premier Ministre, qui étoit chargé de faire les honneurs de la Cour. On avoit invité à la même fête les Ambassadeurs du Mogol, des Su-ta-tses & des Lammas. Ceux de Hollande & du Mogol furent placés du même côté, avec les Officiers de leur suite; & les deux autres, du côté opposé. Le premier service fut composé de fruits & de confitures séches; le second, de mouton rôti & bouilli, de bœuf & d'autres viandes. Les plats furent apportés par des personnes de distinction, vêtus de drap d'or. On couvrit ensuite, pour chaque Ambassadeur & deux des principales personnes de son train, une table de trente plats d'argent, chargés de fruits rares & de confitures. Le Maître d'hôtel de l'Empereur étoit assis seul sur un banc élevé, & près de lui deux autres Seigneurs, tous les jambes croisées, pour observer s'il ne manquoit rien aux Ambassadeurs.

NIEUHOFF. 1656.

Ordre de cette fête.

Avant que de s'asseoir ils furent obligés de se tourner vers le Nord, & de faire trois salutations comme si l'Empereur eût été présent. La viande fut ser-

Nieuhof. 1656.

vie dans trois plats, mais si mal préparée que les Hollandois n'oserent y goûter. Aussi-tôt que le dîner fut fini, le Maître-d'hôtel de l'Empereur appella ses propres domestiques, & leur donna tous les plats qui étoient devant lui, à la reserve d'un seul, qui étoit une côte rôtie de chameau, dont il mangea lui-même avec autant d'appétit que s'il eût passé tout le jour à jeun. Comme l'usage est établi, pour les convives, d'emporter tous les restes, ce fut un spectacle fort plaisant, de voir tous ces sales Tartares remplir leurs poches & leurs culottes de cuir, & le jus découler pendant qu'ils marchoient dans les rues.

Usage dégoûtant.

Zam-sou, liqueur Chinoise.

Après le dîner, on apporta plusieurs vaisseaux d'or & d'argent, pleins de *Zam-sou*, qui fut servi dans des tasses & des soucoupes de bois. Cette liqueur, qui venoit de l'office même de l'Empereur, étoit une distillation de lait nouveau. Quoiqu'elle fût presqu'aussi forte que l'eau-de-vie, les Ambassadeurs se virent obligés d'en boire plusieurs coups, à l'invitation du Maître-d'hôtel, & d'emporter le reste. Mais ils en firent présent aux Soldats qui gardoient la porte. Pour dernier trait de cette fatiguante cérémonie, ils retournerent au Palais, où ils furent obligés de faire

une nouvelle réverence au Trône. On leur permit enfin de se retirer.

NIEUHOF. 1656.

Le jour suivant, qui étoit marqué pour le second repas, un *Sous-Tu-tang*, ou Vice-chancelier (40), rendit le matin sa visite aux Ambassadeurs. Entre plusieurs questions, il leur demanda s'il étoit vrai que les Hollandois pussent vivre trois jours & trois nuits sous l'eau, comme les Jésuites Portugais l'avoient raconté. Les Ambassadeurs l'assurerent que c'étoit une fausseté. Ensuite ils prirent occasion de sa curiosité, pour lui représenter que le succès de leurs affaires ne répondoit point à leurs esperances. Il leur répondit qu'elles n'avoient pû réussir mieux jusqu'alors; mais que s'ils revenoient une seconde fois à la Chine pour saluer l'Empereur, ils obtiendroient infailliblement la liberté du Commerce, sans autre frais qu'un petit nombre de présens.

Question bizarre.

A l'heure du dîner, ils furent conduits au second festin, où assisterent plusieurs grands Personnages de l'Empire, & l'Ambassadeur du Mogol, qui fut placé vis-à-vis d'eux. Ils observerent que le Sous-Tu-tang prenoit avec ce Ministre, avec les Mores & les autres

Les Hollandois sont trompés dans la distribution de leurs présens.

(40) Le second Ministre dans Thevenot, & le Vice-Consul dans Carpentier.

NIEUHOF. 1656.

convives, des manieres plus ouvertes qu'avec eux. Lorſqu'ils en demanderent la raiſon à leur Interpréte, ils apprirent que le Sous-Tu-tang n'avoit reçu d'eux aucun préſent. Cette explication les ſurprit beaucoup, parce qu'ils avoient remis à Pinxenton & aux autres Mandarins de Canton, un aſſez grand nombre de préſens pour tous les Grands de la Cour Impériale. Ils exigerent des éclairciſſemens ſur l'uſage de ce qu'on en avoit fait; mais les Officiers qui avoient été chargés de cette diſtribution refuſerent de s'expliquer, ſous prétexte que ceux qui les avoient reçus ne devoient pas être nommés, dans la crainte que l'Empereur n'en eût quelque connoiſſance. Les embarras qui reſterent là-deſſus aux Ambaſſadeurs & l'eſpérance qu'ils avoient encore de réuſſir plus heureuſement dans leur principale négociation, firent différer le troiſiéme feſtin juſqu'au 14 d'Octobre.

Troiſiéme & dernier feſtin.

Le Sous-Tu-tang reçut ſes préſens dans l'intervalle, & les Ambaſſadeurs s'en apperçurent aux témoignages de reſpect & d'affection qu'il leur donna dans cette derniere fête. Après avoir paſſé une heure à table, on leur apporta les préſens de l'Empereur, qui leur furent remis de la part de ce Prince. On

On délivre aux Ambaſſadeurs les préſens de la Cour.

commença par les étendre sur deux grandes tables, qui avoient été placées, dans cette vûe, d'un côté de la Salle. Le présent qui étoit destiné pour le Gouverneur de Batavia, parut le premier. Les Ambassadeurs le reçurent à genoux & des deux mains. Ensuite ils furent appellés successivement par leurs noms, eux & les gens de leur suite; &, s'avançant tour à tour, chacun reçut aussi à genoux le présent qui lui appartenoit. Cette cérémonie finit encore par des soumissions au Trône, qui consisterent en trois génuflexions & trois inclinations de tête (41).

NIEUHOF. 1656.

En quoi ils consistoient.

Le présent du Gouverneur de Batavia étoit composé de trois cens taëls d'argent; de quatre piéces (42) de damas; quatre piéces de satin noir & quatre de bleu; quatre piéces de drap d'or, deux desquelles étoient brodées de figures de dragons; quatre piéces de *Thuys;* douze piéces de *Pe-lings;* dix piéces de *Ho-kyens;* quatre piéces de damas bleu à fleurs; treize piéces de *Ga-sen;* quatre piéces de Foras & quatre piéces de velours noir. Pour chacun des Ambassadeurs, c'étoient cent taëls

(41) Nieuhof, *ubi sup.* p. 122 & suiv.

(42) Piéces dans Thevenot & Carpentier; paquets dans Ogilby.

NIEUHOF. 1656.

d'argent; quatre piéces de *Pe-lings*; quatre piéces de *Ga-ſen*; quatre piéces de *Ho-kyens*; trois piéces de ſatin bleu & trois piéces de noir; trois piéces de damas bleu & une piéce de velours noir. *Baron*, Sécretaire de l'Ambaſſade, eut cinquante taels d'argent; deux piéces de damas; une piéce de drap d'or & une piéce de velours. Chaque perſonne de la ſuite reçut quinze taels d'argent & deux piéces de Ho-kyens. Le premier Interpréte, qui ſe nommoit Carpentier, trente taels d'argent; & Paul Durette, autre Interpréte, une robe de damas.

Préſens pour les Officiers Chinois.

On donna à Pinxenton une robe de Mandarin, brodée en dragons d'or, dont il devoit ſe revêtir ſur le champ. Les deux autres Mandarins reçurent chacun un cheval, ſans ſelle; les deux Capitaines, qui avoient commandé les Soldats depuis Canton juſqu'à Peking, une robe de damas bleu; & chaque Soldat, au nombre de vingt, une caſaque de damas noir & bleu.

Préparatifs du départ des Ambaſſadeurs.

Le 16, un certain nombre de Seigneurs Tartares, qui avoient paru ſouvent chez les Ambaſſadeurs, prirent ſoin de leur faire amener quinze chariots pour le tranſport de leur bagage. Pinxenton les fit avertir en même-tems

NIEUHOF. 1656.

Comment ils reçoivent la Lettre de l'Empereur.

de ſe rendre à la Cour du Li-pu, ou des Cérémonies, pour recevoir la Lettre de l'Empereur au Gouverneur de Batavia. Ils s'y rendirent à cheval, vers une heure après midi. On les introduiſit dans une antichambre, où l'un des Seigneurs du Conſeil prit la Lettre, qui étoit ſur une table, couverte d'un tapis jaune. Il l'ouvrit, & rendit compte aux Ambaſſadeurs de ce qu'elle contenoit. Elle étoit écrite en deux langues, la Tartare & la Chinoiſe; le papier doré ſur les bords, & revêtu des deux côtés de dragons d'or. Enſuite, l'ayant fermée reſpectueuſement, il l'enveloppa dans une écharpe de ſoie, qu'il mit dans une boëte & la préſenta aux Ambaſſadeurs. Ils la reçurent à genoux. Mais la retirant auſſi-tôt de leurs mains, il l'attacha ſur le dos d'un des Interprétes, qui ſe mit à marcher devant eux avec ce précieux fardeau, & qui ſortit par la grande porte de la cour, qu'on avoit ouverte exprès. Cette céremonie fut exécutée avec un profond ſilence; & dans toutes les fêtes qu'on avoit données aux Ambaſſadeurs, on n'avoit laiſſé rien échapper qui eût rapport au ſujet de leur commiſſion. La Lettre de l'Empereur étoit conçue dans ces termes:

NIEUHOF. 1656.

Lettre de l'Empereur de la Chine.

» L'Empereur envoye cette Lettre à » *Jean Maatzuiker*, Gouverneur géné- » ral des Hollandois à Batavia.

» NOS Territoires étant aussi éloi- » gnés l'un de l'autre que l'Orient » l'est de l'Occident, il nous est fort » difficile de nous approcher; & depuis » le commencement jusqu'aujourd'hui, » les Hollandois n'étoient jamais ve- » nus nous visiter. Mais ceux qui m'ont » envoyé Peter de Goyer & Jacob de » Keyser, sont une bonne & sage Na- » tion. Ces deux Ambassadeurs ont pa- » ru devant moi en votre nom & m'ont » apporté divers présens. Votre Pays est » éloigné du mien de dix mille milles » (43); mais vous marquez la noblesse » de votre ame en vous souvenant de » moi. Cette raison fait beaucoup pan- » cher mon cœur vers vous. Ainsi je vous envoie ..... (les présens étoient ici nommés). » Vous m'avez fait de- » mander la permission d'exercer le » Commerce dans mon Pays, en ap- » portant & remportant des marchan- » dises; ce qui deviendroit fort avan- » tageux pour mes Sujets. Mais com-

(43) Carpentier met dix mille lieues, & fait observer que quatre de ces lieues font à peine un mille de Hollande.

» me votre Pays eſt éloigné du mien, & » que les vents ſont ſi dangereux ſur ces » Côtes qu'ils pourroient nuire à vos » Vaiſſeaux, dont la perte m'affligeroit » beaucoup, je ſouhaiterois que, ſi » vous jugez à propos d'en renvoyer » ici, vous ne le fiſſiez qu'une fois en » huit ans, & que vous n'envoyaſſiez » pas plus de cent hommes, dont vingt » auroient la liberté de venir dans la » Ville où je tiens ma Cour. Alors vous » pourriez débarquer vos marchandiſes » ſur le rivage, dans une loge qui ſe» roit à vous, ſans être obligés de faire » votre Commerce en mer, devant » Canton (44). Il m'a plû de vous faire » cette propoſition, pour votre interêt » & votre ſûreté, & j'eſpere qu'elle ſe» ra de votre goût. C'eſt ce que j'ai ju» gé à propos de vous faire connoître.

NIEUHOF. 1656.

» La treiziéme année, le huitiéme » mois & le vingt-neuviéme jour du re» gne de SONG-TE (45), & plus bas, » *Hong-ti Tſo-pe* (46).

Les Ambaſſadeurs ne furent pas plû-

(44) Carpentier dit : ſans être obligés d'en diſpoſer à Canton.

(45) *Sung-to* dans Carpentier & dans Ogilby. Les Annales de la Chine appellent *Schun-ſchi* le premier Empereur Tartare de la Chine, mort en 1662.

(46) Dans les mêmes Auteurs, c'eſt *Hougtee-Thoepoe*.

NIEUHOF. 1656.

Avec quelle précipitation les Hollandois sont obligés de quitter Peking.

tôt retournés à leur logement, qu'on les pressa beaucoup de partir, en leur représentant que l'usage de l'Empire ne permettoit pas qu'ils s'arrêtassent deux heures dans la Ville après avoir reçu leurs dépêches. Ils se virent obligés de quitter Peking presqu'au même instant. Ainsi, remarque Nieuhof, ils n'eurent ni le tems ni la liberté d'étendre plus loin leurs observations. Pendant tout le séjour qu'ils avoient fait dans cette Capitale, on ne leur avoit pas permis de sortir une seule fois pour satisfaire leur curiosité. Mais l'abondance avoit regné dans l'intérieur de leurs murs. Les Ambassadeurs recevoient, chaque jour, pour leur seule personne, six kattis de viande fraîche, une oye, deux poulets, quatre tasses de zam-sou, deux taëls de sel, deux taëls de thé, un taël & une mesure d'huile, six taëls de *Mison*, une mesure de poivre, six kattis de légumes, quatre kattis de farine, deux poissons frais & deux taëls de *Suttati*.

Ce qui leur étoit accordé pour leur subsistance.

On fournissoit tous les jours aux Sécretaires un katti de viande fraîche, cinq mesures de thé, un katti de farine, une mesure de *Tausoe*, cinq coudrines de poivre, quatre taëls de Suttati, quatre mesures d'huile, quatre taëls de *Mison*, un katti de légumes & une

tasse d'arrack. Chaque Hollandois de la suite avoit un katti de viande fraîche, une tasse d'arrack, deux taëls de légumes & un katti de riz.

NIEUHOF. 1656.

Le bois, & les fruits de toutes les especes leur étoient envoyés avec beaucoup d'abondance. Ils recevoient aussi quantité de mêts Chinois, dont ils faisoient peu d'usage. Les Ambassadeurs faisoient même acheter d'autres provisions pour leur table, & se faisoient servir avec beaucoup d'appareil, pour apprendre aux Chinois de quelle maniere on vivoit en Hollande. Après avoir paru à l'audience de l'Empereur, leurs portions journalieres furent doublées, par une faveur que la Cour accorde rarement aux Etrangers.

Retour des Ambassadeurs à Canton.

En sortant de Peking, ils gagnerent par terre *San-tsian-wey*, où les Barques de l'Empereur, qui les avoient amenés de Nan-king, étoient à les attendre. On y avoit aussi préparé quelques Joncs pour leur usage. Mais les ayant trouvés trop pésans, l'impatience d'avancer leur fit louer des Barques plus légeres, dans la crainte de se voir forcés de passer l'hiver à Canton s'ils y arrivoient trop tard. Ils s'embarquerent avec quelques Seigneurs Tartares, chargés de les escorter, & les Man-

NIEUHOF. 1656.

darins de Canton, pour reprendre le chemin par lequel ils étoient venus.

Vents très froids à la Chine.

Le 31 d'Octobre ils arriverent à Lin-tsing, où Pinxenton traita noblement le cortége pendant deux ou trois jours. A leur départ, le vent, qui étoit Nord, devint si froid & si perçant qu'ils en souffrirent beaucoup. Le 21 de Novembre ils revirent Nan-king, où ils s'arrêterent jusqu'au 10 de Décembre. Mais la rigueur insupportable du vent les tint renfermés pendant le séjour qu'ils firent dans cette Ville.

1657.

Le 5 de Janvier ils se retrouverent dans la grande Ville de *Van-nun-gan*, où le Gouverneur leur offrit quelques rafraîchissemens, & leur fit présent de quelques chandelles, composées d'un suc fort épais & fort huileux, qui coule de certains arbres & qui rend une odeur fort agréable avec beaucoup de clarté. Le 11 fut un jour extrêmement froid. Le 15 on débarqua devant *Nan-gan*, d'où les Ambassadeurs furent portés dans des palanquins, au travers des montagnes, sur les épaules de trente Soldats. Un jour de marche les rendit à *Nan-hyong*, où ils reprirent la riviere. Le 27 ils arriverent à *Fu-san* (47),

(47) Ou *Foschan*, grand Village de Commerce, qui a plus d'un million d'Habitans.

délicieux

délicieux Village, devant lequel ils avoient passé pendant la nuit en venant à Peking, & le lendemain ils arriverent à Canton.

NIEUHOF. 1657.

Dans le chemin qu'ils avoient à faire depuis le rivage jusqu'à leur logement, *Baron*, Sécretaire de l'Ambassade, porta la Lettre de l'Empereur sur ses deux mains, précedé d'un écran qui la couvroit. Il étoit immédiatement suivi des Ambassadeurs. Tous les Bâtimens qui se trouvoient dans le Port firent trois décharges d'artillerie. Les rues & les murs de la Ville étoient couverts d'une foule de spectateurs. Le lendemain les Ambassadeurs rendirent une visite de cérémonie aux deux Vicerois, à la mere du jeune, & au Tu-tang. Ils furent reçus des Vicerois avec de grands témoignages d'amitié. On leur servit du thé. La conversation roula sur leurs interêts. Le Tu-tang, après les avoir fait attendre l'espace de deux heures, leur fit dire qu'il ne pouvoit leur donner audience qu'à l'arrivée du Mandarin Pinxenton.

Arrivée des Hollandois à Canton.

Le premier de Février, ils furent traités avec beaucoup de magnificence par le vieux Viceroi, & le jour suivant par le jeune. Pinxenton, qui étoit revenu dans l'intervalle, ne les traita pas

NEUHOF. 1657.

moins noblement le troisiéme jour. Comme ils manquoient d'argent pour faire les présens de la nouvelle année aux Vicerois, ils trouverent le moyen d'emprunter une somme, par le crédit que *Lantsman*, un de leurs Facteurs, s'étoit ménagé à Canton pendant leur absence. Mais lorsque les présens furent portés aux Vicerois, ces deux Seigneurs en parurent peu satisfaits. Ils demanderent non seulement l'interêt de quinze cens taëls d'argent, qu'ils avoient déboursés pour leurs gens à leur départ pour Peking; mais formant des prétentions beaucoup plus injustes, ils exigerent trois mille cinq cens taëls pour la liberté du Commerce qu'ils leur avoient accordée à Canton. Ces demandes firent naître beaucoup de trouble. Cependant la crainte de se voir encore plus maltraités, obligea les Ambassadeurs à céder. Ils n'ignoroient pas que la populace, prenant parti pour ses Maitres, parloit déja d'insulter les Hollandois dans les rues de la Ville; & peu de jours après, *Paul Duretti*, un de leurs meilleurs Interprétes, fut assassiné barbarement dans sa propre maison.

Démêlés avec les deux Vicerois.

Assassinat d'un Interpréte.

Ils prirent immédiatement le parti de s'embarquer. Mais lorsqu'ils se présenterent chez les Vicerois pour pren-

Les Ambassadeurs quittent Canton.

dre congé d'eux, ils eurent l'humiliation de se voir refuser l'audience. On ne les écouta de leur part, que pour leur défendre d'emporter des armes Tartares. Ils se rendirent à bord dans le cours de la même nuit & mirent à la voile de grand matin. Mais le vent étant venu à changer, ils se trouverent forcés de remonter sur leurs traces, pour mouiller assez près de Canton. Tout étoit capable de leur inspirer de la défiance, lorsqu'ils virent arriver à bord les Maîtres-d'hôtel des Vicerois, les Capitaines des Gardes, & les Mandarins qui les avoient accompagnés dans leur voyage à la Cour. Ces Officiers venoient, au nom de leurs Maîtres, pour leur offrir du zam-sou dans les tasses mêmes des Vicerois, & pour leur souhaiter tout à la fois une heureuse navigation & un prompt retour. Des politesses si peu attendues les ayant rassurés, ils leverent l'ancre avec plus de tranquillité & de confiance. Le 28, au coucher du soleil, ils entrerent dans le Port de *Hey-ta-men*. Le 2 de Mars, ayant passé devant le fameux Village de Lantam, ils s'avancerent au-delà de Makao. Le 8, ils étoient à *Pulo-Timon*, où ils rencontrerent des légions de poissons-volans. Le 21 ils virent l'Isle de

NIEUHOF. 1657.

Ils y sont repoussés par le vent. Visite qu'ils reçoivent.

Leur navigation jusqu'à Batavia.

NIEUHOF. 1657.

Linga, sur la Côte de Sumatra, & passant par les Détroits de Banka, entre les grandes Isles de Sumatra & de Java, ils arriverent à Batavia le 31, après avoir employé vingt mois & six jours dans un voyage où l'ennui avoit été égal à la dépense. Les présens qu'ils avoient faits à la Chine étoient montés à la somme de cinq mille cinq cens cinquante-cinq livres sterling, & les frais à quatre mille trois cens vingt-sept livres (48).

Conseil de Nieuhof.

Nieuhof, sans se rebuter de tant de fatigue & de perte, conseilla au Gouverneur Hollandois de profiter de la guerre que l'Empereur de la Chine avoit contre Koxinga, pour obtenir la liberté du Commerce, en offrant à ce Prince (49) le secours des Vaisseaux de la Compagnie. Cet expédient fut goûté du Conseil; & quelques années après on entreprit une nouvelle Négociation sur ce fondement.

(48) Nieuhof, *ubi sup.* p. 130 & suiv.

(49) C'est l'Auteur même qui s'attribue l'honneur de ce conseil à la fin de son Ouvrage.

Fin du XVIIIe Volume.





